John Adams Library.

IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.

SHELF No.
ADAMS
263.13
v.2

C.72.6.1

PENSÉES

DU PERE

BOURDALOUE,

De la Compagnie de JESUS,

SUR DIVERS SUJETS

DE RELIGION ET DE MORALE.

TOME SECOND.

Septiéme Edition.

A PARIS,

Chez la Veuve DESAINT, Libraire,
rue du Foin Saint-Jacques.

M. DCC. LXXIV.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

ADAMS 263.13
v.2

PENSÉES

SUR DIVERS SUJETS

DE RELIGION,

ET DE MORALE.

DE LA PRIERE.

Précepte de la Prière.

SAINT Auguſtin s'étonnoit que Dieu nous eût fait un commandement de l'aimer, puiſque de lui-même il eſt ſouverainement aimable, & qu'indépendamment de toute loi, tout nous porte à ce divin amour & tout nous l'inſpire. Conformément à cette penſée du S. Docteur, n'y a-t-il pas lieu

de nous étonner auſſi nous-mêmes ; que Dieu nous ait fait un commandement de prier, puiſque tout nous y engage, & que d'abandonner la Prière, c'eſt abandonner tous nos intérêts, qui en dépendent.

Commandement certain & indiſpenſable ; & ſans inſiſter ſur tous les autres motifs qui regardent Dieu plus immédiatement, & le culte de religion que nous devons à cette Majeſté ſouveraine, commandement fondé, par une raiſon ſpéciale, ſur la charité que nous nous devons à nous-mêmes. Car à quoi nous oblige étroitement & inconteſtablement cette charité propre ? à prendre tous les moyens que nous jugeons néceſſaires pour nous ſoutenir au milieu de tant de périls qui nous environnent, & pour échaper à tant d'écueils, où ſans ceſſe nous pouvons échouer & nous perdre. Or entre ces moyens il n'en eſt point de plus efficace ni de plus abſolument requis, que la priere. Comment cela ? Parce que dans l'impuiſſance naturelle & l'extrême foibleſſe où nous ſommes, nous ne pouvons nous ſuffire à nous-mêmes ; c'eſt-à-dire, que nous ne pouvons pas nous-mêmes réſiſter à toutes les tentations,

nous préſerver de tous les dangers, fournir à tous les beſoins, qui dans le cours des choſes humaines ſe ſuccédent ſans interruption les uns aux autres. D'où il s'enſuit qu'il nous faut donc du ſecours, & un ſecours prompt, & un ſecours puiſſant, & un ſecours continuel, qui eſt le ſecours de Dieu & de ſa grace. Mais ce ſecours par où l'obtiendrons-nous ? par la prière. C'eſt ainſi que le Fils de Dieu nous l'a déclaré, & qu'il s'en eſt expliqué dans les termes les plus formels : *Si vous demandez quelque choſe à mon Pere, & que vous le demandiez en mon nom, il vous le donnera.* Ce qui nous fait entendre, par une régle toute contraire, que ſi nous ne demandons pas, Dieu ne nous donnera pas. Or ſi Dieu ne nous donne pas, nous manquerons de ſecours; ſi nous manquons de ſecours, nous ne nous ſoutiendrons pas, nous ſuccomberons; ſi nous ſuccombons, nous périrons & nous périrons par notre faute, puiſqu'il ne tenoit qu'à nous de prier, & par conſéquent de ne pas périr. Dieu donc qui ne veut pas que nous périſſions, & qui par la loi de la charité que nous ne pouvons ſans crime nous refuſer à nous-mêmes, nous ordonne de n'omettre *Joan. c. 14. 13.*

aucun moyen nécessaire pour éviter notre perte, veut que nous ayons recours à la prière, & nous en fait un précepte.

Précepte qui nous marque deux choses les plus dignes de notre étonnement : l'une de la part de Dieu, l'autre de la part de l'homme. Quelle providence dans Dieu, quelle bonté, quel excès de miséricorde & de libéralité nous fait voir ce commandement ! Tout ce que nous pouvons attendre des Maîtres de la terre, & en quoi consiste auprès d'eux notre plus haute faveur, c'est que par une affection particulière & qui ne s'étend qu'à un petit nombre de favoris, ils soient disposés à écouter nos demandes & à nous les accorder. Mais ils s'en tiennent-là, & ils ne nous font point une obligation étroite de leur demander quoi que ce soit : ils nous laissent là-dessus dans une liberté entière. Vous, mon Dieu, Pere tout-puissant & tout bon, vous ne vous contentez pas d'une telle disposition de votre cœur à notre égard. C'est trop peu pour vous ; & vous ne nous dites pas seulement, *demandez & vous recevrez* : mais vous nous ordonnez de demander, mais vous nous faites un de-

Joan. c. 16. 2.

voir de demander ; mais vous nous reprochez comme un crime & un crime capital, de ne pas demander. Hé ! que vous importent, Seigneur, tous les vœux que nous formons & que nous vous adreſſons ? Que dis-je, ô mon Dieu ! vous nous aimez, & cela ſuffit. Votre amour veut ſe ſatisfaire ; il veut s'exercer, & que nous nous mettions en état d'attirer ſur nous vos dons, & d'en profiter. Point d'autre intérêt qui vous touche que le nôtre.

D'ailleurs, ce que nous découvre dans l'homme ce même précepte de la priere, n'eſt pas moins ſurprenant. C'eſt l'aveuglement le plus prodigieux, & la plus mortelle inſenſibilité pour nous-mêmes. Quoi ? nous avons continuellement beſoin du ſecours de Dieu ; ſans cette aſſiſtance & ce ſecours d'enhaut nous ne pouvons rien ; qu'il vienne un moment à nous manquer, nous ſommes perdus : & cependant pour exciter notre zéle & notre vigilance à l'implorer, ce ſecours du Ciel, dont nous ne pouvons nous paſſer, Dieu a jugé qu'il falloit un commandement exprès ! D'où nous devons conclure combien ſur cela il nous a donc connu aveugles & inſenſibles. Or une telle inſenſibilité, un

tel aveuglement ne tient-il pas du prodige ?

Oui sans doute, c'est un prodige ; mais toute prodigieuse qu'est la chose, voici néanmoins, j'ose le dire, un autre prodige plus inconcevable : & quoi ? C'est qu'après même & malgré le commandement de Dieu, nous recourions encore si peu à la prière, & nous en fassions si peu d'usage.

S'il nous survient quelque affaire fâcheuse ; si nous craignons quelque disgrace temporelle dont nous sommes menacés ; si nous avons quelque intérêt à ménager dans le monde & quelque avantage à obtenir, que faisons-nous d'abord & quelle est notre ressource ? On pense à tous les moyens que peut suggérer l'industrie, l'intrigue, la prudence du siécle ; on cherche des Patrons en qui l'on met sa confiance, & dont on tâche de s'appuyer ; on intéresse, autant qu'il est possible, les hommes en sa faveur : mais de s'adresser à Dieu avant toutes choses ; de lui recommander les desseins qu'on a formés afin qu'il les benisse ; de lui représenter dans une fervente prière les dangers où l'on se trouve, & les calamités dont on est affligé, c'est ce qui ne vient pas

à l'esprit, & à quoi l'on ne fait nulle attention : comme si Dieu n'entroit point dans tous les événemens humains ; comme s'il n'y avoit aucune part, & qu'il nétendît pas jusques-là sa providence ; comme si nos soins indépendamment de lui pouvoient nous suffire, & qu'il y eût moins à compter sur les secours qu'il nous a promis, que sur ceux qu'on attend d'un ami, ou de quelque autre personne que ce soit, qui veut bien s'employer pour nous. Outrage dont Dieu se tient, & doit se tenir griévement offensé.

Delà qu'arrive-t-il ? le S. Esprit nous l'apprend : *Malheur à celui qui se confie dans la créature aux dépens du Créateur, & qui prend pour son soutien un bras de chair.* Jerem. c. 17. 5. Dieu permet que nos projets échouent, que nos mesures deviennent inutiles, que nos espérances soient trompées ; que tous les maux dont on vouloit se garantir, viennent fondre sur nous : que des parens, des amis, de prétendus protecteurs manquent ou de pouvoir pour nous soutenir, ou de bonne volonté pour y travailler. Dieu, dis-je, le permet ; & c'est alors que forcés par une dure nécessité, & n'ayant plus d'autre refuge, nous commençons à

lever les mains vers lui, & à réclamer son assistance.

Or en de pareilles conjonctures qu'auroit-il droit de nous répondre? s'il pensoit & s'il agissoit en homme, il nous rejetteroit de sa présence, il refuseroit de nous écouter, il nous renverroit à ces faux dieux que nous lui avons préféré, il nous abandonneroit à nous-mêmes, il insulteroit à notre misère & il s'en feroit un triomphe, bien loin d'y compatir en aucune sorte & de la soulager. Mais c'est ici le miracle & le comble de sa miséricorde. Miracle que nous ne pouvons assez admirer, & qui mérite toute notre reconnoissance. Quoiqu'il soit le dernier à qui nous allions, & que nous n'allions même à lui que par une espéce de contrainte, il veut bien néanmoins encore nous entendre. Il veut bien nous ouvrir son sein, & prêter l'oreille à nos prieres. Il veut bien y condescendre & devenir notre appui, notre consolateur, notre restaurateur. Il veut bien pour nous rétablir & nous relever, nous tendre les bras & répandre sur nous ses dons. Voilà ce qui n'appartient qu'à une bonté souveraine. C'est être miséricordieux bienfaisant en Dieu.

Sécheresse & aridités dans la Prière. Esprit de Prière.

QUelle misere, mon Dieu, quelle contradiction ! vous êtes pour moi la source de tous les biens : dans l'Eternité vous serez toute ma béatitude ; & dès cette vie je ne puis prétendre de plus solide bonheur, que d'approcher de vous, que d'être en votre présence & devant vous, que de converser & de m'entretenir avec vous : je le sçais, j'en suis instruit, la foi me l'enseigne, la raison me le donne à connoître, l'expérience me l'apprend & me le fait sentir. Toutefois, Seigneur, comment est-ce que je vais à la priere où je dois vous parler, vous écouter, vous répondre ? Comment est-ce que je vais & que je demeure à l'oraison, qui ne doit être autre chose qu'un commerce intime entre vous & moi ? Je dis entre vous, tout grand que vous êtes, ô souverain Maître de l'univers ; & moi tout mépriſable, tout néant que je suis, vile & abjecte créature.

A peine ai-je plié le genou, à peine

ſuis-je reſté quelques momens au pied d'un oratoire pour vous offrir mes hommages, que je penſe à me retirer. Mon eſprit volage & ſans arrêts m'abandonne, ſe porte par-tout ailleurs. Mon cœur, comme une terre ſans eau, ou comme une herbe fanée & ſans ſuc, n'a ni goût, ni ſentiment, ni mouvement. D'où il arrive que je tombe dans une indifférence & une langueur, qui me rend un des plus ſaints exercices inſipide & onéreux. J'en devrois faire mon plaiſir le plus doux, mais il me devient un fardeau & une peine.

Voilà, Seigneur, le triſte état où je me vois, & dont j'ai bien ſujet de m'humilier., Quoi! mon Dieu, vous daignez me recevoir auprès de vous; vous me permettez de vous expoſer humblement & avec une eſpéce de familiarité mes penſées; vous trouvez bon que je vous adreſſe mes vœux; vous prêtez l'oreille pour m'entendre; & mon ame ſtérile & aride ne m'inſpire rien, ne produit rien, ne vous dit rien? Si c'étoit par une crainte reſpectueuſe, qui tout à coup me ſaiſît, à la vue de vos Grandeurs, & qui m'interdît; ſi c'étoit par un principe de religion, par une vive impreſſion de votre ado-

rable Majesté, je ne laisserois pas de vous honorer alors & mon silence même vous parleroit. Mais je dois à ma condamnation & à ma honte, le confesser : c'est par une froideur mortelle, c'est par une lenteur oisive & paresseuse, c'est par un assoupissement que rien ne réveille. Ah ! Seigneur, ne finira-t-il point. Il y a long-tems que je me le reproche, & que je souhaite d'en sortir : mais ce ne sera qu'avec votre grace, & de moi-même je ne le puis. Or cette grace je vous la demande. Je viens à vous pour cela, j'ai recours à vous : & dans la prière que je vous fais, tout le fruit que je me propose, est d'obtenir de vous l'esprit de prière.

Don précieux, que votre Prophéte nous a promis de votre part & en votre nom. C'est par sa bouche que vous avez dit, *je répandrai sur Jérusalem un esprit de priere ;* & c'est-à-dire, que vous répandrez sur l'ame fidéle un esprit d'intelligence, un esprit de recueillement, un esprit de piété. Un esprit de lumière & d'intelligence, qui dans la priere lui découvrira vos éternelles vérités, les lui fera creuser & approfondir, jusqu'à ce quelle en soit remplie & toute pénétrée. Un esprit de recueillement, qui

Zach. ch. 12. 10.

pendant la prière effacera de ſon ſouvenir toute idée du monde, la dégagera de toute vue humaine, la détournera de tout objet étranger & profane, en ſorte que des yeux de la foi elle ne voie que vous, & que toutes ſes puiſſances intérieures ne ſoient occupées que de vous. Un eſprit de piété, qui lui donnera un attrait particulier à la priere, qui l'y affectionnera, qui lui en facilitera la pratique; tellement qu'elle en faſſe ſa nouriture, ſon repos, ſa joie, ſes plus chères délices.

Tel étoit l'eſprit qui animoit vos Saints dans ces longues & ferventes oraiſons, où deſcendoit ſur eux les plus purs rayons de votre clarté céleſte; où vous les éleviez au plus hautes connoiſſances de vos adorables & innombrables perfections; où ils vous comtemploient comme face à face; où ils s'abîmoient, & ſe perdoient amoureuſement en vous; où leurs cœurs s'embraſoient du feu le plus ardent, & où ils goûtoient des douceurs inéffables. Auſſi avec quel empreſſement alloient-ils à la priere, avec quel zéle & quelle aſſiduité! C'étoit leur entretien le plus ordinaire; c'étoit,

pour ainſi parler, leur pain de tous les jours, & leur délaſſement le plus agréable dans les fonctions laborieuſes qui les occupoient.

Par votre grace, ô mon Dieu, cet eſprit de prière ne s'eſt point retiré du Chriſtianiſme. Il y eſt encore & il agit parmi ce petit nombre de Juſtes que vous vous êtes réſervés ſur la terre. C'eſt lui qui, ſelon le langage de votre Apôtre, *ſoutient leur infirmité.* C'eſt lui qui prie dans eux, & pour eux, *avec des gémiſſemens qui ne ſe peuvent exprimer:* & vous, Seigneur, qui ſondez le fond des cœurs, *vous ſçavez ce qu'il leur inſpire.* Vous voyez leurs larmes, vous entendez leurs ſoupirs, vous êtes témoin de leurs ſecrets élancemens vers vous, de leurs deſirs enflammés, de leurs ſaints tranſports. Hélas! malgré toute mon indignité, voilà où je pourrois aſpirer & parvenir moi-même, ſi j'apportois à la prière plus de ſoin, plus de préparation; & ſi j'apprenois à me faire plus de violence pour recueillir mes ſens, pour fixer l'attention de mon eſprit, & pour exciter les affections de mon cœur. *Rom. c. 8. 26.*

Car quoiqu'il ſoit vrai, que ſans égard aux diſpoſitions d'une ame, quelque

bien préparée qu'elle puiſſe être, vous l'éprouvez quelquefois par des ſéchereſſes où ſa volonté n'a point de part; il eſt certain néanmoins, ſuivant l'ordre commun de votre providence, qu'à proportion des efforts que nous faiſons pour vous chercher dans l'oraiſon, nous vous y trouvons; & que c'eſt aux ames les plus vigilantes, les plus attentives ſur elles-mêmes, que vous vous communiquez avec plus d'abondance. Delà donc, auſſi négligent & auſſi lâche que je le ſuis & que je me connois, dois-je m'étonner que tout le tems de ma priere ſe paſſe en des tiédeurs & des égaremens continuels; & n'eſt-ce pas à ma lâcheté & à mon extrême négligence que je dois les imputer?

Du moins, mon Dieu, n'ai-je point encore perdu l'eſtime de la prière. Du moins, ai-je encore cet avantage d'en comprendre l'excellence, l'utilité, la néceſſité. C'eſt une reſſource pour en allumer tout de nouveau dans moi l'eſprit, & pour le reſſuſciter. Je vois quel beſoin nous avons tous de ce ſecours, & quel beſoin j'en puis avoir plus que les autres. Je n'ignore pas ce que les diſciples de votre Fils bien-aimé lui diſoient: *A qui irons-nous, Sei-*

Joan. c. 6. 68.

gneur, ſi ce n'eſt à vous : vous avez les paroles de la vie éternelle. Et je ſçais de plus que pour aller à vous, il n'y a point de voie plus droite que la prière. Je ſçais que la prière eſt cette myſtérieuſe Echelle que vit votre ſerviteur Jacob, laquelle touchoit de la terre au Ciel, & par où vos Anges montoient & deſcendoient, pour nous marquer comment l'oraiſon porte vers vous nos vœux, & attire ſur nous vos dons. Je ſuis perſuadé de tout cela, & dans cette perſuaſion, je regarde comme un des malheurs pour moi le plus funeſte, & comme la ruine entière de mon ame, ſi, rebuté de la prière, je venois à l'abandonner. Vous ne l'avez point encore permis, & vous ne le permettrez point. Quelque éloignement que j'en puiſſe avoir par mon indolence naturelle & par ma faute, je ne l'ai point après-tout quittée juſques à préſent, & je ne la veux point quitter. Vous benirez ma réſolution, & vous aurez égard à ma perſévérance. Vous m'aiderez à vaincre cette lenteur habituelle qui m'appeſantit, & qui rend ma prière ſi languiſſante. Vous m'inſpirerez vous-même, & vous m'animerez.

Je n'atends pas toutefois, Seigneur,

que d'abord vous me traitiez comme tant d'ames vertueuſes, ni que vous me favoriſiez des mêmes communications. Ce ſont des graces qu'il faut mériter, & dont vous récompenſez notre fidélité & notre conſtance. Mais du reſte, ayez pitié, mon Dieu, de ma foibleſſe; & pour ſeconder mes efforts, faites au moins couler ſur moi de tems en tems quelques gouttes de cette roſée qui pénètre les cœurs les plus endurcis, & qui les amollit. Sans cette onction divine, je me défie de ma fermeté & de mon courage. Cependant, qu'il en ſoit ainſi que vous l'ordonnerez: ce ſera toujours le mieux, & pour votre gloire & pour mon bien. A quelques épreuves qu'il vous plaiſe de me mettre, je les accepte. Vous ne m'y délaiſſerez pas; mais vous me ſoutiendrez, afin que je puiſſe les ſoutenir.

Car je l'ai dit, mon Dieu, & ſouffrez que je m'explique encore devant vous ſur un ſujet dont il m'eſt ſi important de me bien convaincre. Il eſt vrai, que les dégoûts de la prière où nous tombons à certains tems, que, ces langueurs ſenſibles & ces déſolations qui nous abbattent & ſemblent nous faire perdre tout courage, ſont quelquefois de

de simples épreuves dont se sert votre providence, pour purifier vos Elus & les perfectionner. Vous vous éloignez d'eux en apparence, lors même qu'ils vous cherchent avec l'intention la plus pure & le zèle le plus sincère. Ils vous parlent, & vous ne leur répondez point. Il vous reclament, & vous êtes comme insensible à leurs vœux. Ils s'écrient sans cesse, & vous disent comme cet aveugle de l'Evangile, *Seigneur, faites que je voie;* mais vous les laissez en d'épaisses ténèbres & dans une nuit obscure qu'ils ne peuvent percer : à peine leur reste-t-il quelque lueur pour se conduire. Situation affligeante & presque accablante : il n'y a que ceux qui passent ou qui ont passé par ce desert, qui puissent bien connoître ce qu'il en coûte pour y marcher. Vous avez en cela, mon Dieu, vos desseins toujours adorables & toujours favorables, quoique rigoureux. Vous voulez exercer vos Elus par de rudes combats, afin de multiplier leurs couronnes, par les victoires qu'ils remporteront. Vous voulez leur apprendre à vous servir pour vous-même & par un pur esprit de foi & d'amour, & non point pour les consolations intérieures, ni toutes les douceurs

Luc. 9. 18. 41.

ſpirituelles qui pourroient les attirer à vous & les y attacher. Vous voulez leur fournir de quoi vous prouver leur fidélité & leur conſtance, & par-là même leur fournir les ſujets de ſanctification & de mérite. Voilà vos vues, toutes ſalutaires & toutes miſéricordieuſes; & dès qu'une ame y eſt bien entrée, qu'elle eſt bien inſtruite & bien perſuadée de cette vérité, c'eſt un appui qui la ſoutient dans ſes langueurs involontaires & ſes attiédiſſemens.

Que dis-je, mon Dieu, & n'ai-je pas toujours lieu de me confondre là-deſſus & de m'humilier? Ces délaiſſemens apparens & ces aridités dans la prière, j'en conviens, ce ſont ſouvent des épreuves: où vous mettez les ames les plus fidèles; mais il n'eſt pas moins ordinaire que ce ſoient de juſtes châtimens dont vous puniſſez les ames négligentes. Vous ne les écoutez point, ou vous ſemblez ne les point écouter, parce qu'en mille choſes elles vous refuſent ce que vous demandez d'elles, & qu'elles réſiſtent à vos divines volontés. Vous ne vous communiquez point à elles, parce qu'elles vont à vous ſans préparation, & qu'elles demeurent auprès de vous ſans réflexion & ſans at-

tention. Vous leur fermez votre sein, parce qu'elles ne se sont pas fait la moindre violence pour se recueillir en vous, & pour vous rappeller à elles-mêmes. Or n'est-ce pas-là mon état, & de quoi pourrois-je me plaindre, quand je ne puis m'en prendre qu'à moi du peu de goût que je sens à la prière, & du peu de fruit que j'en retire ? Mais, Seigneur, c'est déja une heureuse disposition pour guérir le mal, que d'en connoître le principe. Il s'agit d'y apporter le remède, & c'est pourquoi j'implore votre secours. Les Apôtres demandoient autrefois à votre Fils, leur Maître & le nôtre, qu'il leur enseignât à prier : voilà ce que je ne cesserai point de vous demander moi-même. Il y faut de ma part plus de soin, plus de vigilance, plus d'efforts pour fixer mon esprit & pour exciter mon cœur ; il y faut plus de ferveur & plus d'assiduité à remplir tous mes devoirs : mais sans vous tous mes soins seroient inutiles. Jettez un regard sur moi du plus haut des cieux. Faites luire sur votre serviteur un rayon de votre lumière. Parlez-lui au cœur, & par cette parole intérieure que vous lui ferez entendre, daignez le former vous-même à con-

verser utilement & saintement avec vous.

Recours à la Priere dans les afflictions de la vie.

Psalm. 76. *DAns l'affliction où j'étois, je me suis souvenu de Dieu, & j'ai senti la joie se répandre dans mon cœur.* C'est ce qu'éprouvoit le Prophète Roi, & c'est le témoignage qu'il en rend lui-même. Le sceptre ni la couronne qu'il portoit, ne l'exemptoient pas de peines; ou plutôt, n'est-ce pas ce qui l'exposoit aux plus grandes peines? Quoi qu'il en soit, à quoi dans toutes ses peines avoit-il recours? à la prière. Il y trouvoit son soutien, son repos, sa consolation. Ressource des ames affligées, & ressource immanquable. Il faut en avoir fait l'expérience pour le connoître.

En effet, ce n'est jamais en vain qu'une ame s'adresse à Dieu dans la douleur qui la presse. Souvent elle ne sçait pas, ni ne peut sçavoir par où Dieu la consolera. Souvent même, à n'en croire que les sens & que la raison

humaine, il lui ſemble que ſon mal eſt ſans remède, tant elle en eſt poſſédée & accablée. Mais qu'elle ne s'écoute point elle-même, qu'elle ſe faſſe violence pour ſurmonter un certain dégoût qui l'éloigne de la prière, (car le chagrin dégoûte de tout) : Que dans un eſprit de foi & de confiance elle aille à Dieu, elle ſe proſterne aux pieds de Dieu, elle ſe jette dans le ſein de Dieu : Qu'elle lui diſe comme David : Vous êtes, Seigneur, ſouverainement équitable dans vos jugemens ; mais vous n'êtes pas moins compatiſſant à nos maux, ni moins charitable. Vous exercez ſur moi votre juſtice en m'affligeant ; exercez encore ſur moi-même votre miſéricorde en me conſolant. Qu'elle agiſſe & qu'elle parle de la ſorte, Dieu ſe laiſſera toucher à cette prière : il y prêtera l'oreille, & elle opérera dans le tems.

Je dis dans le tems marqué de Dieu. Il a ſes momens, & ce n'eſt pas toujours ſur l'heure, ni dès le jour même qu'il calme la tempête, & qu'il remet une ame dans ſa première tranquillité. Mais au bout de quelques heures, de quelques jours, ou extérieurement il la conſole par quelque événement

auquel elle ne s'attendoit pas, & qui lui préſente une ſcène toute nouvelle & plus agréable ; ou il la fortifie intérieurement, par quelque réflexion qui lui fait enviſager les choſes ſous des idées moins triſtes & moins fâcheuſes. Car comme la plupart de nos chagrins ne viennent que d'une imagination bleſſée, il ne faut aſſez communément qu'une vue, qu'une réflexion, pour diſſiper le nuage qui enveloppoit l'eſprit & qui le plongeoit dans une noire mélancolie. Dans un inſtant on ne ſe reconnoît plus ; on n'eſt plus le même ; ce qui ſembloit un monſtre, ne paroît plus qu'un vain fantôme ; on a honte de ſa foibleſſe paſſée, & de l'abattement où l'on eſt tombé ; on ſe releve, & on rentre dans la paix. Qui fait tout cela ? c'eſt qu'on n'a pas oublié Dieu, & qu'on s'eſt tourné vers Dieu. Delà cet important avis de l'Apôtre Saint Jacques : *Si quelqu'un eſt dans la triſteſſe, qu'il prie.* Peut-être Dieu tardera-t-il un peu à venir & à ramener la ſérénité : mais ne ceſſons point de prier. La prière, comme la parole de Dieu, *produit ſon fruit dans la patience.*

Jac. c. 5. 13. Fructum afferuen n pati tia Luc. c. 8.

C'eſt de quoi nous avons, ſinon un exemple, du moins une figure, dans la

perſonne de Jeſus-Chriſt. Ce divin Sauveur ſe voyant à la veille de cette ſanglante paſſion, où la juſtice de ſon Pere l'avoit condamné, & ſentant le trouble & les agitations de ſon ame, ne cherche point ailleurs de ſoulagement à ſa peine, que dans la prière. S'il eût ſuivi le ſentiment qui nous eſt naturel, il ſe fût arrêté avec ſes Apôtres, il leur eût déchargé ſon cœur, il leur eût repréſenté l'extrémité des maux qui lui pendoient ſur la tête, & la rigueur du ſupplice qu'il alloit ſubir. C'eût été pour lui une eſpèce d'adouciſſement, de les entretenir, de les écouter, de recevoir les témoignages de leur zèle, de leur attachement à ſa perſonne, de leur compaſſion. Mais il connoiſſoit trop combien il y a peu de fonds à faire ſur les hommes, & combien peu l'on en peut attendre de ſolides ſecours dans les adverſités de la vie. Il l'éprouvoit même ſur l'heure : à peine ſes Apôtres faiſoient-ils quelque attention à ce qu'il leur diſoit, à peine l'écoutoient-ils ; ils demeuroient plongés dans le ſommeil, & ne lui répondoient pas une parole.

Que lui reſtoit-il donc ? la prière : mais une prière humble & ſoumiſe,

mais une prière continue & prolongée pendant des heures entières, mais une prière fréquente & réitérée jusqu'à trois fois sur le même sujet & dans la même conjoncture. Et en quoi consistoit-elle, cette prière; à quoi se réduisoit-elle? Elle ne consistoit point en de longs discours; mais, selon le rapport des Evangélistes, elle se réduisoit à quelques mots entrecoupés qu'il prononçoit, & qu'il répétoit de tems en tems: Du reste, il se tenoit prosterné devant son Pere, il se soumettoit à ses ordres, il acceptoit ses arrêts; il attendoit dans le silence que ce Pere tout-puissant & tout miséricordieux jettât sur lui un regard favorable, qu'il le rassurât, qu'il le fortifiât, qu'il lui rendît la tranquillité & le calme.

Chose admirable, & merveilleux effet de la prière! Il sembloit que le Ciel fût insensible aux gémissemens & aux vœux redoublés de ce Dieu Sauveur. Il prioit & se remettoit à prier, & sans se rebuter, il recommençoit encore tout de nouveau; mais ses inquiétudes, ses allarmes, ses ennuis, ses combats intérieurs, bien loin de lui donner quelque relache, croissoient au contraire jusqu'à le faire tomber en défaillance,

lance, & à lui causer une sueur de sang. Tout cela est vrai; mais tout cela n'étoit point une preuve de l'inutilité de sa prière. Elle devoit agir dans peu, & le moment approchoit où il en devoit sentir l'efficace. Il vint, ce moment: la prière, ou, pour mieux dire, la grace d'en-haut, fruit ordinaire de la prière, eut bientôt dissipé ses frayeurs, relevé son courage, & fait succéder dans son ame aux plus violens orages, la sérénité la plus parfaite. Quelle heureuse & quelle subite révolution dans les sentimens & les dispositions de son cœur! Avant que de prier, & jusques dans l'exercice de la prière il étoit tout interdit, tout abattu, tout désolé: mais sa prière finie ce fut tout à coup, pour ainsi dire, comme un autre homme. Plus rien qui l'étonnât, plus rien qui le déconcertât, plus rien qui pût altérer sa fermeté désormais inébranlable, & cette nouvelle force dont il se trouva revêtu.

D'où nous pouvons juger, quelle est l'illusion non-seulement de tant de mondains, mais de tant de Chrétiens même & de personnes pieuses, qui par l'aveuglement le plus déplorable quittent le remède lorsqu'ils en ont un be-

ſoin plus preſſant ; je veux dire, que dans l'affliction ils ſe retirent de la prière, & la négligent, lorſque la prière leur eſt plus néceſſaire & qu'ils en peuvent tirer plus d'avantage. Car voilà l'erreur : on eſt rempli d'amertume, on a dans l'eſprit mille penſées qui l'attriſtent & qui le tourmentent, on a dans le cœur mille mouvemens qui le ſaiſiſſent, qui l'irritent, qui le ſoulevent. Que faire en cette ſituation pénible & douloureuſe ? on ſe perſuade pouvoir alors ſe diſtraire avec plus de liberté ; on ſe croit en droit de s'émanciper, & de laiſſer ainſi pendant quelque temps mûrir la plaie & ſe fermer ; on retranche de ſes pratiques journalieres ; on abrége ſes prières les plus communes, bien loin d'en ajouter de nouvelles : c'eſt-à-dire, qu'on ſe prive de la plus ſûre, & même de l'unique reſſource qu'on puiſſe avoir ; & que par un égarement pitoyable on cherche ſa conſolation où elle n'eſt pas, ſans la chercher où elle eſt, & où tant d'autres l'ont trouvée avant nous. On la trouveroit à un Autel, on la trouveroit à un Oratoire & aux pieds du Crucifix, on la trouveroit dans une méditation, dans une communion ; on la trouveroit par-tout, dès que l'ame s'éleve-

roit à Dieu, & le réclameroit en implorant son assistance.

On me dira: mais le moyen de prier, lorsqu'on est sans cesse obsédé du sujet qui nous chagrine, & qu'on ne peut presque penser à autre chose, ni être touché d'autre chose? Dans ce renversement & ce bouleversement de l'ame, pour s'exprimer de la sorte, est-on maître de recueillir son esprit, & est-on maître d'affectionner son cœur. Ah! j'en conviens, & telle est notre misère: il y a de ces tems orageux, où l'on n'est proprement maître, ni de son esprit par rapport à l'attention que demande la prière; ni de son cœur, par rapport à une certaine affection. Mais prions au moins comme nous le pouvons: or nous le pouvons toujours, puisqu'au moins nous sommes toujours maîtres d'aller nous présenter devant Dieu, & de nous tenir auprès de Dieu. Cette seule présence parlera pour nous, & dira, confusément tout ce que nous ne pourrons dire distinctement & en détail. Ainsi le Prophète Jérémie dans une posture de suppliant & prosterné aux pieds du Seigneur, se contentoit de lui représenter sa peine: *Voyez mon Dieu, considérez en quelle affliction je me* Thren. c. 9.

trouve. Ce langage se fait entendre à Dieu : il en démêle tout le sens, & il est très-disposé à y répondre.

Mais j'ai prié, & je n'éprouve point qu'en j'en sois mieux. Peut-être n'en êtes-vous pas mieux actuellement, ou peut-être avez-vous quelque lieu de le croire, parce que votre sensibilité est toujours la même : mais retournez à la prière, persévérez dans la prière, demeurez-y & attendez le Seigneur. S'il différe, il sçaura bien vous dédommager de ce délai. On ne perd rien avec lui, & il ne lui faut qu'un instant pour former le plus beau jour dans la plus épaisse nuit, & pour faire succéder la joie la plus pure aux plus ameres douleurs. D'autres que vous en ont fait l'épreuve, & ils en ont tous rendu le même témoignage. Croyez-les, & mettez-vous en état de pouvoir bien-tôt vous-même en servir comme eux de témoins.

Mais je me sens bien : le chagrin qui me poursuit est plus fort que moi ; je n'en reviendrai jamais. Jamais ! Hé qui êtes-vous, homme de peu de foi, pour mettre des bornes à la vertu de la grace & à la douceur de son onction ? Est-il un cœur si serré qu'elle ne puisse ouvrir,

& où elle ne puiſſe pénétrer ; & par tout où elle s'inſinue & elle pénétre, eſt-il une bleſſure ſi profonde, ſi envenimée, ſi cuiſante, dont elle ne puiſſe amortir le ſentiment ? Vous avez mille voies, Seigneur, pour la répandre, cette onction ſainte. Ces voies nous ſont inconnues, mais c'eſt aſſez que vous les connoiſſiez. Votre Eſprit ſouffle où il veut, quand il veut, de la manière qu'il veut. Nous ne ſçavons où il va, ni comment il y va, mais enfin il y va lorſqu'on a pris ſoin de l'y appeller, & il y porte l'abondance de la paix. O ! qu'il eſt doux, cet Eſprit du Seigneur ; & ſelon la parole de votre Prophète, qu'il eſt doux, mon Dieu, pour ceux qui vous craignent : qu'eſt-ce donc, pour ceux qui eſpèrent en vous, qui vous aiment, & qui vous invoquent !

Prière mentale ou pratique de la meditation. Son importance à l'égard des gens du monde.

DAns le dernier entretien que nous eumes il y a quelque tems, je me hazardai à vous parler de la méditation ; mais vous en parutes ſurpris, &

vous me répondites d'un ton assez décisif, que cela ne convenoit guères à un homme du monde, sur-tout à un homme aussi occupé que vous l'êtes, & qu'il falloit renvoyer ces sortes d'exercices aux Solitaires, aux Religieux, à un petit nombre de personnes dévotes, qui passent leurs jours dans la retraite. Voilà votre pensée; mais permettez-moi de vous déclarer ici plus expressément la mienne, & d'insister tout de nouveau sur la proposition que je vous ai faite.

A vous en croire, une courte méditation chaque jour, n'est point une pratique qui vous soit propre dans votre état: mais pour vous détromper de cette erreur, je vais vous faire quelques questions qui vous sembleront fort étranges, & qui ne seront pas néanmoins hors de propos. Car quand vous me dites: me convient-il de m'adonner à la méditation? Je vous dis moi, & je vous demande: vous convient-il de vous sauver? Vous convient-il de conserver votre ame nette de tout péché capable de la perdre étetnellement & de la damner? Vous convient-il au milieu de tant de piéges, de tant d'écueils où votre condition vous expose par rapport à la conscience, de les décou-

vrir tous, & de les bien connoître, pour y prendre garde & pour les éviter ? Vous convient-il de sçavoir où vous en êtes avec Dieu, ce que vous devez à Dieu, comment vous vous en acquittez devant Dieu, si dans toute la conduite de votre vie vous agissez selon les principes de l'Evangile & de la loi de Dieu ? Vous convient-il d'apprendre la Religion que vous professez, d'en pénétrer les grandes vérités, & de vous en remplir ; de n'oublier jamais les hautes espérances qu'elle vous donne, & les terribles menaces qu'elle vous fait ; de vous prémunir ainsi contre mille occasions, mille tentations, d'autant plus dangereuses qu'elles sont plus subtiles, & que peut-être vous ne les remarquez pas ? Tout cela, dis-je, & le reste vous convient-il dans le monde ? Sans doute qu'étant chrétien comme vous prétendez l'être, vous n'hésiterez pas à reconnoître qu'il n'est rien de plus important pour vous, ni rien par conséquent de plus convenable, que tout ce que je viens de vous marquer. Or tout ce que je viens de vous marquer dépend de la méditation ; & par une suite incontestable, rien donc, en quelque état que vous soyez, ne vous convient

mieux que la méditation.

Sans une ſérieuſe méditation ſur le ſalut, comment travaillerez-vous ſolidement & efficacement à une affaire, où les illuſions ſont ſi fréquentes & les égaremens ſi communs ? Comment vous maintiendrez-vous dans l'innocence chrétienne, ſi vous n'avez la crainte du péché dans le cœur ; & comment vous imprimerez-vous dans l'ame cette crainte du péché, ſi vous ne vous appliquez ſouvent à conſidérer les puiſſans motifs qui vous en doivent inſpirer de l'horreur? Comment, aſſailli de tant de paſſions également impétueuſes & artificieuſes, les réprimerez-vous & appercevrez-vous leurs déguiſemens & leurs ſurpriſes, ſi par d'utiles retours ſur vous-même, vous ne vous étudiez à démêler tous vos ſentimens, & à rectifier toutes vos intentions ? Le moyen que dans l'embarras & la diverſité d'occupations qui vous répandent au dehors, vous ayez toujours préſente la vue de vos devoirs, & que dans vos délibérations, dans vos réſolutions, vous ne vous écartiez jamais des voies de la juſtice ou de la charité, à moins que vous ne preniez ſans ceſſe la balance du ſanctuaire pour peſer chaque choſe

devant Dieu, & pour examiner ce qu'il y a de bon & ce qu'il y a de défectueux ? Le moyen qu'au milieu de tant de précipices dont vous êtes environné de toutes parts, n'ouvrant jamais les yeux pour mesurer vos démarches & vous laissant aller au hazard, vous ne fassiez pas de tristes & de funestes chutes ; que ne repassant jamais dans votre esprit la loi du Seigneur, vous en soyez assez instruit pour la pratiquer fidélement & pleinement ; que ne vous retraçant jamais le souvenir des grandes vérités de la foi, des jugemens de Dieu, de ses châtimens & de ses miséricordes, de votre fin derniere, d'une souveraine béatitude, d'un enfer, vous puissiez, sans être appuyé & comme armé de ces considérations, résister aux attaques de vos ennemis invisibles, & repousser leurs traits empoisonnés ? Qu'en sera-t-il donc de vous ? ce qu'il en est d'une multitude infinie de mondains, qui manquent de réflexions, vivent dans des ignorances criminelles, commettent des fautes très-griéves, négligent les plus essentielles obligations, portent le nom de chrétien & n'ont presque nulle teinture, nulle idée du christianisme : se font des régles & une morale à leur

mode; les ſuivent ſans ſcrupule, & courent à la perdition avec auſſi peu d'inquiétude, que s'ils étoient dans le chemin le plus ſûr & le plus droit.

En vérité l'on ne vous comprend pas, vous autres gens du monde; & quoiqu'éclairés d'ailleurs, vous êtes, au regard du ſalut, bien aveugles dans vos raiſonnemens. Vous tombez en des contradictions monſtrueuſes. Vous êtes les premiers à dire que le ſalut eſt une affaire capitale; & vous ne voulez pas vous donner le loiſir d'y penſer. Vous dites que c'eſt une affaire difficile & incertaine; & vous ne voulez faire nulle attention aux moyens d'y réuſſir & de l'aſſurer. Vous dites que c'eſt une affaire indiſpenſable & d'une néceſſité abſolue; & vous vous croyez diſpenſés des exercices qu'on y juge les plus propres, & qui peuvent le plus y contribuer. Ainſi de tous les autres points que je pourrois parcourir, où vous ſuppoſez dans la ſpéculation les mêmes principes que nous, & vous tirez néanmoins dans la pratique des concluſions toutes contraires.

Vous faites plus; & pour ne point ſortir du ſujet dont il s'agit entre nous, vous vous prévalez contre l'uſage de la

méditation, de cela même qui doit être pour vous une raison plus pressante & plus particulière de vous y rendre assidu. Car vous alléguez le bruit, le tumulte, les soins, les engagemens, les agitations du monde : tout votre tems, dites-vous, s'y consume, & à peine pouvez-vous vous reconnoître. Or voilà justement pourquoi vous avez plus besoin d'une solide méditation : afin que ce tumulte & ce bruit du monde ne vous jette point dans un oubli entier de Dieu, & de ce qui lui est dû ; afin que ces soins du monde, comme des épines, n'étouffent point dans vous le bon grain de la parole de Dieu, & qu'ils ne vous détournent point du soin de votre ame & de sa perfection ; afin que ces engagemens du monde ne deviennent point pour vous des engagemens d'iniquité, & que ce ne soient point des pierres de scandale où votre vertu se démente ; afin que ces agitations du monde ne vous troublent point, &, si j'ose m'exprimer de la sorte, ne vous étourdissent point, jusqu'à vous endurcir le cœur, & à vous ôter tout sentiment de piété : car c'est ce qui arrive communément.

Le dirai-je ; & quelle peine aurois-je

à le dire, puiſque ce n'eſt point un paradoxe, mais une vérité certaine & indubitable? Un Solitaire, un Religieux, une perſonne de piété & ſéparée du monde, quoique vivant dans le monde, pourroient plus aiſément ſe paſſer de la méditation; & la preuve en eſt très-naturelle: parce que dans le ſilence du deſert, dans l'obſcurité du cloître, dans le repos d'une vie pieuſe & retirée, il y a beaucoup moins d'objets qui les puiſſent diſtraire; & qu'après tout, au défaut de la méditation, ils ont bien d'autres obſervations qui les attachent à Dieu, qui leur en renouvellent à toute heure la penſée, qui en cent manières différentes leur remettent devant les yeux les maximes éternelles, & qui par-là leur ſervent de préſervatifs contre la diſſipation de l'eſprit, & tous les relâchemens où elle ſeroit capable de les porter. Mais dans le train de vie où vous êtes, & dans la ſituation où il vous met, ſi vous rejettez la ſainte méthode que je vous preſcris, & ſi vous refuſez de vous y aſſujettir, que vous reſtera-t-il pour y ſuppléer?

Peut-être eſt-ce le terme de méditation qui vous choque: car la foibleſſe du mondain va quelquefois juſques-là.

On eſt prévenu contre tout ce qui a quelque apparence de vie dévote ; & c'eſt aſſez d'entendre nommer certaines pratiques, pour en concevoir du dégoût, & pour traiter ceux qui nous les propoſent, d'eſprits ſimples & de gens qui ne ſçavent pas le monde. Eh bien, ſi le nom ne vous plaît pas, laiſſez-le, j'y conſens ; mais retenez la choſe ; il importe peu du reſte comment vous l'appellerez. Et ne me dites pas que vous ne ſçavez point méditer, & que vous n'en avez nul uſage : car je dis moi au contraire, qu'il n'eſt rien dont nous ayons plus d'uſage que de la méditation, & que ſans étude nous ſçavons méditer ſur-tout. Nous ſçavons méditer ſur une affaire temporelle, ſur un intérêt de fortune ; méditer ſur un procès ou à pourſuivre, ou à ſoutenir, ou à décider ; méditer ſur une entrepriſe, ſur un emploi, ſur un parti, ſur un établiſſement, ſur un mariage, méditer ſur une intrigue politique, ſur une négociation, ſur un traité, ſur un commerce ; méditer ſur un ouvrage d'eſprit, ſur un point de doctrine, ſur une queſtion, une opinion de l'école ; & s'il faut l'ajouter, méditer même ſur un crime que nous projettons : c'eſt-à-dire, que

ſur-tout cela & ſur tout le reſte, dont le détail ſeroit infini, nous ſçavons réfléchir, raiſonner, chercher des moyens, prendre des précautions, démêler le bien & le mal, le vrai & le faux, ce qui convient & ce qui ne convient pas, ce qui peut profiter & ce qui peut nuire. C'eſt-à-dire, que nous ſçavons ſur tout cela délibérer, examiner, peſer les raiſons, prévoir les obſtacles, faire des arrangemens, former des réſolutions. C'eſt-à-dire, que nous ſçavons penſer à tout cela, en tout lieux, en tout tems, le matin, le ſoir, le jour, la nuit; & y penſer ſans ennui, ſans diſtraction, avec l'attention la plus infatigable & la plus conſtante. Comment! n'y aura-t-il que les choſes de Dieu & que le ſalut, à quoi nous ne puiſſions appliquer notre eſprit, ni arrêter nos penſées? Comment! ſera-ce l'unique ſujet ſur quoi la méditation nous devienne, ou nous ſemble impraticable? En deux mots, *veillez* ſuivant l'importante leçon du Sauveur des hommes, *& priez*. Veillez & obſervez attentivement tous vos pas: pourquoi? parce que vous marchez dans un pays ennemi, & qu'à tout moment vous pouvez être ſurpris. Priez & implorez humblement la grace d'en-haut: pourquoi?

parce que vous êtes foible, & que sans l'assistance divine vous ne pouvez vous défendre. Veillez, & votre vigilance rendra votre prière plus efficace auprès de Dieu. Priez, & votre prière secondera votre vigilance par les secours qu'elle vous attirera de la part de Dieu. Or pour l'un & pour l'autre, le même Sauveur vous donne encore cet avis, qui est de vous retirer à l'écart, & de rentrer en vous-même; examinant devant Dieu toute votre conduite, vous demandant compte de toutes vos actions, supputant & vos progrès & vos pertes, prenant des mesures pour réparer le passé & pour réformer l'avenir, vous excitant, vous encourageant, vous adressant au Ciel & l'intéressant en votre faveur. Il n'est point question d'y employer beaucoup de tems, mais d'être exact & régulier à y donner tout les jours quelque tems. Vous sçaurez bien le ménager, ce tems, & le trouver, dès que vous le voudrez; & vous le voudrez dès que vous comprendrez bien le prix de votre ame, & combien il vous importe de la sauver.

Mais c'est ce que vous n'avez point encore compris comme il faut; & de ce que vous ne le comprenez pas, voilà

pourquoi vous y penſez ſi peu. Vous penſez à toute autre choſe ; vous vous occupez de toute autre choſe : hé ! ne penſerez-vous jamais à vous-même ? Jamais ne vous occuperez-vous de vous-même ? Car ce que j'appelle vous-même, ce ne ſont point ces biens, ces plaiſirs, ces honneurs mondains qui paſſent ſi vîte, & à quoi vous êtes néanmoins ſi attentif. Ce ne ſont point toutes ces affaires ou domeſtiques, ou étrangeres qui ne regardent que des intérêts temporels, & dont vous avez ſans ceſſe la tête remplie. Tout cela n'eſt point vous-même, puiſque tout cela peut être ſéparé de vous, & qu'indépendamment de tout cela vous pouvez ſubſiſter, & être ou éternellement heureux, ou éternellement malheureux. Mais vous-même, vous dis-je, c'eſt cette ame immortelle qui fait la plus noble partie de votre être, & que Dieu vous a confiée ; cette ame dont la perte ſeroit pour vous le ſouverain malheur, quand vous pourriez poſſéder tout le reſte ; & dont le ſalut au contraire doit être votre ſouveraine béatitude, quand il ne vous reſteroit rien d'ailleurs, & que tout vous ſeroit enlevé. Voilà encore une fois, & à proprement parler

ce

ce que vous êtes, & voilà par conſéquent ce qui demande toutes vos réflexions. Or ces réflexions ne ſe font que par la méditation, & delà vous jugez avec quelle raiſon, on vous recommande une pratique ſi ſalutaire.

Uſage des Oraiſons jaculatoires, ou des fréquentes aſpirations vers Dieu.

ON demande aſſez communément des pratiques pour ſe recueillir au dedans de ſoi-même, dans les différentes occupations de la vie. On ſe plaint du peu de loiſir qu'on a pour vaquer à la prière & pour ſe réveiller ſouvent & ſe renouveller en eſprit par ce ſaint exercice. D'où il arrive que malgré toutes les réſolutions qu'on a priſes à certains tems, une multitude d'affaires qui ſe ſuccédent les unes aux autres, nous fait perdre le ſouvenir de Dieu; & que dans cet oubli de Dieu, on ſe diſſipe, on ſe relâche, on devient tout languiſſant, ou du moins qu'on agit d'une façon toute humaine & ſans mérite. Or le remede le plus aiſé, le plus

prompt, comme auſſi le plus efficace & le plus puiſſant, c'eſt ce qu'on appelle ſelon le langage ordinaire, prières jaculatoires & dévotes élévations de l'ame à Dieu.

Ce ſont certaines paroles, vives & affectueuſes, par où l'ame s'élance vers Dieu, tantôt pour lui marquer ſa confiance, tantôt pour le remercier de ſes dons, tantôt pour exalter ſes grandeurs, tantôt pour s'anéantir devant ſes yeux, quelquefois pour fléchir ſa colère & pour implorer ſa miſéricorde, toujours pour lui adreſſer d'humbles demandes, & pour réclamer ſon ſecours. Ces prières ſont courtes, & ne conſiſtent qu'en quelques mots; mais ce ſont des mots pleins d'énergie, & ſi je l'oſe dire, pleins de ſubſtance. Delà vient qu'on les nomme prières jaculatoires, parce que ce ſont comme des traits enflammés qui tout à coup partent de l'ame, & percent le cœur de Dieu.

L'Ecriture & ſur-tout les Pſeaumes, nous fourniſſent une infinité de ces aſpirations, & c'eſt-là particuliérement qu'on les peut choiſir. Telle eſt, par exemple celle-ci: *Vous êtes le Dieu de mon cœur*; cette autre, *O mon Dieu &*

Pſ. 72. 26.
Pſ. 5. 18.

ma miſéricorde; ou cette autre, *Qui me donnera des ailes comme à la colombe, pour aller à vous, Seigneur, & me repoſer en vous?* ou mille autres que je paſſe, & dont le détail ſeroit trop long. Il y en a pareillement un très-grand nombre que Dieu avoit inſpirées aux Saints & qu'ils s'étoient rendu familières : comme celle de ſaint Auguſtin, *Beauté ſi ancienne & toujours nouvelle, je vous ai aimé trop tard;* ou celle de ſaint François d'Aſſiſe, *mon Dieu & mon tout;* ou celle de ſainte Therèſe, *Souffrir ou mourir;* ou celle de ſaint Ignace de Loyola, *Que la terre eſt peu de choſe pour moi, Seigneur, quand je regarde le Ciel.* Pſ. 5. 4. 7.

Quoique ces prières, quelles qu'elles ſoient, & quelques ſentimens de piété qu'elles expriment, puiſſent être propres à tout le monde, dès-là qu'elles nous élevent & qu'elles nous portent à Dieu, il eſt vrai néanmoins qu'il y en a qui conviennent plus aux uns qu'aux autres. Car comme dans l'ordre de la nature les qualités & les talens ſont différens; ainſi dans l'ordre de la grace les dons du Ciel ne ſont pas les mêmes, mais chacun a ſon attrait particulier qui le touche davantage, & qui fait ſur ſon cœur une plus forte

impression. Celui-là est le plus susceptible d'une humilité & d'une crainte religieuse ; & celui-ci, d'un amour tendre & d'une confiance filiale. Or c'est à nous dans cette diversité, de prendre ce qui se trouve plus conforme à notre goût, & à nos dispositions intérieures. L'expérience & la connoissance que nous avons de nous-mêmes, doit nous le faire connoître.

Et il n'y a point à craindre que la continuité du même sentiment, & une fréquente répétition des mêmes paroles ne nous cause du dégoût, & ne nous devienne ennuyeuse. Cela peut arriver & n'arrive en effet que trop dans les sentimens humains. Ils perdent, par l'habitude, toute leur pointe : ils se rallentissent, & n'ayant plus de quoi piquer une ame, ils viennent enfin à s'amortir tout-à-fait & à s'éteindre. Delà ces vicissitudes & ces changemens si ordinaires dans les amitiés & les sociétés du monde. Ce ne sont que ruptures & que réconciliations perpétuelles, parce que le même objet ne plaît pas toujours également, & que d'un jour à l'autre le cœur prend de nouvelles vues & de nouvelles affections. Mais, selon la remarque de S. Grégoire, il y a dans

les choſes de Dieu cet avantage ineſtimable, que plus on les pratique, plus on les goûte; de même auſſi que par une ſuite bien naturelle, plus on les goûte, plus on les veut pratiquer. En ſorte que le ſentiment qu'ils ont une fois inſpiré, au lieu de diminuer par l'uſage, croît au contraire & n'en a que plus d'onction.

Il n'eſt donc pas beſoin de les interrompre ni de les varier : le même exercice peut ſuffire dans tous les tems, & il n'y faut point d'autre aſſaiſonnement que celui que la grace y attache. A quoi ſe réduiſoit toute la prière de ce pieux Solitaire dont il eſt rapporté, qu'il paſſoit les journées & les nuits preſque entières à dire ſeulement : *Béni ſoit le Seigneur mon Dieu.* Il le répétoit ſans ceſſe, & après l'avoir dit mille fois, il ſe ſentoit encore plus excité à le redire. Car en ce peu de mots il trouvoit un fonds inépuiſable de douceurs & de délices ſpirituelles. Il en étoit ſaintement ému & attendri; il en étoit ravi, & comme tranſporté hors de lui-même. Ce n'eſt pas qu'il fût fort verſé dans les méthodes d'oraiſon, ni qu'il en connût les régles : le mouvement de ſon cœur joint à l'inſpiration divine, voilà l'uni-

que & la grande régle qu'il suivoit. Avec cela le sujet le plus simple, étoit pour lui la plus abondante matière & une source intarissable.

Il est vrai néanmoins, qu'il y a des esprits, à qui la variété plaît dans les pratiques même de piété, & à qui elle est en effet nécessaire pour les soutenir, & pour les retirer de la langueur où autrement ils ne manquent point de tomber. Il est encore vrai, que c'est-là l'état le plus commun : mais du reste si c'est le nôtre, nous avons là-dessus de quoi pleinement nous satisfaire, par l'infinie multitude de ces prières dont nous parlons, & qui sont répandues dans tous les livres saints. Est-on assailli de la tentation, & dans un danger prochain de succomber ? on peut dire alors comme les Apôtres attaqués d'une rude tempête, & battus violemment de l'orage : *Sauvez-nous, Seigneur, sans vous nous allons périr.* Est-on dans le désordre du péché, & pense-t-on à en sortir ? on peut dire, ou avec David pénitent : *Tirez mon ame du fond de l'abîme, ô mon Dieu, & souvenez-vous que c'est mon unique ;* ou avec le même Prophète, *Seigneur, vous ne mépriserez point un cœur contrit & humilié ;*

Matth. c. 8. 25.

P. 21.

P. 50. 19.

ou avec le Publicain prosterné à la porte du temple, *Soyez-moi propice, mon Dieu, je suis un pécheur;* ou avec l'Enfant prodigue, *Mon Pere, j'ai péché contre le Ciel & contre vous.* Est-on dans l'affliction & dans la peine ? on peut dire, soit en reconnoissant la volonté de Dieu qui nous éprouve : *Tout vient de vous, Seigneur, & vous êtes le Maître;* soit en se résignant & en acceptant : *Vous le voulez, mon Dieu; & parce que vous le voulez, je le veux;* soit en offrant à Dieu ses souffrances : *Vous voyez, Seigneur, ce que je souffre, & pour qui je le souffre;* soit en cherchant auprès de Dieu du secours & du soulagement : *Il vous a plu de m'affliger, Seigneur; & il ne tient qu'à vous de me consoler.* Si nous sentons notre foi s'affoiblir & chanceler, disons : *je crois, mon Dieu; mais fortifiez, augmentez ma foi.* Si nous sommes dans le découragement, & que nous manquions de confiance, disons : *Qu'ai-je à craindre, Seigneur, & tant que vous serez avec moi, que peut tout l'univers contre moi?* ou *je puis tout en celui & avec celui qui me soutient.* Si notre amour commence à se refroidir, & qu'il n'ait plus la même vivacité ni la même ardeur, disons : *Embrasez mon cœur de votre amour, ô mon Dieu; & si je ne vous aime point assez, faites que je vous aime*

Luc. c. 18. 13.

Luc. c. 15. 18.

Matth. c. 9. 23.

Ps. 3. 7.

Phil. 4. 13.

encore plus. Dans la vue des bienfaits de
Job. c. 7. 17. Dieu, nous nous écrierons : *Qu'eſt-ce que l'homme, Seigneur, & par où ai-je mérité tant de graces* ? Dans le ſouvenir & le deſir de l'éternelle béatitude où Dieu
Matth. 25. 21. nous appelle, nous dirons : *Quand viendra le moment, & quand ſera-ce que j'entrerai dans la joie de mon Seigneur & de mon Dieu* ? Dans la ſainte réſolution de nous attacher plus étroitement à Dieu, & de le ſervir avec plus de zèle que jamais, nous lui ferons la même proteſtation que
Pſ. 76. 11. le Roi Prophète : *Je l'ai dit, Seigneur, c'eſt maintenant que je vais commencer* ; & nous ajouterons : cet heureux renouvellement, *ô mon Dieu, ce ſera l'ouvrage de votre droite*. Enfin ſelon les conjonctures, les tems, & ſelon que nous nous trouverons touchés intérieurement & diverſement affectionnés, nous uſerons de ces prières, & de tant d'autres que je ne marque pas, mais qu'il nous eſt aiſé de recueillir conformément à notre dévotion, & d'avoir toujours préſentes à la mémoire.

Peut-être comptera-t-on pour peu des prières ainſi faites, & peut-être, à raiſon de leur briéveté, ſe perſuadera-t-on qu'elles ne doivent pas être d'un grand poids devant Dieu. Mais le Sauveur

veur des hommes nous a formellement avertis que le royaume de Dieu ne consiste point dans l'abondance des paroles. La droiture de l'intention, la force, & l'ardeur du sentiment, voilà à quoi Dieu se rend attentif, voilà à quoi il se laisse fléchir, & c'est en ce sens qu'on peut prendre ce qu'a dit le Sage, *qu'une courte prière pénétre les Cieux*. David dans un même péché avoit commis un double crime, & le pardon de l'un & de l'autre ne devoit être, ce semble; accordé qu'à de puissantes interceſſions, long-tems & souvent réitérées : mais dès qu'aux reproches que lui fait le Prophète, il s'est écrié, *j'ai péché contre le Seigneur*, cette seule confession que le repentir lui met dans la bouche, suffit pour appaiser sur l'heure la colère de Dieu. Bornons-nous à cet exemple, & ne parlons point de bien d'autres, non moins connus ni moins convaincans. On ne traite avec les grands du monde que par de fréquentes entrevues & de longues délibérations; mais avec Dieu tout peut se terminer dans un instant. 2. Reg. 12. 13.

De tout ceci concluons combien nous sommes inexcusables, lorsque nous négligeons une manière de prier,

qui nous doit coûter si peu & qui nous peut être si salutaire. Car il n'est point ici question de profondes méditations, & il ne s'agit point d'employer des heures entières à l'oraison. Quand on le demanderoit de nous, nous n'aurions communément, pour nous en dispenser, que de vains prétextes & de fausses raisons : mais ces raisons après tout, quoique frivoles & mal fondées, ne laisseroient pas d'être spécieuses & d'avoir quelque apparence. Nous pourrions dire, & c'est en effet ce qu'on dit tous les jours, que nous manquons de tems, qne nous sommes chargés de soins qui nous appellent ailleurs ; que notre esprit naturellement volage, nous échappe, & que nous avons peine à l'arrêter ; que mille distractions viennent nous assaillir en foule & nous troubler, dès que nous nous mettons à l'oratoire, & que nous voulons rentrer en nous-mêmes ; qne d'avoir sans cesse à combattre pour les rejetter, c'est une étude, un travail, une espèce de tourment ; en un mot, que nous ne sommes point faits à ces sortes d'exercices si relevés & si spirituels, & qu'ils ne nous conviennent en aucune façon.

Voilà, dis-je, de quelles excuses

nous pourrions nous prévaloir, quoiqu'avec assez peut de sujet ; mais de tout cela que pouvons-nous alléguer, par rapport à ces dévotes inspirations qui nous devroient être si habituelles ? Sont-ce nos occupations qui nous détournent de cette sainte pratique, & qui nous ôtent le tems d'y vaquer ? mais il n'y faut que quelques momens. Craignons-nous que cet exercice ne nous devienne ennuyeux ? mais quel ennui nous peut causer un instant qui coule si vîte, & qui se fait à peine sentir ? Dirons-nous que nous sommes trop distraits ? mais pour un simple mouvement du cœur, & pour quelques paroles que la bouche prononce, il ne faut pas une grande contention d'esprit, & il n'est guères à croire qu'on n'y puisse pas donner l'attention suffisante. Tout est terminé avant qu'aucun autre objet ait pu s'offrir à l'imagination, & la porter ailleurs. Enfin, nous retrancherons-nous sur le peu de commodité par rapport aux occasions, aux heures, aux lieux convenables ? mais en toute rencontre, à toute heure, par-tout, & en quelque lieu que ce soit, il n'est rien qui nous empêche de rappeller le souvenir de Dieu, de nous tourner inté-

rieurement vers lui, & de lui adreſſer nos vœux. Il n'eſt pas beſoin de préparation pour cela ; il n'eſt point néceſſaire de ſe retirer à l'écart, d'être au pied d'un autel, de quitter un travail dont on eſt actuellement occupé, ni d'interrompre une converſation, où la bienſéance nous a engagés & où elle nous retient.

Qu'avons-nous donc encore un fois à oppoſer, & quel obſtacle réel & véritable peut ſervir à notre juſtification ? Reconnoiſſons-le de bonne foi : la ſource du mal, c'eſt notre indifférence pour Dieu, & pour tout ce qui regarde la perfection & la ſanctification de notre ame. Si nous aimions Dieu, je dis ſi nous l'aimions bien, notre cœur aidé de la grace & entraîné par le poids de ſon amour, ſe porteroit de lui-même à Dieu. Il ne faudroit point alors nous inſpirer les ſentimens que nous aurions à prendre, ni les chercher ailleurs que dans le fond de notre ame : & comme la bouche parle de l'abondance du cœur, il ne faudroit point nous ſuggérer des termes, pour exprimer ce que nous ſentons. Ces expreſſions viendroient aſſez ; & ſans recherche, ſans étude, elles naîtroient, ſi je l'oſe dire,

sur nos lévres. Nous en pourrions juger par une comparaiſon, ſi elle étoit convenable à une matière auſſi ſainte que celle-ci. Qu'un homme ſoit poſſédé d'un fol amour, & qu'il ſoit épris d'un objet profane & mortel, faut-il l'exhorter beaucoup & le ſolliciter de penſer à la perſonne dont il eſt épris ? Que dis-je, peut-il même n'y penſer pas & l'oublier ? Toute abſente qu'elle eſt, il ne la perd en quelque manière jamais de vue, & elle lui eſt toujours préſente. Helas ! à quoi tient-il que nous ne ſoyons ainſi nous-mêmes dans une préſence continuelle de Dieu, mais dans une préſence toute ſainte & toute ſanctifiante ?

Cette préſence de Dieu eſt un des exercices que tous les maîtres de la vie chrétienne & dévote nous ont le plus recommandé. Ils nous en ont tracé diverſes méthodes, toutes bonnes, toutes utiles : mais de toutes les méthodes je ne fais point difficulté d'avancer, qu'il n'en eſt aucune, ni plus ſolide, ni plus à la portée de tout le monde, que de s'accoutumer, ainſi que je viens de l'expliquer & que je l'entends, à parler à Dieu de tems en tems dans le cours de chaque journée.

La plupart des autres méthodes consistent en des efforts d'imagination, qu'il est difficile de soutenir, & dont les effets peuvent être nuisibles : au lieu que celle-ci se présente comme d'elle-même, & ne demande aucune violence.

Elle a encore cet avantage, que sans nous détourner des affaires dont nous sommes chargés, ni des fonctions auxquelles nous sommes indispensablement obligés de nous employer selon notre profession, elle nous met en état de pratiquer presque à la lettre cette importante leçon du Sauveur du monde, *qu'il faut toujours prier & ne point cesser :* Car n'est-ce pas une prière continuelle ? Depuis le réveil du matin jusqu'au sommeil de la nuit, d'heure en heure, ou même plus souvent, on pense à Dieu, on dit quelque chose à Dieu, on se tient étroitement & habituellement uni à Dieu. Ce n'est pas sans retour de la part de Dieu, ni même sans le retour quelquefois le plus sensible. Dieu ne manque guères de répondre, & de faire entendre secrettement sa voix. On l'écoute, & on se sent tout animé, tout excité, tout pénétré. Il y a même des momens où l'on se

connoît à peine soi - même ; & c'est bien là que se vérifie ce que nous lisons dans l'excellent livre de l'Imitation de Jesus-Christ : *Le Seigneur se plaît à visiter souvent un homme intérieur ; il s'entretient doucement avec lui, il le comble de consolation & de paix, & il en vient même à une familiarité qui va au-delà de tout ce que nous en pouvons comprendre.* Heureuse une ame qui sans bien comprendre ce mystère de la grace, se trouve toujours en disposition de l'éprouver. *Imit. Christ.*

ORAISON DOMINICALE.

Comment elle nous condamne de la manière que nous la récitons, & dans quel esprit nous la devons réciter.

QU'est-ce que l'Oraison Dominicale ? C'est le précis de toutes les demandes que nous devons faire à Dieu. Nous les lui faisons en effet chaque jour ; nous récitons chaque jour cette sainte prière. Ce sont, dans les vues de Jesus - Christ, des demandes

salutaires pour nous : mais dans la pratique & selon les dispositions de notre cœur, ce sont autant de condamnations que nous prononçons contre nous, & voici comment.

Sanctificetur nomen tuum. Nous demandons à Dieu *que son nom soit sanctifié*, qu'il soit connu, beni, adoré par toute la terre ; & ce nom adorable du Seigneur, nous le profanons, nous le blasphêmons. Ce souverain Maître, ce Créateur de toutes choses, que nous reconnoissons digne des hommages de tout l'univers, nous le deshonorons par les désordres de notre vie ; nous l'insultons jusqu'au pied de ses autels par nos scandales & nos irrévérences. Bien loin de nous employer à étendre sa gloire dans toutes les contrées du monde, nous ne prenons pas seulement soin de le faire servir & glorifier dans l'étroite enceinte d'une maison soumise à notre conduite ; nous ne l'y glorifions, ni ne l'y servons pas nous-mêmes : première condamnation.

Adveniat regnum tuum. Nous demandons à Dieu *que son regne arrive* : c'est-à-dire, que dès cette vie il régne dans nous par sa grace, & qu'en l'autre nous regnions avec lui par la possession de son royaume céleste.

Mais ce règne de Dieu dans nous par la grace, nous le détruisons par le péché. Sous l'empire de qui vivons-nous & voulons-nous vivre ? sous l'empire du monde corrompu, sous celui de nos habitudes vicieuses, de nos passions déréglées. Voilà les maîtres qui nous gouvernent, & dont nous aimons la domination, toute honteuse & toute injuste qu'elle est. Tellement qu'au lieu de soumettre notre cœur à Dieu, nous en bannissons Dieu pour y établir en sa place ses plus déclarés ennemis. Delà nous ne pensons guères à ce royaume du Ciel où Dieu nous appelle, & où il nous promet de nous faire régner éternellement avec lui & avec ses Saints. Comme de vils animaux, nous avons toujours les yeux tournés vers la terre. Nous ne sommes occupés que de la vie présente ; & c'est à cette vie terrestre & sensuelle que nous rapportons toutes nos vues, tous nos desirs, tous nos intérêts : seconde condamnation.

Nous demandons à Dieu, *que sa volonté se fasse sur la terre comme dans le Ciel ;* que toute sa loi soit observée, tous ses préceptes fidélement gardés. Que nous ayons là-dessus, la même exacti-

Fiat voluntas tua sicut in cœlo & in terra.

tude, la même diligence, la même pureté d'intention, la même ferveur & la même constance, qu'ont ces esprits bienheureux dont il a fait ses Anges & ses Ministres. Que de quelque manière qu'il lui plaise disposer de nous en ce monde, il nous trouve toujours dociles, patiens, résignés, & dans une parfaite conformité de cœur aux desseins de sa providence. C'est pour tous les hommes en général, mais spécialement pour chacun de nous en particulier, que nous lui faisons cette prière. Or de bonne foi comment pouvons-nous la faire, quand nous transgressons ses commandemens avec tant de liberté & tant de facilité; quand nous résistons avec tant d'obstination à tous les mouvemens intérieurs, à toutes les inspirations qu'il nous donne, & où il nous déclare ce qu'il veut de nous; quand nous n'accomplissons au moins qu'en partie & qu'avec des réserves & des négligences extrêmes, ce qu'il nous prescrit & ce que nous sçavons lui être agréable; quand à la moindre disgrace qui nous arrive, au moindre événement qui nous chagrine & qui nous mortifie, nous nous troublons, nous nous révoltons, nous éclatons en plaintes

& en murmures ? Allons après cela lui faire des protestations d'obéissance, & d'un sincère attachement à son bon plaisir ; toute notre conduite, tous nos sentimens démentent nos paroles : troisième condamnation.

Nous demandons à Dieu *qu'il nous donne notre pain de chaque jour*, & qu'il nous le donne *dans le jour & pour le jour présent :* rien davantage. Par où nous lui témoignons que nous nous contentons du nécessaire ; que nous ne voulons que le pain, & que notre pain ; que nous ne prétendons point avoir le pain d'autrui, mais celui seulement qu'il nous a promis & qui nous appartient comme un don de sa bonté paternelle : que nous ne le voulons même qu'autant qu'il peut suffire dans le cours de la journée à notre subsistance & à nos besoins. Cette demande prise dans son vrai sens, est sans contredit une des plus raisonnables & des plus modérées. Mais en effet, nous bornons-nous à ce nécessaire ? Avons-nous jamais assez pour remplir l'insatiable convoitise qui nous dévore ? Fussions-nous dans l'état le plus opulent, nous voulons toujours acquérir, toujours amasser, toujours accumuler biens sur biens. Non

Panem nostrum quotidianum da nobis hodie.

contens que Dieu nous fourniſſe l'aliment & le pain, nous portons bien au-delà nos prétentions. Il faut que nous ayons de quoi ſoutenir d'exceſſives dépenſes en logemens, en ameublemens, en équipages, en jeux, en parties de plaiſir. Il faut que nous ayons de quoi ſatisfaire tous nos ſens, de quoi leur procurer toutes leurs commodités & toutes leurs aiſes, de quoi mener une vie molle & délicieuſe. Il faut que nous ſoyons dans le faſte, l'éclat, la ſplendeur. Il le faut, dis-je, ſelon nos deſirs déſordonnés; & ſi les revenus dont ont jouit, ne ſont pas aſſez amples pour cela, à quelles injuſtices a-t-on recours? Quelles voies prend-on, tantôt de violence ouverte, tantôt d'adreſſe & d'induſtrie, pour enlever aux autres le pain qu'ils ont reçu de Dieu & pour ſe l'approprier? Epargne-t-on le pauvre, l'orphelin, la veuve? & juſqu'où n'étend-on point ſes vues dans l'avenir? Il ſemble que nous nous croyons immortels, & que nous devions au moins paſſer de pluſieurs ſiécles cet aujourd'hui, que le fils de Dieu nous a toutefois marqué comme l'unique objet de nos ſoins, & où il

veut que nous les renfermions : quatrième condamnation.

Nous demandons à Dieu *qu'il nous remette nos offenſes ; & qu'il nous pardonne, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offenſés.* Terrible condition, *comme nous pardonnons !* car nous ne pardonnons rien, ni ne voulons rien pardonner : ou, ſi peut-être après bien des difficultés & de longues négociations, nous conſentons à quelque accommodement, du moins attendons-nous qu'on faſſe toutes les avances. Et comment encore pardonnons-nous alors ? Nous ne pardonnons que de bouche & qu'en apparence, ſans pardonner de cœur. Nous ne pardonnons qu'à demi, voulant bien nous relâcher juſqu'à certain point, mais ſans aller plus loin. De ſorte que, malgré nos retours affectés & imparfaits, il nous reſte toujours dans le fond un venin ſecret & une indiſpoſition habituelle, qui ne ſe produit que trop dans les rencontres, & ne ſe fait que trop ſentir. D'où s'enſuivent les plus affreuſes conſéquences, ſçavoir, qu'en demandant à Dieu qu'il nous remette nos offenſes, comme nous remettons celles qui nous ont été faites, nous lui demandons qu'il ne nous

Dimitte nobis debita noſtra ; ſicut & nos dimittimus debitoribus noſtris.

en remettre aucune, puiſque de toutes celles que nous pouvons recevoir, il n'y en a pas une que nous voulions remettre. Nous lui demandons, que s'il ſe trouve en quelque manière diſpoſé à ſe réconcilier avec nous, il nous laiſſe faire vers lui toutes les démarches, ſans nous prévenir & ſans nous rechercher par ſa grace : ce qui nous rendroit cette réconciliation abſolument impoſſible. Nous lui demandons que s'il daigne ſe rapprocher de nous, ce ſoit ſeulement une réunion apparente, & que ſon cœur à notre égard demeure toujours dans le même éloignement & le même reſſentiment. Nous lui demandons, que ſi, par l'entremiſe de ſes Miniſtres, il veut bien nous donner l'abſolution de nos péchés, ce ne ſoit qu'une demi-abſolution, qu'une abſolution limitée, laquelle ne l'empêche point d'agir contre nous à toute occaſion, & de travailler ſecrettement à notre ruine. Quelles prières & quelles demandes ? Qui n'en doit pas être effrayé, pour peu qu'on y penſe ? Mais elles ſont toutes néanmoins compriſes dans cette régle, *pardonnez-nous comme nous pardonnons* ; & c'eſt la cinquième condamnation.

Nous demandons à Dieu *qu'il ne nous expoſe point à la tentation*, ſur-tout à certaines tentations que nous ſçavons être plus dangereuſes pour nous, & où notre foibleſſe eſt plus en péril de ſuccomber. Car quoique Dieu permette quelquefois que la tentation nous attaque malgré nous, & quoique nous devions alors en ſoutenir l'effort avec patience & avec courage, il veut du reſte que nous la fuyions, autant qu'il dépend de nous, & il trouve bon que nous lui adreſſions nos vœux pour en être délivrés. Mais voici l'énorme contradiction où nous tombons, & qui nous rend inexcuſables. C'eſt que nous nous expoſons aux tentations les plus violentes. On a cent fois éprouvé le danger prochain de telle & telle occaſion ; & cependant on y demeure toujours. On ne peut ignorer combien cette liaiſon, combien ces converſations, ces entrevues font d'impreſſion ſur le cœur, & à quels déſordres elles ſont capables de conduire, & cependant on n'y veut pas renoncer. On ſçait que le monde eſt plein de piéges & d'écueils ; on a l'exemple de mille autres qu'on y a vu, & qu'on y voit ſans ceſſe échouer malheureuſement ; on a l'exemple de ſes

Et ne nos inducas in tentationem.

propres chûtes, dont peut-être on ne s'eſt encore jamais bien relevé; & cependant on veut être du monde, & d'un certain monde : c'eſt-à-dire, d'un monde particulier qui plaît davantage, & dont on ſe ſent plus touché ; d'un monde qui excite plus nos paſſions, qui flatte plus nos inclinations ; d'un monde où l'innocence des plus grands Saints eût fait un triſte naufrage, & où la vertu des Anges ſeroit à peine en ſûreté. On veut vivre dans ce monde, parmi ce monde, avec ce monde. On veut avoir part à ſes divertiſſemens, à ſes aſſemblées, à ſes entretiens, ſans égard à tous les riſques qu'il y a à courir, & ſans profiter de la connoiſſance qu'on a de ſon extrême fragilité. Il en eſt de même d'une infinité d'autres engagemens, où l'on ſe jette en aveugle, quoique d'une volonté pleine & délibérée : engagemens de profeſſions & d'états, engagemens d'emplois & de commiſſions, engagemens d'affaires & d'intérêts. N'avons-nous pas bonne grace alors de dire à Dieu : Seigneur, détournez de nous les tentations où nous pourrions nous perdre, & ne nous y abandonnez pas ? Et Dieu n'a-t-il pas droit de nous répondre : pourquoi donc y reſ-

tez-vous habituellement ? pourquoi donc ne prenez-vous aucune des mesures que je vous inspire pour vous en défendre ? Avec cela ne comptez ni sur moi ni sur vous-mêmes : sixième condamnation.

Nous demandons enfin à Dieu, *qu'il nous délivre du mal.* Le plus grand mal qu'il y ait à craindre sur la terre, c'est sans doute le péché ; & de tous les maux, le plus grand que nous ayons à éviter dans l'autre vie, c'est la damnation éternelle, où le péché conduit comme la cause à son effet. C'est donc particuliérement de l'un & de l'autre que nous demandons d'être préservés. Mais voulons-nous, si j'ose parler de la sorte, nous jouer de Dieu ? Prétendons-nous l'outrager en le priant, & lui faire insulte ? Seigneur lui disons-nous, que votre grace nous garde du péché ; mais ce péché ; nous l'aimons : mais ce péché, nous l'entretenons dans nous & nous l'y nourrissons ; mais ce péché nous en faisons le principe de toutes nos actions, le ressort de toutes nos entreprises, l'ame de tous nos plaisirs, la douceur & l'agrément de toute notre vie. Je dis plus ; nous en faisons notre idole & notre divinité, nous le favorisons ce péché, nous nous familiarisons

Sed libera nos a malo.

avec lui, nous prenons sa défense, &, si l'on veut nous en donner de l'horreur, c'est contre ceux-mêmes qui travaillent à nous en détacher, que nous tournons toute notre haine. Ainsi nous laissons-nous entraîner dans cet abîme de malheurs qui en est le terme, & où nous ressentirons éternellement les coups de la vengeance divine. C'est-là, c'est dans cette fatale éternité, qu'il n'y aura plus à demander que Dieu nous délivre de ce lieu de tourmens, où l'arrêt de sa justice nous aura précipités. Il falloit le demander plutôt & le bien demander. Nous l'aurons demandé pendant la vie, il est vrai : mais nous l'aurons demandé comme ne le demandant pas. Car c'est ne le pas demander, que d'y apporter, en le demandant, des obstacles invincibles ; & Dieu pourra toujours nous reprocher que nous ne l'aurons pas voulu, ou bien voulu : septième & dernière condamnation.

Où donc en sommes-nous, & que ne sera pas capable de corrompre la malice de notre cœur, quand elle peut de la sorte pervertir la prière même, & la plus excellente de toutes les prières ? je ne dis pas, à Dieu ne plaise, la pervertir en elle-même ; c'est une prière

toute divine, & qui garde par-tout son caractère de divinité : mais je dis la pervertir par rapport à nous, & au fruit que nous en devons retirer. Le dessein du Fils de Dieu, en nous la traçant, a été que ce fût pour tous les fidèles une source de graces & de bénédictions : mais par l'abus qu'en font la plûpart des Chrétiens en la récitant, elle ne peut qu'irriter le Ciel, & qu'attirer sur nous ses anathêmes & ses malédictions. Faut-il pour cela nous l'interdire absolument, & ne la prononcer jamais ? Autre malheur non moins funeste, ni moins terrible. Ce seroit nous excommunier nous-mêmes ; ce seroit nous retrancher du nombre des enfans de Dieu, en ne l'honorant plus comme notre père ; ce seroit en quelque manière nous séparer du corps de l'Eglise, en ne priant plus avec elle ni comme elle. Nous ne pouvons donc trop user d'une prière qui nous a été si expressément recommandée par Jesus-Christ. Si nous sommes justes, cette prière dite avec une foi vive & une humble confiance, servira à notre avancement & à notre perfection. Si nous sommes pécheurs, cette prière accompagnée d'un sentiment de pénitence, servira à fléchir

le cœur de Dieu & à nous remettre en grace auprès de lui par une sincère conversion. Si même nous ne nous sentons point encore touchés d'un repentir assez vif, cette prière jointe à un vrai desir d'être plus fortement attirés, servira à nous obtenir une grace de contrition. Mais adressons-nous, pour en profiter, au divin Sauveur qui nous l'a enseignée; & demandons-lui que comme il en est l'auteur & qu'il nous l'a mise dans la bouche, il en soit, en nous animant de son esprit, le sanctificateur & le médiateur.

Il sera l'un & l'autre, quand nous prierons selon les intentions que cet adorable maître s'est proposées en nous apprenant lui-même à prier. Etudions-les, méditons-les, pénétrons-les; & pour y bien entrer, appliquons-nous chacun en particulier chaque demande, & disons à Dieu:

I. *Notre Pere qui êtes dans les Cieux, que votre nom soit sanctifié.* Dieu de Majesté, Roi des Rois & Seigneur des Seigneurs, Grand Dieu, ce ne sont point tous ces titres & tant d'autres que j'employe pour vous intéresser en ma faveur, & pour trouver accès auprès de vous.

Vous êtes mon père : cela me suffit. Oui, vous l'êtes, Seigneur, & tout ce que j'ai reçu de vous, me le donne bien à connoître. Vous être le père de tous les hommes ; mais j'ose dire que vous êtes encore plus particuliérement le mien, que celui d'une infinité d'autres hommes, puisqu'il y a une multitude innombrable d'hommes & des peuples entiers que vous n'avez jamais prévenus des mêmes graces que moi, ni favorisés des mêmes dons.

Cependant, mon Dieu, ce titre de père qui m'est si cher, & qui m'annonce vos miséricordes, ne me fait point oublier votre pouvoir suprême & votre souveraine grandeur ; & s'il excite toute ma confiance, il ne m'inspire pas moins de respect & de vénération. Car vous êtes dans les cieux, ô Père tout-puissant, & dans le plus haut des cieux. C'est là que vous avez établi le trône de votre gloire, là que vous faites briller toute votre splendeur, là que vous exercez votre empire au milieu de vos anges & de vos élus. Et quoique la lumière où vous habitez, soit innaccessible, c'est là même néanmoins que vous nous ordonnez d'élever nos esprits, de porter nos cœurs, d'adresser nos vœux.

Recevez les miens, Seigneur : je vous les adreſſe. Ils ſont ſincères, & ils ſont tels que vous le voulez. Par où puis-je mieux commencer que par vous-même : & de toutes les demandes que j'ai à vous faire, quelle eſt la plus naturelle & la plus juſte, ſi ce n'eſt que votre nom ſoit ſanctifié ?

Ce nom adorable, c'eſt votre eſſence divine, puiſque vous vous appellez *celui qui eſt*, ce ſont vos infinies perfections ; c'eſt tout ce que vous êtes. Or que tout ce que vous êtes, ô mon Dieu, ſoit honoré, comme il le doit être, je veux dire, du culte le plus pur, le plus religieux, le plus ſaint. Que tout l'univers vous connoiſſe, vous glorifie, vous adore. Que tout ce qui eſt capable d'aimer, s'attache inviolablement à vous, & ne s'attache qu'a vous. Tel eſt le deſir le plus affectueux de mon cœur & le plus vif. Mais en vous le témoignant, touché d'une pieuſe émulation que vous ne condamnerez point, Seigneur, j'oſe ajouter que je voudrois, s'il étoit poſſible, moi ſeul vous aimer & vous glorifier autant que vous glorifient toutes vos créatures, & que vous aiment tous les eſprits bienheureux & toutes les ames juſtes.

Que dis-je, mon Dieu ? ce ne ſont là que des ſouhaits, toujours bons, puiſque vous êtes le principe, l'objet, & la fin ; mais au lieu de m'en tenir à des ſouhaits vagues & indéterminés, ce que je dois ſur-tout vous demander, & ce que je vous demande très-inſtamment, c'eſt qu'autant qu'il dépend de moi ſelon ma diſpoſition & mes forces préſentes, je vous glorifie dans mon état ; c'eſt que ſur cela je ne me borne point à des paroles, mais que je paſſe à la pratique & aux effets, c'eſt que par l'innocence de mon cœur, que par la faveur de ma piété, que par la ſainteté de mes œuvres, que par l'édification de mes mœurs, je vous préſente chaque jour un ſacrifice de louanges, & je vous rende juſqu'à la mort un hommage perpétuel.

II. *Que votre règne arrive.* Ah ! Seigneur, qu'il arrive dans moi, ce règne ſi favorable & ſi deſirable pour moi. Et comment n'y eſt-il point encore arrivé ? comment, dis-je, ô mon Dieu, n'avez-vous pas plutôt régné ſur toutes les puiſſances de mon ame, ſur tous mes ſens, ſoit intérieurs, ſoit extérieurs, ſur tout moi-même ? Car qu'y

a-t-il en moi qui ne ſoit à vous & qui par la plus juſte conſéquence, & l'obligation la plus eſſentielle ne vous doive être ſoumis ?

Il eſt vrai, vous régnez dans moi & ſur moi néceſſairement, & par la ſouveraineté inſéparable de votre être. Vous êtes mon Dieu ; & puiſque vous êtes mon Dieu, vous êtes mon Seigneur : & parce qu'il ne dépend point de moi que vous ſoyez mon Dieu, ou que vous ne le ſoyez pas, il ne dépend point non plus de moi que vous ſoyez, ou ne ſoyez pas mon Seigneur. Mais comme je ne contribue en rien à ce règne de néceſſité, dès qu'il eſt indépendant de ma volonté, il ne ſert auſſi qu'à relever votre gloire, & ne contribue en rien à ma perfection & à mon mérite. Ce n'eſt donc point là le règne que je vous demande. Je ne vous prie point qu'il s'établiſſe, puiſqu'il eſt déjà tout établi. Mais, Seigneur, il y a un règne de grace, auquel je puis coopérer, & que vous avez fait dépendre de mon conſentement & de mon choix. Je veux dire qu'il y a un règne tout ſpirituel, où votre grace prévient une ame, & où l'ame prévenue de cette grace intérieure, obéit volontairement

&

& librement à toutes vos inſpirations, ſe conforme en toutes choſes & ſans réſerve à votre bon plaiſir, exécute avec une pleine fidélité tous vos ordres, & n'a point d'autre règle de conduite que vos divins commandemens & votre loi. Je veux dire qu'il y a un règne d'amour, où le cœur ſe donne lui-même à vous, & ſe met, pour ainſi parler, dans vos mains, afin que vous le poſſédiez tout entier, afin que vous le gouverniez ſelon votre gré, afin que vous lui imprimiez tel ſentiment qu'il vous plaît, afin que vous le dégagiez de toute affection terreſtre, de toute attache humaine, de tout objet qui n'eſt point vous ou qui ne le porte pas vers vous; afin que vous le changiez en vous & qu'il ne ſoit qu'un avec vous. Or voilà l'heureux & ſaint règne, après lequel je ſoupire. Qu'il vienne, & qu'il détruiſe en moi le règne du péché, le règne du monde, le règne de l'amour propre & de la cupidité, le règne de tous les deſirs ſenſuels, & de toutes les paſſions.

Je n'ai que trop long-tems vécu ſous l'empire de ces injuſtes maîtres, & ſous leur tyrannique domination. Je n'ai que trop long-tems gémi ſous leur joug

également honteux & pesant. En quel esclavage m'ont-ils réduit, & en quel abîme devoient-ils un jour me précipiter ? Beni soit le moment où vous daignez m'éclairer, Seigneur, & où je commence à ouvrir les yeux pour me reconnoître. En rétablissant votre règne au dedans de moi & en me conduisant, vous me remettrez dans la voie de ce royaume céleste, où vous m'avez préparé un trône de gloire, & une couronne d'immortalité. C'est là que vous règnez sur tous les cœurs des anges, & sur tous vos élus, que vous avez rassemblés dans votre sein pour être leur éternelle & souveraine béatitude. C'est là que vous m'attendez, c'est dans ce séjour bienheureux, & quand y entrerai-je !

Hélas ! mon Dieu, malgré la vue que la foi me donne de cette sainte patrie où je dois sans cesse aspirer ; je sens néanmoins toujours le poids de la misère humaine, qui me retient, qui m'appesantit, qui m'attache à ce monde visible & à mon exil ; qui me fait craindre la mort, & aimer la vie présente. Mais, Seigneur, ce sont les sentimens d'une nature foible & aveugle que je désavoue. Qu'elle y répugne ou

qu'elle y consente, tous mes vœux s'élevent vers le Ciel. Que votre règne arrive. Que mon ame dégagée des liens de cette chair corruptible qui l'arrête, puisse elle-même arriver bien-tôt à la terre des vivans. Car ce n'est ici que la région des morts, & je serois bien ennemi de moi-même, si pour une vie périssable & sujette à tant de calamités, je voulois prolonger mon bannissement, & retarder la jouissance de mon unique & suprême bonheur.

III. *Que votre volonté se fasse sur la terre comme dans le ciel.* Ainsi soit-il, ô mon Dieu; & est-il rien, Seigneur, de plus conforme à la droite raison & à la justice? est-il rien de meilleur pour moi, que l'accomplissement de vos adorables volontés? Etre des êtres & Créateur du monde, c'est par votre volonté que tout subsiste, & par votre volonté que tout doit agir. Y contrevenir en quelque sujet que ce puisse être, c'est un attentat contre l'autorité la plus légitime, & contre les droits les plus inviolables.

Or voilà les désordres dont je dois néanmoins m'accuser devant vous & me confondre. Vous m'avez donné votre

loi, & tant de fois je l'ai violée. Vous m'avez assujetti aux ordonnances de votre Eglise, & tant de fois je les ai transgressées. Vous m'avez pressé intérieurement par les saintes inspirations de votre esprit, & tant de fois j'y ai résisté. Vous m'avez exhorté par la voix de vos ministres, vous m'avez sollicité par leurs avertissemens & leurs instructions, & tant de fois j'ai refusé de les entendre. Si pour fléchir mon cœur rébelle, & pour me faire rentrer dans le devoir d'une obéissance filiale, vous m'avez châtié par des adversités & des souffrances, bien loin de me rendre, je n'ai cherché qu'à repousser vos coups; & si vous me les avez fait sentir malgré moi, ils n'ont point eu d'autre effet que d'exciter mes impatiences & mes plaintes.

Voilà, mon Dieu comme j'ai passé toute ma vie dans une indocilité & une rébellion continuelle. J'en rougis, je m'en humilie en votre présence, je vous en témoigne mes regrets : mais ce n'est pas assez. Il faut, Seigneur, qu'une soumission entière & sans réserve répare toutes mes résistances & toutes mes révoltes. Parlez, mon cœur est ouvert pour vous écouter. Ordonnez, me voici

prêt par votre grace, à tout entreprendre & à tout exécuter. Vous plaît-il de m'abaiſſer ou de m'élever, de m'affliger ou de me conſoler, de traverſer mes deſſeins ou de les favoriſer : de quelque manière que vous me traitiez, vous êtes le maître, & je n'ai plus d'autre ſentiment à prendre, que celui de Jeſus-Chriſt même, lorſqu'il vous diſoit : *Mon pere, que votre volonté s'accompliſſe, & non pas la mienne.* Luc. c. 22. 42.

Et en effet, il eſt bien de mon intérêt, ô mon Dieu, que ce ne ſoit pas ma propre volonté qui me gouverne, mais la vôtre. Votre volonté eſt droite & la droiture même, elle eſt ſage & la ſageſſe même, elle eſt ſainte & la ſainteté même, elle eſt bienfaiſante & la bonté même. Mais qu'eſt-ce que ma volonté propre ! une volonté aveugle & conduite par des guides auſſi aveugles qu'elle, qui ſont les ſens & les paſſions ; une volonté libertine & indocile, qui ne peut s'accoutumer au joug, ni ſouffrir la gêne & la dépendance ; une volonté capricieuſe & ſujette à mille changemens, ſelon le goût, les humeurs qui la gouvernent ; une volonté criminelle & dépravée, que le péché a corrompue, & qui d'elle-même tend encore

ſans ceſſe vers le péché. Ah ! Seigneur, ne me livrez pas à ces égaremens ni à la fauſſe liberté dont elle eſt ſi jalouſe. Ne me livrez pas à moi-même ; mais par quelque voie que ce ſoit, daignez réduire cette volonté dure, & redoublez, s'il eſt néceſſaire, vos plus rudes coups pour la dompter.

Car il faut que toute volonté humaine vous ſoit aſſujettie ; & ſans parler des autres hommes que vous n'avez point commis à mes ſoins, il faut que je n'aye plus d'autre volonté que la vôtre. Il faut que vous ſoyez obéi dans moi & par moi, comme vous l'êtes dans le ciel & par vos anges bienheureux : voilà le modèle que vous me propoſez, & que je dois me propoſer moi-même. C'eſt-à-dire, mon Dieu, que je dois avoir la même dépendance, pour ne rien faire que par vos ordres & ſelon votre bon plaiſir ; la même fidélité, pour n'omettre rien de tout ce qui m'eſt preſcrit, & de tout ce que je ſçais vous plaire ; la même pureté d'intention, pour ne chercher que vous en toutes choſes & pour les rapporter toutes à votre gloire ; la même aſſiduité & la même perſévérance, pour ne me point rebuter des difficultés, & ne me laſſer

jamais de votre service ; la même ferveur & le même zèle pour agir toujours avec un amour prompt, vif & fervent. Vous servir autrement, Seigneur, ce ne seroit plus vous servir en Dieu.

IV. *Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour.* Oserai-je le dire ? dès que vous êtes notre pere, Seigneur, & que vous êtes notre maître, cette double qualité vous engage, & comme pere à nourrir vos enfans, & comme maître à entretenir vos serviteurs. Ainsi votre Prophète nous l'a-t-il promis de votre part & en votre nom. Parmi les merveilles de votre divine providence & de votre miséricorde infinie, il compte le soin que vous prenez de fournir à la subsistance de ceux qui vous craignent. Mais il n'en dit point encore assez, ô mon Dieu, & vous portez bien plus loin vos soins paternels. Non-seulement vous nourrissez vos enfans qui vous aiment & vos serviteurs qui vous craignent, mais vos ennemis mêmes qui vous renoncent & qui vous blasphêment, mais les plus vils animaux dont vous n'êtes point connu, & jusqu'aux moindres insectes ; mais tout ce qui

a vie ou dans les airs, ou dans les abîmes de la mer, ou dans toute l'étendue de la terre.

Je viens donc à vous comme à la source de tous les biens. Ce n'est point une avidité insatiable qui m'amene à vos pieds ; mais j'y viens comme un pauvre, vous demander le pain qui m'est nécessaire. Je viens, dis-je, Seigneur, vous exposer mon état, même temporel, puisque vous ne vous contentez pas de pourvoir aux nécessités de l'ame, & que votre vigilance vous rend encore attentif aux besoins du corps. Si vous n'y aviez pensé continuellement depuis le moment de ma naissance, aurois-je pu subsister jusqu'à ce jour ; & si vous cessiez présentement d'y penser, en quelle indigence tomberois-je bientôt, & à quelles extrémités me trouverois-je réduit ? Soyez béni de tout ce que j'ai déjà reçu de votre main secourable, & dans la suite ne la fermez pas jusqu'à me refuser l'aliment dont je ne puis me passer, & le pain qui me doit soutenir.

Car quand je viens vous représenter mon état, Seigneur, & mes besoins temporels, je ne prétends obtenir de vous autre chose que le pain, je veux dire

que ce qui me suffit, non-seulement pour moi, mais pour tous ceux qu'il vous a plu me confier, & à qui je suis redevable d'un entretien honnête & conforme à leur condition. C'est-là que je borne mes desirs, sans les étendre à un superflu qui me seroit inutile, qui me deviendroit pernicieux & nuisible par l'abus que j'en ferois, qui allumeroit mes passions, qui serviroit de matière à mon orgueil pour s'enfler, à ma sensualité pour satisfaire ses appétits les plus déréglés. Peut-être vous l'ai-je demandé jusqu'à présent, ce superflu; peut-être ai-je travaillé à l'acquérir, & l'ai-je acquis en effet: mais si c'est contre votre gré que je le possede, je ne vous prie point de me le conserver, & je vous prierois plutôt de me l'enlever. Quoi qu'il en soit, & quoi que vous jugiez à propos d'ordonner là-dessus, une juste médiocrité pour moi & pour tous ceux dont vous m'avez chargé: voilà, mon Dieu, de quoi je dois être content, & pourquoi j'implore votre assistance. C'est la prière que vous fit autrefois le plus sage des Rois d'Israël, & ce fut une prière selon votre cœur.

Ainsi je vous dis comme lui & dans le même sentiment que lui: *Ne me don-*

Prov. c. 10. 8. *nez ni la grande pauvreté, ni la grande richesse; mais accordez-moi seulement ce qu'il me faut pour vivre* avec la décence, & avec la modestie convenable à mon état. Encore, mon Dieu, ce que j'ose vous demander, ce n'est point absolument que je le demande, mais autant que vous verrez qu'il me peut être utile & salutaire. Ce n'est point avec inquiétude sur l'avenir, ni par une trop longue prévoyance : mais c'est seulement pour aujourd'hui ; & avec une confiance entière pour le jour suivant. Demain je vous présenterai mes vœux tout de nouveau ; & il est bien juste que chaque jour je reconnoisse devant vous mon indigence, que chaque jour je rende hommage à votre pouvoir souverain, & que chaque jour je sois obligé de recourir à vous pour ce jour-là même. De cette sorte, ô Dieu infiniment libéral & magnifique dans vos dons, je puis me reposer sur vous pour toute la suite de mes jours, & compter sur les trésors de votre providence qui sont inépuisables. Ce ne doit point être une confiance oisive & présomptueuse. Vous voulez que je fasse tout ce qui dépend de moi ; & quand je l'aurai fait & que je me confierai en vous, vous

ne me manquerez point, comme vous ne m'avez encore jamais manqué.

V. *Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.* Hé quoi, Seigneur, malgré toutes ces qualités de Créateur, de Pere, de Maître, de Conservateur, que je reconnois en vous & que j'y ai toujours reconnues, ai-je donc pu vous offenser? Ai-je pu m'élever contre vous? Ai-je pu me séparer de vous & vous renoncer? Ah! Dieu de miséricorde, il n'est que trop vrai, & je m'en suis déjà confondu a vos pieds. Mais agréez encore l'humble confession que j'en fais, & que je ne cesserai point de renouveller jusqu'au dernier moment de ma vie dans l'absolue & affreuse incertitude où je suis, si vous m'avez pardonné.

Je sçais que je suis pécheur, non-seulement parce que je puis pécher, mais parce qu'en effet j'ai péché, & que je peche tous les jours. Je sçais que la multitude de mes péchés est sans nombre; & si votre Prophète se croyoit chargé de plus d'iniquités qu'il ne portoit de cheveux sur sa tête, à combien plus forte raison puis-je dire de moi ce qu'il disoit de lui-même en s'accusant

& se condamnant ? je sçais que tout péché est une dette dont le pécheur doit vous rendre un compte exact, & dont vous exigez selon la loi de votre justice une digne satisfaction : d'où il s'ensuit qu'ayant toujours jusqu'à présent accumulé péché sur péché, je n'ai fait dans tout le cours de mes années qu'accumuler dettes sur dettes. Quel poids ! qu'elles obligations ! quelle matière de jugement, & quels sujets de condamnation ! Juge redoutable, il me semble que j'entends tous vos foudres gronder autour de moi, & que ferai-je pour les conjurer ? Il me semble que dans l'ardeur de votre courroux je vous vois prendre le glaive, lever le bras, vous disposer à me frapper, & comment pourrai-je parer aux coups dont je suis menacé ? Toute mon ame en est saisie de frayeur, tous mes sens en sont troublés. Confus, interdit, tremblant, que vous dirai-je ? Ah ! je me trompe, ô mon Dieu : j'ai votre parole même à vous représenter. Parole authentique, solemnelle, infaillible. Car vous avez dit : *Pardonnez & on vous pardonnera ; remettez aux autres leurs dettes, & ce que vous devez vous sera remis.* C'est l'oracle le plus exprès ; & comme il est sorti de

Luc. c. 6. 37.

votre bouche, & que vous ne pouvez vous démentir, c'eſt la promeſſe la plus favorable pour moi, & la plus immanquable.

De grand cœur, ô mon Dieu, j'accepte la condition. Elle n'eſt trop avantageuſe pour la refuſer. Si j'ai été offenſé en quelque choſe, de quelque part que ce ſoit & quoi que ce ſoit, je le pardonne, je le pardonne entiérement; je le pardonne, non point ſeulement de bouche, ni en apparence, mais ſincérement, mais affectueuſement, mais cordialement; je le pardonne pour vous, & par une pleine obéiſſance à votre divin commandement. Telle eſt, à ce qu'il me paroît, ma diſpoſition intérieure, ou du moins je veux avec votre aide & par votre aide qu'elle ſoit telle. Ce n'eſt pas que malgré moi, il ne puiſſe reſter encore dans mon cœur quelque impreſſion capable de l'aigrir: mais vous ſçavez que je la déſavoue & pour l'heure préſente, & pour toute la ſuite de ma vie; vous ſçavez que je veux la combattre en toute rencontre; vous ſçavez que je veux en réprimer tous les ſentimens, & en effacer peu à peu juſqu'aux moindres veſtiges. Avec cela, Seigneur, Dieu de

charité, Dieu d'amour, vous me permettez de venir à vous & de vous dire : pardonnez-moi, parce que je pardonne, & comme je pardonne. Je fais ce que vous m'avez ordonné, & j'oſe me répondre avec une humble confiance, que vous ferez ce que vous m'avez promis.

VI. *Et ne nous expoſés point à la tentation.* Qu'eſt-ce, mon Dieu, que la vie de l'homme ! c'eſt une guerre perpétuelle. D'être donc exempt de toute tentation, de n'avoir jamais ni efforts à faire, ni victoire à remporter : de vivre dans un calme inaltérable, & dans une paix parfaite ſur cette mer orageuſe du monde où nous paſſons, c'eſt à quoi je ne puis m'attendre, & ce que je ne dois pas même vous demander, puiſque ce ſeroit un miracle, & qu'à un pécheur comme moi, il n'appartient pas de vous demander des miracles & de les obtenir. Il eſt même de votre providence & de notre bien que nous ayons tous nos tentations, afin que nous ayons de quoi vous prouver notre fidélité, & que vous ayez de quoi nous récompenſer. Auſſi vos Saints ont-ils été d'autant plus éprouvés qu'ils étoient plus ſaints, & ſont-

ils encore devenus dans la suite d'autant plus saints, qu'ils étoient plus éprouvés. Il n'y a pas jusqu'à l'Homme-Dieu, votre fils adorable & le Saint des Saints, qui dans les jours de sa vie mortelle a voulu pour notre exemple être assailli de la tentation, & nous apprendre à la surmonter. Après cela qui refuseroit le combat, refuseroit la couronne ; & qui ne voudroit avoir nulle part au travail, ne voudroit avoir, ni n'auroit en effet nulle part à la gloire.

Mais, mon Dieu, si la tentation me doit être salutaire, c'est par votre grace ; car que suis-je de moi-même, qu'un foible roseau ou qu'un vase fragile, toujours en danger de se briser ? A chaque pas je tomberois, à chaque occasion je rendrois les armes & je céderois aux attaques de l'ennemi, à moins que le secours de votre bras tout-puissant ne me prévienne par-tout, ne m'accompagne par-tout, ne me suive & ne me soutienne par-tout. Or c'est ce secours, c'est cette grace que je vous demande, quand je vous supplie de ne m'exposer point à la tentation : c'est-à-dire, de ne m'y point abandonner à moi-même, de ne m'y laisser point suc-

comber, de ne permettre point que je m'engage en certains périls où vous prévoyez que ma vertu me manqueroit, & que je me perdrois ; de redoubler à certains tems, en certaines occurences plus dangereuſes & plus fatales, votre attention ſur moi pour veiller à mon ſalut, & votre divine protection pour me défendre & me garder. Dieu de mon ame & mon ſauveur, ſouvenez-vous du prix qu'elle vous a coûté, & ne ſouffrez pas que le démon, que le monde, que la chair vous enlevent ce que vous avez racheté de votre ſang.

Mais que fais-je ? cette ame ſi précieuſe, je la recommande à vos ſoins ; & de ma part je la néglige, je n'en prends nul ſoin, je la hazarde tous les jours, ſans réflexion, ſans précaution, comme ſi je n'en tenois aucun compte, ou qu'au milieu de tant d'écueils & de tant de piéges, il n'y eût rien à craindre pour elle. Ah ! puiſſiez-vous, Seigneur, me faire la grace toute entière. Puiſſiez-vous, en veillant vous-même à ma conſervation, exciter encore ma vigilance pour y travailler avec vous. Car vous voulez que j'y travaille, & ſi je ne ſeconde vos ſoins paternels, ils reſteront ſans effet. Vous voulez que j'uſe de cette

cette armure céleſte dont nous parle votre Apôtre, lorſqu'il nous dit, & qu'il nous le dit en votre nom : *Revêtez-vous des armes de Dieu, afin de pouvoir réſiſter dans le tems fâcheux. Tenez-vous toujours en état, ayant la vérité pour ceinture autour de vos reins, & la juſtice pour cuiraſſe. Prenez en toute rencontre le bouclier de la foi, le caſque du ſalut, & le glaive de l'Eſprit, qui eſt la parole de Dieu.* Tout cela, mon Dieu, m'enſeigne à mettre en œuvre, pour me préſerver, tous les moyens que me fournit la ſainte religion que je profeſſe. Tout cela m'apprend à me prémunir de la prière, de votre divine parole, de vos ſacremens, de tous les exercices que votre Egliſe me preſcrit & que la piété chrétienne me ſuggere. Autrement je ne puis voir le monde, ni m'engager dans le monde, ſans m'expoſer témérairement à la tentation. Or m'y expoſer par une aveugle témérité, ce ſeroit me rendre indigne de votre aſſiſtance, ce ſeroit courir à ma perte, & je ne l'ai déjà que trop connu par de funeſtes épreuves. Heureux au moins, ſi de mes malheurs & de mes égaremens paſſés je tire cet avantage, de ſçavoir mieux déſormais me tenir en garde & me précautionner. *Epheſ. c. 6. 11.*

VII. *Mais délivrez-nous du mal.* Vous ne me défendez pas, Seigneur, de vous demander la délivrance des maux temporels, de l'infirmité, de la pauvreté, de la douleur, de tous les revers & de tous les accidens qui peuvent survenir & troubler le repos de ma vie. Je vous dois même de continuelles actions de graces, & je ne puis assez vous témoigner ma reconnoissance de tous ceux dont il vous a plu jusqu'à présent me délivrer, sans que je l'aie sçu, & de ceux dont vous me délivrez encore tous les jours, sans que je le voie ni que j'en sois instruit. Car telle est l'efficace & la douceur de votre providence, ô mon Dieu! par des voies secrettes & qui nous sont inconnues, vous nous sauvez de mille dangers que nous n'appercevons pas, & dont il n'y a que vous qui puissiez nous garantir. Soyez-en loué, béni, glorifié.

Mais, Seigneur, outre ces maux qui ne regardent que le corps & que la vie présente, il m'est bien plus important d'être délivré de ces maux spirituels, de ces maux éternels, de ces maux extrêmes & essentiels, qui vont à la ruine totale de l'homme, & qui lui causent un dommage infini & irréparable.

Tous les autres maux en comparaiſon de ceux-ci, ne doivent plus être même comptés pour des maux ; & comme il n'y a proprement qu'un ſeul bien, qui eſt le ſouverain bien, il n'y a proprement qu'un ſeul mal, qui eſt le ſouverain mal. Or ce ſouverain mal, c'eſt le péché, & en conſéquence du péché la damnation. Si donc pour me mettre à couvert de l'un & de l'autre, il eſt néceſſaire que j'éprouve quelque autre mal que ce ſoit, ah ! mon Dieu, je ne vous demande plus que vous m'épargniez en ce monde. Frappez, s'il le faut, & autant qu'il le faut ; renverſez, brûlez, tourmentez : je m'offre moi-même, & je me préſente à votre juſtice. Quelque douloureux & quelque ſenſibles que puiſſent être ces coups, je les recevrai comme des coups de grace, pourvu qu'ils ſervent à détruire en moi le péché, à déraciner le péché, à punir le péché, à couper cours au péché, à prévenir les rechûtes dans le péché, à me faire enfin éviter par-là cette affreuſe réprobation qui doit être dans l'éternité toute entière le châtiment du péché.

Pour cela, Seigneur, daignez me délivrer du malin eſprit, je veux dire de l'eſprit d'intérêt & d'avarice, de l'eſprit *A malo, hoc eſt, à maligno.*

d'ambition & d'orgueil, de l'esprit d'impureté & d'intempérance ; de l'esprit de colere, de vengeance, d'animosité ; de l'esprit d'erreur, de tromperie, de mensonge ; de toutes les habitudes du vice, de toutes les convoitises des sens, de toutes les passions de mon cœur & de toutes leurs illusions : car voilà tout ce que je comprends sous le terme de malin-esprit, capable, en me portant incessamment au péché, de m'entraîner dans le précipice & de me perdre sans ressource avec lui.

Dieu du Ciel & de la terre, seul puissant & grand, seul juste & saint, seul bon & miséricordieux, vous écouterez les vœux que je viens de vous adresser. Si de moi-même je les avois conçus & formés, & si je ne vous les adressois qu'en mon nom, ah ! Seigneur, je me défierois de mon aveuglement qui pourroit me tromper ; je me défierois de ma bassesse & de mon néant qui me rendroit indigne d'être exaucé. Mais c'est votre Fils unique, la sagesse incréée, qui de point en point m'a tracé lui-même tout ce que je devois demander. C'est lui-même qui prie dans moi, qui prie avec moi, & pour moi. *Considerez votre Christ* ; jettez les yeux,

Psalm. 83.

non point sur une vile créature, tel que je suis, non point sur un pécheur plus vil encore & plus mépriſable, mais sur le divin Sauveur dont j'interpoſe auprès de vous la médiation, & dont j'emploie, pour vous fléchir, les mérites infinis. De toutes les demandes que je vous ai faites, il n'y en a pas une qui n'ait été selon son esprit & selon le vôtre. Je les ai faites avec confiance, & c'est avec le même sentiment que je les renouvelle, & que j'en attends de votre grace l'heureux accompliſſement.

Penſées diverſes ſur la Priere.

IL en est de la priere comme de la piété. Elle est plus dans le cœur, que dans l'esprit; & elle consiſte plus dans le sentiment, que dans le raiſonnement. On a donné bien des régles de l'oraiſon, on en a tracé bien des méthodes; les livres en sont remplis, & on en a compoſé des volumes entiers. C'est à ce sujet que les Maîtres de la vie spirituelle se sont sur-tout attachés, & là-deſſus ils ont déployé toute leur doctrine. Rien de plus solide que leurs enſei-

gnemens, rien de plus sage ni de plus saints. Etudions-les, respectons-les, suivons-les. Mais du reste, sans rien rabattre de l'estime que nous leur devons, je ne feins point de dire que la grande méthode d'oraison, la méthode la plus efficace & la plus prompte, c'est d'aimer Dieu. Non pas que j'entende ici un amour de Dieu, tel que l'ont conçu de nos jours de faux Mystiques, justement condamnés & frappés des foudres de l'Eglise. Leurs principes font horreur, & les conséquences en sont affreuses. Mais j'entends un amour véritable, un amour chrétien, c'est-à-dire, un amour ennemi de tout vice, un amour agissant & fervent dans la pratique de toutes les vertus, un amour toujours aspirant à la possession de Dieu & se nourrissant des espérances éternelles.

Avec cet amour on est tout-à-coup homme d'oraison. Car faire oraison, c'est s'occuper de Dieu, c'est converser avec Dieu, c'est s'unir à Dieu dans le fond de l'ame. Or tout cela suit de l'amour de Dieu. Aimons Dieu, dès que nous l'aimerons, nous irons à la priere avec joie; nous y resterons sans dégoût & même avec consolation; quelque tems que nous y ayons employé, nous en sortirons

avec peine, comme ce célèbre Anachorete, Saint Antoine, qui le matin se plaignoit que le soleil, en se levant, vînt troubler l'entretient qu'il avoit avec Dieu pendant le cours de la nuit. Mais encore que dirons-nous à Dieu? Hé que disons-nous à un ami? Nous faut-il beaucoup d'étude & de grands efforts d'imagination pour soutenir une conversation avec lui, & pour lui témoigner nos sentimens? Nous dirons à Dieu tout ce que le cœur nous dictera : le cœur dès qu'il est touché, ne tarit point ; réflexions, affections, résolutions ne lui manquent point. Rien ne le distrait de son objet, rien ne l'en détourne. D'un premier vol & conduit par la grace, il s'y porte, il s'y éleve, il y demeure étroitement attaché. Ne cherchons point d'autre guide dans les voies de l'oraison, ne cherchons point d'autre maître que le cœur; nous apprendrons tout à son école, s'il est plein de l'amour de Dieu.

¶ Quand nous prions ce sont des graces que nous demandons, & non des dettes que nous exigeons. Qu'avons-nous donc à nous plaindre, lorsqu'il ne plaît pas à Dieu de nous écouter? n'est-il pas maître de ses graces?

¶ Etrange témérité de l'homme, quand nous trouvons mauvais que Dieu n'ait pas exaucé nos prieres, & que nous nous en faisons une matière de scandale. Il est vrai : Jesus-Christ nous fait entendre que tout ce que nous demanderons en son nom, son Pere nous l'accordera ; mais cette promesse, toute générale & toute absolue qu'elle paroît, est néanmoins conditionnelle. C'est-à-dire, qu'elle suppose que nous demanderons ce qu'il convient de demander, & que nous les demanderons comme il convient de le demander. Je dis ce qu'il convient de demander, soit par rapport à la gloire de Dieu, soit par rapport aux vues de la providence de Dieu, soit par rapport à nous-mêmes & à notre propre salut. J'ajoute, comme il convient de le demander : tellement que notre prière soit accompagnée de toutes les dispositions intérieures & extérieures, de l'esprit & du cœur, d'où dépend son efficace & sa vertu. Qu'une de ces deux conditions vienne à manquer, la parole du Fils de Dieu n'est plus engagée pour nous ; elle ne nous regarde plus.

Delà il nous est aisé de voir combien nos murmures sont téméraires, toutes les

les fois que nous nous élevons contre Dieu, parce qu'il semble n'avoir pas agréé nos demandes, & qu'il n'y a pas répondu selon que nous le souhaitons. Car afin que nos plaintes sur cela aient quelque apparence de raison, & que nous puissions les croire en quelque sorte bien fondées, il faut que nous soyons persuadés de deux choses : 1. Que nous avons demandé ce qu'il convenoit de demander; & par conséquent que dans notre priere & dans la demande que nous avons faite, nous avons parfaitement connu ce qui étoit convenable à l'honneur de Dieu, convenable aux desseins de sa sagesse, convenable à notre souverain intérêt, & à notre prédestination éternelle; que nous ne nous sommes point trompés là-dessus, mais que nous en avons sçu pénétrer tout le mystère & découvrir tout le secret. 2. Que nous avons demandé comme il convenoit de demander; en sorte que nous y avons apporté toute la préparation absolument requise : c'est-à-dire, que nous avons prié avec des sentimens assez humbles, avec une réflexion assez attentive, avec une foi assez ferme, avec une ardeur assez affectueuse, avec un respect assez reli-

gieux, avec une perſévérance aſſez conſtante, pour rendre notre prière digne de Dieu & propre à le fléchir. Voilà, dis-je, de quoi nous devons être convaincus : ſi nous prétendons être en droit de murmurer & d'en appeller à la parole de Jeſus-Chriſt. Or compter ſur tout cela, n'eſt-ce pas une préſomption inſoutenable ? n'eſt-ce pas un orgueil, ſeul capable d'arrêter les graces de Dieu.

¶ Prions, & prions ſans ceſſe, ainſi que l'ordonne l'Apôtre : mais ſi notre prière demeure ſans effet, gardons-nous de nous en prendre à Dieu, & de nous élever pour cela contre Dieu. Diſons qu'il a des vues ſupérieures aux nôtres, & qu'il ſçait ce qu'il nous faut beaucoup mieux que nous ne le pouvons ſçavoir. Diſons qu'apparemment nous nous ſommes trompés, en regardant comme un avantage la grace que nous lui demandions, & que s'il nous la refuſe, c'eſt qu'il en penſe tout autrement que nous, & que ſuivant les ſages diſpoſitions de ſa providence, il ne voit pas que ce ſoit un bien pour nous. Diſons que c'eſt à nous de demander, mais à Dieu de rectifier nos demandes en y répondant, non pas toujours ſelon

nos desirs, qui communément sont très-aveugles, mais de la maniere & dans le tems qu'il juge plus convenables. Disons encore que si notre prière n'a pas été absolument défectueuse, quant au fonds, il est bien à craindre qu'elle ne l'ait été quant aux conditions: en un mot, disons & confessons de bonne foi, que quoique nous fassions, nous sommes toujours indignes des faveurs divines. Nous ne pouvons mieux mériter l'accomplissement de nos vœux, qu'en reconnoissant que nous ne méritons rien.

¶ Comme dans la vie humaine & dans le commerce que nous avons entre nous, il y a des gens féconds en paroles, & qui nous font les plus longs discours sans rien dire: il y en a de même, par une espéce de comparaison, dans la vie Chrétienne & dans le commerce que nous avons avec Dieu par la prière. Ils récitent de longs offices, ils y passent des heures entières, mais sans recueillement & sans dévotion. Qu'est-ce que cela? c'est parler beaucoup à Dieu & ne le point prier.

¶ Il y a une prière de l'esprit, du cœur, de la parole; de l'esprit par la réflexion, du cœur par l'affection, & de

la parole par la prononciation. Mais outre ces trois sortes de prières, je puis encore ajouter qu'il y a une prière des œuvres par la pratique & l'action; & voici comment je l'entends. Saint Augustin disoit : *celui-là sçait bien vivre, qui sçait bien prier;* & je dis en renversant la proposition : celui-là sçait bien prier, qui sçait bien vivre. La pensée de ce saint Docteur est que dans la prière & par la prière, nous nous instruisons de tous les devoirs d'une vie Chrétienne, nous nous y affectionnons, & nous obtenons les graces nécessaires pour les accomplir; & je veux dire par un retour très-véritable, que d'accomplir fidélement tous ses devoirs, que de s'occuper, de travailler, d'agir dans son état selon la vocation & le gré de Dieu, c'est prier : pourquoi? Parce que c'est tout à la fois, & honorer Dieu, & l'engager en l'honorant de la sorte, à nous favoriser de ses dons, qui sont les fruits de la prière. Observation importante & bien consolante pour une infinité de personnes, qui se plaignent de leur condition, parce qu'elle ne leur permet pas, disent-ils, de vaquer à la prière, & qu'elle ne leur en laisse pas le loisir. Outre qu'on peut prier par-tout, &

que par-tout on en a le tems, puiſque par-tout on eſt maître d'élever ſon ame à Dieu, & de lui adreſſer les ſentimens de ſon cœur : je prétends que ces mêmes occupations qu'on regarde comme des obſtacles au ſaint exercice de la prière, ſont tout au contraire des prières elles-mêmes, & des prières très-efficaces auprès de Dieu, quand on les prend dans un eſprit Chrétien, & qu'on s'y adonne avec une intention pure & droite. *Car le Royaume de Dieu*, & tout ce qui a quelque rapport à ce Royaume de Dieu, *conſiſte non dans les paroles, mais dans les effets*. Dieu vous a chargé d'un emploi, & vous en rempliſſez avec aſſiduité les fonctions : en cela vous priez. La providence vous a confié la conduite d'un ménage, & vous y donnez vos ſoins : en cela vous priez. Ainſi du reſte. *Quand vous enſeveliſſiez les morts*, dit l'Ange à Tobie, *que vous les cachiez dans votre maiſon, & que la nuit vous les portiez en terre, je préſentois au Trône de Dieu ces œuvres de charité*, & elles ſollicitoient en votre faveur la divine miſéricorde. Point d'interceſſion plus puiſſante auprès de ce ſouverain Maître, que la ſoumiſſion à ſes ordres & l'accompliſſement de ſes adorables volontés. *Tob c.* 12. 12.

¶ Miracle de la Prière? rien ne réſiſte à ſon pouvoir, & mille fois elle a changé l'ordre de la nature, & l'a, pour ainſi dire, forcée à lui obéir. Que dis-je? elle a mille fois déſarmé le Ciel même, & en a conjuré les foudres. Que d'événemens merveilleux! que de prodiges! Moyſe prie, & Dieu retire ſon bras prêt à frapper. Joſué prie, & le ſoleil s'arrête dans ſa courſe. Daniel prie, & les lions perdent toute leur férocité à ſes pieds. Judith prie, & une formidable armée eſt miſe en déroute. Dès qu'Elie a prié, le feu céleſte déſcend, les pluies les plus abondantes arroſent la terre, les malades ſont guéris, les morts reſſuſcitent: car telle a été dans l'ancienne Loi la vertu de la prière; & ce ſeroit une matière infinie que le détail de tout ce qu'elle a fait dans la nouvelle. Après cela défions-nous de la promeſſe du Fils de Dieu, lorſqu'il nous dit: *Tout ce que vous demanderez à mon Pere en mon nom, il vous l'accordera.* Que je me figure le plus puiſſant Monarque du monde, & que je le ſuppoſe prévenu pour moi de la meilleure volonté, je ne puis néanmoins me répondre d'obtenir de lui tout ce que je lui demanderai, parce

Joan. c. 14. 33.

que ſon empire, quelque étendu qu'il ſoit, eſt limité, & que je lui demanderai peut-être au-delà de ce qu'il peut. Mais tout ce que je demanderai à Dieu, Dieu peut me le donner, pourquoi? parce qu'il eſt Dieu, & qu'étant Dieu, tout lui eſt poſſible. Si donc dans les prières que nous avons à lui faire, nous manquons de confiance, c'eſt que nous ne connoiſſons pas le Maître que nous prions. Nous en jugeons par notre foibleſſe, au lieu d'en juger par l'indépendance abſolue, & la ſouveraineté de ce premier Etre. Ne bornons point nos eſpérances, quand nous ſçavons qu'elles ſont fondées ſur la parole d'un Dieu dont la fidélité ne ſe peut démentir, & dont la puiſſance eſt ſans bornes.

DE L'HUMILITE'
ET DE
L'ORGUEIL.

Parabole du Pharisien & du Publicain, ou du caractère de l'Orgueil & de l'Humilité, & les effets de l'un & de l'autre.

Dixit ad quosdam qui in se confidebant quod essent justi & aspernabantur cæteros, parabolam is-

JESUS proposa cette parabole au sujet de certaines gens, qui se confioient en eux-mêmes comme s'ils eussent été des Saints, & qui ne regardoient les autres qu'avec mépris. L'Evangile nous fait d'abord connoître le dessein du Fils de Dieu, & quels sont ceux qu'il avoit en vue, lorsqu'il proposa cette parabole au peuple qui l'écoutoit. Quoiqu'en général

elle puiſſe s'appliquer à toute ame vaine & orgueilleuſe; elle convient particuliérement, & ſelon l'intention de Jeſus-Chriſt, à une eſpece de faux dévots, contre qui cet homme Dieu a toujours témoigné plus de zèle, & qu'il n'a point ceſſé d'attaquer pendant tout le cours de ſa miſſion, & dans ſes divines inſtructions. Gens remplis d'eux-mêmes & de leur prétendu mérite, qui ſeuls croyoient être, avec leurs diſciples, les Elus du Seigneur. Qui parloient, qui décidoient, qui agiſſoient, comme s'ils euſſent été les ſeuls dépoſitaires de la loi & ſes interprètes, les maîtres de la doctrine, les modèles vivans de la ſainteté. Qui ſe diſoient ſuſcités de Dieu pour la réformation des mœurs, pour le rétabliſſement de la diſcipline, pour la défenſe de la plus pure morale. Qui, ſous un maſque de piété & de ſévérité, cachoient leurs intrigues, leurs cabales, leurs médiſances atroces & leurs calomnies, leurs envies, leurs haines, leurs vengeances, ſur-tout une hauteur d'eſprit que rien ne pouvoit fléchir & un orgueil inſupportable. Qui par cette vaine apparence d'une vie régulière & auſtère, éblouiſſoient les yeux d'une troupe de

tam. Luc. c. 18. 9.

femmes, dont ils parcouroient les maisons, & dont ils recevoient de puissans secours, pour soutenir leur secte, & pour accréditer leur parti. Qui n'estimoient personne, n'épargnoient personne, ne faisoient grace à personne, damnant tout le monde, & traitant avec un dédain extrême quiconque ne se déclaroit pas en leur faveur & n'entroit pas dans leurs sentimens. Car il y avoit des hommes de ce caractère dès la naissance de l'Eglise, & dès le tems même que Jesus-Christ parut sur la terre; il y en a eu dans toute la suite des siécles, & il n'y en a que trop encore dans le nôtre. De sorte que cette parabole n'est pas seulement une figure; mais qu'on peut la prendre pour une histoire, commencée dans le Judaïsme, continuée dans le Christianisme, & par une malheureuse succession, perpétuée d'âge en âge jusqu'à ces derniers jours. Quoi qu'il en soit, entrons dans les vues du Fils de Dieu, & profitons des enseignemens qu'il veut ici nous donner.

Duo homines ascenderunt in

Deux hommes allerent au Temple pour prier: l'un étoit Pharisien, l'autre Publicain. C'est au même Temple qu'ils

allerent tous deux, c'eſt à la même heure & dans le même tems, c'eſt dans le même deſſein, qui étoit de faire à Dieu leur prière : mais du reſte ce ne fut point, à beaucoup près, dans la même diſpoſition de l'ame, ni le même ſentiment intérieur. Delà vient que la prière de l'un eut un ſuccès ſi favorable ; au lieu que l'autre ne fut point écouté, & que ſa prière même devint un crime pour lui, & un ſujet de condamnation. Car avec la grace, ce qui donne le prix à la prière, c'eſt la diſpoſition intérieure de l'ame : c'eſt delà qu'elle tire toute ſa vertu & tout ſon mérite. Ces deux hommes n'étant donc pas également diſpoſés par rapport à l'eſprit & au cœur, ils ne devoient pas être également reçus de Dieu, qui ne s'arrête point aux dehors, & n'a égard ni aux rangs, ni aux qualités, ni aux conditions, ni aux avantages de la naiſſance ou de la fortune, ni aux lieux, ni aux conjonctures, ni à quelque circonſtance extérieure que ce ſoit ; mais qui peſe le cœur, & qui ne juge de tout le reſte que par le cœur. Voilà pourquoi le Saint-Eſprit nous avertit, que notre premier ſoin *avant l'Oraiſon*, notre ſoin le plus né-

Templum ut orarent ; unus Phariſæus, & alter Publicanus.

Eccli. 18. 39. ceſſaire & le plus eſſentiel, eſt *de préparer notre ame.* Toute autre préparation, ſans celle de l'ame, ne peut être de nulle efficace auprès de Dieu; & s'il ne ſe rend pas alors propice à nos vœux, c'eſt à nous que nous devons l'imputer, & dans nous que nous devons chercher le principe du mal, puiſqu'en effet il eſt au-dedans de nous-mêmes.

Mais ceci poſé, il eſt queſtion de ſçavoir, qui des deux : (je dis du Phariſien & du Publicain) qui, dis-je, étoit dans la diſpoſition convenable pour prier, & qui n'y étoit pas. A s'en tenir aux apparences, il ſemble qu'il n'y ait point là-deſſus à héſiter, ni de comparaiſon à faire. Un Phariſien d'une part; & de l'autre un Publicain, quel parallele! Un Phariſien, un homme de bonnes œuvres, un homme exemplaire & d'une merveilleuſe édification dans toute ſa conduite; un homme exact juſqu'aux plus petites obſervances, & implacable ennemi des moindres relâchemens; un homme révéré, vanté, canoniſé du peuple; en un mot, un Saint ſelon la commune opinion. Au contraire un Publicain, un pécheur, & un pécheur par état,

puiſque ſon ſeul emploi de Publicain le faiſoit regarder comme tel ; un homme noté & décrié pour ſes injuſtices, ſes fraudes, ſes violences, ſes concuſſions ; de plus un homme ſujet à bien d'autres déſordres que ceux de ſa profeſſion, & ayant vécu juſques-là dans le libertinage & le ſcandale. Encore une fois, ſuivant les vues ordinaires, peut-on balancer un moment entre deux hommes dont la différence eſt ſi ſenſible ; & qui eſt-ce qui tout d'un coup ne prononce pas à l'avantage du premier, & ne conclut pas que l'autre doit être réprouvé de Dieu ? Mais les jugemens du Seigneur ſont bien au-deſſus des nôtres, & l'événement n'eſt guères conforme à nos idées. Ce Phariſien eſt condamné, & ce Publicain juſtifié : pourquoi ? c'eſt que ce Phariſien, ce juſte eſt un orgueilleux dans ſa prétendue juſtice ; & que ce Publicain, ce pécheur pénitent eſt humble dans ſa pénitence. De ſorte qu'en deux portraits racourcis & oppoſés l'un à l'autre, la parabole nous repréſente admirablement, & les pernicieux effets de l'orgueil dans le Phariſien, & les ſalutaires effets de l'humilité dans le Publicain. Inſtruiſons-nous, & appre-

nons de-là tout ensemble ce que nous devons éviter comme l'écueil le plus dangereux, & ce que nous devons nous efforcer d'acquérir & de pratiquer en toute rencontre comme une des plus excellentes & des plus solides vertus.

Caractère de l'Orgueil & ses pernicieux effets dans le Pharisien.

Pharisæus stans.

LE *Pharisien se tenant debout.* Il se tenoit debout, & ce n'est pas sans une vue particulière que l'Evangile marque cette circonstance : car c'est par-là qu'il commence à faire l'opposition du Pharisien orgueilleux & de l'humble Publicain. Au lieu que le Publicain à la porte du Temple, ainsi qu'il est dit dans la suite de la parabole, se prosterne d'abord contre terre, le Pharisien entre, avance, laisse derriere lui tous les assistans, approche de l'Autel, va prendre la premiere place; & là, sans plier un moment le genou, le visage assuré, la tête levée, il porte les yeux au Ciel, & par son regard fixe & arrêté, semble plutôt venir exi-

ger du Seigneur une dette, que lui demander aucune grace.

Il n'y a point de vice qu'il nous soit plus important dans l'usage du monde, de tenir au moins caché, si nous en sommes atteints, que l'orgueil, parce qu'il n'y en a point qui nous rende plus odieux. On pardonne plus aisément tous les autres vices, on les tolére; mais l'orgueil est insupportable. Aussi Dieu n'a-t-il pu le souffrir dans le Ciel; & dès qu'il le vit dans ses Anges, il les précipita au fond de l'abîme. Cependant on peut ajouter, que de tous les vices, c'est celui peut-être qui se produit plus naturellement au-dehors, & qu'il est plus difficile de dissimuler. Tout le fait paroître: l'air, la contenance, la démarche, le geste, la composition du visage, le tour des yeux, le discours, la parole, le ton de la voix, le silence même, cent autres signes qui frappent la vue & dont on s'apperçoit tout d'un coup.

Un homme n'a donc qu'à se montrer; on le connoît bien-tôt, & son orgueil se répand dans toutes ses actions. S'il est dans une assemblée, il faut toujours qu'il soit placé aux premiers rangs: il ne balance pas là-dessus; & sans atten-

dre, comme d'autres, & selon l'avis du Sauveur du monde, qu'on lui fasse honnêteté pour l'inviter à monter plus haut, il se croit affranchi de cette loi de bienséance & prévient de lui-même cette cérémonie. S'il parle dans un entretien, c'est ou en Maître qui ordonne avec empire, ou en Juge qui décide avec autorité, ou en Philosophe qui prononce des Sentences & des Oracles, ou en Docteur qui enseigne & qui dogmatise. Il occupe seul toute la conversation, & ferme la bouche à quiconque voudroit l'interrompre pour quelque tems, & demander à son tour le loisir de s'expliquer. Si par une disposition toute contraire, il se taît & prend le parti d'écouter, l'attention qu'il donne, ne fait pas moins voir avec quelle hauteur d'esprit & quel dédain il reçoit ce que chacun dit. Ses réponses les plus ordinaires, ce sont quelques coups de la tête, quelques œillades, quelques souris moqueurs, quelques mots entre-coupés, quelques expressions enveloppées & mystérieuses, comme s'il étoit seul au fait des choses, comme s'il avoit seul la clef des affaires; comme s'il en sçavoit seul pénétrer le secret & démêler les ressorts;

comme

comme si tout ce qu'il entend, n'étoit de nul poids & ne méritoit nulle réflexion; comme s'il ne daignoit pas y prêter l'oreille, & qu'il le regardât en pitié. Car dans la société humaine on ne rencontre que trop de ces présomptueux, qui n'ont pas même soin de se déguiser, & se laissent emporter aux sentimens de leur orgueil. Orgueil grossier, dont rougit pour eux toute personne sage & pourvue de raison: mais eux, ils ne rougissent de rien; tant ils sont infatués d'eux-mêmes & prévenus à leur avantage. Ainsi sans qu'ils le remarquent, & par la plus dangereuse séduction, l'orgueil qui les possède, tout visible qu'il est, échappe à leurs yeux & se dérobe à leur connoissance, tandis qu'il se manifeste aux yeux du public & qu'il choque tous les esprits. A les en croire, toutes les prérogatives qu'ils s'attribuent, tout ce qu'ils disent, tout ce qu'ils font, n'est point orgueil, mais ingénuité & franchise, mais justice & vérité. Du moins le pensent-ils de la sorte, & sont-ils bien persuadés qu'on le doit penser de même. Erreur déplorable; mais qui cause plus d'indignation, qu'elle ne donne de compassion: & voilà comment, à force de

s'eſtimer eux-mêmes & de vouloir être honorés & eſtimés, ils perdent toute l'eſtime qu'ils pourroient d'ailleurs avoir dans le monde.

Ce n'eſt pas au reſte qu'il n'y ait un orgueil plus circonſpect & plus délicat. On affecte une certaine modeſtie extérieure. On eſt honnête, prévenant, affable. On a de la douceur, de la politeſſe, de la retenue, une conduite, ſelon les apparences, toute unie. On ne s'enfle point, on ne s'éleve point, on n'entreprend point de dominer ni de ſe diſtinguer. Mais outre que tout cela n'eſt aſſez ſouvent qu'une modeſtie faſtueuſe, qui, pour uſer de cette figure, comme un voile tranſparent, laiſſe entrevoir l'orgueil même qu'elle couvre, il y a mille occaſions où il trompe toute notre vigilance, & ſort malgré nous des ténèbres où l'on tâchoit de le tenir enſeveli. En effet, quelque précaution qu'on prenne & quelque attention qu'on ait ſur ſoi-même, il n'eſt pas moralement poſſible, dans le commerce de la vie, que mille ſujets imprévus ne piquent notre cœur & ne bleſſent notre orgueil. Or du moment que l'orgueil ſe ſent bleſſé, il ſe trouble, & dans le trouble où il

eſt, il éclate & ne garde plus de meſures. La raiſon en eſt bien naturelle: c'eſt que l'orgueil eſt l'endroit le plus vif du cœur, je dis d'un cœur vain: pour peu qu'on y touche, la douleur nous fait jetter de hauts cris. On voit un homme ſe déconcerter, s'aigrir, s'animer. Il répond ſéchement, il parle durement, s'exprime en des termes fiers & mépriſans; quelquefois la colère l'irrite juſqu'à l'emportement. On ne le reconnoît plus, & dans la ſurpriſe où l'on ſe trouve, on demande ſi c'eſt-là cet homme qu'on croyoit ſi modéré, ſi patient, ſi humble.

Ce qui doit encore plus étonner, c'eſt lorſqu'on vient à découvrir cette ſenſibilité & cet orgueil dans des ames pieuſes & dévotes, dans des ames religieuſes & conſacrées à Dieu, dans des Miniſtres de l'Egliſe & des Paſteurs du peuple fidéle. Le Prophète vit en eſprit l'abomination de déſolation dans le lieu Saint, & n'eſt-ce pas ce qui s'accomplit réellement à nos yeux, & de quoi nous ſommes témoins, quand nous voyons l'orgueil dans les plus ſacrés miniſtères, l'orgueil dans le ſac & ſous le cilice, l'orgueil dans le Sanctuaire de Jeſus-Chriſt, ſous les livrées

de Jesus-Christ, à la Table, à l'Autel de Jesus-Christ ? C'est-là qu'on le porte ; & au lieu de l'étouffer aux pieds d'un Dieu humilié & anéanti, c'est de-là qu'on le rapporte aussi entier & aussi vivant qu'il étoit. Scandale qui confirme le monde dans ses préjugés contre la dévotion, & qui l'autorise à dire, quoiqu'avec une malignité outrée, qu'il suffit d'être dévot pour en être plus jaloux de son rang, plus intraitable sur ses priviléges & sur ses droits, plus sensible à la moindre offense, plus scrupuleux sur le point d'honneur, en un mot plus orgueilleux.

Hæc apud se orabat.

II. *Il faisoit en lui-même cette prière.* Pourquoi en lui-même, & qu'est-ce que cela signifie ? Peut-être ce Pharisien ne daignoit-il pas se conformer à l'usage, ni s'assujettir comme les autres à prononcer les prières ordinaires. Peut-être aussi cette parole nous fait-elle entendre, que dans toute sa prière il n'étoit occupé que de lui-même, & non point de Dieu ; qu'il n'enviſageoit que lui-même, & que ses prétendues perfections, dont il venoit s'applaudir & se glorifier.

De quelque manière qu'on l'expli-

que, une réflexion là-dessus se présente, & une vérité dont on auroit peine à convenir, si l'expérience n'en étoit pas une preuve convaincante : c'est que l'orgueil se mêle jusques dans l'exercice de l'Oraison, & voici comment. Car dans l'Oraison il y a différentes voies : les unes plus communes, & les autres plus relevées & plus particulières ; les unes aisées, connues, à la portée de tout le monde, mais les autres plus secrettes & propres d'un petit nombre d'ame que Dieu favorise de certaines communications, & à qui il fait contempler de plus près sa souveraine Majesté. Selon ces voies différentes, Dieu dispense différemment les dons de son Esprit ; de cet Esprit de sainteté, qui n'étant qu'un & étant toujours le même, se diversifie néanmoins en tant de manières dans ses divines opérations, & suivant le langage de l'Apôtre, fait prendre à sa grace toutes sortes de formes pour s'accommoder à tous les sujets où il lui plaît de la répandre. Cependant l'ordre naturel n'est pas que Dieu, dès le premier essai, éleve une ame à ces sublimes degrés d'Oraison & de contemplation, où les Saints sont parvenus. Il a ses réglesqu e

sa sagesse lui prescrit, & qu'elle nous prescrit à nous-mêmes, afin que nous les observions. C'est-à-dire, qu'il veut que nous commencions par les pratiques les plus usitées ; que nous nous y exercions assiduement & constamment ; que nous soyons contens d'en demeurer-là, si l'Esprit céleste, dont nous devons attendre l'impression, ne nous conduit pas plus avant ; que de nous-mêmes nous ne nous ingérions point dans des mystères qui sont si fort au-dessus de nous ; que nous nous estimions indignes de ces graces singulières & de ces états qui ne conviennent qu'aux ames choisies, & aux fidèles serviteurs de Dieu ; enfin que nous comptions toujours pour beaucoup de pouvoir les suivre de loin, & de marcher par les routes les plus applanies. Voilà ce que pense une piété humble ; voilà ce que lui inspire un bas sentiment de soi-même.

Mais il s'en faut bien que ce ne soit assez pour l'orgueil d'une ame, qui se croit appellée à quelque chose de plus grand ; car on en trouve ainsi disposées. Leur présomption les emporte d'abord comme d'un plein vol, dans le sein de la Divinité ; & du moment qu'elles se

sentent attirées à l'Oraison, elles ne craignent point de dire ce que dit l'Ange superbe dès l'instant de sa création : *Je monterai, j'approcherai du Très-Haut*, j'irai directement à lui, & je le verrai dans sa gloire. Qu'un Directeur éclairé & instruit des ruses de l'ennemi, qui se transforme en esprit de lumière, s'oppose à une illusion si dangereuse, & dont il prévoit les conséquences ; qu'il entreprenne d'arrêter cette ardeur précipitée, & de rabaisser ces vues trop abstraites & trop mystiques ; qu'il veuille les assujettir à une certaine méthode, leur tracer certains sujets, leur faire considérer certains points essentiels, & les maximes fondamentales de la perfection chrétienne, tout cela, à leur goût, n'est bon qu'aux ames vulgaires, que Dieu laisse aller terre à terre, & marcher pas à pas. Si le Directeur insiste, on lui fait son procès. On le traite d'homme peu versé dans la vie intérieure ; on se détache de lui, & on l'abandonne. Quelle langue parle-t-on ? de s'exprimer simplement & clairement, ce seroit descendre & se dégrader. On ne parle plus la langue des hommes, mais celles des Anges. Belles expressions où l'on se perd, & qu'on a recueillies en

Isaï. c. 13. 14.

de saints Auteurs, qui comprenoient ce qu'ils disoient, parce qu'ils le disoient du cœur, & non par une puérile affectation. Un des éloges les plus solides que le Prophète Royal donne au juste, est qu'il ne s'éleve point au-dessus de lui-même. Allons à Dieu, & allons-y par la prière : mais notre prière ne peut être agréable, qu'autant qu'elle sera sanctifiée par notre humilité. Or l'humilité nous empêchera de nous émanciper si vîte ; & plus elle nous tiendra renfermés dans nous-mêmes & dans la vue de nos misères, plus elle engagera Dieu à s'unir à nous, & à nous unir à lui par la connoissance & la vue de ses grandeurs. Tandis que Moyse prioit sur la montagne, il étoit défendu à tout le peuple d'en approcher, & quiconque eût osé même toucher le pied de cette montagne sainte, eût été frappé de mort. Laissons les parfaits goûter les douceurs d'un commerce intime avec Dieu, & s'abîmer dans la contemplation de ses infinis attributs : mais nous, mettons-nous au rang du peuple, & demeurons-y jusqu'à ce que Dieu nous appelle. Autrement notre témérité trop empressée nous exposeroit à de tristes retours; &

il

il seroit à craindre que la parole de l'Ecriture ne se vérifiât en nous : *Le Seigneur a dissipé les projets que les orgueilleux formoient dans leur cœur, & il a confondu toutes leurs pensées.* Plût au Ciel qu'on en eût moins vu d'exemple ; & plaise au Ciel que les exemples qu'on en a vu dans les siécles passés, servent de leçons aux siécles à venir, & les préservent des mêmes égaremens. *Luc. 1. 51.*

III. *Mon Dieu, je vous rends graces.* Rendre à Dieu de continuelles actions de graces, c'est entre les devoirs de l'homme un des plus justes & des plus indispensables. Aussi ce qu'il y a de répréhensible dans le Pharisien, ce n'est pas de remercier Dieu, mais de ne le pas remercier par un véritable esprit de religion, ni avec les sentimens dont ce pieux exercice doit être accompagné. Car la reconnoissance que nous témoignons à Dieu, doit être une reconnoissance toute religieuse. Or une reconnoissance vraiment religieuse, en quoi consiste-t-elle ? 1°, A donner à Dieu toute la gloire des graces qu'on en a reçues, & à ne s'en point glorifier soi-même. 2°, A ne point abuser de ces graces pour se préférer au pro- *Deus, gratias ago tibi.*

chain, & pour le mépriſer; 3°, A ſe confondre même du mauvais uſage qu'on a fait de ces graces, & qu'on en fait tous les jours, au lieu qu'en d'autres mains elles profiteroient au centuple. 4°. A trembler à la vue de ces graces & du compte rigoureux que Dieu nous en demandera, comme le Maître de l'Evangile demanda compte à ſes ſerviteurs des talens qu'il leur avoit confiés. 5°. A ne ſe pas contenter de ces graces, & à ne pas croire qu'on n'a plus beſoin de rien; mais à connoître malgré ces graces, notre extrême indigence, & à implorer ſans ceſſe la divine miſéricorde pour en obtenir de nouvelles. Telles ſont les diſpoſitions d'une ame reconnoiſſante envers Dieu; tel eſt l'eſprit qui l'anime & qui la conduit.

Mais ce n'étoit pas là, à beaucoup près, l'eſprit du Phariſien. Il remercie Dieu, pourquoi? non pas pour donner à Dieu la gloire de toutes les perfections dont il ſe flattoit d'avoir été doué; mais pour ſe l'attribuer à ſoi-même, pour ſe retracer le ſouvenir de tant de bonnes qualités, pour ſe les remettre devant les yeux, & pour s'y complaire. De cette eſtime de lui-même, ainſi que la ſuite le fait voir, naît

le mépris d'autrui. A ſon gré il n'y a perſonne qui l'égale, ni qui puiſſe entrer avec lui en quelque comparaiſon. Bien loin de ſe reprocher aucun abus des dons excellens que lui a départis la main libérale du Seigneur, il s'applaudit au contraire d'en avoir toujours uſé le plus ſaintement, par tout le bien qu'il a pratiqué & qu'il pratique. Bien loin de craindre le jugement de Dieu, & d'être en peine ſur le compte qu'exigera de lui ce ſouverain Juge, il ſemble qu'il veuille le prévenir, & que ce ſoit ce qui l'amene à l'Autel. Il ſemble qu'il vienne lui-même ſe préſenter pour répondre du bon emploi qu'il prétend avoir fait des rares talens dont il ſe croit pourvu par la grace du Ciel, & du profit qu'il en a retiré. Enfin perſuadé que rien ne lui manque, & que ce qu'il a lui ſuffit pleinement, il ne ſouhaite & n'attend rien de plus; & c'eſt pour cela même qu'il ne demande rien. Choſe admirable, remarque ſaint Auguſtin! il eſt venu dans le Temple pour prier; mais examinez toutes ſes paroles, & vous trouverez qu'elles ne tendent qu'à ſe louer. *Seigneur*, dit-il, *je vous rends graces :* mais il n'a garde d'ajouter : *Mon Dieu, accor-*

dez-moi encore telle grace. Il en a autant qu'il eſt néceſſaire, & il ne lui en faut pas davantage pour faire de lui un homme accompli.

La malignité de notre orgueil ne va pas juſqu'à refuſer à Dieu la qualité de premier principe, à ne vouloir pas l'honorer comme l'Auteur de tous les biens. Il y auroit du blaſphême & de l'impiété. Nous nous faiſons une religion & une obligation capitale de ſouſcrire à cet oracle de l'Apôtre, *Qu'avez-vous que vous n'ayez point reçu?* Mais l'orgueil de notre cœur ne s'accommode
1. Cor. 4. 7. guères de ce qui ſuit: *Or ſi vous l'avez reçu, d'où vient que vous vous en glorifiez, comme ſi vous ne l'aviez pas reçu?* Il eſt vrai que ſur cela nous gardons certaines apparences; que dans l'occaſion nous publions aſſez hautement combien nous ſommes redevables à Dieu; que nous voulons qu'il en ſoit loué, qu'il en ſoit béni; que nous le béniſſons nous-mêmes & nous le remercions: mais que l'orgueil a de retraites cachées pour ſe ſauver; qu'il ſçait bien ménager ſes intérêts, lors même qu'il paroît les abandonner & y renoncer!

Nous remercions Dieu, mais dans le ſentiment de notre reconnoiſſance

il y a toujours un retour vers nous-mêmes. Nous avons beau proteſter devant Dieu que la gloire de tout lui appartient : nous le diſons des lévres ; mais dans le fond nous en revenons toujours à nous-mêmes, & nous recueillons avec ſoin tous les rayons de cette gloire qui peuvent rejaillir ſur nous & nourrir notre complaiſance.

Nous remercions Dieu, & nous voulons même que d'autres nous aident encore à le remercier. Gloire ſoit à Dieu, dit-on modeſtement : joignez-vous à moi pour lui rendre graces de la bonne iſſue qu'il a donnée à mes deſſeins, & des bénédictions qu'il a répandues ſur mes travaux. Rien de plus chrétien, à ne s'en tenir qu'aux expreſſions & qu'aux dehors : mais que prétend-on par-là ? On veut informer les gens de ce qu'ils pourroient peut-être ignorer : & qu'on eſt bien aiſe qu'ils n'ignorent pas. C'eſt un tour ingénieux & honnête pour leur faire ſçavoir le ſuccès qu'on a eu dans une affaire dont on étoit chargé, dans une entrepriſe qu'on avoit formée, dans les fonctions d'un miniſtère où l'on a été employé.

Nous remercions Dieu ; mais auſſi

nous entendons bien qu'on reſpectera dans nous les dons de Dieu ; qu'on aura pour nous des égards particuliers ; qu'on ne nous confondra point avec la multitude, mais qu'on nous diſtinguera ; qu'on nous déférera tous les honneurs dûs à notre mérite & à ſa ſupériorité ; que s'il y a un choix à faire pour quelque place importante, c'eſt ſur nous qu'il tombera, & qu'aucun n'oſera nous en conteſter la préférence ; que nous aurons l'aſcendant par-tout & ſur tous ; que tout ſe réglera par nos conſeils, que tout paſſera par nos mains, n'y ayant perſonne que nous n'eſtimions au-deſſous de nous, & que nous jugions capable de conduire les choſes avec la même dextérité & la même ſageſſe que nous. Car voilà l'opinion où nous ſommes ; & ſi la pudeur nous empêche de nous en déclarer ouvertement, elle ne nous empêche pas dans le ſecret du cœur de le penſer.

Nous remercions Dieu, mais du moins nous rendons-nous en même tems à nous-mêmes l'avantageux & conſolant témoignage de répondre comme nous le devons aux vues de Dieu, & de faire un ſaint uſage de ſes bienfaits ; de n'être point des ſervi-

teurs inutiles, mais de coopérer aux œuvres du Seigneur & à l'exécution de ſes divines volontés par notre vigilance, notre application, notre habileté, notre induſtrie; de ne nous point épargner pour cela, & d'y avoir toute l'aſſiduité & tout le zèle qui dépend de nous. D'où nous tirons, ſans héſiter, cette conſéquence favorable, que nous ne paroîtrons pas au Tribunal de Dieu les mains vuides; & que nous pouvons eſpérer d'être mis au nombre de ces fidèles ſerviteurs, dont la bonne adminiſtration ſera éternellement & ſi abondamment récompenſée.

Nous remercions Dieu, mais de quoi le remercions-nous plus volontiers? de certaines graces extérieures, & de certaines qualités plus propres à nous relever dans le monde, à nous y faire connoître, à nous en attirer les applaudiſſemens, à nous donner de l'éclat & de la réputation. Ainſi les Apôtres eux-mêmes prenoient plaiſir à raconter au Fils de Dieu les miracles qu'ils opéroient, comment ils guériſſoient les malades & comment ils chaſſoient les démons. Mais toutes les autres graces qui ſans ce brillant & ſans ce bruit agiſſent intérieurement ſur l'a-

me, & ne servent qu'à la sanctifier ; qu'à lui inspirer l'esprit de piété, de charité, d'humilité, de mortification, de renoncement à soi-même & aux vanités du siécle, ce sont des faveurs célestes & des biens dont nous ne tenons point assez de compte pour en marquer à Dieu notre gratitude, & pour lui en demander l'accroissement. Il n'y a que ce qui frappe la vue, qui nous intéresse & qui pique notre envie : tout le reste nous est indifférent, parce qu'il l'est à l'orgueil qui nous domine & que nous n'y trouvons rien qui le soutienne.

N'oublions jamais les dons du Seigneur ; mais ne nous en souvenons que pour l'honorer. Ayons sans cesse, & dans le cœur & dans la bouche, les paroles du Pharisien ; mais disons-les autrement que lui & dans un esprit de chrétien : *Seigneur, je vous rends graces.* Oui, mon Dieu, c'est à vous que je rends graces, & à vous seul, persuadé que tout ce que j'ai & tout ce que je suis, je ne l'ai que de votre libéralité, & je ne le suis que par votre miséricorde. Or n'ayant rien que de vous, & n'étant rien que par vous, c'est donc à vous que je dois l'hommage de tout, sans pouvoir rien prétendre à la gloire

qui vous en revient. Qu'elle soit à vous toute entière ; & malheur à moi, vile créature, si je m'y attribuois quelque droit, & si je voulois en détourner sur moi la moindre partie. *Seigneur, je vous rends graces*, & d'autant plus que je me reconnois moins digne des soins qu'a pris de moi votre providence : car qui étois-je, & qui suis-je ? Si donc vous m'avez spécialement choisi, si dans la distribution de vos dons vous m'avez préféré à tant d'autres, ce n'est point une raison de me mettre au-dessus d'eux dans mon estime ni de m'enorgueillir. Combien valoient mieux que moi, étoient mieux disposés que moi, vous auroient mieux servi que moi, & auroient mieux répondu à vos adorables desseins ? *Seigneur, je vous rends grace :* mais bien loin de m'élever au sujet de vos bontés infinies pour moi, c'est au contraire ce qui doit me confondre & m'humilier. Le peu d'usage que j'en ai fait, & le peu d'usage que j'en fais ; voilà mon Dieu, mon humiliation, voilà ma confusion. Que de fruits je pouvois produire & que de gloire j'aurois dû vous procurer avec les talens que vous m'avez donnés, avec les moyens que vous m'avez fournis,

dans le rang où vous m'avez placé ! Hélas ! j'ai tout dissipé, tout profané, tout perdu. *Seigneur, je vous rends graces :* mais peut-être seroit-il à souhaiter que vous eussiez été moins libéral envers moi. Plus je vous suis redevable, plus vos jugemens me sont redoutables. Je n'ai rien reçu de vous que je ne dusse employer pour vous & pour moi-même ; pour vous, en vous glorifiant ; pour moi-même, en me sanctifiant : & c'est ce qui me saisit de frayeur, quand je viens à réfléchir sur le trésor de colère que j'amasse, & sur les titres de condamnation que je vous mets en mains contre moi par un énorme abus de vos bienfaits. Pensée terrible qui me retrace dans la mémoire le funeste sort de cet arbre infructueux qui fut coupé & jetté au feu. Pensée capable de rabaisser toutes les enflûres du cœur le plus vain, de renverser toute la confiance de l'ame la plus présomptueuse. Frappé de cette pensée, c'est à vous, Seigneur, que je m'adresse. Tous les biens dont il vous a plu jusqu'à présent de me gratifier & dont *je vous rends graces*, me font encore tout espérer de votre miséricorde dans l'avenir. Moins j'ai profité de

vos dons, plus j'ai besoin de votre secours pour réparer mes pertes passées & mes dissipations. Vous ne me le refuserez pas, Seigneur, & ce sera un nouvel effet de votre amour, qui renouvellera toute l'ardeur de mon zèle, & toute la vivacité de ma reconnoissance. C'est ainsi qu'on remercie Dieu sans orgueil, & que d'humbles actions de graces l'intéressent plus que jamais en notre faveur, & l'engagent tout de nouveau à répandre sur nous ses bénédictions les plus abondantes.

IV. *Je ne suis pas comme le reste des hommes, lesquels sont voleurs, injustes, adultères, ni tel que ce Publicain.* C'est ici que l'orgueil se découvre dans toute son étendue; & par où? par un esprit de singularité, par un esprit de censure & d'une censure outrée, par un esprit de dureté envers les pécheurs; & de plus, par un aveuglement grossier à l'égard de soi-même. Esprit de singularité: *Je ne suis pas comme le reste des hommes.* Esprit de censure, mais d'une censure outrée: *lesquels sont voleurs, injustes, adultères:* Esprit de dureté envers les pécheurs, *ni tel que ce Publicain.* Aveuglement sur soi-même le plus grossier:

Non sum sicut cæteri hominum, raptores, injusti, adulteri, velut etiam hic Publicanus.

Je ne suis pas. Reprenons tout ceci, & expliquons-le.

Esprit de singularité. Le Pharisien ne se regarde pas comme un homme du commun. Il prétend faire rang à part, & si l'on refuse de le distinguer, il sçait assez se distinguer lui-même. Car de se confondre dans le grand nombre, d'agir de concert avec les autres, & de se conformer à leurs exemples, ce seroit enfouir son mérite & l'obscurcir. On ne le connoîtroit point, on ne le remarqueroit point, on ne parleroit point de lui, & on ne lui rendroit point les honneurs qui lui sont dûs. C'est pour cela qu'il commence par se séparer : *Je ne suis pas comme le reste des hommes*. On ne voit par-tout que trop de ces esprits particuliers à qui rien ne plaît, & qui ne peuvent rien goûter à moins qu'il ne soit extraordinaire, à moins qu'il ne soit nouveau, à moins qu'il ne leur soit propre. Ce qui les accommodoit d'abord, & ce qui étoit le plus selon leur sens & selon leur gré, lorsqu'ils étoient seuls à le pratiquer, leur paroît insipide, & perd pour eux tout son agrément & toute sa pointe, du moment qu'il vient à passer en coutume, & que

l'usage s'en établit. Encore si l'on n'affectoit cette singularité que dans des choses indifférentes, que dans la conduite du monde, que dans la société humaine & civile; mais on l'introduit dans les choses de Dieu, jusques dans la dévotion, la religion, jusques dans le sanctuaire & les divins mystères. C'est même ordinairement en cela qu'on se rend plus singulier; & ç'a été de tout tems l'esprit des Novateurs.

D'où sont venues tant de variations dans les pratiques de piété, dans les prieres, dans la récitation des Offices, dans la lecture des livres, dans les décisions de morale, dans les exercices de pénitence, dans l'approche des Sacremens? Il étoit naturel, & il eût été mille fois plus convenable & plus sage, de laisser les fidèles dans les bonnes pratiques qu'ils observoient, dans des dévotions louables en elles-mêmes, autorisées par la tradition de plusieurs siécles, répandues parmi tout le peuple chrétien. Ils eussent bien plus profité des livres qu'on leur mettoit depuis long-tems dans les mains, qui sans être si polis, ni si ornés, édifioient davantage par leur simplicité & leur solidité, & servoient beaucoup plus à leur éclairer l'esprit, & à leur toucher

le cœur. Ils eussent incomparablement plus avancé dans les voies de Dieu, si l'on n'eût point tant agité & troublé les consciences par des rigueurs extrêmes & de fausses terreurs sur la morale, sur la pénitence, sur la fréquentation des Sacremens, & qu'on s'en fût tenu aux maximes & à la conduite des habiles maîtres qui avoient éclairci toutes ces matières. Mais le premier principe d'un Novateur, c'est *de n'être pas comme les autres hommes.* Car il n'y auroit point assez de gloire pour lui à ne dire que ce que les autres ont dit, & à ne faire que ce que les autres ont fait. Il veut frapper autrement la vue, & pour cela il faut qu'il réforme tout, ou plutôt qu'il renverse tout. Delà grands mouvemens, grand bruit, nouvelles observances, nouvelles pratiques, nouvelles prières, nouveaux offices, nouveaux livres, nouvelles questions sur la morale évangélique & nouvelles opinions, nouvelles méthodes pour le sacrifice de la Messe, pour la confession, pour la satisfaction des péchés, pour la Communion : comme s'il vouloit s'appliquer ce que Dieu disoit de lui-même, *voici que je renouvelle toutes choses.* Il n'épargne pas même les Saints, ni leurs

Isaïe c. 43. 19.

reliques, ni leurs faits mémorables, ni les lieux fréquentés en leur honneur; déplaçant du Ciel qui il juge à propos, se piquant là-dessus d'un discernement juste, & refusant de se soumettre à ce qu'il appelle idées populaires. Or qu'est-ce que tout cela? des singularités; singularités qui vont à changer presque tout le culte extérieur, & toute la face de la religion. Singularités qui paroissent aux yeux du public, & qui attirent son attention. Singularités qui ne manquent pas d'approbateurs, d'admirateurs, de sectateurs, sur-tout parmi le sexe, lequel se porte aisément à tout ce qui a l'air de distinction. En un mot, singularités par où l'on se fait un nom dont on est jaloux, & dont l'orgueil se repaît.

Esprit de censure, & d'une censure outrée. Il n'y en eut jamais d'exemple plus sensible que celui du Pharisien. Par où débute-t-il? il fait d'abord le procès à tout le genre humain: *Je ne suis pas comme le reste des hommes, lesquels sont voleurs, injustes, adultères.* Voilà sans doute une accusation bien griéve, mais en même tems bien générale. Du moins s'il disoit, je ne suis pas comme quelques-uns des hommes,

comme plusieurs des hommes, comme le plus grand nombre des hommes : mais ce ne seroit point assez pour son orgueilleuse & impitoyable critique. Il faut qu'il mette également tous les hommes, hors lui, dans la masse de perdition. Il faut dans son idée qu'il n'y ait que lui sur la terre qui soit homme de bien ; & par un raffinement de vaine gloire que remarque saint Bernard, ce qui le flatte, ce n'est point précisément d'être aussi homme de bien qu'il croit l'être, mais de l'être seul. Il ne fait donc graces à qui que ce soit, & il ne reconnoît de justice, d'équité, de probité, de vertu que dans sa personne. Afin de ne rien exagérer, convenons, & il est vrai, qu'on ne va guères jusqu'à cette extrémité, où le Fils de Dieu dans une parabole a voulu nous donner à connoître l'excès de l'orgueil. Nous ne voyons point que cela s'accomplisse à la lettre ; & s'il se trouvoit un homme parmi nous, qui eût assez d'assurance & assez de front, pour se vanter d'être dans toute la nature l'unique en qui réside la grace du Seigneur, & qui soit droit, équitable, vertueux, on le traiteroit d'extravagant & d'insensé. Mais du reste l'expérience nous apprend

apprend combien il y a eu dans l'Eglise de Jesus-Christ, & combien encore il y a de ces prétendus Saints, qui volontiers, ou sans beaucoup de peine, damnent presque tout le monde. Prévenus à leur avantage & préoccupés de leurs maximes, ils se persuadent avoir seuls la science du salut, & être seuls instruits des voies de Dieu. Ne se pas joindre à eux, & ne se pas conduire par eux, c'est selon leur sens, se pervertir, s'égarer, se perdre.

Et parce que le nombre de ceux qui les suivent n'est pas tel après tout qu'ils voudroient, & que c'est le plus petit en comparaison du reste des fidéles; voilà pourquoi ils s'élevent avec tant de chaleur & tant de hauteur : ne prononçant que des anathêmes; lançant par-tout des malédictions; ne cessant point de déplorer l'affreux relâchement des mœurs; s'imaginant voir dans tous les états du Christianisme une décadence entière; l'attribuant à des guides aveugles qui menent d'autres aveugles; se regardant avec une pieuse complaisance, eux, & leurs élus, comme d'heureux rejettons que la contagion a épargnés dans le champ du Pere de famille; bénissant Dieu de les avoir ainsi sau-

vés du naufrage, & garantis de la corruption universelle. Il est certain que le monde est bien corrompu, & sur ce point leurs déclamations ne sont pas tout-à-fait mal fondées. Mais avec un un peu plus de charité & moins d'orgueil, ils ne pousseroient pas si loin leur censure, ils ne donneroient pas des arrêts si vagues & si étendus, ils ne concluroient pas si vîte pour la perte de quiconque ne prend pas leurs leçons, & n'entre pas dans leurs intérêts; ils ne se déchaîneroient pas avec tant de violence contre la société humaine en général, ni en particulier contre des gens de bien dont le mérite les incommode; ils feroient justice à la piété par-tout où elle se trouve; & ils ne se figureroient pas comme le Pharisien, qu'elle ne se trouve que chez eux, ou qu'elle ne peut être agréable à Dieu, quelque part qu'elle se rencontre, si elle n'est marquée de leur sceau: car c'est ainsi que l'orgueil, ou s'arroge tout, ou réprouve tout.

Esprit de dureté envers les pécheurs. Le Publicain étoit un pécheur, mais c'étoit un pécheur pénitent. Les marques publiques qu'il donnoit d'une douleur sincère, devoient exciter la com-

passion du Pharisien : mais l'orgueil pharisaïque est sans pitié ; il n'est touché que de sa propre excellence, & il insulte à la misère d'autrui : *je ne suis pas comme le Publicain.* S'il eût consulté l'Esprit de Dieu, il eût fait réflexion que ce pécheur n'étoit plus en quelque sorte pécheur, dès-là qu'il étoit contrit & repentant ; & la religion lui eût dicté qu'il falloit condescendre aux foiblesses d'un homme nouvellement converti ; qu'il falloit l'aider, le relever, le recevoir à miséricorde : mais un Pharisien ne sçait agir qu'en juge inexorable, & jamais en pere ; il ne sçait parler qu'avec dédain & avec empire, & jamais avec douceur & avec bonté : c'est un malheureux, dit-il, je n'ai garde de lui ressembler. Que ces manières hautes & dédaigneuses, que ces paroles dures, dans la suite des tems, ont rebuté de pécheurs, dont il eût été bien plus à propos de seconder les bonnes dispositions par de sages & de salutaires ménagemens ! On eût gagné cette ame en la traitant avec plus de circonspection, & plus de modération ; on l'eût consolée, on l'eût encouragée, on lui eût inspiré de la confiance, au lieu qu'on l'a désolée & désespérée. Mais dites-vous, c'est sa faute, & ce pécheur

doit être préparé à tous les reproches qu'on lui peut faire, & à toute la sévérité dont on peut uſer à ſon égard : car il n'y a rien là qu'il ne mérite. J'en conviens, c'eſt ſa faute, & dans le fond il doit ſe réputer digne des plus mauvais traitemens & les accepter : mais de votre part n'eſt-ce pas en même tems une faute, & une faute très-condamnable, de ne pas reſpecter dans votre frere, tout criminel qu'il eſt, l'image de Dieu & le prix du ſang de Jeſus-Chriſt ; de l'expoſer à une ruine totale par l'aſcendant trop impérieux que vous prenez ſur lui, & dont vous lui faites ſentir tout le poids par l'amertume de vos expreſſions, & par la terreur de vos menaces ; de ne vouloir pas charitablement, quoique prudemment, vous approcher de lui afin de le rapprocher de ſon devoir ; mais au contraire de vous butter, & vous obſtiner contre lui, & de ne tenir nul compte du triſte abandonnement où votre inflexible roideur le précipite ; de vous croire quitte de ſon malheur, en diſant, c'eſt ſon affaire ; que n'importe ? s'il veut ſe damner, qu'il ſe damne en effet. Mais n'en êtes vous pas coupable, lorſque vous pouviez par des voies plus inſinuantes, par des précau-

tions plus mesurées, par un accueil plus engageant & plus modeste, le retirer de l'abîme, & le remettre dans le bon chemin?

Aveuglement par rapport à soi-même. L'orgueilleux est d'autant plus sujet à se tromper & à se laisser tromper sur ses qualités personnelles, que son erreur lui plaît, parce qu'elle lui est avantageuse: ce qui fait, que souvent il est tout ce qu'il croit ne pas être, & qu'il n'est rien de tout ce qu'il croit être. Ce Pharisien de l'Evangile se regarde comme un homme irréprochable & sans vice. *Je ne suis pas*, & quoi? que n'est-il pas, ou que pense-t-il ne pas être? Il se vante de n'être pas semblable aux autres hommes, & sur-tout de n'être pas voleur comme eux, injuste comme eux, adultère comme eux. Mais étrange aveuglement de l'orgueil, dit saint Augustin! Non-seulement le Pharisien est semblable aux autres hommes, mais il est pire que les autres hommes, puisqu'avec tous les vices qu'il se déguise à lui-même, & qui égalent au moins ceux des autres hommes, il est encore le plus superbe des hommes. Semblable aux autres hommes: car on peut bien juger qu'il n'étoit pas diffé-

rent de ces autres Pharisiens contre qui le Fils de Dieu s'est tant de fois déclaré, & à qui il reprochoit en des termes si forts leur obstination, leur envie, leur animosité, leur ambition, leur intérêt, leurs intrigues, leurs cabales, leurs violences, leur mauvaise foi, leur hypocrisie. Pire que les autres hommes, puisqu'à tous ces vices, il ajoutoit la présomption & l'orgueil qui en est le comble. Par où il tomboit encore justement dans les mêmes vices qu'il imputoit à tous les hommes, en les traitant de voleurs, d'injustes, d'adultères. Car sans sçavoir si réellement & dans le sens littéral il étoit tout cela, on peut toujours dire, continue saint Augustin, qu'il l'étoit dans un sens plus spirituel & plus mauvais. Et en effet, c'étoit un voleur, puisqu'il déroboit à Dieu sa gloire; c'étoit un injuste, puisqu'en se glorifiant lui-même, au préjudice de Dieu, il usurpoit un bien qui ne lui appartenoit pas, & dont Dieu est jaloux par-dessus toute chose; c'étoit un adultère, puisqu'il abusoit des dons de Dieu, qu'il les profanoit, en les faisant servir à son amour propre & à sa vanité. Or voilà ce qu'il n'appercevoit pas, & sur quoi l'orgueil lui fermoit les yeux: de sorte qu'a-

vec toutes ſes imperfections & tous ſes défauts, il ne voyoit rien en lui de répréhenſible & de défectueux.

C'eſt ce qui nous arrive à nous-mêmes, & c'eſt le déplorable aveuglement où nous vivons. Nous avons des vices que nous ne connoiſſons pas; & pourquoi ne les connoiſſons-nous pas? parce que notre orgueil nous faſcine tellement la vue, que découvrant, ſelon la figure de Jeſus-Chriſt, juſqu'à *un fétu* dans l'œil d'autrui, nous ne remarquons pas dans le nôtre juſqu'à *une poutre*. Des vices que nous ne connoiſſons pas, parce que nous ne les voulons pas connoître: & pourquoi ne les voulons-nous pas connoître, pourquoi ne prenons-nous aucun ſoin de les connoître, pourquoi rejettons-nous même tous les moyens de les connoître, pourquoi n'écoutons-nous ni conſeil, ni remontrance, ni remords intérieurs, ni réflexions capables de nous les faire connoître? c'eſt que cette connoiſſance nous traceroit de nous-mêmes une image déſagréable; c'eſt qu'elle nous détromperoit de la bonne opinion que nous avons de nous-mêmes, & où nous aimons à nous entretenir; c'eſt qu'elle nous apprendroit ce que nous ne vou-

lons point sçavoir, qui est de nous humilier. Des vices que nous ne connoissons pas, mais que le monde connoît, & qui donnent lieu à ses railleries & à ses discours. Car il n'est rien qui pique davantage le monde, ni qui excite plus son indignation & son mépris, que la confiance d'un homme & l'estime qu'il témoigne de lui-même, lorsque chacun voit ses foiblesses, & qu'il n'y a que lui à qui elles soient cachées. On demande s'il ne se trouvera personne qui l'éclaire, & l'on attend pour son bien & pour son instruction, que quelque occasion mortifiante le désabuse, & le tire de l'ignorance où il est. Des vices que nous ne connoissons pas, parce que nous ne jugeons de nous-mêmes que par comparaison avec d'autres qui semblent plus vicieux que nous. Le Pharisien se comparoît avec le Publicain, & nous nous comparons avec celui-ci, ou avec celui-là, gens scandaleux & décriés. Or dans cette comparaison nos vices disparoissent : mais bientôt ils se montreroient à nous dans toute leur difformité & toute leur laideur, si nous venions à nous mettre en parallèle avec tels & tels, dont les exemples nous confondroient. Des vices

ces que nous ne connoissons pas, parce que nous ne comptons pour quelque chose que certains vices grossiers, qui corrompent les sens, que certaines actions basses, qui portent leur honte avec elles, & avec leur honte leur remède.

Mais outre ces vices dont peut-être on a eu le bonheur de se garantir, il y a des vices de l'esprit, des vices du cœur, des vices de l'imagination, des vices du naturel, des vices de l'humeur; il y a des passions, des inclinations, des entêtemens, des caprices, des légéretés, des inconstances, des aversions, des haines, des mensonges, des dissimulations, & le reste. Ce sont des vices; mais parce que ce sont des vices secrets; ou parce qu'ils ont une apparence moins odieuse, on se les passe aisément, & l'on n'y fait qu'une attention très-légère : ainsi ces vices ne diminuent rien de l'idée qu'on a de soi-même. Mais si l'on ne se laissoit pas aveugler par l'orgueil, on se diroit, il est vrai, je ne fais tort à personne, non plus que le Pharisien; je ne suis point un usurpateur, je ne suis point dans le désordre & la débauche : mais du reste j'ai un esprit difficile, mais j'ai une imagination bizarre, mais j'ai un cœur in-

différent, mais j'ai un naturel colère & brusque, mais j'ai une humeur dure & intraitable ; je suis obstiné dans mes pensées, violent dans mes desirs, ambitieux dans mes projets, malin dans mes jugemens, aigre dans mes ressentimens, piquant dans mes paroles, infidèle dans mes promesses, précipité dans mes résolutions, déguisé dans mes desseins, lâche & négligent dans la pratique de mes devoirs. Voilà ce qu'on se diroit, & ce qu'on ne se dit pas, parce que notre orgueil en souffriroit, & qu'on ne veut rien voir en soi qui puisse lui donner la moindre atteinte. On se considère par le bon côté, & l'on s'arrête-là, sans rien examiner de plus, ni tourner ailleurs ses regards. C'est pourquoi Dieu par un trait de miséricorde permet quelquefois qu'une ame s'oublie en certaines rencontres, & qu'elle s'abandonne à des fautes griéves, qui dans la suite lui deviennent plus utiles que l'état où elle étoit, quoique moins criminel, parce que ces chûtes lui apprennent à se connoître, & en se connoissant mieux, à ne plus tant présumer d'elle-même, mais à s'en défier.

Jejuno bis in V. *Je jeûne deux fois la semaine ; je*

donne la dîme de tous mes biens. Autre aveuglement de l'orgueilleux ; il croit avoir des vertus qu'il n'a pas. Qu'entend le Pharisien quand il dit, qu'il jeûne deux fois la semaine, & qu'il donne la dîme de tous ses biens ? il veut dire par-là, qu'il est fort mortifié & fort pénitent, qu'il est homme religieux, & fidèle observateur de la loi. Mais avec tous les jeûnes qu'il pratiquoit, & toutes les dîmes qu'il payoit, il n'avoit ni la vertu de pénitence, ni la vertu de religion : comment celà ? parce que la vertu ne consiste pas précisément dans les œuvres, mais dans l'esprit qui les anime & qui les sanctifie. Elle n'est vertu qu'autant qu'elle procéde de Dieu, & qu'elle tend à Dieu ; qu'autant que Dieu en est le principe, & que Dieu en est la fin ; qu'autant que c'est un don de Dieu, & un fruit de la grace de Dieu. Mais si c'est l'orgueil qui la produit ; si c'est l'orgueil qui l'inspire, qui la soutient, qui la fait agir, la grace alors n'y a plus de part ; Dieu n'en est plus le motif, & par conséquent ce n'est plus qu'un fantôme & une ombre de vertu. Le Pharisien pouvoit donc jeûner, & n'avoir pas la vertu de pénitence ; il pouvoit donner la dîme de tous ses biens, & n'avoir pas la vertu de religion, pour-

Sabbato Decimas do omnium quæ possideo.

quoi? parce qu'il ne jeûnoit, & qu'il ne payoit si abondamment la dîme que par orgueil.

Importante vérité, dont nous pouvons & nous devons faire l'application à tant d'œuvres chrétiennes, que l'orgueil empoisonne, & qu'il dégrade aux yeux de Dieu. Ce sont de bonnes œuvres, à les regarder en elles-mêmes, & à n'en considérer que la substance : on prie, on passe les heures entières devant les Autels, on chante les louanges du Seigneur, on assiste à toutes les assemblées de piété, on y est le plus assidu, & l'on y paroît avec l'extérieur le plus composé, & le plus dévot. Ce sont des œuvres utiles au prochain : on s'intéresse pour les pauvres, on les soulage par les aumônes qu'on leur fait, & par celles qu'on leur procure ; on visite les malades, on prend soin des Hôpitaux, des Prisons, de tout ce qu'il y a d'infirmes & de nécessiteux dans un quartier ; on contribue à des établissemens de charité, & l'on se retranche pour avoir de quoi y fournir. Ce sont des œuvres même toutes Apostoliques : on annonce la parole de Dieu, on instruit les peuples, on enseigne les ignorans, on dirige les consciences, on arrête les procès, on ac-

commode les différens, on rapproche les cœurs & on les réconcilie. Ce sont des œuvres pénibles & laborieuses : on se consume de travaux dans une profession, dans un emploi, dans un ministère ; on s'éloigne du monde, & on se prive de toutes ses douceurs ; on se réforme dans les habits, dans le train, dans les ameublemens, & l'on se réduit à un état simple & sans faste ; on s'assujettit à un genre de vie austère, & de la plus haute perfection. Mais tout cela néanmoins, ce ne sont point des œuvres vraiment vertueuses ni de quelque valeur auprès de Dieu, dès que l'orgueil s'y mêle, & qu'il y répand sa contagion. On fait le bien sans être homme de bien, & l'on pratique les devoirs du christianisme sans être chrétien. Car le bien qu'on fait, on le fait en mondain ; & les devoirs qu'on pratique, on les pratique en payen, puisque c'est pour une gloire toute humaine.

Ecueil de la vaine gloire, écueil le plus subtil & le plus dangereux. Il est à craindre pour toutes sortes de personnes ; mais on peut dire qu'il 'est singuliérement pour ceux-là même ou celles qui vivent dans une plus grande régularité, & qui semblent s'avancer

avec plus de progrès dans le chemin de la vertu. Auſſi eſt-ce à eux que le Fils de Dieu s'adreſſe ſpécialement, quand il nous exhorte à nous préſerver des atteintes de l'orgueil : *Gardez-vous de faire vos bonnes actions devant les hommes, afin d'en être vus*, & afin qu'ils conçoivent pour vous de l'eſtime. Il leur eſt plus aiſé de ſe défendre du piége de l'intérêt, & de toutes les convoitiſes qui corrompent les ſens : mais le piége de la vaine gloire eſt ſi délicat, ſi imperceptible, & d'ailleurs ſi engageant & ſi touchant, qu'il eſt d'une extrême difficulté de l'éviter : difficulté qui croît ſelon que les exercices & les fonctions où l'on s'occupe, ont plus d'apparence & plus d'éclat au dehors. Il eſt ſi doux de recevoir ſans ceſſe des éloges, & d'être honoré, reſpecté de tout le monde ; ſi doux de s'entendre nommer un modèle de piété, de charité, de zèle, le refuge des pauvres, la conſolation des affligés, la reſſource de l'innocence, l'appui de la juſtice, le mobile & l'ame de toutes les œuvres ſaintes, l'exemple de la Cour, l'édification d'une Ville, l'Apôtre d'un pays, le maître de l'éloquence & le premier entre les Miniſtres évangéliques, l'honneur du

Matth. c. 6. 1.

Clergé, le défenseur de la Religion; le soutien même & le chef d'une secte: tous ces noms, dis-je, sont si flatteurs, que les plus spirituels s'y laissent prendre, & qu'ils y trouvent un goût, dont peut-être ils ne veulent pas s'appercevoir, mais qui ne se fait que trop sentir. Que ce goût, ou plutôt que cette fausse gloire qui le fait naître & qui les pique, vînt à leur manquer, c'est alors qu'ils seroient étrangement déconcertés: marque évidente qu'ils y étoient beaucoup plus sensibles qu'ils ne pensoient. Cependant on s'imagine amasser de grands trésors de mérites: on compte ses vertus, comme le Pharisien; mais ce sont des vertus de Pharisien: Dieu ne les reconnoît point, & il ne les récompense point. *Ces riches prétendus, ils se sont endormis; toute leur vie se passe en des songes agréables & en de spécieuses illusions: mais au moment de la mort où ils commenceront à s'éveiller, quelle sera leur surprise de n'avoir rien dans les mains*, & de voir toutes leurs espérances s'évanouir! Le remède à un mal si pernicieux, c'est une sincère & profonde humilité, & c'est aussi ce que l'Evangile nous propose dans la pénitence du Publicain. *Ps. 75.*

Caractère de l'Humilité, & ſes effets ſalutaires dans le Publicain.

Publicanus à longè ſtans.

LE *Publicain ſe tenant éloigné.* Voici une image bien différente de l'autre. C'eſt un Publicain, & un pécheur; mais un Publicain, mais un pécheur humble: & S. Chryſoſtôme ne craint point de dire, que l'état même du péché avec l'humilité vaut mieux que l'état de juſtice avec l'orgueil, parce que l'orgueil détruit dans peu toute la piété du Juſte, au lieu que l'humilité efface le péché & ſanctifie le pécheur par une parfaite converſion. Quoi qu'il en ſoit, le Publicain commence d'abord à s'humilier par la place qu'il choiſit. C'eſt la plus éloignée de l'Autel, c'eſt la dernière, parce qu'il ſe regarde comme le dernier de tous. Il ſe connoît lui-même, & cette connoiſſance qu'il a de lui-même, eſt le fondement de ſon humilité. Il ſçait de quelle manière il s'eſt comporté pendant de longues années; il ſçait de combien d'injuſtices, de fraudes, de vexations, de crimes il s'eſt rendu coupable: il le ſçait, & c'eſt ce qui lui fait ſentir toute ſon indignité. Or ce ſentiment de ſon indignité, c'eſt en même tems ce qui le

porte à se ravaler autant qu'il peut & à se mettre au plus bas rang. Le Pharisien s'étoit placé jusqu'auprès de l'Autel, le peuple s'étoit avancé dans le Temple; mais lui, il ne se juge pas digne d'y entrer, ni de prier avec eux. Il demeure à la porte, les genoux en terre, la tête penchée, le corps prosterné. Ce n'est pas assez : mais, selon la remarque de S. Chrysostôme, dans cette disposition si humiliante, non-seulement il se mépriſe lui-même, mais il consent qu'on le mépriſe. Le Pharisien vient de l'insulter, & il ne répond rien à l'insulte qu'il a reçue. Il pouvoit néanmoins user de récrimination, & de sa part il eût eu bien des reproches à faire à ce faux dévot, qui l'outrageoit si mal-à-propos, & qui le condamnoit avec tant de témérité. Mais il ne se récrie point contre lui, il ne se plaint point, il se tait; & dans le silence il est prêt d'accepter les traitemens les plus injurieux. Sont-ce même des injures? Il ne les prend point de la sorte. Au contraire, il est persuadé que toutes les humiliations lui sont dûes, & il ne lui faut, pour l'en convaincre, qu'un retour sur soi-même, & que la vue des péchés dont il est chargé.

Nous ne nous connoissons pas nous-

mêmes, & delà vient que nous avons tant de peine à nous humilier ; & parce que nous n'aimons pas à nous humilier, delà même encore il arrive que non-seulement nous ne nous connoissons pas, mais que nous ne voulons pas nous connoître. Il ne faudroit qu'un regard sur nous-mêmes pour découvrir le fonds de notre misère ; & c'est dans ce fonds de misère, dans ce fumier, selon l'expression de S. Jérôme, que nous trouverions la perle précieuse, qui est l'humilité. Voilà pourquoi saint Augustin faisoit si souvent à Dieu cette prière : *Seigneur, que je vous connoisse, parce que plus je vous connoîtrai, plus je vous aimerai ; mais tout ensemble, ô mon Dieu, que je me connoisse moi-même, parce que plus je me connoîtrai, plus je me mépriserai.* Il souhaitoit ardemment d'acquérir une vertu qu'il sçavoit être la base de toutes les vertus ; & d'ailleurs, entre les moyens de l'acquérir, il n'en comprenoit point de plus solide & de plus puissant, que de s'ôter à soi-même le voile de dessus les yeux, de se représenter de bonne foi tout ce qu'on est, & de creuser profondément dans l'abîme de ses foiblesses.

En effet, dès que nous nous mettons à creuser cet abîme, quelle idée

concevons-nous de nous-mêmes, & quels sujets d'humiliation se présentent à nous! Le détail en seroit infini. Sans rien dire des infirmités du corps & de tout ce qui a rapport à cette chair terrestre & matérielle, sortie de la poussière & destinée à y retourner, quel est l'état de notre ame? Que d'erreurs & d'ignorances dans l'esprit! que de passions & de malignité dans le cœur! que de corruption dans la volonté! quel penchant au mal! quelle inconstance dans le bien! quels égaremens dans toute la conduite! Ceci est général; mais si chacun vouloit en particulier se rendre compte de toutes ses pensées, de toutes ses vues, de tous ses sentimens, de toutes ses inclinations vicieuses, de toutes ses paroles, de toutes ses actions, de tout ce qu'il a commis de péchés & de tout ce qu'il en commet chaque jour; de ses fragilités sans nombre, de ses infidélités, de ses chûtes & de ses rechûtes continuelles: y a-t-il personne, même parmi les plus spirituels, qui d'un premier mouvement ne s'écriât avec le Prophète: *Qu'est-ce que l'homme, Seigneur!* & pour ne parler que de moi, que suis-je, mon Dieu, que suis-je devant vous! Mais que serois-je encore

dans l'opinion du public, qui peut-être eſt prévenu de quelque eſtime pour moi, parce qu'il ne me connoît que par des dehors trompeurs, s'il pouvoit me connoître, Seigneur, comme vous me connoiſſez, & voir au-dedans de moi ce qu'il y a de plus intime & de plus ſecret! Or une ame touchée de cette connoiſſance d'elle-même, & ſe jugeant avec les lumières de la grace, dans la droiture de la raiſon & de la religion, n'a garde d'ambitionner de vains honneurs, ni de chercher des prééminences, qu'elle ne croit point lui appartenir. Que d'autres ſoient élevés au-deſſus de ſa tête; que dans une Cour, dans une compagnie, on leur défére les premières dignités; que d'eux-mêmes & de leur autorité propre, à l'exemple du Phariſien, ils s'emparent de certains rangs, & ſe donnent certaines diſtinctions: l'humble Chrétien ſe tient à l'écart, reſte volontairement en arrière, & ſe plaît dans ſon obſcurité. Qui que ce ſoit qu'on lui préfére & qui paſſe devant lui, il n'en conçoit ni jalouſie, ni chagrin. On ne l'entend point ſe répandre là-deſſus en murmures, ni s'épancher en termes amers. Bien loin de cela, il ſemble, à l'en-

tendre parler, qu'on ne lui fait jamais de tort; & qu'à son égard, ce qui paroît oubli, délaissement, rebut, mépris, est moins une injure, qu'une justice qui lui est rendue. Il ne lui faut donc point de consolations humaines, il ne lui faut point de réparations ni de satisfactions. Il consent à tout; quelque indifférence qu'on lui témoigne, il est content de tout.

Quelle morale pour le monde, & quelle morale sur-tout pour les Grands du monde! quel étrange paradoxe! car voilà ce que toute la Philosophie payenne n'a jamais compris, & ce que le monde profane ne peut encore comprendre. Voilà ce qui le scandalise, & ce qu'il ose traiter de bassesse. Mais que ce qui est bas & mépriſable selon le monde, est sublime & relevé selon Dieu! Le miracle de l'humilité évangélique & en quoi consiste son excellence, c'est d'avoir pu former de la sorte des hommes supérieurs à toutes les vanités du siécle & à ses frivoles idées; des hommes incapables de se laisser éblouir par un faux lustre & par une grandeur imaginaire; des hommes assez éclairés pour sçavoir se priser au juste, & assez solides pour ne se point

estimer & ne vouloir point être estimés plus qu'ils ne valent, & que ne vaut tout homme comme eux; des hommes remplis de cette grande maxime de l'Apôtre, que *quiconque se figure être quelque chose, quoiqu'il ne soit rien, se trompe lui-même;* des hommes par conséquent ennemis de toute ostentation, de tout faste, & mettant leur gloire & leur bonheur en cette vie à participer aux opprobres de Jesus-Christ. Tels sont les humbles du Christianisme, je dis les vrais humbles. Ils sont rares, mais il y en a eu & il y en a. Plaise au Ciel qu'il y en ait toujours dans l'Eglise de Dieu! or il y en aura tant que nous ne nous perdrons point nous-mêmes de vue, c'est-à-dire, tant que nous ne perdrons point le souvenir de notre pauvreté, de notre insuffisance, & même de notre néant, soit dans l'ordre de la nature, soit dans l'ordre de la grace. Nous ne chercherons plus alors à nous produire ni à dominer.

Gal. 6. 8.

Nolebat nec oculos ad cœlum levare.

II. *Il n'osoit lever les yeux au Ciel.* Une sainte confusion lui faisoit baisser les yeux. Tandis que le Pharisien promenoit avec audace ses regards dans toute l'assemblée, le Publicain n'avoit pas l'assurance de porter la vue, ni vers le Ciel, ni vers l'Autel, ni vers aucun de

ceux qui étoient préſens. Touché des remords de ſa conſcience, tremblant & interdit, il s'imaginoit que tout lui reprochoit ſes iniquités, & que tout ſe tournoit contre lui : le Ciel dont il avoit tant de fois allumé la colère, & de qui il ne penſoit pas pouvoir mériter quelque grace ; l'Autel où réſidoit le Dieu d'Iſraël, vengeur de la veuve & de l'orphelin qu'il avoit opprimés, & de tous les droits qu'il avoit violés ; ceux qui étoient préſens & qui aſſiſtoient à cette prière publique, leſquels avoient été ſi ſouvent témoins de ſes violences & de ſes concuſſions, & dont pluſieurs en avoient reſſenti les effets. Il ne pouvoit donc jetter nulle part les yeux, qu'il n'y trouvât des accuſateurs qui le confondoient, ou des Juges qui le condamnoient ; & il ne lui reſtoit que de regarder humblement la terre, & de ſoutenir, ſans entreprendre de ſe juſtifier, toute la honte de ſon état.

Quand l'humilité eſt dans le cœur, elle ſe montre juſques ſur le viſage, & paroît dans tout l'extérieur. Ce n'eſt pas qu'elle affecte de ſe montrer & de paroître : ce ne ſeroit plus humilité, mais orgueil déguiſé ſous le maſque de l'humilité. Un vrai humble eſt auſſi ſoi-

gneux de cacher ſon humilité, que toutes ſes autres vertus; ou plutôt, il eſt humble ſans ſçavoir qu'il l'eſt, & il ne le ſeroit pas du moment qu'il ſe flatteroit de l'être. Néanmoins, de même que la gloire, ſelon la parole de ſaint Jérôme, ſuit la vertu, comme l'ombre ſuit le corps, de même y a-t-il des ſignes par où l'humilité ſe fait voir, toute attentive qu'elle eſt à ſe cacher; & c'eſt ſur-tout par une pudeur modeſte qui accompagne toutes les œillades, tous les geſtes, tous les mouvemens, toutes les actions d'une perſonne. Elle ne s'en apperçoit pas, mais on y fait réflexion, ſans qu'elle y penſe, & on en eſt édifié. D'où lui vient cette modeſtie, cette pudeur ſi engageante & ſi aimable? Il y en a deux principes: l'un eſt l'eſtime dont l'humilité nous prévient à l'égard du prochain, & l'autre eſt la défiance que l'humilité nous donne de nous-même. Car de cette eſtime du prochain il s'enſuit que ſi l'on parle, ſi l'on s'entretient, ſi l'on traite avec quelqu'un, on ne ſort jamais des termes du reſpect qu'on croit lui devoir; & de cette défiance de ſoi-même naît une eſpéce de timidité, qui nous ſert de frein pour meſurer nos diſcours,

pour

pour recueillir nos regards, pour régler toute notre contenance & composer toutes nos manières.

Mais où l'humilité devient encore plus respectueuse, & où elle inspire plus de retenue & plus de recueillement, c'est dans l'exercice de la pénitence, & dans les pratiques religieuses qui rappellent l'ame fidèle en la présence du Seigneur, & devant les Autels du Dieu vivant. Comment un pénitent, j'entends un pénitent tel qu'il doit être, c'est-à-dire, couvert de la même confusion que le Publicain, pénétré des mêmes sentimens de douleur & des mêmes regrets, rougissant de ses ingratitudes envers Dieu, ne se dissimulant rien, ni de la multitude, ni de la griéveté de ses offenses, se considérant comme un objet de haine, & se reconnoissant digne d'une damnation éternelle; comment, dis-je, ce pénitent approche-t-il du saint Tribunal? Comment s'abaisse-t-il aux pieds du ministre de Jesus-Christ? Humilié & presque affaissé sous le poids de ses péchés, ose-t-il ouvrir la bouche? & tout disposé qu'il est à découvrir les plaies de son ame par une humble confession, oseroit-il s'énoncer & s'expliquer, si le

devoir ne l'y obligeoit, & s'il n'étoit soutenu des exhortations paternelles & des consolations qu'il reçoit du Prêtre, à qui la providence l'a adressé? Pudeur & retenue qui de tous les témoignages sensibles d'une sincère pénitence, est un des plus apparens & des plus certains: au lieu que rien ne rend la pénitence plus suspecte, que ces airs, ou d'indifférence & de dissipation, ou même de hauteur & de présomption, qu'apportent une infinité de mondains à un Sacrement, dont le caractère essentiel est d'humilier l'homme, & de le réduire au rang d'un criminel sans excuse & sans défense, mais qui réclame la bonté du souverain Juge, & qui demande miséricorde.

De plus, comment l'ame fidèle entre-t-elle dans la maison de Dieu, & comment va-t-elle s'acquitter de ses pratiques de religion? comment assiste-t-elle à l'adorable Sacrifice? comment participe-t-elle aux sacrés mystères? comment prie-t-elle dans le sanctuaire? Frappée de la Majesté suprême du Tout-puissant, & de la distance infinie qui releve le Créateur au-dessus d'une vile créature, que peut-elle faire autre chose que d'admirer, que d'adorer, que

de s'anéantir, autant qu'il lui est possible, & de trembler ? Ces Anges que vit le Prophète auprès du Trône du Seigneur, se voiloient la face de leurs aîles, ne pouvant contempler la gloire du Très-haut, ni soutenir l'éclat de sa grandeur. Or la foi lui retrace toute cette gloire ; & à cette grandeur divine, l'humilité lui fait opposer toute sa petitesse. Dans cette comparaison, plus Dieu lui paroît grand, plus elle se voit petite & abjecte. Hé ! Seigneur, qu'êtes-vous, & que suis-je ? Qu'êtes-vous : Dieu de l'univers ; & que suis-je moi : ver de terre, cendre & poussière ? Delà cette frayeur qui la saisit ; & dans ce saisissement, dans cette sainte frayeur, laisse-t-elle un moment ses sens se distraire & s'égarer ? Le respect le plus profond les retient tous, & tandis qu'elle s'abîme intérieurement, &, pour ainsi parler, qu'elle se concentre toute entière au-dedans d'elle-même, on diroit au dehors qu'elle est immobile & sans action.

III. *Mais il se frappoit la poitrine.* Ce n'étoit pas en secret, mais publiquement. Il ne se contente pas de confesser à Dieu ses offenses ; mais pour lui en faire une réparation plus authentique, & pour en lever le scandale, il les con- *Sed percutiebat pectus suum.*

feſſe devant une nombreuſe aſſemblée. Car quand il ſe frappoit la poitrine à la vue de tout le monde, c'eſt comme s'il diſoit : j'ai péché, & j'en fais hautement l'aveu. Que cet aveu coûte à l'orgueil, & que c'eſt un grand triomphe pour l'humilité !

Nous péchons tous, & nous ſommes tous ſujets à faire des fautes. Tel eſt le malheur de la condition humaine, dans cette chair fragile dont nous ſommes revêtus, & c'eſt de quoi les Saints gémiſſoient, & ce qui leur faiſoit demander à ſortir de cette vie. Mais ſi nous ſommes tous pécheurs, c'eſt du reſte un avantage qui n'eſt pas donné à tous, de reconnoître les fautes où nous tombons & d'en convenir de bonne foi, ſoit devant Dieu dans le fond de la conſcience, ſoit devant les hommes ſelon les conjonctures & les occurrences. Il y a des eſprits altiers, & tellement préoccupés de tout ce qu'ils penſent, de tout ce qu'ils diſent, de tout ce qu'ils font, qu'ils ſe croyent en quelque ſorte impeccables. Il ſemble qu'ils ſoient infaillibles dans toutes leurs paroles, & irrépréhenſibles dans toutes leurs actions. Du moins ont-ils toujours des prétextes pour ſe perſuader que la

raiſon eſt de leur côté, qu'ils jugent bien des choſes, qu'ils parlent bien, qu'ils agiſſent bien, & que ce ſeroit très-injuſtement qu'on voudroit les cenſurer & les blâmer. D'autres ſont avec eux-mêmes de meilleure foi, & ne s'aveuglent point aſſez pour ne pas remarquer dans les rencontres en quoi ils manquent, & ce qu'il y a dans leur procédé de défectueux & de condamnable. Ils ſe rendent ſur cela, à leur propre tribunal, toute la juſtice qu'ils méritent, & ils ne peuvent ignorer qu'ils ſe ſont mépris en telle affaire, qu'ils ſe ſont engagés mal-à-propos, qu'ils ont fait une fauſſe démarche, qu'il leur eſt échappé une propoſition erronée, qu'ils ont embraſſé un mauvais parti, en un mot qu'ils ont tort. Ils le voyent, mais de s'en déclarer, mais de dire avec ingénuité, je me ſuis trompé, je ſuis en faute, je me rétracte, ou je me repens; ce ſont des termes que l'orgueil ne connoît point. Plutôt que de les prononcer, on s'obſtine à ſe défendre: bien ou mal, il n'importe. On a mille ſubtilités toutes prêtes & mille faux fuyans, on ne paſſe condamnation ſur rien, & en voulant ſe diſculper & ſe tirer d'embarras, on ne fait que s'embarraſſer da-

vantage, & qu'ajouter à la faute qu'on a commise, de nouvelles fautes; ou à l'erreur qu'on a avancée, de nouvelles erreurs.

Or un des plus heureux effets de l'humilité, c'est d'éclairer les uns & de les guérir des préjugés avantageux dont ils sont prévenus en leur faveur; & une de ses plus belles victoires, c'est de fléchir l'obstination des autres, & de leur faire surmonter le penchant naturel qu'ils ont à soutenir tout ce qui vient de leur part & à l'excuser. Car si l'humilité est clair-voyante, si elle est ingénieuse, c'est à découvrir dans nous jusqu'aux fautes les plus légères, & même à les grossir & à les exagérer, bien loin de les pallier à nos yeux & de nous les déguiser. Un homme humble n'a point de peine à porter la Sentence contre lui-même, & n'a point de juge plus sévere qu'il l'est de lui-même. Tout ce qu'il fait, il croit ne le faire que d'une manière imparfaite, & jusques dans les œuvres les plus saintes il trouve toujours quelque chose à reprendre. Qu'est-ce donc toutes les fois qu'il lui arrive, comme il arrive aux plus justes, de manquer & de faillir véritablement en quelque point? Cherche-t-il à étouffer le

remords qu'il en ſent ; diſpute-t-il là-deſſus avec ſa conſcience, & s'efforce-t-il de répondre aux reproches de ſon cœur par des juſtifications étudiées ? Imagine-t-il des circonſtances qui rendent ſa chûte moins griéve ? Dit-il que c'eſt ſurpriſe & inadvertance, que c'eſt légéreté & une vivacité pardonnable, que c'eſt une bagatelle ? l'humilité lui fait prendre bien d'autres ſentimens. Tout ce qui eſt offenſe de Dieu ou offenſe du prochain, toute faute de quelque nature qu'elle ſoit, eſt un crime dans ſa perſonne. C'eſt une tache dont il ſe repréſente toute la laideur ; & en la conſidérant, il n'eſt attentif qu'à ne paſſer pas un ſeul trait de ſa difformité. Au lieu donc de prétendre ſe diſculper en aucune ſorte, il eſt le premier & le plus zélé à s'accuſer en la préſence de Dieu : heureux dans la douleur que lui cauſent les fautes dont il s'accuſe, d'en tirer au moins cet avantage, d'avoir de quoi s'humilier de plus en plus, & de quoi concevoir pour lui-même un plus profond mépris.

Auſſi eſt-ce par-là que les Saints ſont parvenus à un tel degré d'humilité, que tout Saints & grands Saints qu'ils étoient, ils s'eſtimoient les plus grands

pécheurs du monde. Témoin S. François, d'Assise qui disoit que sur la terre il ne connoissoit point de plus méchant homme que lui. Témoin Saint Bernard, qui s'appelloit la chimère de son siécle, voulant faire entendre que dans la profession religieuse qu'il avoit embrassée, il n'étoit rien moins que Religieux. Témoin une infinité d'autres. Mais comment avoient-ils d'eux-mêmes de pareilles idées? N'étoit-ce point là de ces façons de parler qui ne sont que dans la bouche? Pensoient-ils comme ils s'exprimoient, & le pouvoient-ils? Leurs sentimens ne démentoient point leurs expressions : ils sçavoient quelles graces ils avoient reçues de Dieu, & que ces graces particulières & si abondantes étoient autant d'obligations de s'attacher à lui plus étroitement & de le servir avec plus de fidélité & plus de zèle. Ils sçavoient que plus ils étoient redevables à Dieu, plus ils devenoient coupables, ou en négligeant d'accomplir une seule de ses volontés, fût-ce dans le sujet le moins important, ou en manquant d'acquérir un seul degré de la perfection à laquelle il les appelloit. Ils se persuadoient que le plus grand pécheur, s'il eût été prévenu de

Dieu

Dieu comme eux, en eût beaucoup mieux profité, & qu'il auroit mille fois plus glorifié Dieu qu'ils ne le glorifioient. Ils étoient également convaincus que d'eux-mêmes ils n'étoient que péché, & que si Dieu les eût livrés à la corruption de leur cœur, il n'y eût point eu de pécheurs plus perdus & plus abandonnés à tous les vices. De cette sorte, n'attribuant qu'à Dieu tout le bien qui étoit en eux; & s'attribuant à eux-mêmes tout le mal qu'ils avoient commis ou qu'ils étoient capables de commettre, ils concluoient qu'il n'y avoit personne à qui ils eussent droit de se préférer, ni personne au-dessous de qui ils ne dussent même s'abaisser.

L'humilité ne s'en tient pas encore là; mais elle va plus avant. Ce qu'elle nous fait penser de nous-mêmes, elle nous le fait avouer avec ingénuité, quoique toujours avec discrétion & avec prudence. Une mauvaise honte ne nous retient point alors; elle ne nous opiniâtre point à soutenir notre sens & notre conduite; elle ne nous engage point dans des contestations qui ne finissent jamais, & que notre docilité pourroit terminer dans un moment; elle ne nous précipite point d'égaremens en égare-

mens par une répugnance insurmontable & une inflexible résistance à céder & à se rendre. On se soumet sans difficulté, on souscrit à son arrêt, on le ratifie ; & par cette soumission, droite, sage, chrétienne, on efface tout, on le répare, & l'on se remet dans la bonne voie.

C'est delà même que l'humilité est sur-tout une disposition si nécessaire pour la confession des péchés dans le Tribunal de la pénitence. Combien de pécheurs & de pécheresses n'ont pas le courage de réveler leur état à un Confesseur, & de lui faire connoître les desordres où la passion les a entraînés ? Ils voudroient se vaincre là-dessus, mais il semble qu'ils ne le puissent : tant ils sont dominés par la crainte qui les arrête. Ils laissent donc couler les années entières sans approcher du Sacrement ; ou si malgré eux ils en approchent par certaines considérations, ce n'est que pour le profaner par des confessions imparfaites & dissimulées. Avec plus d'humilité qu'ils s'épargneroient de troubles, d'incertitudes, de combats, de remords, d'abus, de sacriléges ! L'humilité leur ouvriroit le cœur, leur délieroit la langue, leur feroit subir

une confusion salutaire, & seroit ainsi le principe de leur réconciliation avec Dieu & de leur justification. Quand elle n'auroit point d'autre avantage, ne nous suffiroit-il pas pour la chérir singuliérement, & pour l'estimer comme une des vertus les plus importantes, non-seulement dans toutes les conditions du monde chrétien, mais dans le Cloître même & la retraite religieuse? Car dans la retraite religieuse & jusques dans le Cloître, comme par-tout ailleurs, il peut arriver quelquefois qu'on ait à déclarer aux Ministres de la pénitence d'étranges foiblesses, & qu'on se trouve obligé de former contre soi-même des accusations qui doivent coûter infiniment à notre orgueil.

IV. *Mon Dieu, soyez-moi propice, à moi qui suis un pécheur.* C'est ce que disoit le Publicain, & c'est toute la prière qu'il faisoit. Prière courte, mais pleine de foi, & animée de cette confiance à laquelle Dieu ne refuse rien. Il sçait, ce vrai pénitent, qu'il est un pécheur; mais il sçait aussi que Dieu est encore plus miséricordieux. Le souvenir de ses péchés le confond, mais il ne le décourage point, parce qu'il ne lui ôte point le

Dicens: Deus, propitius esto mihi peccatori.

souvenir des miséricordes divines. Dans la vue de ses miséricordes infinies, ah! s'écrie-t-il, *soyez-moi propice, à moi qui suis un pécheur!* Pour engager Dieu à lui être propice, comme il lui demande, il devoit, à ce qu'il paroît, omettre cette qualité de pécheur; mais au contraire, c'est justement parce qu'il reconnoît en qualité de pécheur ne mériter aucun pardon de la part de Dieu, qu'il mérite que Dieu lui pardonne & lui pardonne tout.

Exemple d'une grande instruction, & d'une grande consolation pour tout ce qu'il y a de pécheurs. Ils se sont retirés de Dieu, & Dieu les rappelle. Ils se sont tournés contre Dieu, & Dieu leur tend les bras pour les rapprocher de lui, & pour se rapprocher d'eux. Depuis long-tems ils se sont endurcis contre les saintes impressions de l'Esprit de Dieu, & Dieu néanmoins les attend encore, & est prêt à les recevoir. Qu'ont-ils donc à faire? C'est d'aller en effet à Dieu, & de lui dire avec la même confiance que le Publicain, avec le même sentiment de contrition & la même humilité: *Seigneur, soyez-moi propice.* Je me suis égaré, j'ai quitté vos voies, le penchant m'a entraîné & préci-

pité d'abîme en abîme, le poids de mes habitudes m'accable, la multitude & la griéveté de mes offenſes m'effraie : mais, mon Dieu, c'eſt pour cela même que j'ai recours à vous, & que je vous conjure de m'être propice, *à moi qui ſuis un pécheur.* Oui, Seigneur, je le ſuis & je l'ai été juſqu'à préſent ; il n'eſt que trop vrai : mais plus je l'ai été, plus vous ferez éclater les richeſſes de votre miſéricorde en l'exerçant ſur moi. Tant de péchés pour leſquels vous pouviez me perdre, & que vous voudrez bien me remettre, ſerviront à faire voir combien vous êtes bon & indulgent. Vous me ſauverez ; & dans ce ſalut dont je vous ſerai redevable, vous trouverez votre gloire, au même tems que j'y trouverai mon précieux intérêt. Dans cette eſpérance je me tiens à vos pieds, je leve les mains vers vous, je vous réclame & je ne me laſſe point de vous redire : *Seigneur, ſoyez-moi propice, à moi qui ſuis un pécheur* : je dis, *à moi qui ſuis un pécheur,* mais qui ne veux plus l'être, mais qui ai horreur de l'être, mais qui gémis amérement de l'avoir été, & qui dès-là ceſſe de l'être. Car tel eſt le ſentiment de mon cœur, & ſans cette diſpoſition je ne pourrois rien me pro-

mettre de vous : mais avec ce cœur contrit, avec ce cœur humilié, avec ce cœur déterminé à tout ce qu'il vous plaira de m'ordonner désormais, & à tout ce qui vous est dû pour une juste satisfaction, j'ai de quoi vous toucher, ô mon Dieu, & j'ose compter que *vous me serez propice, à moi qui suis un pécheur.*

Au reste, ce seroit un orgueil & une illusion, de croire que cette prière ne convient qu'à des pécheurs scandaleux, qui par état & par un libertinage habituel & déclaré, se sont abandonnés au vice, & ont mené une vie licentieuse & déréglée. Il n'y a point d'ame si sainte qui ne doive se l'appliquer, & ce sont même les plus saintes ames qui en usent plus souvent & plus affectueusement, parce que ce sont les plus humbles. Quoi qu'il en soit, un des plus solides exercices du Christianisme en toutes sortes de professions, & pour toutes sortes de personnes, est de s'exciter chaque jour à une vive douleur de ses péchés, & de la renouveller par de fréquens actes de repentir. On ne manque point de matière pour cela, ou plutôt on en a que trop ; c'est-à-dire, on a que trop de péchés dont la conscience est chargée devant Dieu, &

dont on ne peut s'assurer d'avoir obtenu la rémission. Péchés griefs qui ont donné la mort à l'ame, & péchés plus légers dans leur espece, mais toujours très-dangereux; péchés d'action, & péchés d'omission; péchés d'ignorance, de négligence, de fragilité, & péchés de malice & d'une pleine volonté; péchés certains & péchés douteux; péchés personnels, & péchés d'autrui; péchés de la jeunesse, & péchés actuels & présens : en voilà plus qu'il ne faut pour avoir lieu de s'écrier à toutes les heures de la journée, & à toute occasion : *Mon Dieu, soyez moi propice, à moi qui suis un pécheur.* On le dit partout & en tout tems, le matin, le soir, avant le repos de la nuit, au reveil; de cœur, de bouche, au pied de l'Autel, dans le secret de l'oratoire, en public, en particulier, entrant, sortant, marchant, travaillant, agissant. Plus on a fait de progrès dans l'humilité, plus on le répare, parce qu'on se croit plus digne de la colère du Ciel, & qu'on sent plus le besoin où l'on est de l'appaiser. On n'a point de sujet plus ordinaire de ses entretiens intérieurs avec Dieu; & sans chercher toujours des points de méditation si relevés & si subtils, on em-

ploie quelquefois tout le cours d'une oraiſon à repaſſer en ſoi-même ces paroles, à les pénétrer, à les goûter, à les prononcer : *mon Dieu, ſoyez-moi propice, à moi qui ſuis un pécheur.*

Deſcendit hic juſtificatus in domum ſuam ab illo : quia omnis qui ſe exaltat, humiliabitur, & qui ſe humiliat, exaltabitur.

V. *Celui-ci s'en retourna juſtifié dans ſa maiſon, tout au contraire de l'autre. Car quiconque s'éleve ſera humilié ; & quiconque s'humilie, ſera élevé.* Nous l'avons déja remarqué avec S. Chryſoſtôme, & dans un ſens c'eſt une maxime conſtante, qu'un pécheur humble vaut mieux, malgré tous les péchés dont il eſt coupable, qu'un juſte orgueilleux avec toutes les vertus & toutes les bonnes œuvres qu'il pratique. Car l'humilité du pécheur lui attire des graces qui le convertiſſent & l'élevent à l'état de juſte ; & l'orgueil du juſte l'expoſe, par un châtiment de Dieu, à des chûtes qui le pervertiſſent, & le réduiſent à l'état de pécheur. Nous en voyons la preuve dans le Phariſien condamné, & le Publicain juſtifié. L'un & l'autre vérifient parfaitement cet oracle du Saint-Eſprit, que Dieu *réſiſte aux ſuperbes, & qu'il ſe communique aux humbles, & leur fait part de ſes plus riches dons.* Dons céleſtes par où il les éclaire, il leur décou-

Jac. 4. 6.

vre ſes voies, il les ramene de leurs égaremens, il les perfectionne, il les ſanctifie. Nous ne devons donc pas nous étonner, conclut S. Auguſtin, que Dieu ait pardonné au Publicain, puiſqu'il ne ſe pardonnoit pas à lui-même, & qu'il s'humilioit en ſe reconnoiſſant pécheur. Il s'éloignoit de l'Autel; mais plus il ſembloit par humilité s'éloigner de Dieu; plus Dieu par ſa miſéricorde s'approchoit de lui. Il n'oſoit lever les yeux, & voilà pourquoi Dieu attachoit ſur lui ſes regards, & l'écoutoit plus attentivement & plus favorablement. Il ſe frappoit la poitrine, comme ayant mérité les plus rudes coups de la juſtice de Dieu, & ſes plus rigoureuſes vengeances; & c'eſt pour cela même que Dieu le raſſuroit, le fortifioit, & répandoit dans ſon ame les plus douces conſolations.

Ainſi Dieu en a-t-il uſé de tout tems: car il eſt maître de ſa grace, & il la donne d'autant plus volontiers aux humbles, qu'ils en retiennent ſeulement le fruit & lui en rendent toute la gloire; au lieu que l'orgueilleux, voulant en retenir la gloire, en perd tout le fruit & n'en retire nul avantage. Ainſi Achab, ce Roi ſacrilége, impie, idolâtre, ce Roi

barbare & homicide, ce Roi vendu au péché & à l'objet de la haine de Dieu, dès qu'il s'humilia, devint un objet de complaisance aux yeux du Seigneur : si bien que Dieu, voulant en quelque sorte s'en glorifier, disoit à son Prophète : N'*avez-vous pas vu Achab couché par terre, suppliant & soumis ? Or parce qu'il s'est abaissé devant moi, je l'épargnerai, & je ne ferai point tomber sur sa personne les maux dont il étoit menacé.* Ainsi Nabuchodonosor avoit abusé de sa puissance, & s'étoit élevé contre Dieu : Dieu l'humilie, le réduit à la condition des bêtes, l'oblige de manger l'herbe qui croît dans la campagne : mais enfin sept ans écoulés dans un état si vil & si misérable, ce Prince profitant de son humiliation, revient à lui, rend hommage au Dieu du Ciel, & Dieu le rétablit sur le trône, lui donne un régne plus florissant que jamais, & le remplit des sentimens les plus religieux. Ainsi le Sauveur des hommes a-t-il tant de fois opéré des miracles de miséricorde & de grace en faveur de ceux qui se sont adressés à lui avec humilité. C'est par-là que la Cananéenne obtint, non-seulement la guérison de sa fille, mais la guérison de son ame. C'est par-

3. *Reg.* c. 21.

là que ce Seigneur de l'Evangile obtint, outre la santé de son serviteur, sa conversion à la foi, & celle de toute sa maison. C'est par-là que Magdelaine, cette fameuse pécheresse, & cette pénitente aussi célèbre, obtint l'entière abolition de tous les déréglemens de sa vie, & qu'elle parvint à un degré si éminent de sainteté.

Heureux donc les humbles de cœur, parce que Dieu les comblera de ses bénédictions, & qu'il les élevera : mais par une régle toute opposée, malheur aux ames hautaines & présomptueuses, parce que Dieu les confondra, & qu'il les rejettera. Ce que le Fils de Dieu est venu particuliérement nous enseigner, c'est l'humilité ; & en quoi par-dessus tout il s'est proposé à nous comme notre modèle, c'est dans la pratique de l'humilité. Il ne nous a pas dit, apprenez de moi à faire des œuvres extraordinaires & toutes miraculeuses, à chasser les démons, à délivrer les possédés, à guérir les malades, à ressusciter les morts ; mais *apprenez*, nous dit-il, *que je suis doux & humble.* Leçon générale ; car l'humilité est une vertu propre à tous les états. Propre aux Grands, afin qu'ils ne se laissent point

Matth. 11. 29.

infatuer de leur grandeur, & qu'ils n'oublient point Dieu en s'oubliant eux-mêmes. Propre aux petits, afin qu'ils se contentent d'une vie obscure, & qu'ils sçachent se contenir & se sanctifier dans la dépendance où le Ciel les a fait naître. Propre aux pécheurs, afin qu'ils subissent avec moins de peine toutes les rigueurs de la pénitence, & qu'ils se soumettent plus aisément à toutes les réparations qu'elle exige d'eux, tant envers Dieu qu'ils ont deshonoré, qu'à l'égard du prochain qu'ils ont scandalisé. Propre aux justes, afin que leurs travaux ne leur soient pas inutiles, & qu'une vaine complaisance ne leur enleve pas le trésor de mérites qu'ils amassent. Mais cette vertu si nécessaire par-tout, où la trouve-t-on? On voit encore dans le Christianisme, de la religion, de la dévotion, de l'assiduité à la prière, de la régularité, de la charité, du désintéressement même, & de la mortification; on y voit des confessions, des communions fréquentes, des aumônes, des visites des pauvres; mais où voit-on une vraie humilité? Formons-là dans nous avec le secours d'en-haut, & employons-y tous nos soins. La mesure de

nos abaiſſemens en ce monde ſera la meſure de notre gloire dans l'autre.

Solide & véritable grandeur de l'Humilité Chrétienne.

VOus êtes étrangement philoſophe, & quoique je ne doute en aucune manière du fonds de votre Chriſtianiſme, la propoſition que vous me fites il y a quelque tems au ſujet de l'humilité, ne m'édifia pas, & me parut, s'il faut vous le dire, bien payenne. Nous parlions de l'ambition, ſur-tout de l'ambition des gens de la Cour, qui ſacrifient tout à cette paſſion dont ils ſont poſſédés, & qui ſe repaiſſent toute leur vie d'honneurs & de fauſſes grandeurs. Je tâchois de vous inſpirer des ſentimens plus modeſtes, & je vous trouvois un peu trop occupé du deſir de vous avancer, & de faire une certaine figure dans le monde. Je ne condamnois pas abſolument la-deſſus une émulation raiſonnable; & vous accordant en apparence quelque choſe, pour ne vous pas rebuter d'abord par une morale trop relevée, je m'appliquois à

vous amener insensiblement aux principes de la religion, & aux maximes de Jesus-Christ. Mais tout d'un coup vous prîtes feu, & dans cette petite saillie dont je n'eus pas de peine à m'appercevoir, il vous échappa de dire d'un air assez vif, & même d'un ton assez haut, qu'après tout l'ambition étoit le caractère des ames nobles; qu'entre les passions c'étoit sans contredit la plus belle, ou du moins, la plus excusable dans un homme de quelque naissance; qu'elle élevoit le cœur, & que dans la vie il falloit un peu d'orgueil, pour sçavoir tenir son rang & se séparer du vulgaire : comme si vous eussiez voulu me faire entendre, que l'humilité, quoique sainte du reste & très-respectable, ne convenoit guères qu'à des ames étroites, & qu'à des esprits foibles & peu propres aux grandes entreprises. Car j'ai lieu de croire que c'étoit là votre pensée.

Nous sommes là-dessus, vous & moi, dans des opinions bien différentes; & quand j'examine à fond ce que c'est que la vertu d'humilité, en quoi elle consiste, sur quels principes elle est établie, par quelles régles elle se conduit, de quelles foiblesses elle nous

guérit, quelle supériorité elle nous donne au-dessus des idées communes, à quoi elle dispose & quelles victoires elle remporte; enfin ce qu'elle nous fait entreprendre, & ce qu'elle nous fait exécuter : quand, dis-je, j'envisage tout cela, je conclus bien autrement que vous, & je prétends qu'entre les vertus il n'en est point qui marque plus de solidité dans l'esprit, ni plus de fermeté dans l'ame que l'humilité; que bien loin de retrécir le cœur, elle l'élargit; que bien loin d'abattre le courage, elle le réhausse; que c'est un préservatif contre mille petitesses, contre mille indignités, & mille lâchetés qui sont si ordinaires dans l'usage du monde; que c'est une disposition aux plus grands desseins, & que par une constance inébranlable, elle sçait également les former & les accomplir. Voilà ce que j'appelle une vraie grandeur, & ce qui doit sans doute suffire pour vous détromper de l'erreur où vous semblez être.

Allons par ordre, s'il vous plaît, & pour mieux éclaircir le point dont il est question entre nous, expliquons d'abord les termes & donnons-en une notion juste. Car il est vrai qu'il y a une

timidité naturelle qui nous rend doux, dociles, soumis : qui nous retient dans les rencontres, & nous empêche de nous ingérer dans aucune affaire ; qui nous ferme la bouche & nous lie en quelque sorte les mains, lorsqu'il conviendroit d'agir, de se déclarer, de se défendre. Ce n'est point là humilité, mais pusillanimité, mais excès de crainte & défiance outrée de soi-même, qui n'a pour principe que le tempérament. Souvent même sous les dehors d'une humilité apparente, il y a dans cette pusillanimité beaucoup d'orgueil qui s'y mêle, & d'un orgueil puéril. Il faudroit parler dans l'occasion ; mais on se taît sans prononcer une parole, pourquoi ? parce qu'on craint de répondre mal-à-propos, & de s'exposer à la raillerie. Il faudroit prendre une résolution & la soutenir ; mais on se tient oisif & l'on demeure indécis, pourquoi ? parce qu'on a peur de ne pas réussir & d'avoir à essuyer la confusion d'un mauvais succès. Il faudroit résister, & maintenir ses prétentions, dès qu'elles sont raisonnables ; mais on céde, & l'on ne fait pas la moindre démarche, pourquoi ? par l'appréhension de succomber, & de donner ainsi plus d'avantage

ge à un concurrent. De sorte qu'on est humble ou qu'on le paroît, non par vertu, mais par une imperfection de la nature, & quelquefois par une fausse gloire.

Traitez cette espéce d'humilité comme il vous plaira, j'y consens, puisque ce n'est point celle dont je prends ici la défense. Sous le nom d'humilité j'entends une humilité purement évangélique & toute chrétienne, telle que le Fils de Dieu nous l'a enseignée, & telle que les Saints, après ce divin Maître, l'ont pratiquée. Je veux dire une humilité qui, par les lumières de la raison & de la religion, nous découvre notre néant & le fond de notre misère : Qui nous remplit par-là d'un saint mépris de nous-mêmes, & nous fait vivement comprendre que de nous-mêmes nous ne sommes rien, ni ne pouvons rien ; par conséquent que nous ne devons rien nous attribuer à nous-mêmes, hors le péché ; mais que nous devons tout rapporter à Dieu comme au souverain Auteur, & lui rendre gloire de tout : Qui selon le même sentiment & dans la même vue nous fait regarder avec indifférence toutes les distinctions & tous les honneurs du siécle,

parce qu'au travers de leur lustre le plus brillant, nous en découvrons l'illusion & la vanité, & que d'ailleurs nous sçavons qu'ils sont opposés à l'état de Jesus-Christ dans tout le cours de sa vie mortelle : Qui sans nous mesurer avec le prochain nous porte à l'honorer, à tenir volontiers au-dessous de lui le dernier rang, & à rester dans l'oubli, tandis que d'autres sont dans une haute estime & dans la splendeur : Enfin, qui ne comptant jamais sur elle-même, compte uniquement sur Dieu, mais avec une confiance d'autant plus ferme & plus assurée, qu'elle a des témoignages plus certains, qu'il prend plaisir à seconder les foibles, & qu'il aime à exercer sa miséricorde & sa toute-puissance en faveur des petits. Telle est, dis-je, l'humilité dont je parle, & que je conçois comme une des vertus la plus propre à former de grandes ames & à les perfectionner. Peut-être serez-vous obligé d'en juger ainsi vous-même, si vous voulez peser mûrement la chose, & entrer dans quelques réflexions.

I. Car prenez garde, je vous prie, & remarquez d'abord avec moi, de

quoi l'humilité nous délivre ; ce qu'elle corrige dans nous, ou de quoi elle nous préſerve. Perſonne n'ignore, & vous ne devez pas l'ignorer, quelles ſont les petiteſſes, pour ne pas dire les baſſeſſes, où l'ambition & l'orgueil nous réduiſent. Je ne ſçais ce que vous en penſez : mais moi je ne me figure point d'homme plus petit, ni d'ame plus vile, qu'un ambitieux qui ſe laiſſe dominer par la paſſion de s'agrandir, & qui veut par quelque voie que ce ſoit, la ſatisfaire ; ou qu'un orgueilleux qui s'infatue de ſes prétendues bonnes qualités, & ſe laiſſe poſſeder d'une envie demeſurée d'être applaudi & vanté dans le monde. Afin de vous en convaincre par vous-même, ſuivez-le en eſprit, & comme pas à pas, cet ambitieux, dans la route qu'il s'eſt tracée & qu'il ſe repréſente comme le chemin de la fortune. Eſt-il une démarche ſi humiliante où il ne s'abaiſſe, dès qu'il croit qu'elle peut le conduire à ſon terme ; & dans l'eſpérance de monter, à quoi ne deſcend-il point ? Eſt-il une complaiſance ſi ſervile où il ne s'aſſujettiſſe, pour s'inſinuer auprès de celui-ci & pour ſe concilier les bonnes graces de celui-là ? Eſt-il hauteurs, dé-

dains, rebuts qu'il n'eſſuie juſqu'à ce qu'il ſoit parvenu à engager l'un dans ſes intérêts & à ſe ménager la protection de l'autre ? Que d'aſſiduités, que de ſoupleſſes, que de flatteries, & ſi j'oſe ainſi m'exprimer, que d'infamies ! Il n'a honte de rien, pourvu qu'il puiſſe atteindre où il viſe & réuſſir dans ſes intrigues : & quelles intrigues ? ſouvent les plus criminelles & les plus lâches, où ſont violées toutes les loix de la bonne foi & de l'honneur ; où ſont employés l'artifice, la calomnie, la fraude, la trahiſon. Il en auroit horreur s'il n'étoit pas livré à la paſſion qui l'aveugle, & s'il en jugeoit de ſens raſſis. On en eſt ſaiſi d'étonnement & indigné, quand malgré les ſoins extrêmes qu'il apporte à tenir cachés tant de myſtères d'iniquité, on vient à connoître toutes ſes menées, & à percer le voile qui les couvroit. Dites-moi comment vous trouverez là cette nobleſſe de ſentimens, d'où nait, à vous en croire, l'ambition ?

Et d'ailleurs, faites quelque attention à toute la conduite de l'orgueilleux. Ce n'eſt pas pour la premiere fois que j'en parle ; & autant de fois qu'il y a lieu d'en parler, j'en reſſens toujours

un nouveau mépris. Tâchez de découvrir les différentes penſées qu'il roule dans ſon eſprit, ou plutôt toutes ſes imaginations également frivoles & folles. Examinez quel eſt le fonds, ou de ſes joies ſecrettes & de ſes vains triomphes, ou de ſes peines les plus vives & de ſes déplaiſirs les plus piquans. Eſt-il occupé d'autre choſe que de lui-même, de ſon mérite, de ſes talens? Eſt-il une avantage ſi léger dont il ne ſe prévale, & qui dans ſon idée ne lui donne ſur les autres une prééminence où il n'eſt pas aiſé de parvenir? Eſt-il rien de bien fait, ſi ce n'eſt pas lui qui l'a fait? & eſt-il rien de bien penſé, s'il n'eſt pas ſelon ſon ſens? Ajoutez ces témoignages favorables qu'il ſe rend perpétuellement & hautement à ſoi même; ces fades & ennuyeuſes vanteries, dont il fatigue quiconque veut bien l'écouter; cet amour de la louange, même la plus groſſiere; ce goût avec lequel il la reçoit & ce gré qu'il en ſçait, en ſorte qu'il ſuffit de le louer pour obtenir tout de lui: au contraire cette vivacité & cette délicateſſe ſur un mot qui peut l'offenſer; ces agitations où il entre, ces mélancolies où il tombe, ces jalouſies, ces amertumes de

cœur, ce fiel dont il se ronge; ces soupçons & ces ombrages qu'il prend d'un signe, d'une œillade, d'une parole jettée au hazard & sans dessein. En vérité qu'est-ce que cela; & pour omettre cent autres articles, je vous demande si vous comprenez rien de plus mince & de plus étroit, qu'une ame de cette trempe & un esprit disposé de la sorte?

Or voilà de quoi l'humilité chrétienne est le correctif le plus efficace & le plus certain. De toutes ces foiblesses il n'y en a pas une dont elle ne soit exempte, & qu'on puisse lui imputer. Qu'est-ce qu'un Chrétien vraiment humble? C'est un homme sage & réglé dans toutes ses vues, ou n'en ayant point d'autres que les vues de Dieu & de son adorable providence. Un homme droit dans toutes ses voies, & incapable de prendre aucunes mesures hors des loix de la fidélité la plus inviolable & de la plus exacte probité. Un homme désintéressé & religieux dans ses abaissemens volontaires, ennemi de la flatterie & de toute sujétion mercenaire & forcée. Un homme équitable dans ses jugemens; sans prévention, sans envie; reconnoissant le

mérite par-tout où il eſt, & ſe faiſant un devoir de le révérer & de l'exalter même à ſon propre préjudice. Un homme indépendant de tous les reſpects humains & des vaines opinions du monde, parce qu'il ne cherche point à plaire au monde & qu'il le compte pour rien. Dès-là toujours égal, dans l'humiliation comme dans l'élévation, dans le blâme & dans la louange, dans la bonne & la mauvaiſe réputation : ſoutenant l'une & l'autre avec une tranquillité inaltérable ; ne ſe laiſſant, ni éblouir par l'éclat d'une vie agiſſante & comblée d'éloges, ni contriſter par l'obſcurité d'une vie abjecte & inconnue. Dès-là encore & par la même conſéquence, un homme patient dans les injures, les pardonnant de cœur, plutôt prêt à faire des avances & à prévenir, qu'à exiger de juſtes ſatisfactions : du reſte, plein de retenue, de modeſtie dans ſes entretiens, dans toutes ſes manieres ; ne diſant rien de ſoi, ſi ce n'eſt pour ſe déprimer & pour s'avilir ; honnête, affable, paiſible ; ne conteſtant avec perſonne, ne voulant jamais l'emporter ſur perſonne : & tout cela par des motifs ſupérieurs & divins malgré les révoltes de la nature & ſon

extrême sensibilité. Observez bien tous ces traits, & j'ose ne promettre que vous conclurez avec moi qu'un homme de ce caractere doit être inconteſtablement réputé pour un grand homme. Mais reprenons.

Un homme ſage & réglé dans toutes ſes vues : c'eſt-à-dire, un homme qui s'en tient préciſément à ce qu'il eſt ſelon l'ordre du Ciel, & n'aſpire point au-delà ; qui ne s'abandonne point à une ardeur inſenſée de croître, mais ſe renferme dans les bornes qu'il a plû à Dieu de lui marquer ; qui dit comme David : *Seigneur, mon cœur ne s'eſt point élevé, je ne me ſuis point évanoui dans mes penſées ni dans mes deſirs, & je n'ai point porté mes regards au-deſſus de moi.* Ce n'eſt pas qu'il ſoit tout-à-fait à couvert des atteintes d'une ſecrette ambition. L'orgueil qui nous eſt ſi naturel, veut toujours faire de nouveaux progrès, & d'un degré paſſer à un autre ; il y a même des tems, des conjonctures, où la tentation eſt difficile à vaincre : mais l'humble chrétien ſçait la réprimer, ſçait la ſurmonter, & par une ſainte violence ſe rendre maître d'une paſſion dont l'empire néanmoins eſt ſi étendu. Il eſt ce que Dieu l'a fait naître, ce que Dieu veut

Pſ. 130. 1.

veut qu'il soit : cela suffit, & que lui faut-il davantage ? Si dans le cours des années la Providence l'appelle à quelque chose de plus, il la laisse agir, & attend en paix qu'elle se déclare. Jusques-là nul empressement, nulle inquiétude : point d'autre soin que de vivre selon Dieu dans son état, & de fournir saintement sa carrière. Dans une telle modération, qu'il y a déja de force ; & pour s'y maintenir, qu'il y a de combats à livrer & de victoires à remporter sur soi-même.

Un homme droit dans toutes ses voies. C'est une suite immanquable de la disposition où il est de ne marcher que dans les voies de Dieu, & de ne s'en écarter jamais. Ne voulant rien être que selon le gré de Dieu, & de lui-même ne prétendant à rien autre chose, il n'a pour son avancement propre, ni projets à conduire, ni moyens à imaginer, ni ressorts à faire jouer : d'où il s'ensuit qu'il n'a besoin ni de parties, ni d'industries, ni de surprises. Il suit toujours une même ligne, & va toujours son chemin, sans détours & sans déguisemens. D'ailleurs instruit des maximes de l'Evangile qui est la vérité même, il n'a garde, en

quelque rencontre que ce soit, d'avoir recours au mensonge que l'Evangile condamne; & libre de tout desir de se pousser qui pourroit le séduire & le corrompre, il est bien éloigné de mettre en œuvre de criminelles pratiques dont il voit toute l'imposture & toute la honte.

Un homme religieux & désintéressé dans ses abaissemens volontaires. Car il y a une humilité prétendue qui n'a de l'humilité que les apparences, & il y a de feints abaissemens qui ne consistent qu'en fausses démonstrations & des dehors trompeurs. Souvent le mondain s'humilie, il s'abaisse : mais pourquoi? je l'ai dit & je le répéte, c'est par une fragile espérance, c'est par une flatterie basse, c'est par un vil & sordide esclavage. La religion inspire au chrétien humble, jusques dans ses soumissions les plus profondes, bien plus de générosité & plus de dignité. Il rend honneur au prochain : il a pour le prochain toute la déférence, tous les ménagemens, & tous les égards possibles; il ne refuseroit pas, s'il le falloit, de ramper sur la poussiere & sous les pieds du prochain : mais en cela qu'est-ce qu'il envisage? est-ce l'homme? non

certes, puisqu'il n'attend ni ne veut rien de l'homme : mais dans l'homme il n'envisage que Dieu. C'est à Dieu qu'il obéit en obéissant à l'homme : c'est à Dieu qu'il offre son encens en rendant hommage à l'homme ; c'est devant Dieu qu'il se prosterne en s'inclinant devant l'homme : Dieu est le seul objet de son culte, comme il en doit être l'unique récompense.

Un homme équitable dans ses jugemens : & voici, j'ose le dire, un des plus nobles efforts de l'humilité. Parce que nous sommes ordinairement préoccupés, soit en notre faveur par notre amour propre, soit contre le prochain par une maligne envie, on ne peut guères compter sur l'équité des jugemens que nous portons, ou de nous-mêmes, ou des autres. Mais par une régle toute contraire, parce que l'humble chrétien est dégagé de ces préventions qui nous aveuglent, il est beaucoup plus en état de juger sainement ; & comme il ne sçait point dissimuler ni trahir la vérité qu'il connoît, il parle selon qu'il pense, & communément il pense bien. Si donc il s'agit de lui-même, il ne cherche point à se faire valoir au-delà de son prix ; & s'il est

queſtion du prochain, il lui fait une juſtice entière, & bien loin de vouloir le rabaiſſer ni obſcurcir ſes avantages, il eſt le premier à les publier.

Nous en avons dans l'Evangile un exemple des plus célèbres, & quiconque examinera bien la conduite de Jean-Baptiſte à l'égard de Jeſus-Chriſt, y trouvera une bonne foi, & dans cette bonne foi un caractère de grandeur, qu'on ne peut aſſez admirer. Jean prêchoit aux peuples la pénitence; toutes les rives du Jourdain retentiſſoient du bruit de ſon nom; on s'aſſembloit en foule auprès de lui, & il s'étoit fait une nombreuſe Ecole, qui le ſuivoit & recevoit ſes enſeignemens comme des oracles. Jamais crédit ne fut à un plus haut point. Mais après tout, Jean-Baptiſte n'étoit que le précurſeur du Meſſie, & il n'avoit été envoyé qu'en cette qualité. Auſſi eſt-ce à cette qualité ſeule que ſe borne toute l'idée qu'il a de lui-même, & qu'il en donne à ces députés qui de la part de la Synagogue viennent l'interroger pour ſçavoir qui il eſt? *Etes-vous le Chriſt?* lui demandent-ils; *êtes-vous Elie? êtes vous Prophète?* Que l'occaſion étoit délicate pour un homme qui eût été

Joan. c. 1. 21.

moins humble ! Mais à ces demandes il répond simplement & sans hésiter, qu'il n'est ni le Christ, ni Elie, ni Prophète. *Qui êtes-vous donc ?* repliquent ces Envoyés : *Je suis*, leur dit-il, *la voie de celui qui crie dans le desert, préparez le chemin au Seigneur ;* voilà tout ce que je puis vous apprendre de moi. 23.

Ce n'est point encore assez : mais la même équité qui le fait juger si modestement de lui-même, lui fait rendre à Jesus-Christ, en cette rencontre & en toutes les autres, le plus juste & le plus glorieux témoignage. Il annonce aux Députés de Jerusalem la venue de ce Messie : *Il est au milieu de vous ; mais vous ne le connoissez point. C'est lui qui doit venir après moi, qui est avant moi, & dont je ne suis pas digne de délier les souliers.* Il s'écrie en le voyant & l'appelle le Sauveur des hommes : *Voilà l'Agneau de Dieu ; voilà celui qui efface les péchés du monde.* Il fait plus : quand ses disciples s'appercevant que l'Ecole de leur maître commençoit à décheoir, & que celle de Jesus-Christ s'établissoit de jour en jour & s'accréditoit, témoignoient là-dessus quelque jalousie, il leur déclare que désormais ils doivent s'attacher à ce nouveau maître ; il les lui envoye : car *Ib.* 26.

Joan. 3. 30. *c'eſt à lui de croître*, conclut-il, *& à moi de diminuer.* Qu'on me diſe s'il eſt rien de plus grand qu'un tel procédé, & ſi ce n'eſt pas ainſi que penſent les plus ſolides eſprits, & les cœurs les mieux placés ?

De tout cela il eſt aiſé de comprendre comment un chrétien humble eſt indépendant de tous les reſpects humains, & des vaines opinions du monde, dès-là qu'il ne ſe ſoucie ni de l'eſtime du monde, ni de ſa faveur, & qu'il peut dire comme l'A-

1. Cor. 4. 3. pôtre : *Pour moi, il m'importe peu que vous me jugiez, vous ou quelque autre homme que ce ſoit : je n'ai qu'un Juge*, à proprement parler, *& ce Juge c'eſt Dieu* : Comment il garde toujours la même égalité d'ame, & la même paix au milieu de toutes les viciſſitudes où il eſt expoſé, puiſque ni l'une ni l'autre fortune ne fait impreſſion ſur lui. Comment il endure les plus mauvais traitemens, avec une patience à l'épreuve de tout ; parce qu'il n'y a point d'outrages dont il ne ſe croie digne, & que d'ailleurs il acquiert par-là plus de reſſemblance avec le ſacré modèle qu'il fait gloire d'imiter, & qui lui eſt propoſé dans la perſonne adorable de ſon Sauveur. Com-

ment on ne l'entend jamais faire parade de ſes bonnes œuvres, vanter ſes prétendus exploits, étaler en de longs récits, les affaires où il a eu part, & de quelle manière il s'y eſt comporté; cenſurer celui-ci, railler de celui-là, entrer continuellement en diſpute & s'ériger en homme habile & important. Comment au contraire on le voit à toute occaſion, ſe tenir, autant qu'il peut, à l'écart, uſer de réſerve, donner à chacun une attention favorable, approuver, excuſer, tourner les choſes en bien, & devenir ainſi du meilleur commerce, & de la ſociété la plus aimable. Voilà, dis-je, ce qu'on ne doit point avoir de peine à comprendre; & voilà par où la même humilité qui nous abaiſſe, ſert à nous relever. Comme donc l'Eccléſiaſtique a dit, *plus vous êtes grand, plus vous devez vous humilier*, je ne fais nulle difficulté de renverſer la propoſition; & ſans altérer en aucune ſorte cette divine parole, j'ajoute: *plus vous vous humilierez, plus vous ſerez grand.* *Eccl. 3. 20.*

II. Mais n'en demeurons pas-là: car il s'agit préſentement de ſçavoir, ſi l'humilité n'eſt point un obſtacle aux grandes actions, & à certaines entrepri-

ſes où il faut de la magnanimité & une réſolution que rien n'ébranle. La raiſon de douter eſt, que l'humilité a pour fondement la connoiſſance de notre foibleſſe & une conviction actuelle & habituelle de notre inſuffiſance : d'où viennent les bas ſentimens, & la défiance que l'on conçoit de ſoi-même. Un homme véritablement humble eſt perſuadé qu'il n'eſt rien, qu'il ne peut rien, & que de ſon fonds il n'eſt bon à rien. Or dans cette perſuaſion il n'eſt pas naturel qu'il forme des projets au-deſſus de lui, ni qu'il veuille s'engager en des miniſtères & des fonctions qui demandent des talens rares & ſinguliers. Cela ne paroît pas naturel ; mais il n'en eſt pas moins vrai, ſelon le mot de ſaint Leon, que *rien n'eſt difficile aux humbles ;* qu'il n'y a point de ſi vaſte deſſein dont l'exécution les étonne ; qu'ils ſont capables de tout oſer & d'affronter tous les périls avec l'aſſurance la plus ferme, & l'intrépidité la plus héroïque ; que plus ils ſe croient foibles, plus en même tems ils s'eſtiment forts ; & que plus ils ſe défient d'eux-mêmes, plus ils ſentent redoubler leur zèle, & portent loin leurs vues. Sont-ce là des paradoxes ? ſont-ce des vé-

rités ? Je prétends qu'il n'eſt rien de plus réel, que ces merveilleux effets de l'humilité chrétienne ; je prétends que c'eſt à quoi elle nous diſpoſe, & ce qu'elle produit en nous. Je vais vous développer ce myſtère, & voici comment nous devons l'entendre.

Car autant qu'un chrétien humble ſe défie de lui-même, autant il ſe confie en Dieu ; moins il s'appuie ſur lui-même, plus il s'appuie ſur Dieu. Or il ſçait que rien n'eſt impoſſible à Dieu. Il ſçait que Dieu prend plaiſir à faire éclater ſa gloire dans notre infirmité, & que c'eſt aux plus petits, dès qu'ils ont recours à lui, qu'il communique ſa grace avec plus d'abondance. Muni de ces penſées, & comme revêtu du pouvoir tout-puiſſant de Dieu même, eſt-il rien déſormais de ſi laborieux & de ſi pénible, rien de ſi ſublime & de ſi grand, dont il craigne de ſe charger, & dont il déſeſpere de venir à bout ? Que Dieu l'appelle, il n'héſitera pas plus que le Prophète Iſaïe, à lui répondre, *me voici, Seigneur, envoyez-moi.* Que Dieu en effet l'envoye, il ira partout. Il ſe préſentera devant les Puiſſances du ſiécle, il entrera dans les Cours des Princes & des Rois, il leur annoncera les ordres du

Iſaï. 6. 8.

Dieu vivant, & ne sera touché, ni de l'éclat de leur pourpre ni de leurs menaces, ni de leurs promesses. Il plantera, selon les expressions figurées de l'Ecriture, & il arrachera; il bâtira, & il détruira; il amassera, & il dissipera.

Quelle espéce de prodige, & quel admirable accord de deux choses aussi incompatibles, ce semble, que le sont tant de défiance d'une part, & de l'autre tant de confiance & de force! Car au milieu de cela le même homme qui agit si délibérément & si courageusement, ne perd rien de son humilité: c'est-à-dire qu'il conserve toujours le souvenir de sa foiblesse; qu'il se regarde toujours comme un serviteur inutile, comme un enfant; qu'il dit toujours à Dieu dans le même sentiment que Jérémie: *Ah! Seigneur, mon incapacité est telle, que je ne puis pas même prononcer une parole.* Non, il ne le peut de lui-même & par lui-même: mais tandis qu'il en fait la confession la plus affectueuse & la plus sincère, il n'oublie point d'ailleurs ce que lui apprend le Docteur des nations, qu'il *peut tout en celui qui le fortifie.* De sorte qu'il ne balance pas un moment à se mettre en œuvre & à commencer, quel que soit l'ou-

Jerem. 1. 6.

Philip. 4. 13.

vrage où la vocation de Dieu le destine. Qu'il y voye mille traverses à essuyer, & mille oppositions à vaincre; que le succès lui paroisse, non-seulement douteux, mais hors de vraisemblance, il espére contre l'espérance même. Ce n'est point par une témérité présomptueuse, puisque son espérance est fondée sur ce grand principe de saint Paul, que *Dieu fait choix de ce qui paroît plein de folie selon le monde, pour confondre les sages; qu'il choisit ce qui est foible devant le monde, pour confondre les forts; & qu'il se sert enfin de ce qu'il y a de plus bas & de plus mépriſable, même des choses qui ne sont point, pour détruire celles qui sont.* 1 Cor. 8. 27.

Ainsi, quand ce jeune Berger, qui d'un coup renversa Goliath, vit approcher de lui ce Philistin d'une énorme stature: *Tu viens à moi*, lui dit-il, *avec l'épée, la lance, & le bouclier; mais moi je viens à toi au nom du Seigneur, & tout désarmé que je suis, je me tiens certain de la victoire.* Car voici, ajoute-t-il, ce que je te déclare: *le Seigneur te livrera entre mes mains; je te donnerai la mort, & te couperai la tête, afin que toute la terre sçache qu'il y a un Dieu en Israël, & que ce n'est ni par l'épée, ni par la lance qu'il sauve.* Ainsi le même David, se trouvant 1. Reg. 17. 45.

investi d'ennemis qui l'assailloient de toutes parts, s'écrioit avec une sainte hardiesse : *Le Seigneur est notre ressource: nous combattrons, & il réduira en poudre tous ceux qui nous persécutent.*

Tel est par proportion le langage des ames humbles, d'autant plus assurées de la protection divine, qu'elles se répondent moins d'elles-mêmes ; & du reste d'autant plus tranquilles sur la réussite de leurs entreprises, qu'étant humbles, elles craignent moins de subir la honte des fâcheux événemens que Dieu quelquefois, pour les éprouver, peut permettre. Un homme du monde, suivant son orgueil, comme nous l'avons déja remarqué, ne se hazarderoit pas si aisément. Il ne voudroit pas exposer son honneur ; & pour se déterminer, il lui faudroit de sérieux examens & de longues délibérations. Mais dès qu'on a l'humilité dans le cœur, on n'est plus si jaloux d'un vain nom, ni si sensible aux reproches qu'on s'attirera, supposé qu'on vienne à échouer. On s'abandonne à la conduite de l'esprit de Dieu, & du reste on se soumet à tout ce qui en peut arriver pour notre humiliation devant les hommes.

Ce ne ſont point là de ſimples ſpéculations : on en a vu la pratique. Fut-il jamais une entrepriſe pareille à celle des Apôtres, lorſqu'ils ſe partagerent dans toutes les contrées de la terre pour travailler à la converſion du monde entier ? Les plus fameux conquérans dont l'hiſtoire profane a vanté les faits mémorables, ont porté leurs armes & étendu leurs conquêtes ſur quelques nations : mais ces ſaints conquérans, ou, pour mieux dire, ces ſaints & zélés propagateurs de la Loi chrétienne ſe propoſerent de ſoumettre généralement tous les peuples à l'empire de Jeſus-Chriſt. Dans ce vaſte projet ils n'excepterent ni âge, ni ſexe, ni rangs, ni qualités, ni états. A en juger ſelon la prudence du ſiécle, c'étoit un deſſein chimérique ; & l'on ſçait néanmoins avec quelle ardeur ils s'y employerent, avec quelle conſtance ils le ſoutinrent, avec quel bonheur ils l'accomplirent.

Or qu'étoit-ce que ces Apôtres ? de pauvres pêcheurs, petits ſelon le monde & humbles ſelon l'Evangile. Leur humilité ne borna point leurs vues, elle ne leur reſſerra point le cœur, elle ne les affoiblit ni ne les arrêta

point. Avec cette humilité, ils ont passé les mers, ils ont parcouru les Provinces & les Royaumes, ils ont répondu aux Juges & aux Magistrats, ils ont résisté aux Grands, ils ont confondu les Sçavans, ils ont instruit les Infidèles & les Barbares, ils ont triomphé de l'Idolâtrie & du Paganisme; & dans la suite des tems, combien ont-ils eu d'imitateurs & de successeurs, humbles comme eux, & appliqués sans relâche à perpétuer les fruits de leur zèle? Combien en ont-ils encore de nos jours, qui par une sainte alliance réunissent dans leurs personnes, & la même humilité & la même élévation de sentimens?

Pour en revenir aux Apôtres, & pour dire en particulier quelque chose de saint Paul, on ne peut lire ses Epîtres, & ne pas voir que ce fut un des esprits les plus sublimes, & une des plus grandes ames. Quel feu, quelle vivacité, & tout ensemble, quelle solidité! Pense-t-on plus noblement? s'exprime-t-on plus éloquemment? Que n'a-t-il pas fait! que n'a-t-il pas souffert! Supérieur à tout, aux dangers, aux embûches, aux persécutions, aux trahisons, aux calomnies, aux oppro-

bres, aux fers, à la faim, à la soif, au glaive, à la mort : car disoit-il, *nous sommes au-dessus de tout cela.* Saint Chrysostôme en étoit ravi d'admiration, & n'avoit point de termes pour faire entendre ce qu'il en concevoit. Cependant ce vaisseau d'élection, ce grand Apôtre, quel mépris faisoit-il de lui-même, & comment en parloit-il ? Il se traitoit de pécheur, de blasphémateur, de persécuteur de l'Eglise, d'homme indigne de l'Apostolat, d'avorton : tant l'humilité lui représentoit vivement ses misères, & tant elle le rabaissoit dans son estime. *Rom.* 8. 37.

Que ne pourrions-nous pas ajouter de ces sociétés & de ces Ordres religieux, qui sont pour l'un & l'autre sexe des écoles de perfection, & dont la sainteté est l'édification du monde Chrétien ? Que n'en a-t-il pas dû coûter pour former ces grands Corps, pour en rassembler tous les membres, pour les assortir & les régler ? Que d'études & de soins ! que de méditations, de réflexions, de conseils ! mais aussi quels progrès surprenans ! Ces sociétés se sont multipliées ; ces Ordres religieux se sont répandus dans tous les lieux éclairés de la foi & soumis à l'Eglise de Jesus-Christ,

Comme autant de Républiques, ils ont leur forme de gouvernement, leurs loix, leurs ſtatuts, leurs offices, leurs fonctions, leurs obſervances, qu'il a fallu ordonner avec une pénétration & une ſageſſe qui deſcendît aux moindres détails, qui prévît toutes choſes, & ne laiſſât rien échapper. Voilà par où ils ſe ſont maintenus depuis des ſiécles, & ils ſe maintiennent. Or après Dieu & la grace de Dieu, je demande à qui nous ſommes redevables de ces ſaints établiſſemens. Eſt-ce à d'habiles politiques & à leurs intrigues ? Eſt-ce à des Philoſophes fiers de leur ſcience, & pleins d'eux-mêmes ? Là-deſſus je ne puis mieux répondre que par les paroles du Fils de Dieu à ſon Pere : *Seigneur, Pere, tout-puiſſant, je vous bénis & vous rends graces, d'avoir caché ces choſes aux ſages ſelon la chair & aux ſçavans ; mais de les avoir révélées aux petits* : d'y avoir employé d'humbles Inſtituteurs, un humble François d'Aſſiſe, un humble François de Paule, & d'autres. Parce qu'ils étoient humbles, ils n'en ont été que plus propres à entrer dans les grandes vues de la Providence ſur eux, & que mieux préparés à les ſeconder.

Luc. 10. 21.

Je finis ; car peut-être n'en ai-je déja

que

que trop dit ; mais quoi qu'il en soit, apprenez à réformer vos idées touchant une des vertus les plus essentielles du Christianisme, qui est l'humilité. Autant qu'elle nous porte à nous mépriser nous-mêmes, autant devons-nous l'estimer. Puissiez-vous en bien connoître le mérite, & plaise au Ciel qu'au milieu de tous vos honneurs, vous travailliez désormais à l'acquérir.

Illusion & danger d'une grande Reputation.

PRenez soin de vous établir dans une bonne réputation, & de vous y maintenir : c'est l'avis que nous donne le Saint-Esprit ; & cette maxime, telle que nous devons l'entendre, est fondée sur de très-solides raisons. Car suivant le sens de l'Ecriture qu'est-ce qu'une bonne réputation, & en quoi consiste-t-elle ? A être exempt de reproche, chacun dans notre état ; je dis de certains reproches qui flétrissent le nom & qui éloignent de la personne : à être réputé dans l'opinion commune, homme de probité & de bonnes mœurs ; Eccli. 14, 15.

homme équitable, droit, fidèle ; homme sensé & judicieux, capable dans sa condition de remplir les devoirs de son emploi, de sa charge, de son ministère ; en deux mots, honnête homme selon le monde, & homme chrétien selon Dieu. Or il nous est d'une extrême conséquence d'avoir sur tout cela une réputation saine & sans tache : pourquoi ? Parce qu'en mille rencontres il y va de la gloire de Dieu & de l'honneur de la Religion que nous professons ; parce qu'il y va de notre propre intérêt & de l'avantage personnel que nous y trouvons ; parce qu'il n'y va pas moins de l'utilité du prochain, dont nous sommes chargés, & auprès de qui nous nous employons.

En effet, rien ne sert plus à glorifier Dieu & à relever l'honneur de son culte, que l'estime qu'on fait de ceux qui le servent & l'édification qu'on tire de leurs exemples. C'est pour cela que le Prince des Apôtres, saint Pierre, recommandoit tant aux fidèles de garder parmi les Gentils une conduite régulière, afin, disoit-il, que malgré leurs préjugés contre notre sainte loi, venant à examiner votre vie & n'y voyant rien que d'édifiant, ils rendent gloire

à Dieu, & que vous fermiez la bouche à ceux qui voudroient parler mal de vous. De plus, à n'enviſager que nous-mêmes, il eſt évident qu'une bonne réputation nous eſt très-avantageuſe & même néceſſaire pour notre établiſſement & notre avancement, ſoit dans l'Egliſe, ſoit dans le monde: car on ne s'accommode nulle part d'un homme noté & décrié. Auſſi quand les Apôtres propoſerent aux diſciples de choiſir entr'eux des Diacres, & de leur commettre le ſoin de diſtribuer les aumônes, la première condition qu'ils leur marquerent, fut qu'ils prendroient pour cette fonction *des hommes d'une vertu reconnue*. Enfin conſidérant la choſe par rapport au prochain, il eſt aiſé de voir que ſans une réputation à couvert de la cenſure, il n'eſt guères poſſible que nous faſſions aucun fruit auprès de lui, puiſque nous ne le pouvons faire qu'autant que le prochain a de créance en nous; & qu'il n'en peut avoir quand il n'eſt pas bien prévenu en notre faveur. Comment un pere, par exemple, inſpirera-t-il à ſes enfans l'horreur du vice, s'ils ſont témoins de ſon libertinage & de ſes déſordres? Comment un Prédicateur prêchera-t-il l'humilité, & *Act. 6. 3.*

en perſuadera-t-il la pratique à ſes Auditeurs, s'ils le connoiſſent pour un homme vain & enflé d'orgueil ? Comment un Directeur, un Paſteur de l'Egliſe ramenera-t-il les ames égarées, & les fera-t-il rentrer dans les voies de la foi, ſi l'on ſçait qu'il eſt égaré lui-même, ou s'il eſt au moins d'une doctrine ſuſpecte ? Il en eſt de même d'une infinité d'autres ſujets.

Il eſt donc non-ſeulement permis, mais à propos, ſur-tout en certaines ſituations & en certaines places, de conſerver ſa réputation & de la défendre. Et c'eſt ce qui faiſoit dire à ſaint Aug. Auguſtin : *je me dois à moi-même & pour mon propre bien le mérite de ma vie : mais je dois au public & à ſon progrès dans le chemin du ſalut, l'intégrité de ma réputation :* morale dont il avoit le modèle dans ſaint Paul. On pourroit être ſurpris d'abord, que ce Docteur des Nations racontât lui-même les graces extraordinaires qu'il avoit reçues, ſes révélations, ſon raviſſement juſqu'au troiſiéme Ciel ; que lui-même il fît le récit de ſes courſes Evangéliques, de ſes combats, de ſes travaux immenſes, & qu'il ne feignît pas même d'ajouter, qu'il avoit plus travaillé que le reſte des Apô-

tres. Ce n'étoit point là bleſſer l'humilité, comme il le montre aſſez ailleurs : mais il ſçavoit combien il lui étoit important pour la converſion des infidèles, & pour le ſoutien de ceux qui avoient déjà embraſſé l'Evangile, de s'accréditer dans leurs eſprits, afin qu'ils devinſſent par-là plus dociles à l'écouter & à profiter de ſes inſtructions. Voilà pourquoi il croyoit devoir ménager ſa réputation : de ſorte qu'étant condamné au fouet, il ſe tint obligé, pour éviter la honte de ce châtiment, de déclarer qu'il étoit citoyen Romain ; & que ſe voyant cité à Jéruſalem pour répondre devant le Proconſul Feſtus, il refuſa d'y comparoître & en appella à Céſar.

Mais outre cette bonne réputation dont il ne s'agit point ici préciſément, il y en a une autre que nous appellons, ſelon le terme ordinaire, une grande réputation. La bonne réputation eſt ſans contredit un bien précieux dans l'eſtime de tout le monde, & néanmoins elle ne ſuffit pas aux ames ambitieuſes & orgueilleuſes : car il lui manque quelque choſe qui contente leur orgueil & qui flatte leur vanité. J'explique ma penſée. Une bonne réputation,

quoique honorable, n'a rien dans le fond qui nous distingue beaucoup. C'est un état commun à une multitude de gens raisonnables, parmi lesquels nous vivons & dont le nombre dans la société humaine n'est pas petit. Ils sont réguliers, ils se conduisent bien; ils s'acquittent bien, chacun dans sa profession, de leurs exercices, & rempliſſent fidélement leurs obligations. On les approuve, & l'on a pour eux toute la considération qui leur est dûe: mais cette considération, après tout, ne leur donne pas ce lustre, cet éclat, cette vogue qui fait la grande réputation. On ne dit point d'eux, comme on le dit de quelques autres, c'est un grand homme, un grand magistrat, un grand politique, un grand théologien, un grand écrivain, un grand orateur, un grand prédicateur: noms fastueux & brillantes qualités, qui éblouissent & dont on est souverainement jaloux. Ainsi la grande réputation est au-dessus de la réputation. Or en matière de réputation & d'honneur, dès qu'on n'est pas au plus haut point, on compte communément assez peu tout le reste. Mais moi je prétends que dans ces grandes réputations il y a souvent bien

de l'illusion. Je prétends, lors même qu'elles sont le plus justement acquises, comme quelques-unes peuvent l'être, qu'il y a du moins bien du danger, & qu'il est infiniment à craindre, que par les sentimens qu'elles inspirent, elles ne deviennent plus pernicieuses qu'elles ne sont glorieuses & avantageuses. Je n'avance rien sans preuve ; & de toutes les preuves, la plus sensible, c'est la connoissance que nous avons du monde, & ce que l'usage de la vie nous apprend.

I. Illusion : car si nous observons bien sur quoi sont établies ces réputations qui font tant de bruit, nous trouverons que la plûpart n'ont pour fondement que l'occasion & le hazard, que la conjoncture favorable des tems, que le défaut de compétiteurs & de gens de mérite, que le caprice & le mauvais goût du public ; que quelques dehors spécieux accompagnés de beaucoup de confiance & de présomption ; que des secours étrangers & cachés ; que la distinction de la naissance & du rang ; que l'inclination, la faveur, & particuliérement l'intrigue. Gardons-nous de blesser personne : ce n'est pas mon

dessein, à Dieu ne plaise. Je parle en général, & quiconque voudroit faire là-dessus des applications odieuses, ne doit les imputer qu'à lui-même, & ne peut m'en rendre responsable.

Mais, cette déclaration faite de ma part, & sans entrer dans aucun détail, je reprends ma proposition, & de bonne foi je demande, combien on a vu de ces prétendus grands hommes, qui devoient toute leur réputation à un succès où je ne sçais quelle heureuse avanture avoit eu plus de part, que le génie & l'habileté. Tel dans les armes est devenu célébre par une victoire qu'il a remportée, ou plutôt qu'on a remportée pour lui & en son nom : elle lui est attribuée, parce qu'il avoit le commandement ; & il en a l'honneur, sans en avoir, à bien dire, ni soutenu le travail, ni couru le péril.

Il en est de même dans le manîment des affaires, de même dans la Magistrature & la dispensation de la Justice ; de même dans les lettres & les sciences, soit divines, soit humaines ; de même (le croiroit-on, si l'expérience ne nous en convainquoit pas) dans le ministère Evangélique, dans la direction des consciences, dans la pratique de la perfection

perfection & de la sainteté chrétienne. L'un est regardé comme un esprit supérieur, comme un homme intelligent, sage dans ses entreprises, solide dans ses vues, juste dans ses mesures. Il réussit, & parce qu'il est ordinaire de juger par les événemens, de-là vient la haute estime qu'on en fait. On ne cesse point de l'admirer & de l'exalter: mais ces lumières si pures, mais ces vues si droites, ces mesures si justes, est-ce de son fonds qu'il les tire; ou ne sont-ce pas peut-être des amis qu'il consulte, des subalternes auxquels il se confie, qui secrétement, & quelquefois sans qu'il l'apperçoive lui-même, le guident dans toutes ses démarches, & l'éclairent dans toutes ses délibérations & toutes ses résolutions? L'autre se fait écouter comme un maître, tant il paroît avoir acquis de connoissances, & être versé en tout genre d'érudition: on le met entre les sçavans au premier rang; & il est vrai qu'il n'y a point de matière sur quoi il ne s'explique d'une manière à imposer: je dis à imposer; car tout cet appareil de doctrine n'est souvent autre chose qu'une belle superficie, sous laquelle il y a beaucoup de vuide & fort peu de substance. A force de tout

ſçavoir, ou de vouloir tout ſçavoir ; il arrive aſſez qu'on ne ſçait rien. On ſe fait néanmoins valoir par une facilité de s'énoncer, & une abondance de paroles qui ne tarit point ; par un ton déciſif & aſſuré, qui ſemble ne pas permettre le moindre doute & prévenir toutes les difficultés ; par un étalage de termes, de noms, de raiſonnemens, de faits qui ne peuvent guères être contredits, parce que la plûpart de ceux qui les entendent n'y comprennent rien, & que n'étant pas en état d'en voir le foible, ils deviennent adorateurs de ce qu'ils ignorent.

Que dirai-je de ces Orateurs, dont la vaine & ſpécieuſe éloquence attire à leurs diſcours les villes entières ? On les ſuit avec empreſſement ; le concours croît de jour en jour : ce ſont les oracles de tout un pays. Heureux d'avoir eu à ſe produire dans des tems de décadence & de diſette : je veux dire, dans des tems où le goût dépravé du ſiécle ne diſcernoit ni l'excellent, ni le médiocre, mais le confondoit enſemble, & négligeoit le ſolide & le vrai pour s'attacher à de fauſſes lueurs : dans des tems où tout le talent ſe bornoit au ſon de la voix, dont l'oreille

étoit flattée, & à certain extérieur qui frappoit les yeux : sur-tout, dans ces tems où de secrets intérêts engageoient un puissant parti à soutenir l'Orateur, & à le mettre dans un crédit, dont l'éclat réjaillit sur le parti même & servît à l'illustrer & à l'autoriser.

Ce n'est pas pour une fois que se sont ainsi formées les plus grandes réputations, non-seulement en matière d'éloquence, mais, l'oserai-je dire, en matière de mœurs, en matière de direction & de conduite des ames, en matière de piété & de religion. On transforme en Anges de lumière des hommes très-peu éclairés dans les choses de Dieu. On les propose comme les dépositaires de la plus pure morale de l'Evangile ; comme les seuls guides instruits des voies du salut & capables de les enseigner. On répand leurs ouvrages comme autant de chef-d'œuvres & comme le précis de toute la vie spirituelle. Mille esprits aisés à séduire se laissent préoccuper de ces idées. De l'un elles se communiquent à l'autre : c'est bien-tôt une opinion presque universelle & une réputation hors de toute atteinte.

Du moins si des gens qui se voient

préconisés de la sorte, rentroient en eux-mêmes; s'ils se rendoient quelque justice, & qu'ils reconnussent de bonne foi combien ils sont au-dessous de ce qu'on pense d'eux, & combien leur réputation passe leur mérite. C'est ce que l'humilité demanderoit, & ce que la seule équité naturelle ne manqueroit pas de leur inspirer, s'ils la consultoient. Ils seroient peu touchés alors des applaudissemens qu'ils reçoivent. S'ils ne se tenoient pas toujours obligés de les arrêter au-dehors, en se déclarant; ils les désavoueroient dans le fond de l'ame. Ils les tourneroient même à leur confusion, bien loin de s'en faire une gloire, parce qu'ils sentiroient combien peu ils leur sont dûs & quelle en est l'illusion. Ils iroient encore plus avant; & par la comparaison qu'ils feroient d'eux-mêmes avec d'autres qui valent mieux qu'eux & qui demeurent dans l'oubli, ils comprendroient que ce ne sont pas toujours les vrais mérites qui éclatent. Ils les honoreroient jusque dans leur obscurité; ils les respecteroient, & se garderoient bien de leur témoigner le moindre mépris, ni de s'arroger une supériorité dont ils se déporteroient volontiers en leur faveur.

Telles ſont, dis-je, les diſpoſitions où ils devroient être ; mais par l'aveuglement & l'enchantement de notre orgueil, tout le contraire arrive, & voilà, outre l'illuſion, quel eſt encore le danger d'une grande réputation.

II. Danger : car un homme s'enyvre de ſon ſuccès. Il n'examine point comment ni par où il eſt parvenu : peu lui importe de le ſçavoir, & même il ſe plaît à en perdre le ſouvenir. Il jouit de ſa réputation, bien ou mal acquiſe, il en perçoit & en goûte les fruits ; c'eſt aſſez. Que dis-je ? il va même aiſément juſqu'à ſe perſuader qu'il y a en effet dans ſa perſonne quelque choſe qui le releve, & qui lui donne rang à part. Il l'entend dire ſi communément, & ce langage lui eſt ſi agréable, qu'il n'a pas de peine à le croire. Delà donc les retours ſur ſoi-même, les complaiſances ſecrettes où il aime à s'entretenir. Delà les hauteurs d'eſprit, les airs impérieux, les paroles ſéches & dédaigneuſes. Delà il s'attend bien qu'on le ménagera, qu'on aura pour lui des égards, que dans une ſociété, dans une compagnie on lui accordera des priviléges, parce qu'il fait honneur au Corps

& qu'il en eſt un des premiers ornemens. Delà il ne peut ſouffrir que dans les mêmes fonctions & le même emploi, qui que ce ſoit oſe s'égaler à lui. Il trouveroit même fort étrange que quelqu'un entreprît d'en approcher, voulant qu'il ne ſoit parlé que de lui, & concevant pour autrui la même jalouſie qu'il excite dans les autres à ſon égard. Enfans des hommes que vous êtes vains, en recherchant, comme vous faites, la vanité; & qu'il y a d'erreur & de menſonge dans ce que vous pourſuivez avec plus d'ardeur!

Ceci, au reſte, ne regarde pas ſeulement ces grandes réputations que j'ai dit être mal fondées, mais celles même qui ſont le plus juſtement & le plus ſolidement établies. Car il y en a: il y a de ces hommes ſinguliers & rares, qui emportent avec raiſon tous les ſuffrages, & à qui la plus maligne envie eſt forcée de rendre une eſpèce d'hommage par ſon ſilence & par ſon eſtime. Elle plie devant eux, & elle ſe taît. On en fait mention de tous côtés, partout on les reçoit avec agrément; grands & petits, tout le monde leur témoigne du reſpect & de la vénération. Or par-là ils ſont expoſés à la

même tentation que les autres ; & quoique quelques-uns peut-être, par le bon caractère de leur esprit, se préservent de ce danger, il n'y en a que trop qui y succombent.

Et à dire vrai, il en est d'une grande réputation comme d'une grande fortune. Il est également difficile de bien soutenir l'une & l'autre, & de ne s'y point oublier. Quand on se voit dans un certain degré d'élévation & de distinction, il semble qu'on ait été tout-à-coup métamorphosé dans un nouvel homme. Ce sont des pensées, des affections, des sentimens tout différens : c'est une conduite toute opposée à celle qu'on avoit tenue jusques-là. On étoit d'un commerce aisé, commode, honnête ; on se familiarisoit avec des amis : mais les tems sont changés, & il s'est fait le même changement dans le cœur. On est devenu homme trop important pour entretenir désormais de pareilles liaisons. On a pris son vol bien plus haut, & l'on ne s'associe plus qu'avec les Grands : comme si, à l'exemple de ces Pharisiens qui se séparoient du peuple, on disoit au reste du monde, tenez-vous loin de moi. On le dit, non pas de vive voix ni d'une façon si

grossière, mais on le donne assez à entendre par un visage froid & composé, par une réserve affectée, par une conversation sérieuse, par mille témoignages qui se font tout d'un coup appercevoir. Pitoyable foiblesse où se laissent aller les meilleurs esprits. Il n'est point de poison plus subtil que l'orgueil; il a corrompu jusques dans le Ciel les plus sublimes intelligences : ne nous étonnons pas que sur la terre il puisse pervertir les ames d'ailleurs les mieux constituées & les plus fermes.

Encore si ce n'étoit-là qu'une de ces foiblesses humaines, qui n'ont nul rapport au salut, & qui n'y causent aucun dommage : mais en est-il une plus pernicieuse, puisqu'elle est capable de nous enlever devant Dieu tout le fruit d'une vie passée dans les plus longs & les plus rudes travaux ? Car il n'en coûte pas peu pour se faire une grande réputation, & pour la conserver. Que la nature nous ait doués des plus belles qualités, cela ne suffit pas : ces qualités naturelles sont des talens, mais il les faut cultiver : c'est une bonne terre, mais il y faut planter, il y faut semer, il y faut faire germer & croître le grain : sans cette culture tout dépérit, & rien ne profite.

Auſſi ſommes-nous témoins des ſoins infinis, de l'application continuelle, des études, des recherches, des fatigues d'un homme, qui veut par la voie du mérite ſe ſignaler dans ſa profeſſion & rendre ſon nom célébre. Toute ſon attention va là : il ne penſe qu'à cette réputation, il n'eſt en peine que de cette réputation, il ne meſure ſes avantages & ſes progrès que par cette réputation. Si cette réputation augmente & ſe répand, il ſe tient heureux : ſi quelque événement l'arrête, & qu'elle ne ſoit pas auſſi prompte à l'avancer qu'il le deſire, il en eſt déſolé. Et parce qu'il n'eſt rien de plus facile à bleſſer, eſt-il précautions qu'il ne prenne pour la ménager ? eſt-il efforts qu'il ne redouble pour la rétablir, du moment qu'elle commence à décheoir & à tomber ? Si bien que l'unique objet de ſes vœux, c'eſt cette réputation ; que l'unique fin de ſes actions, c'eſt cette réputation ; que ſon idole & comme ſa divinité, c'eſt cette réputation.

Je n'exaggère point. Je ne dis que ce que nous obſervons dans tous les états & tous les jours. Or delà que s'enſuit-il ? un grand déſordre, & un grand malheur. C'eſt-à-dire, que nous

rapportons tout à notre gloire, & non à la gloire de Dieu, voilà le désordre; & que ne faisant rien en vue de Dieu & de sa gloire, tout ce que nous faisons n'est rien devant Dieu, voilà le malheur. Malheur & désordre d'autant plus déplorables, que les plus saints ministères ne sont pas exempts de l'un ni de l'autre; & n'est-ce pas ce que je puis justement appeller l'abomination de la désolation dans le lieu Saint?

Car pour nous instruire nous-mêmes, nous Ministres & Prédicateurs de l'Evangile, & pour apprendre à nous garantir de la plus mortelle contagion que nous ayons à craindre, est-il rien dans nos fonctions Apostoliques de plus fréquent, que de se laisser surprendre à l'attrait d'une grande réputation? En prêchant la parole de Dieu, on la profane, parce qu'on l'employe, non point à faire connoître & honorer Dieu, mais à se faire honorer & connoître soi-même. Peut-être avoit-on eu d'abord des vues plus épurées: peut-être en recevant sa mission & se mettant en devoir de l'exercer, avoit-on dit comme l'Apôtre:

2. Cor. 4. 5. *Nous ne nous prêchons point nous-mêmes, mais nous prêchons Jesus-Christ notre*

Seigneur. On avoit été élevé dans ces sentimens, on les avoit apportés au saint ministère, & l'importance étoit d'y persévérer : mais bien-tôt l'ennemi est venu jetter l'ivraie dans le champ du Pere de famille. Ce n'est point à la faveur des ténébres, mais au grand jour d'une réputation naissante & brillante. Une foule d'Auditeurs qu'on traîne après soi ; leur assiduité, leur attention, leurs acclamations ; toutes les chaires ouvertes au nouveau Prédicateur, tous les honneur qu'on lui rend ; les personnes du plus haut rang qui l'appellent auprès d'eux, l'accueil favorable qu'ils lui font dès qu'il se présente : tout cela met à d'étranges épreuves la pureté de son zèle & la droiture de ses intentions. Insensiblement ses premières vues s'effacent, & le monde prend dans son cœur la place de Dieu. Car autant qu'il plaît au monde & parce qu'il plaît au monde, le monde commence à lui plaire. Je veux dire qu'il s'attache au monde, & qu'il aime à voir le monde, à converser avec le monde, à se faire d'agréables sociétés dans le monde, non point pour la sanctification du monde, mais pour sa propre satisfaction. Et comme on devient

bon avec les bons, méchant avec les méchans, il devient mondain avec les mondains : de sorte que malgré la sainteté de son ministère, qui de soi-même ne tend qu'à rendre gloire à Dieu & à procurer le salut des ames, il n'a que des idées mondaines, & n'est touché que de sa réputation & des agrémens qu'elle lui fait goûter parmi le monde.

Voilà, dis-je, le grand intérêt qui l'anime, & qui le soutient dans ses laborieuses occupations : voilà le grand principe que le meut, qui l'engage à ne se donner aucun relâche ni aucun repos ; qui d'année en année le pique d'une ardeur & d'une émulation toujours nouvelles : voulant fournir avec le même honneur & la même estime toute sa carrière, & ne craignant rien davantage que de laisser appercevoir en lui quelque changement, & de dégénérer dans l'opinion publique. De cette manière ses jours s'écoulent, son âge avance, la mort approche, & il est enfin question de se disposer à paroître devant Dieu, & à subir ce terrible examen où Dieu lui demandera compte des talens dont il avoit été si libéralement pourvu. Or qui peut exprimer

de quel étonnement & de quelle frayeur il fera saisi, lorsque réfléchissant sur lui-même, il entendra dans le secret de l'ame la voix de sa conscience, qui lui redira ce que le Sauveur du monde disoit à ses Disciples: *Prenez garde de ne point faire vos bonnes œuvres devant les hommes pour en être vus & considérés, autrement vous n'en recevrez nulle récompense de votre Pere céleste.* Il aura beaucoup travaillé: il aura fait de violentes contentions d'esprit & de corps, & il se sera consumé de veilles; mais avec quelle douleur verra-t-il s'accomplir en lui ce reproche du Prophète Aggée: *Repassez sur toute votre vie; faites réflexion sur votre conduite; vous avez beaucoup semé, & vous n'avez rien recueilli.* A juger de vos actions par les dehors & selon le apparences, *vous devez avoir amassé beaucoup de mérites:* mais comme un homme qui mettroit son trésor *dans un sac percé*, ce que vous avez gagné d'une part, vous l'avez perdu de l'autre.

Matth. 6. 1.

Agg. 1. 6.

Ce n'est pas assez. Il aura même produit beaucoup de fruits par l'efficace & la vertu de la grace attachée à la divine parole; il aura opéré beaucoup de conversions, beaucoup fléchi d'ames endurcies, éclairé d'ames aveuglées,

fortifié d'ames foibles, excité d'ames lâches, élevé d'ames pieuſes & juſtes; mais avec quelle confuſion & quel triſte retour ſur ſoi-même ſe repréſentera-t-il le ſort de ces faux Prophètes, qui dans le jugement dernier diront au Fils de Dieu : *Seigneur nous avons prophétiſé, chaſſé les démons en votre nom ;* & qui n'auront pour toute réponſe que ce formidable arrêt : *Retirez-vous de moi, ouvriers d'iniquité.* Car c'étoit une iniquité de dérober à Dieu la gloire qui lui appartenoit; de n'agir pas uniquement pour Dieu, dont il étoit l'ambaſſadeur & le miniſtre; de renverſer ainſi les deſſeins de Dieu, qui ne l'avoit choiſi que pour le ſanctifier en l'employant à l'édification de ſon Egliſe, & à la ſanctification du prochain. Contre des réflexions ſi touchantes & ſi affligeantes, quelle pourroit être ſa reſſource ? Seroit-ce une immortalité chimérique, c'eſt-à-dire, la vaine eſpérance de vivre, même après la mort, dans la mémoire des hommes ? Frivole conſolation ! *Hélas !* s'écrie là-deſſus un ſaint Docteur parlant de ces fameux perſonnages que l'antiquité a tant honorés, & dont le ſouvenir s'eſt perpétué juſqu'à nous, *on les loue, où ils ne ſont plus ; & ils endurent*

Matth. 7. 21.

de cruels tourmens là où ils sont, & où ils seront pendant toute l'éternité.

Tirons de-là des conséquences bien raisonnables, & bien véritables : sçavoir, 1. Qu'une grande réputation est communément un grand obstacle au salut & à la perfection, sur-tout de ceux que leur vocation a appellés au ministère Evangélique. 2. Que plus nous réussissons dans ce sacré ministère, & plus nous sommes connus dans le monde, bien loin de nous enorgueillir, plus nous devons trembler, nous humilier, veiller sur nous-mêmes, dans la juste crainte qu'une fausse gloire ne nous raviſſe le fruit solide & le mérite de nos peines. 3. Qu'au lieu d'envier aux autres leur réputation, & de les en féliciter comme d'un avantage, nous avons plutôt sujet de les plaindre, & de nous féliciter nous-mêmes de n'être pas exposés à la même tentation, 4. Qu'il n'est point d'état plus digne d'envie, parce qu'il n'en est point de plus tranquille ni de plus assuré, que celui d'un homme, qui dans une retraite volontaire sert Dieu & le prochain, sans éclat, sans nom ; content d'un travail obscur, pourvu qu'il soit utile & conforme aux vues de la Provi-

dence. Que s'il plaît au Seigneur, qui selon les conseils de sa sagesse éleve & abaisse, de nous mettre sur le chandelier pour faire luire notre lumière aux yeux du monde, il n'est pas toujours nécessaire ni même à propos de le cacher sous le boisseau, & de nous ensevelir dans les ténèbres : mais que le devoir d'un vrai ministre de Jesus-Christ demande alors qu'il ne fasse nul autre usage de l'estime dont on est prévenu à son égard, que pour agir plus efficacement & pour mieux accomplir l'œuvre de Dieu qui lui est confié. 5. Que nous ne pouvons graver trop profondément dans nos cœurs, ni suivre trop réguliérement dans la pratique, la grande leçon du Fils de Dieu aux septante disciples qu'il avoit envoyés prêcher son Evangile, lorsqu'au retour de leur mission, leur entendant dire avec quelque sentiment de complaisance, que les démons même leur étoient soumis, il leur fit cette admirable réponse : *J'ai vu Satan qui tomboit du Ciel comme un foudre. Il est vrai : je vous ai donné le pouvoir de marcher sur les serpens & d'abattre toutes les forces de l'ennemi, sans que rien soit capable de vous nuire : cependant il ne faut point vous réjouir de ce que*

Luc. 10. 18. 22.

les

les esprits se soumettent à vous, ni de ce que cela vous fait craindre & révérer sur la terre ; *mais réjouissez-vous de ce que vos noms sont écrits dans le Ciel.*

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

Pensées diverses sur l'Humilité & l'Orgueil.

NOus aimons tant l'humilité dans les autres : quand travaillerons-nous à la former dans nous-mêmes ? Par-tout où nous l'appercevons hors de nous, elle nous plaît, elle nous charme. Elle nous plaît dans un Grand, qui ne s'enfle point de sa grandeur. Elle nous plaît dans un inférieur, qui reconnoît sa sujétion & sa dépendance. Elle nous plaît dans un égal ; & quoique la jalousie naisse assez communément entre les égaux, si c'est néanmoins un homme humble que cet égal, & que la Providence vienne à l'élever, nous lui rendons justice, & ne pensons point à lui envier son élévation. Or puisque l'humilité nous paroît si aimable dans autrui, pourquoi donc, lorsqu'il s'agit de l'acquérir nous-mêmes & de la pratiquer, y avons-

nous tant d'oppoſition ? Quelle diverſité, & qu'elle contrariété de ſentimens ! Mais voici le myſtère, que je puis appeller myſtère d'orgueil & d'iniquité. Car que fait l'humilité dans les autres ? Elle les porte à s'abaiſſer au-deſſous de nous ; & voilà ce que nous aimons. Mais que feroit la même humilité dans nous ? Elle nous porteroit à nous abaiſſer au-deſſous des autres ; & voilà ce que nous n'aimons pas.

¶ On s'eſt échappé dans une rencontre : on a parlé, agi mal-à-propos. C'eſt une faute ; & ſi d'abord on la reconnoiſſoit, ſi l'on en convenoit de bonne foi, & qu'on en témoignât de la peine, la choſe en demeureroit-là. Mais parce qu'on veut ſe juſtifier & ſe diſculper ; parce qu'on ne veut pas ſubir une légère confuſion, combien s'en attire-t-on d'autres ? Vous conteſtez, & les gens s'élevent contre vous : ils vous traitent d'eſprit opiniâtre ; & piqués de votre obſtination, ils prennent à tâche de vous mortifier, de vous rabaiſſer, de vous humilier. Avec un peu d'humilité qu'on s'épargneroit d'humiliations !

¶ Il s'eſt élevé bien des Sçavans dans le monde, & il s'en forme tous les

jours. Quelles découvertes n'ont-ils pas faites, & ne font-ils pas encore? Depuis l'Hyſope juſqu'au Cédre, & depuis la terre juſqu'au Ciel, eſt-il rien de ſi ſecret, ſoit dans l'art, ſoit dans la nature, où l'on n'ait pénétré? Hélas! on n'ignore rien, ce ſemble, & l'on poſſede toutes les ſciences, hors la ſcience de ſoi-même. Selon l'ancien proverbe, cité par Jeſus-Chriſt même, on diſoit & l'on dit encore: *Médecin, guériſſez vous vous-même*: ainſi je puis dire, Sçavans, ſi curieux de connoître tout ce qui eſt hors de vous, hé! quand apprendrez-vous à vous connoître vous-mêmes? *Luc.* 4. 23.

¶ Il eſt vrai: vous ne parlez de vous que dans les termes les plus modeſtes & les plus humbles. Vous rejettez tous les éloges qu'on vous donne; vous rabaiſſez toutes les bonnes qualités qu'on vous attribue; vous paroiſſez confus de tous les honneurs qu'on vous rend; enfin vous ne témoignez pour vous-même que du mépris: tout cela eſt édifiant. Mais du reſte, ce même mépris de votre perſonne, que quelque autre vienne à vous le marquer, ou par une parole, ou par un geſte, ou par une œillade; vous voilà tout-à-coup dé-

concerté : votre cœur se souleve, le feu vous monte au visage, vous vous mettez en défense, & vous répondez avec aigreur. Que d'humilité & d'orgueil tout ensemble ! Mais tout opposés que semblent être l'un & l'autre, il n'est pas mal aisé de les concilier. C'est qu'à parler modestement, & à témoigner du mépris pour soi-même, il n'y a qu'une humiliation apparente, & qu'il y a même une sorte de gloire : mais à se voir mépriſé de la part d'autrui, c'est là que l'humiliation est véritable, & par-là même qu'elle devient insupportable.

¶ Humilions-nous, mais sincèrement, mais profondément ; & notre humilité vaudra mieux pour nous, que les plus grands talens ; mieux que tous les succès que nous pourrions avoir dans les emplois mêmes les plus saints, & dans les plus excellens ministères ; mieux que tous les miracles que Dieu pourroit opérer par nous : comment cela ? parce que notre humilité sera pour nous une voie de salut beaucoup plus sûre. Plusieurs se sont perdus par l'éclat de leurs talens, de leurs succès, de leurs miracles ; nul ne s'est perdu par les sentimens d'une vraie & solide humilité.

Ainſi vous ne pouvez vous appliquer à l'Oraiſon ? humiliez-vous de la ſéchereſſe de votre cœur, & des perpétuelles évagations de votre eſprit. Votre foibleſſe ne peut ſoutenir le travail ? humiliez-vous de l'inaction où vous êtes, & du repos où vous vivez. Votre ſanté ne vous permet pas de pratiquer des auſtérités & des pénitences ? humiliez-vous des ménagemens dont vous uſez, & des ſoulagemens dont vous ne ſauriez vous paſſer. De cette ſorte l'humilité ſera devant Dieu le ſupplément des œuvres qui vous manquent : ſupplément ſans comparaiſon plus méritoire que ces œuvres mêmes. Car au-deſſus de toutes les œuvres, ce qu'il y a dans le Chriſtianiſme de plus difficile, ce n'eſt pas de faire Oraiſon, ce n'eſt pas de rravailler, ni de ſe mortifier, mais de s'humilier.

¶ Vous vous plaignez de n'avoir pas reçu de Dieu certains dons naturels qui brillent dans les autres, & qui diſtinguent : mais ſur-tout vous ajoutez que ce qui vous afflige, c'eſt de ne pouvoir pas, faute de talens, glorifier Dieu comme les autres le glorifient : illuſion. Car ſi vous examinez bien le fond de votre cœur, vous trouverez

que ce qui vous afflige, ce n'eſt point préciſément de ne pouvoir pas glorifier Dieu comme les autres, mais de ne pouvoir pas, en glorifiant Dieu comme les autres, vous glorifier vous-même. Que notre orgueil eſt ſubtil, & qu'il a de détours pour nous ſurprendre! juſques dans la gloire de Dieu il nous fait deſirer & chercher notre propre gloire.

¶ Quand on voit dans le miniſtère Evangélique un homme doué de certaines qualités, d'un génie élevé, d'un eſprit vif, d'une imagination noble, d'une éloquence forte & naturelle, on conclut que c'eſt un ſujet bien propre à procurer la gloire de Dieu, ſans examiner d'ailleurs s'il a le fonds d'humilité néceſſaire, qui doit ſervir de baſe à toutes les œuvres ſaintes & les ſoutenir. Mais Dieu en juge tout autrement que nous. Car ſi cet homme manque d'humilité, ſi c'eſt un homme vain & préſomptueux, on peut dire de lui ce que Samuel dit de chacun des ſix enfans de Semeï, freres de David & ſes aînés : *ce n'eſt point là celui que le Seigneur a choiſi.* Sur qui donc tombera ſon choix ? ſur un homme modeſte & humble : *Voilà l'homme de ſa*

1. Reg. 6. 8.

droite ; voilà le digne sujet qu'il employera aux plus merveilleux ouvrages de sa grace, & de qui il tirera plus de gloire. Mais c'est un mérite médiocre, ou, pour ainsi parler, ce n'est rien selon les idées du monde. Je réponds qu'indépendamment de tout autre mérite, il a devant Dieu le mérite le plus essentiel, qui est celui de l'humilité : & de plus j'ajoute que n'étant rien ou presque rien dans l'estime commune, c'est cela même qui releve davantage la gloire de Dieu, à qui seul il appartient de faire de rien les plus grandes choses.

On peut m'objecter ce que l'expérience, après tout, nous fait connoître, par exemple, de deux Prédicateurs : car sans être le plus humble, nous voyons toutefois que l'un, avec les avantages qu'il a reçus de la nature, réussit beaucoup mieux dans l'opinion du public, & l'emporte infiniment sur l'autre. On goûte le premier, on le suit : au lieu que l'autre, dépourvu des mêmes dispositions & des mêmes dons, travaille dans l'obscurité, & qu'il n'est fait de lui aucune mention. Je sçais tous cela : mais je sçais aussi que nous donnons ordinairement

dans une erreur grossière sur ce qui regarde la gloire de Dieu. Nous croyons la trouver où elle n'est pas, & nous ne la cherchons pas où elle est. Etre admiré, vanté, écouté des Grands, produit aux yeux des plus nombreuses & des plus augustes assemblées ; voilà où nous faisons consister la gloire de Dieu : mais souvent elle n'est point là. Où donc est-elle ? dans la conversion des pécheurs, dans l'instruction des ignorans, dans l'avancement & l'édification des ames : & un bon Missionnaire, homme sans nom, sans réputation, mais humble, zèlé, plein de confiance en Dieu, vivant parmi les Sauvages, parcourant les Villages & les Campagnes, convertira plus de pécheurs, instruira plus d'esprits simples, gagnera plus d'ames à Jesus-Christ, & les avancera plus dans les voies de Dieu, que le plus célèbre Prédicateur. Disons en deux mots : l'un fait beaucoup plus de bruit ; mais l'autre beaucoup plus de fruits. Or ce bruit ne sert communément qu'à glorifier l'homme ; mais ce fruit, c'est ce qui glorifie Dieu.

Un Père a eu raison de dire que le souvenir de nos péchés nous est infiniment

ment plus utile que le ſouvenir de nos bonnes œuvres. Pour entendre la penſée de ce ſaint Docteur, il faut bien diſtinguer deux choſes : nos actions & le ſouvenir de nos actions. Or il n'en eſt pas de l'un comme de l'autre, & ils ont des effets tout oppoſés. Nos bonnes actions nous ſanctifient, mais le ſouvenir de nos bonnes actions nous corrompt, parce qu'il nous enorgueillit : au contraire, nos mauvaiſes actions nous corrompent, mais le ſouvenir de nos mauvaiſes actions ſert à nous ſanctifier, parce qu'il ſert à nous humilier. De-là, double conſéquence. Pratiquons la vertu ; & dès que nous l'avons pratiquée, que l'humilité nous mette un voile ſur les yeux pour ne plus voir le bien que nous avons fait. Et par une régle toute différente, fuyons le péché ; mais quand nous avons eu le malheur d'y tomber, que l'humilité nous tire le voile de deſſus les yeux pour voir toujours le mal que nous avons commis. Ainſi nous ſerons vertueux ſans danger : & ce ne ſera pas même ſans fruit que nous aurons été pécheurs.

¶ Il y a un monde au-deſſus de nous, un monde au-deſſous de nous,

& un monde autour de nous. Un monde au-dessus de nous, ce sont les Grands; un monde au-dessous de nous, ce sont ceux que la naissance ou que le besoin a réduits dans une condition inférieure à la nôtre; un monde autour de nous, ce sont nos égaux. Selon ces divers degrés nous prenons divers sentimens. Ce monde qui est au-dessus de nous devient souvent le sujet de notre vanité, & de la vanité la plus puérile. Ce monde qui est au-dessous de nous, devient ordinairement l'objet de nos mépris, & de nos fiertés. Et ce monde qui est autour de nous, excite plus communément nos jalousies & nos animosités. Il faut expliquer ceci, & reprendre par ordre chaque proposition.

Le monde qui est au-dessus de nous devient souvent le sujet de notre vanité. Je ne dis pas qu'il devient le sujet de notre ambition: cela est plus rare. Car il n'est pas ordinaire qu'un homme d'une condition commune, quoiqu'honnête d'ailleurs, se mette dans l'esprit de parvenir à certains états d'élévation & de grandeur. Mais du reste il tombe dans une foiblesse pitoyable, c'est de vouloir au moins s'approcher

des grands, de vouloir être connu des grands & les connoître, de n'avoir de commerce qu'avec les grands, de ne visiter que les grands, de s'ingérer dans toutes les affaires & toutes les intrigues des grands, de s'en faire un mérite & un point d'honneur. Ecoutez-le parler, vous ne lui entendrez jamais citer que de grands noms, que des personnes de la premiere distinction & du plus haut rang, chez qui il est bien reçu, avec qui il a de fréquens entretiens, qui l'honorent de leur confiance, & par qui il est instruit à fond de tout ce qui se passe. Fausse gloire, & vraie petitesse, où voulant s'élever au-dessus de soi-même, l'on se rabaisse dans l'estime de tous les esprits droits & de bon sens!

Le monde qui est au-dessous de nous, devient ordinairement l'objet de nos mépris & de nos fiertés. Dès qu'on a quelque supériorité sur les autres, on veut la leur faire sentir. On les traite avec hauteur, on leur parle avec empire, on ne s'explique en leur présence qu'en des termes, & qu'avec des airs d'autorité, on les tient dans une soumission dure, & dans une dé-

pendance toute ſervile : comme ſi l'on vouloit en quelque manière ſe dédommager ſur eux de tous les dédains qu'on a ſoi-même à eſſuyer de la part des maîtres de qui l'on dépend. Car voilà ce que l'expérience tous les jours nous fait voir : des gens humbles & ſouples juſqu'à la baſſeſſe devant les puiſſances qui ſont ſur leur tête, mais abſolus & fiers juſqu'à l'inſolence envers ceux qu'ils ont ſous leur domination.

Le monde qui eſt autour de nous, excite plus communément nos jalouſies & nos animoſités. On ne ſe meſure ni avec les grands, ni avec les petits, parce qu'il y a trop de diſproportion entr'eux & nous : mais on ſe meſure avec des égaux. Et comme il n'eſt pas poſſible que l'égalité demeure toujours entière, & que l'un, de tems en tems, n'ait l'avantage ſur l'autre, de-là naiſſent mille envies qui rongent le cœur, qui même éclate au-dehors, & ſe tournent en querelles & en inimitiés. Car c'eſt aſſez qu'un homme l'emporte ſur nous ; ou ſans qu'il l'emporte, c'eſt aſſez qu'il concoure en quelque choſe avec nous, pour nous indiſpoſer & nous aigrir comme lui ; & n'eſt-ce pas-là ce qui cauſe entre les perſonnes

de même profession, & jusques dans les états les plus saints, tant de partis & tant de divisions ? Etrange injustice où nous porte notre orgueil ! Ayons l'esprit de Dieu, & suivons-le. Conduits par cet Esprit de sagesse, d'équité, de charité, d'humilité, nous rendrons au monde que la providence a placé au-dessus de nous, tout ce qui lui est dû, mais sans nous en faire esclaves, & sans nous prévaloir, par une vaine ostentation, de l'accès que nous aurons auprès de lui. Nous conserverons sur le monde que le Ciel a mis au-dessous de nous, tous nos priviléges & tous nos droits, mais sans le mépriser, ni lui refuser aucun devoir de civilité, d'honnêteté, d'une charitable condescendance. Et nous vivrons en paix avec le monde qui est autour de nous, sans le traverser mal à propos dans ses desseins, ni lui envier le bien qu'il possède.

¶ Des gens de biens, ou réputés tels, se font un prétendu mérite d'une sorte d'indépendance, qu'ils confondent mal-à-propos avec l'indépendance chrétienne. S'établir dans une sainte indépendance selon l'Evangile, c'est mourir tellement à toutes choses, & à soi-même, que rien de tout ce qui n'est

pas Dieu, ne touche l'ame ni ne l'affecte : d'où vient qu'elle eſt au-deſſus de toutes les prétentions, de tous les intérêts, de tous les événemens humains. La proſpérité ne l'enfle point, l'adverſité ne l'abat point. Elle ne craint que Dieu, elle n'aime que Dieu, elle n'eſpere qu'en Dieu, elle ne cherche à plaire qu'à Dieu, & elle verroit ainſi tout l'univers ligué contre elle, qu'elle demeureroit tranquille & en paix dans le ſein de Dieu. Ce n'eſt pas qu'elle veuille par-là s'affranchir de certains devoirs envers le monde, de certaines bienſéances, & de certains égards, ni qu'elle ſe propoſe de ſuppléer ſeule à tous ſes beſoins, & de n'avoir recours à perſonne : mais comme en tout cela elle n'enviſage que Dieu, qu'elle n'agit que ſelon le gré de Dieu, & qu'avec une pleine conformité à toutes les diſpoſitions de ſa providence, rien auſſi de tout cela, quelque choſe qui arrive, ne fait impreſſion ſur elle, & n'eſt capable de l'altérer. Telle a été l'indépendance des Saints, & telle eſt celle du vrai Chrétien. Mais de dire, je veux prendre des meſures pour ne dépendre de qui que ce ſoit, parce que la dépendance m'eſt onéreuſe : j'aime mieux

vivre dans une retraite entière & dans l'obscurité, sans me mêler de rien, ni avoir part à rien : j'aime mieux me passer de tout, & n'avoir ni vues, ni desseins, ni espérances, pour ne devoir rien à personne, & pour n'être point obligé à des assiduités, & à des ménagemens qui me déplaisent : penser de la sorte, & se conduire suivant ces principes, c'est une indépendance toute naturelle, une indépendance de philosophie, une indépendance d'orgueil. Dieu veut au contraire qu'il y ait entre nous un rapport mutuel & continuel, que nous ayons affaire les uns des autres, que nous nous demandions & nous prêtions secours les uns aux autres, que nous sçachions nous assujettir, nous captiver, nous faire violence les uns pour les autres. Voilà l'ordre de sa sagesse, & c'est ce qui entretient la subordination, qui maintient la charité & l'union, sur-tout ce qui rabaisse notre présomption, enfin ce qui nous fait mieux sentir la grandeur du Dieu que nous adorons, puisqu'il n'appartient qu'à lui de se suffire à lui-même, & d'être seul tout-puissant & indépendant.

¶ La ressource de l'orgueilleux, lorsque l'évidence des choses le convainc

malgré lui de son incapacité & de son insuffisance, est de se persuader qu'elle lui est commune avec les autres. Ce qu'il n'est pas capable de bien faire, il ne peut croire qu'il y ait quelqu'un qui le fasse bien. Un mauvais Orateur ne convient qu'avec des peines extrêmes qu'il y en ait de bons. Il reconnoîtra aisément qu'il y en a eu autrefois, parce qu'il n'entre, avec ceux d'autrefois, en nulle concurrence. Il les exaltera même comme des modéles inimitables, il les regrettera, il demandera où ils sont, il s'épanchera là-dessus dans les termes les plus pompeux, & les plus magnifiques : mais pourquoi ? Est-ce qu'il s'intéresse beaucoup à la gloire de ces morts ? Non certes : mais pour une maligne consolation de son orgueil, il voudroit, en relevant le mérite des morts, obscurcir le mérite des vivans & le rabaisser.

¶ S'humilier dans l'humiliation, c'est l'ordre naturel & chrétien ; mais dans l'humiliation même s'élever & s'enfler, c'est, ce semble, le dernier désordre où peut se porter l'orgueil. Voilà ce qui arrive tous les jours. Des gens sont humiliés : on ne pense point à eux, on ne parle point d'eux, on ne les em-

ploie point, & on ne les pouſſe à rien. En ſont-ils moins orgueilleux, & eſt-ce à eux-mêmes qu'ils s'en prennent des mauvais ſuccès qui leur ont fait perdre tout crédit, ou à la Cour, ou ailleurs? Bien loin de cela, c'eſt alors que leur cœur ſe groſſit davantage, & qu'ils deviennent plus préſomptueux que jamais. S'ils demeurent en arrière, ce n'eſt, à ce qu'ils prétendent, que par l'injuſtice de la Cour, que par l'ignorance du Public. A les en croire, & par la ſeule raiſon qu'on ne les avance pas, tout eſt renverſé dans le monde. Il n'y a plus ni récompenſe de la vertu, ni diſtinction des perſonnes, ni diſcernement du mérite. Que l'orgueil eſt une maladie difficile à guérir! L'élévation le nourrit; & l'humiliation qui devroit l'abattre, ne ſert ſouvent qu'à le réveiller & à l'exciter.

¶ Notre vanité nous ſéduit, & nous fait perdre l'eſtime du monde dans les choſes mêmes où nous la cherchons, & par les moyens que nous y employons. Une femme naturellement vaine, s'ingére dans les converſations à parler de tout, à raiſonner ſur tout. Elle juge, elle prononce, elle décide, parce qu'elle ſe croit femme ſpi-

rituelle & intelligente : mais elle auroit beaucoup plus de raison & plus d'esprit, si elle s'en croyoit moins pourvue ; & voulant trop faire voir qu'elle en a, c'est justement par-là même qu'elle en fait moins paroître.

¶ On loue beaucoup les Grands : car ils aiment à être loués & applaudis. Mais à bien considérer les louanges qu'on leur donne, on trouvera que la plûpart des choses dont on les loue, & qui semblent en effet louable selon le monde, sont dans le fonds & selon le Christianisme, selon même la seule raison naturelle, plutôt des vices que des vertus.

¶ Tel auroit été un grand homme, si on ne l'avoit jamais loué : mais la louange l'a perdu. Elle l'a rendu vain ; & sa vanité l'a fait tomber dans des foiblesses pitoyables, & en mille simplicités qui inspirent pour lui du mépris. Je dis en mille simplicités : car quelque fonds de mérite qu'on ait d'ailleurs, il n'y a point ni dans les discours, ni dans les manieres d'agir, d'homme plus simple qu'un homme vain. On lui fera accroire toutes choses dès qu'elles seront à sa louange. Est-il chagrin & de mauvaise humeur ? louez-le, & bien

tôt vous lui verrez reprendre toute sa gaieté. Les gens le remarquent, le font remarquer aux autres, & s'en divertissent. C'est ainsi que sans le vouloir ni l'appercevoir, il vérifie dans sa personne cette parole de l'Evangile, que *celui qui s'éleve, sera abaissé & humilié.* Matt. 23. 12. Comme donc l'ambition, selon le mot de saint Bernard, est la croix de l'ambitieux, je puis ajouter que souvent l'orgueil devient l'humiliation de l'orgueilleux.

¶ Cet homme est toujours content de lui; & n'eût-il eu aucun succès, il se persuade toujours avoir réussi le mieux du monde. Contentez-vous de sçavoir ce qui en est, & d'en croire ce que vous devez: mais du reste, pourquoi cherchez-vous à le détromper de son erreur, puisqu'elle le satisfait, & qu'elle ne nuit à personne. Ce n'est pas qu'il n'y ait quelquefois des raisons qui peuvent vous engager à lui ouvrir les yeux, & à lui faire connoître l'illusion où il est: mais avouez-le de bonne foi, c'est une malignité secrette, c'est une espèce d'envie, qui vous porte à l'humilier, & à lui faire perdre cette idée dont il s'est laissé prévenir en sa faveur. Car mille gens sont ainsi faits: non-seulement

ils ſont jaloux de la réputation ſolide & vraie qu'on a dans le monde ; mais de plus ; par une délicateſſe infinie de leur orgueil, ils ſont en quelque maniere jaloux de la bonne opinion, quoique mal fondée, qu'un homme a de lui-même.

¶ Qu'il me ſoit permis de faire une comparaiſon. Il y a des mérites, & en très-grand nombre, qui ne devroient ſe produire à la lumière qu'avec la précaution dont on uſe à l'égard de certaines étoffes, pour les débiter. On ne les montre que dans un demi-jour, parce que le grand jour y feroit paroître des défauts qui en rabaiſſeroient le prix. Combien de gens peuvent s'appliquer la parole du Prophète : *mon élévation a été mon humiliation* : c'eſt-à-dire, qu'ils ſemblent ne s'être élevés que pour laiſſer appercevoir leur foible, que pour perdre toute la bonne opinion qu'on avoit conçu d'eux. Tant qu'ils ſe ſont tenus à peu près dans le rang où la Providence les avoit fait naître, ils réuſſiſſoient, on les honoroit, on parloit d'eux avec éloge : mais par une manie que l'orgueil ne manque point d'inſpirer, ils ont voulu prendre l'eſ-

ſor, & porter plus haut leur vol : c'eſt-là qu'on a commencé à les mieux connoître, & qu'en les connoiſſant mieux, on a appris à les eſtimer moins. En un mot, ils étoient auparavant dans leur place, & ils y faiſoient bien : mais ils n'y ſont plus, & tout ce qui n'eſt pas dans ſa place, bleſſe la vue.

DE LA CHARITÉ CHRETIENNE ET DES AMITIÉS HUMAINES.

Caractère de la Charité Chrétienne.

JE dois aimer mon prochain dans Dieu, pour Dieu, & comme Dieu l'aime ! L'aimer dans Dieu, en sorte que Dieu soit le principe de ma charité ; l'aimer pour Dieu, en sorte que Dieu soit le motif de ma charité ; l'aimer comme Dieu l'aime, en sorte que Dieu soit le modèle de ma charité. Trois points essentiels dont voici le sens.

I. Je dois aimer mon prochain dans

Dieu : c'eſt-à-dire, que je dois l'aimer comme étant l'ouvrage de Dieu, qui l'a créé par ſa Toute-puiſſance ; comme étant l'image vivante de Dieu, qui l'a formé à ſa reſſemblance ; comme étant la conquête & le prix des mérites d'un Dieu, qui l'a racheté de ſon ſang ; comme étant ſous la garde de la providence de Dieu, qui veille ſur lui ſans ceſſe, & s'applique à le conſerver & à le conduire ; comme ayant Dieu auſſi-bien que moi pour fin derniere, comme étant appellé à vivre avec moi dans la gloire & le Royaume de Dieu. De ſorte que je puis & que je dois conſidérer ce vaſte univers comme la maiſon de Dieu ; & tout ce qu'il y a d'hommes dans le monde, comme une grande famille dont Dieu eſt le Pere. Nons ſommes tous ſes enfans, tous ſes héritiers, tous freres, & tous, pour ainſi parler, raſſemblés ſous ſes ailes & entre ſes bras. D'où il eſt aiſé de juger quelle union il doit y avoir entre nous, & combien nous devenons coupables, quand il nous arrive de nous tourner les uns contre les autres juſques dans le ſein de notre Pere céleſte. N'eſt-ce pas, ſi j'oſe m'exprimer en ces termes, n'eſt-ce pas dé-

chirer ces entrailles de charité où il nous porte, & nous embraſſe tous ſans diſtinction? N'eſt-ce pas, par proportion, lui cauſer des douleurs pareilles à celles que reſſentit la mere d'Eſaü & de Jacob, lorſque ces deux enfans, avant que de naître, ſe combattoient l'un l'autre dans le ſein même où ils avoient été conçus?

Or voilà néanmoins le triſte ſpectacle que nous avons continuellement devant les yeux. Il ſemble que le monde ſoit comme un champ de bataille, où de part & d'autre on ne penſe qu'à s'entre-détruire & à ſe perdre. On y employe tout: la force ouverte & les violences, les intrigues & les cabales ſecrettes, la malignité de la médiſance, les artifices de la chicane, le poids de l'autorité, le crédit & la faveur, le menſonge, les trahiſons & les plus inſignes perfidies; car c'eſt-là que tous les jours on ſe laiſſe entraîner par les différentes paſſions qui nous dominent, & qui pour ſe ſatisfaire, étouffent dans les cœurs tout ſentiment de charité, & ſouvent même tout ſentiment d'humanité. Tellement que dans la ſociété humaine, au lieu que chaque homme devroit être à l'égard des

autres

autres hommes un frere pour les aimer & les traiter en freres, un soutien pour les appuyer & les aider dans les rencontres, un patron pour s'intéresser en leur faveur & les défendre, un conseil pour leur communiquer ses lumières & les diriger, un confident à qui ils pussent ouvrir leur ame & déclarer avec assurance leurs pensées, un consolateur qui prît part à leurs peines & qui s'employât à les soulager: on peut dire au contraire, quoiqu'avec la restriction convenable, que par le renversement le plus affreux & selon l'expression commune, la plûpart des hommes sont, au regard des autres hommes, comme des loups ravissans, qui ne cherchent qu'à surprendre leur proie & à les dévorer.

Homo homini lupus.

On se hait & l'on s'offense mutuellement les uns les autres, on se décrie & l'on se ruine de réputation les uns les autres, on se dresse des embûches & l'on travaille à se tromper, à se supplanter, à se dépouiller les uns les autres. Que voyons-nous autre chose que des querelles & des divisions; & de quoi entendons-nous parler plus ordinairement que de procès, de contestations, d'inimitiés, de calomnies, de

fourberies, d'impostures, d'injustices, de vexations? D'où il arrive que quiconque aime la paix & veut assurer son repos, se tient, autant qu'il peut, éloigné de la multitude, comme si la compagnie des hommes & leur présence étoit incompatible avec la douceur & la tranquillité de la vie.

Que ces désordres regnent dans les Cours des Princes, je n'en suis point surpris : car on sçait assez quel est l'esprit de la Cour ; & parce que les intérêts y sont beaucoup plus grands que par-tout ailleurs, les passions y sont aussi beaucoup plus vives & plus ardentes. Qu'est-ce en effet que la Cour? le siége de la politique, mais d'une politique la plus intéressée. On n'y est occupé que de sa fortune, & l'on n'y a d'autre vue ni d'autre soin que de s'avancer, de s'élever, de se maintenir aux dépens de qui que ce soit, & par quelque voie que ce soit. Telle est l'ame qui anime tout, tel est le mobile qui remue tout, tel est le principal agent qui met tout en œuvre. Et delà même, qu'est-ce communément que ce qui s'appelle gens de Cour? des gens sans charité & sans amitié, malgré les apparences les plus spécieuses &

les plus belles démonſtrations ; gens obligés d'être toujours ſur la réſerve, toujours dans la défiance, toujours en garde, parce que chacun jugeant des autres par ſoi-même, ils ſe connoiſſent tous, & qu'aucun d'eux n'ignore cette maxime générale, que dans le train de la Cour il y a ſans ceſſe quelque mauvais coup à craindre, & de nouvelles attaques ou à livrer, ou à repouſſer.

Qu'on voie encore ces mêmes déſordres dans des états du monde moins relevés, & juſques dans les dernières conditions, je n'ai point de peine à le comprendre. Eu égard à la diverſité des eſprits, à la différence des tempéramens, à la variété & même à la contrariété abſolue des idées & des prétentions, où l'un penſe d'une façon & l'autre tout autrement ; où l'un veut ceci & l'autre cela, il n'eſt guères poſſible que le monde ne ſoit pas perpétuellement agité de diſcordes & de diſſenſions : pourquoi ? Parce que le ſeul lien capable d'unir les cœurs, malgré tous les ſujets de déſunion qui naiſſent, & le ſeul moyen qui pourroit prévenir tous les troubles & les arrêter, c'eſt un eſprit de Chriſtianiſme & de charité,

& que cet esprit de charité, cet esprit Chrétien, est presque entiérement banni du monde & qu'il n'y a plus ni vertu ni action.

Mais voici ce qui me paroît bien déplorable & bien étrange. Ce n'est pas seulement à la Cour ni dans le monde profane & corrompu, que la passion suscite ces guerres, & cause ces mesintelligences: mais elles ne sont que trop fréquentes au milieu même de l'Eglise, jusques dans le sanctuaire de Jesus-Christ & entre ses Ministres, jusques dans la solitude du Cloître, & dans le centre de la Religion. Le Fils de Dieu nous a dit à tous, dans la personne de ses Apôtres: on connoîtra que vous êtes mes disciples, par l'affection mutuelle que vous aurez, & que vous témoignerez les uns envers les autres. Suivant ce principe & pour donner à leur divin Maître cette preuve d'un attachement inviolable, les premiers Chrétiens n'avoient rien plus à cœur que la charité & que le soin de la conserver entre eux. Mais dans la suite des tems la charité de plusieurs étant venue à se refroidir, & la paix ayant commencé à se troubler parmi le troupeau fidèle, du moins lui res-

roit-il, ce ſemble, un aſyle en certains états plus parfaits & ſpécialement dévoués à Dieu par leur caractère & leur profeſſion. Qui l'eût cru que jamais on dût voir ce qu'on a vu tant de fois, je veux dire parmi les hommes d'Egliſe, parmi les Prêtres du Dieu vivant, dans des retraites & des monaſtères, les animoſités, les jalouſies, les partis, les brigues, & tous les maux qui en ſont les ſuites funeſtes & ſcandaleuſes? Où donc la charité pourra-t-elle ſe retirer ſur la terre; & où ſera-t-elle à couvert? Qui la maintiendra, ſi ceux-là même qui ſelon leur miniſtère devroient donner tous leurs ſoins à l'entretenir; qui devroient être autant de médiateurs pour concilier les eſprits & terminer les différends; qui par l'exemple d'une modération inaltérable & d'un plein déſintéreſſement devroient apprendre aux fidèles à réprimer leurs ſentimens trop vifs, & à ſacrifier ſur mille points peu importans leurs droits prétendus, plutôt que de les défendre aux dépens de la tranquillité & du repos commun: ſi, dis-je, ceux-là même s'échappent comme les autres dans les rencontres, & ont leurs démêlés & leurs averſions. N'in-

ſiſtons pas là-deſſus davantage : on n'en eſt que trop inſtruit ; mais on n'en peut aſſez gémir.

II. Je dois aimer mon prochain pour Dieu, c'eſt-à-dire, que je dois l'aimer en vue d'obéir à Dieu qui me l'ordonne ; en vue de plaire à Dieu, qui ſemble n'avoir rien plus à cœur, & ne nous recommande rien plus expreſſément ; en vue de marquer à Dieu ma fidélité, ma reconnoiſſance, mon amour ; puiſqu'un des témoignages les plus certains que je puis lui en donner, & qu'il attend de moi, eſt de renoncer pour lui à mes propres ſentimens, quelque juſtes d'ailleurs qu'ils me paroiſſent, & d'étouffer tout chagrin, toute haine, toute envie, toute antipathie qui m'indiſpoſeroit contre le prochain & m'en éloigneroit. Motif excellent, qui releve notre charité au-deſſus de tout amour purement humain, & qui en fait une charité ſurnaturelle & toute divine : motif univerſel, qui donne à notre charité une étendue ſans bornes, & qui la répand ſur toutes ſortes de ſujets, grands & petits, riches & pauvres, domeſtiques, étrangers, amis, ennemis : motif né-

ceſſaire, & ſans lequel il n'eſt pas poſſible d'accomplir tout le précepte de la charité chrétienne. Car nous aurons beau conſulter la raiſon, jamais la raiſon ſeule ne nous déterminera à certains devoirs que la charité néanmoins exige indiſpenſablement de nous. Il n'y a qu'une vue ſupérieure qui puiſſe nous y engager, & c'eſt la vue de Dieu. Sous cet aſpect tout nous devient non-ſeulement praticable, mais facile; & la charité ne nous preſcrit rien alors de ſi héroïque, qui nous étonne. A toute autre conſidération nous pouvons oppoſer des difficultés : mais il n'y a point de réplique à celle-ci, & que pourrions-nous alléguer pour notre défenſe quand on nous dit: Dieu vous le demande; faites-le pour Dieu.

De-là donc il eſt aiſé de voir l'illuſion qui nous ſéduit, & la fauſſeté de nos excuſes, quand nous voulons nous prévaloir des défauts du prochain, ou des offenſes que nous penſons en avoir reçues, pour autoriſer notre indifférence à ſon égard, & le reſſentiment que nous lui témoignons par notre conduite & nos manières. On dit, c'eſt un homme inquiet & bizarre, d'un moment à l'autre on ne le connoît plus, & quoi qu'on faſſe, on ne peut

le contenter. Le moyen d'essuyer toutes ses humeurs & d'être sans cesse exposé à ses caprices. On dit, c'est un homme violent & emporté : on ne sçauroit lui dire une parole qu'il n'éclatte tout d'un coup, & qu'il ne vous brusque sans modération & sans ménagement. On dit, c'est un mauvais cœur & un ingrat : on a beau lui faire du bien, il n'en a nulle reconnoissance, & ne voudroit pas vous rendre le plus léger service, après qu'on lui en a rendu d'essentiels. On dit, c'est un malade bien importun : il ne vous entretient que de ses infirmités ; & à force de se plaindre, il devient fatiguant & ne donne pour lui que du dégoût. On dit, c'est mon ennemi : il a pris parti contre moi en plus d'une affaire, & je n'en ai jamais eu que des désagrémens. Enfin que ne dit-on pas ? car il n'est point de matière où l'on soit plus éloquent, que lorsqu'il s'agit des autres & de leurs imperfections. Les raisons, vraies ou apparentes, ne manquent point pour les mépriser & les condamner. On s'établit là-dessus, & l'on demande : comment vivre avec des gens de ce caractère, & comment aimer ce qui n'est pas aimable ?

Comment

Comment l'aimer ? à cette queſtion la réponſe eſt aiſée & prompte : la voici telle que je l'ai déja fait entendre, & elle eſt ſans replique. Comment, dis-je, l'aimer ? pour Dieu ; point d'autre raiſon ; & ſi cette raiſon ne nous ſuffit pas, nous ceſſons d'être chrétiens, & en perdant la charité du prochain, nous perdons la charité de Dieu. Développons ceci, & rendons cette importante leçon plus intelligible. Si je vous diſois d'aimer le prochain, parce que l'un eſt homme de mérite, & qu'il a d'excellentes qualités ; parce que l'autre eſt un eſprit doux, patient, accommodant ; parce que celui-ci eſt d'une probité reconnue, d'une piété exemplaire, d'une vertu conſommée ; parce que celui-là prévenu en votre faveur, vous comble de graces & ne cherche qu'à vous obliger & à vous faire plaiſir : vous pourriez alors meſurer votre charité ſelon la diverſité des talens & la différence des perſonnes ; vous pourriez la borner à un certain nombre, & en exclure ceux qui n'auroient pas les mêmes avantages & ſeroient ſujets à des vices tout oppoſés. Vous auriez droit de vous en tenir à la régle que je vous aurois preſcrite, & vous pourriez

me repréſenter que tels & tels ne vous conviennent point & qu'ils n'ont rien d'engageant pour vous ; qu'ils ſont fiers & hautains, qu'ils ſont critiques & médiſans, qu'ils ſont faux & menteurs ; que ce ſont de petits génies, ſans lumière & ſans connoiſſance ; que ce ſont des ames dures, ſans condeſcendance & ſans pitié ; qu'ils n'ont ni retenue, ni pudeur, ni crainte de Dieu, ni religion ; que plus d'une fois même ils vous ont perſonnellement attaqué & inſulté, & que tout cela juſtifie aſſez l'indifférence avec laquelle vous les regardez, & le peu de part que vous prenez à ce qui les touche.

Ces conſidérations, je l'avoue, ne ſont pas tout-à-fait déraiſonnables, à en juger ſuivant les vues purement humaines. Aimer ceux qui nous aiment, ceux qui nous marquent de l'eſtime, de la confiance, de la bienveillance, ceux avec qui nous ſympathiſons & qui nous plaiſent, ceux qui dans la ſociété ont des manières plus liantes & plus propres à nous attacher : au contraire, mépriſer qui nous mépriſe ; fuir qui nous déplaît, qui nous ennuie, qui nous gêne, qui nous choque ; ſe reſſentir d'une injure & uſer de retour envers

celui qui nous bleſſe ; le traiter comme il nous traite, ou le délaiſſer comme il nous délaiſſe ; voilà ce qu'inſpire la nature ; mais ce n'eſt point ce que l'Evangile nous apprend. Ce n'eſt point là ſeulement ce qu'exige de nous la loi de Dieu, & puiſque je parle ici en qualité de Miniſtre de Dieu & de ſon Evangile, la charité que je prétends vous enſeigner, ne connoît point toutes ces diſtinctions & ne les ſouffre point, parce que le motif ſur quoi elle eſt fondée, s'étend à tous ſans diſtinction, & qu'il comprend généralement tout ce qu'il y a d'hommes ſur la terre, ſans exception de perſonne.

Car je vous dis préciſément d'aimer le prochain, ſoit qu'il ait toutes les perfections qu'on peut deſirer dans un homme accompli, ou qu'il n'en ait aucune ; ſoit qu'il poſſede tous les dons d'intelligence, de ſcience, de ſageſſe, de probité, d'équité, de politeſſe, d'honnêteté, ou qu'il en ſoit abſolument dépourvu : ſoit que ſa naiſſance, ſa fortune le releve, ou que ſa condition & ſa miſère l'aviliſſe. En un mot, quel qu'il ſoit & en quelque ſituation que vous le ſuppoſiez, c'eſt toujours votre prochain ; & comme votre pro-

chain, Dieu veut que vous l'aimiez. Il le veut, dis-je, & il vous dit : si ce n'est pas pour lui-même que vous l'aimez, aimez-le pour moi. Ne l'aimer que pour lui-même, ce seroit une charité toute profane, sujette à mille exceptions & à mille variations ; mais l'aimer pour moi, c'est ce qui doit réhausser le prix de votre charité & la sanctifier. Afin de nous ôter tout prétexte, & de donner à notre charité un mérite supérieur en lui proposant un objet tout sacré & tout divin, Dieu se substitue à la place du prochain. Il nous déclare dans les termes les plus exprès & les plus touchans, que tout le bien que nous ferons à autrui, fût-ce au plus petit & au dernier des hommes, il l'acceptera & le comptera comme fait à lui-même, dès que nous le ferons en son nom. Qu'aurions-nous là-dessus à répondre ; & si nous sommes insensibles à cette raison souveraine, il faut que nous ne connoissions ni ce que nous devons à Dieu, ni ce que nous nous devons à nous-mêmes.

Je dis ce que nous devons à Dieu : car pour appliquer ici ce que saint Paul écrivoit à son disciple Philemon, en lui renvoyant Onesime, & lui recommandant de recevoir avec douceur &

avec bonté cet esclave fugitif, il me semble que Dieu dans le fond de l'ame nous adresse les mêmes paroles au sujet de chacun de nos freres : *Usez-en envers lui comme si c'étoit moi-même. Peut-être vous a-t-il fait tort, & peut-être vous est-il redevable en quelque chose ; mais je prends tout sur moi, & si vous voulez, c'est moi qui vous le dois : je vous satisferai ; pour ne pas dire que vous vous devez vous-même tout à moi.* v. 18.

J'ajoute, ce que nous nous devons à nous-mêmes. Et en effet, nous sommes doublement intéressés à maintenir cette loi de charité établie de Dieu. Car en premier lieu, la même loi qui nous ordonne d'aimer le prochain, sans égard à toutes les raisons qui selon le sentiment naturel pourroient nous indisposer contre lui & nous retirer de lui, ordonne pareillement au prochain d'avoir pour nous la même indulgence, & de nous rendre les mêmes devoirs de la charité évangélique. En second lieu cette vue de Dieu que nous devons nous proposer dans l'amour du prochain, c'est ce qui consacre, pour ainsi parler, notre charité, & ce qui y attache le mérite le plus excellent. Nous pouvons faire à Dieu

bien des sacrifices, par la pénitence & les austérités, par la patience dans les adversités, par le renoncement au monde & à toutes ses vanités; mais de tous les sacrifices, j'ose dire qu'il n'en est point de plus méritoire devant Dieu que le sacrifice de notre cœur & de ses affections par la charité. Supporter le prochain pour Dieu, pardonner au prochain pour Dieu, modérer pour Dieu nos ressentimens, adoucir nos aigreurs, réprimer nos colères, surmonter nos répugnances, que c'est une vertu peu connue des personnes même qui font une plus haute profession de piété! ou, pour mieux dire, sans cette vertu y a-t-il une piété solide & de quelque prix auprès de Dieu.

III. Je dois aimer mon prochain comme Dieu, c'est-à-dire que je dois l'aimer de la même manière, par proportion, que Dieu l'aime. Grand & divin modèle que Jesus-Christ lui-même nous a proposé dans son Evangile, lorsqu'instruisant ses disciples sur la charité du prochain, & en particulier sur le pardon des injures & l'amour des ennemis, il conclut: *Soyez donc parfaits*

comme votre Pere céleſte eſt parfait. Car ſelon le texte ſacré, cette perfection en quoi Dieu veut ſur-tout que nous l'imitions, autant qu'il eſt poſſible à notre foibleſſe aidée du ſecours de la grace, c'eſt la perfection de la charité; & c'eſt auſſi conformément à cette même régle & dans le même ſens que le Sauveur du monde diſoit aux Apôtres: *Je vous fais un commandement nouveau, qui eſt de vous entr'aimer, comme je vous ai aimés.* Commandement nouveau non point que la charité n'ait pas été une vertu de tous les tems, mais parce qu'elle eſt ſinguliérement & plus excellemment la vertu du Chriſtianiſme. Or comment Dieu, comment Jeſus-Chriſt, Fils de Dieu & vrai Dieu, nous a-t-il aimés? d'un amour ſincère, d'un amour efficace, & pour m'exprimer de la ſorte, d'un amour ſalutaire & ſanctifiant? D'un amour ſincère par une bienveillance & une affection véritable du cœur. D'un amour efficace, & mis en œuvre par mille bienfaits. Enfin d'un amour que j'appelle ſalutaire & ſanctifiant, parce que dans les vues de Dieu il ne tend qu'à notre ſanctification & à notre ſalut, & que c'en eſt là le dernier & le principal objet. Trois qualités de

Matth. 5. 84.

Joan. 13. 34.

la vraie charité. Plût au Ciel qu'elles fussent aussi communes, qu'elles sont conformes à l'esprit de la religion & à cette loi d'amour qu'un Dieu-homme est venu établir parmi les hommes !

Charité sincère & du cœur. A juger par les dehors, jamais siécle ne fut plus charitable que le nôtre ; puisque jamais siécle n'eut plus l'extérieur & toutes les apparences de la charité. On est civil, honnête, poli ; on a des airs affables, gracieux, insinuans ; on affecte une complaisance infinie dans la société : on sçait, & l'on se pique de sçavoir se conformer au goût, aux inclinations, à toutes les volontés des personnes avec qui l'on est en relation. Voilà en quoi consiste la science du monde. Ce ne sont que promesses obligeantes, qu'expressions affectueuses, que protestations de service, & dévouement sans réserve. Mais dans le fond qu'est-ce que tout-cela, sinon un langage ? Langage qui dit tout, & qui ne dit rien ; qui embrasse tout, & qui ne va à rien ; où le cœur paroît s'épancher dans les plus beaux sentimens, & ne sent rien. Langage dont le monde n'est point la dupe : car avec le moindre rayon de lumière, on perce tout d'un coup au

travers de ces apparences, & l'on entend tout ce qu'elles signifient. On réduit les paroles à leur vrai sens, les empressemens étudiés, les témoignages les plus spécieux à leur juste valeur. Ce sont, selon l'opinion commune, des complimens; ce sont des bienséances, des usages, des façons d'agir; rien davantage. De sorte que quiconque feroit fond sur cela, & voudroit tirer de-là quelque conséquence en sa faveur, seroit regardé comme un homme sans expérience, & dépourvu de toute raison.

En effet, si nous pouvons pénétrer dans le secret des ames & en découvrir les dispositions intérieures, de quoi serions-nous témoins, & sous ce voile de charité que verrions-nous? l'indifférence la plus parfaite à l'égard de ceux-là même pour qui il semble qu'on brûle de zèle. Encore est-ce peu que cette indifférence; & si du moins on s'en tenoit-là, ce seroit un état plus tolérable, & le mal seroit moins grand. Mais je dis plus: sous cet extérieur charitable & officieux, que verrions-nous? les soulevemens de cœur, les mépris, les jalousies; les desseins de nuire, de traverser, d'abaisser, de

perdre ; les mesures prises à cette fin ; les moyens imaginés, médités, préparés de loin & concertés ; les intrigues formées en secret, conduites avec art, avancées peu à peu & sans bruit ; soutenues jusqu'au bout, aux dépens de toute équité, & au préjudice de tout autre intérêt que le sien propre. Je n'exagère point, & au lieu d'outrer la chose, peut-être en dis-je trop peu. Or est-ce-là charité, ou n'est-ce pas artifice, dissimulation, mauvaise foi ? n'est-ce pas imposture & tromperie ? De-là vient qu'il n'y a presque plus de confiance entre les hommes, & que par sagesse on est obligé de se tenir toujours en garde les uns contre les autres ; car à qui se fier, dit-on ? On le dit, & on a bien sujet de le dire. Dieu vouloit que la charité nous unît tous ; il vouloit que par une confiance réciproque la charité ouvrît les cœurs, & que dans ces ouvertures de cœur les hommes pussent avoir entr'eux de sûres & d'utiles communications : c'étoit la douceur de la société humaine ; c'en étoit l'avantage le plus solide : mais il falloit pour cela une charité sans fard & sans déguisement, une charité intime & véritable. Or où la trouver ; &

tant qu'elle ſera auſſi rare qu'elle l'eſt, il n'eſt pas ſurprenant que chacun de part & d'autre ſe tienne ſi reſſerré, & qu'entre les eſprits il y ait ſi peu d'accord & de bonne intelligence.

Charité efficace & pratique. Parce que Dieu nous a aimés & qu'il nous aime ſincérement, il nous a aimés, & il nous aime efficacement. L'un ſuit de l'autre, & en eſt l'effet immanquable. Car aimer ſincèrement, c'eſt vouloir ſincérement du bien à celui qu'on aime; & dès qu'on lui veut du bien ſincérement, on le fait du moment qu'on le peut & ſelon qu'on le peut. Auſſi quels biens n'avons-nous pas reçus de notre Dieu; quels biens n'en recevons-nous pas tous les jours, & que nous réſerve-t-il encore dans l'avenir? Marque eſſentielle par où le Fils de Dieu donnoit à juger de l'amour de ſon Père pour nous. Voulez-vous ſçavoir, diſoit-il à un Docteur de la loi, comment Dieu a aimé le monde? *Il l'a aimé, juſqu'à livrer ſon Fils unique pour le monde.* Marque ſenſible & convainquante à quoi l'Apôtre Saint Paul reconnoiſſoit l'amour de Jeſus-Chriſt même pour lui en particulier: *Il ma aimé*, s'écrioit ce maître des Gentils, ſaiſi d'étonnement

Joan. 3. 16.

Gal. 2. 20.

& comme ravi hors de lui-même, il m'a aimé, ce Dieu Sauveur, & la preuve de son amour la plus inconteſtable & la plus touchante eſt de *s'être livré pour moi.* Il eſt vrai que la charité ne nous engage pas toujours à ces ſortes de ſacrifices ; il eſt vrai qu'elle ne nous oblige pas toujours à expoſer notre vie ni à la perdre pour le prochain. Il y a des rencontres où nous le devons : mais ces rencontres après tout, ces occaſions ne ſont pas fréquentes, & je veux bien ne les point compter parmi les devoirs communs de la charité. Je me borne à ces devoirs ordinaires, dont les ſujets ſe préſentent preſque à toute heure, & dont je ne fais point le détail parce qu'il ſeroit infini. Une ame que la charité anime, n'a pas beſoin qu'on les lui faſſe connoître : elle les apperçoit d'elle-même, & pour les découvrir, elle devient auſſi clairvoyante & auſſi ingénieuſe, que ſa charité eſt prompte & ardente. Elle ſçait prévenir, ſervir, faire plaiſir ſelon toute l'étendue de ſon pouvoir. Elle ſçait aſſaiſonner les ſervices qu'elle rend par des manières encore plus gracieuſes, que les graces même qu'elle fait. Elle ſçait compatir aux maux du prochain, le

ſoulager, lui prêter ſecours & l'aider à propos. Elle ſçait, par l'eſprit de charité qui l'inſpire & qui la conduit, parler, ſe taire, agir, s'arrêter, ſe gêner, ſe mortifier, relâcher de ſes intérêts, & renoncer à de juſtes prétentions. Elle ſçait, dis-je, tout cela, parce qu'elle s'affectionne à tout cela, parce qu'elle s'étudie à tout cela; parce qu'intérieurement portée à tout cela, elle y penſe inceſſamment & ne laiſſe rien échapper à ſon attention & à ſa vigilance. Mais par une régle toute contraire, que la charité vienne à ſe refroidir ou même à s'éteindre dans nos cœurs, tout cela diſparoît à nos yeux & s'efface de notre ſouvenir. On n'eſt bon que pour ſoi-même, & l'on ne ſe croit chargé que de ſoi-même. Qu'ai-je affaire, dit-on, de celui-ci & de celui-là? Que puis-je faire pour eux? On ne le voit pas, parce qu'on ne le veut pas voir, parce que dans une indolence & une inſenſibilité que rien n'émeut, on ne veut pas, pour qui que ce ſoit, ſe donner la moindre peine, ni ſe cauſer le moindre embarras. On eſt amateur de ſon repos: quiconque peut le troubler, paſſe pour importun, & fatigue par ſa préſence.

Charité sanctifiante & toute salutaire; je m'explique. Je ne dis pas seulement salutaire & sanctifiante à l'égard de celui qui la pratique, & qui en a le mérite devant Dieu ; mais je dis sanctifiante & salutaire pour celui même envers qui elle s'exerce, & qui en est le sujet. Car de même que la charité de Dieu envers les hommes a pour fin principale leur sanctification & leur salut, & que toutes les vues de sa providence sur nous se rapportent là ; de même est-il de notre charité, de procurer, autant qu'il nous est possible, le salut du prochain, & de nous intéresser dans la plus grande affaire qui le regarde. Non pas, que tous soient appellés à prêcher l'Evangile comme les Apôtres, ni que tous aient été distinés à conduire les ames comme les ministres & les pasteurs de l'Eglise. C'est une vocation particulière & spécialement propre de certains états : mais outre cette vocation spéciale, il y a une vocation commune & générale à laquelle nous avons tous part, & qui se trouve exprimée dans cet oracle du Saint-Esprit : *Dieu les a tous chargés les uns des autres.* Et certes si c'est pour nous un devoir de charité d'assister le prochain dans ses besoins

Eccli. 22. 15.

temporels, n'en eſt-ce pas un encore plus important de l'aſſiſter dans ſes beſoins ſpirituels, quand nous le pouvons & de la manière que nous le pouvons. Or il y a mille conjonctures où nous le pouvons : où, dis-je, nous pouvons donner au prochain d'utiles conſeils par rapport au ſalut ; où par de ſages remontrances nous pouvons détourner le prochain des voies corrompues du monde & l'attirer dans les voies du ſalut ; où nous pouvons en de pieux entretiens inſtruire le prochain, l'éclairer, l'édifier, le porter à de ſaintes réſolutions touchant le ſalut & l'y confirmer. Il n'eſt point pour cela néceſſaire que nous ſoyons revêtus de certaines dignités, ni que nous ayons l'autorité en main. D'égal à égal on peut de la ſorte ſe communiquer l'un à l'autre ſes penſées & ſes ſentimens ; on peut être, pour ainſi dire, l'Apôtre l'un de l'autre. Zéle d'autant plus digne de la charité chrétienne, que le ſalut eſt un bien plus excellent, & que c'eſt le ſouverain bien. Par-là combien de mauvais exemples la charité feroit-elle ceſſer ? combien de ſcandales retrancheroit-elle ? combien écarteroit-elle de dangers & d'obſtacles du ſalut ? Elle ſanctifieroit

le monde, comme elle le sanctifia dans ces heureux tems de l'Eglise, où les fidéles vivoient ensemble avec la même union que s'ils n'eussent eu qu'un cœur & qu'une ame. C'est ainsi que nous espérons vivre éternellement dans le Ciel, & c'est ainsi que dès maintenant la charité doit nous disposer à cette vie bienheureuse & immortelle où nous aspirons.

Deux sortes d'amitiés; les unes solides ou prétendues solides, les autres sensibles & prétendues innocentes.

RIen de plus louable ni de plus conforme, non-seulement à la raison, mais à la religion même de l'homme, que l'amitié bien entendue & prise selon les vraies idées que nous en devons concevoir. C'est, dit le Saint-Esprit, un trésor dont le prix est inestimable. C'est une protection contre l'injustice, c'est un remède contre les accidens & les revers de la fortune, c'est une source de lumières & de conseils, c'est l'assaisonnement des biens, c'est

c'eſt l'adouciſſement des maux. Que d'avantages, & qui croiroit que d'un ſi bon fonds il dût naître tant de mauvais fruits ? Mais par une malheureuſe deſtinée, les meilleures choſes ſont ſujettes à dégénérer, & à ſe corrompre comme nous le voyons dans l'amitié. Car à ne parler même que de amitiés les plus honnêtes en apparence & ſelon l'opinion du monde, il y en a de deux ſortes : ſçavoir, des amitiés ſolides, & des amitiés ſenſibles, amitiés ſolides ou prétendues ſolides, qui ne conſiſtent point en certains ſentimens tendres & affectueux, mais dans un attachement réel à la perſonne d'un ami, & dans un dévouement parfait à ſon ſervice. Amitiés ſenſibles, qui font une impreſſion plus vive ſur le cœur, qui le touchent, qui l'affectent, mais du reſte, à ce qu'il paroît, ſans altérer en aucune manière ſon innocence & ſans le porter au-delà des régles du devoir le plus rigoureux. Or examinons un peu les unes & les autres, telles que le monde les imagine, telles que le monde les demande, telles que le monde les autoriſe, telles qu'il les approuve & qu'il les vante,

jusqu'à les ériger en vertus : quels désordres dans la pratique, quels abus énormes n'y trouverons-nous pas ? C'est ce que l'usage le plus ordinaire de la vie ne nous fait que trop connoître, & de quoi nous allons encore ici nous convaincre.

Amitiés prétendues solides.

Un ami solide, belle qualité ! Un ami, qui sans s'arrêter à des paroles, à de spécieuses démonstrations, & de vains sentimens d'une affection & d'une tendresse puérile, agit efficacement pour son ami dans toutes les rencontres, & ne lui manque jamais au besoin : caractère digne d'une ame bien née, & qu'on ne peut assez estimer. Mais dans ce caractère si estimable, il y a néanmoins des limites où il faut se contenir, & des extrémités dont on doit se garantir : or ce sont ces limites que le monde ne connoît point, & c'est dans ces extrémités même que le monde met la perfection de l'amitié. Car qu'est-ce qu'un solide ami selon les principes du monde ? Qu'est-ce qu'un ami sur qui l'on compte, de qui l'on se tient assuré comme de soi-même, en qui l'on a une confiance sans réserve,

& dont ont ne ſçauroit trop exalter la droiture, la fidélité, le bon cœur; Qu'eſt-ce, dis-je, que cet ami? C'eſt un homme prêt à entrer dans tous les intérêts de ſon ami, fuſſent-ils les plus mal fondés & les plus injuſtes; prêt à entrer dans toutes les paſſions de ſon ami, fuſſent-elles les plus déréglées & les plus violentes; prêt même à entrer dans toutes les erreurs de ſon ami, fuſſent-elles les plus contraires à la religion & les plus fauſſes. Voilà ce que le monde appelle être ſolidement ami; voilà, ſelon le monde, le modèle des amis : mais quel renverſement! Conſidérons la choſe plus en détail.

I. On entre dans tous les intérêts d'un ami, & l'on s'y croit obligé par devoir : première maxime ſur laquelle on régle ſa conduite, & qui n'a rien, à ce qu'il ſemble d'abord, que de raiſonnable. Mais parce que le intérêts de cet ami ſe trouvent ſouvent malheureuſement attachés à des entrepriſes pleines d'injuſtice, à des prétentions ſans fondement, à des uſurpations, à des vexations, à des ſubtilités de chicane & à des pourſuites qui bleſſent toutes les loix de la conſcience; en

se portant pour ami, & voulant en faire l'office, on devient par amitié le fauteur & le complice de l'iniquité, de l'intrigue, de la fraude, de l'oppression, des plus criminels & des plus indignes procédés.

Par exemple, cet ami est engagé dans une affaire : c'est un procès qu'il intente mal-à-propos. Dès qu'on est son ami, on conclut qu'il faut le servir ; & pour cela que ne fait-on pas ? quels ressorts ne remue-t-on pas ? y a-t-il voie que l'on ne tente ? adresse que l'on n'employe, crédit & faveur que l'on n'épuise ? Combien de brigues, combien de prières, combien de sollicitations & d'intercession, pour appuyer un prétendu droit que l'amitié seule soutient ? On y réussit, on en vient à bout : mais de quels crimes se trouve-t-on chargé devant Dieu, pour avoir donné sa protection à une cause qui damnera tout à la fois, & celui qui l'a engagée, parce qu'elle le met en possession d'un bien mal acquis ; & celui qui l'a perdue, parce qu'elle le jette dans le désespoir, & celui qui en a connu, parce qu'il a trahi son ministère ; & l'ami qui en a pris soin, parce qu'il s'est rendu responsable de

tous les dommages, qui en doivent provenir ? N'eſt-ce pas là ce qui ſe paſſe tous les jours ? ne ſont-ce pas les preuves que le monde attend d'un attachement véritable & effectif ? ne ſont-ce pas dans ſon langage les coups d'ami ? Coups d'ami ! c'eſt-à-dire, détours, artifices, menſonges, fourberies. Coups d'ami ! c'eſt-à-dire, vols & brigandages, cabales formées contre le pauvre & l'innocent, contre la veuve & l'orphelin. Coups d'amis ! c'eſt-à-dire, inhumanités, cruautés, tyrannies.

Cependant n'exagérons rien : & ſans ſortir de notre exemple & du fait particulier que je rapporte, expoſons-le dans les termes les plus ſimples & les plus favorables. Je ſçais que dans l'amitié dont je parle, il y a divers degrés d'abus & de déſordres. Je ſçais que cette amitié mondaine n'agit pas également ſur toutes ſortes de ſujets ; qu'elle ne corrompt pas juſqu'à ce point tous les amis, & qu'il y en a d'une conſcience aſſez timorée pour ne vouloir pas s'abandonner ouvertement à de ſemblables excès. Voilà de quoi je conviens ; mais du reſte dans la diſtinction que je veux bien faire de ces degrés

différens, & dans le tempérament même qu'on prend & où l'on croit pouvoir s'en tenir, je prétends qu'il n'y en a aucun qui puiſſe être juſtifié en quelque manière par le prétexte de l'amitié, parce qu'il n'y en a aucun qui puiſſe en quelque manière s'accorder, non-ſeulement avec le Chriſtianiſme le plus exact & le plus étroit, mais avec le Chriſtianiſme le plus modéré & le moins ſévére.

En effet, les uns, quoique d'ailleurs ils ne manquent pas de probité, s'embarquent, pour uſer de cette expreſſion, témérairement & en aveugle, dans l'affaire d'un ami, ſans ſçavoir, s'il a droit ou s'il ne l'a pas; ſans prendre ſoin de s'en éclaircir, ne voulant pas même s'en faire inſtruire, & croyant que ce reſpect eſt dû à l'amitié. C'eſt mon ami, dit-on; je ſuppoſe qu'il eſt homme d'honneur, & qu'il n'a rien entrepris que dans l'ordre. Je l'offenſerois de témoigner là-deſſus le moindre doute, & d'en venir à une diſcuſſion qui lui ſeroit injurieuſe. C'eſt ainſi qu'on raiſonne; & raſſuré par ce faux raiſonnement, on met tout en œuvre pour cet homme réputé ou ſuppoſé honnête homme. On agit pour lui avec

la même chaleur & le même zèle, que si l'on étoit convaincu qu'il a raison, & que la justice est de son côté. Mais est-il donc permis de se mettre si aisément au hazard de la violer, cette justice qu'on ne connoît pas, & qui peut être toute pour une partie adverse que l'on accable ? Dieu tient sans cesse la balance en main pour peser ce qui appartient à chacun : souffrira-t-il qu'impunément l'équité soit exposée de la sorte aux indiscrétions d'une amitié zélée, qui donne à tout sans discernement ? Car si cet ami a tort, si cet ami est mal établi dans ses demandes, si cet ami veut avoir ce qui n'est point à lui, & que par votre secours il l'obtienne contre le bon droit, les conséquences n'en peuvent être que très-pernicieuses. Mais à qui pernicieuses ? sera-ce seulement au juste & au foible que le poids de votre autorité a fait succomber ? ne sera-ce pas encore plus à vous-même ? Quand Dieu, comme s'exprime l'Ecriture, viendra juger les justices ; quand il faudra lui rendre compte de cette sentence, de cet arrêt, qui pour seconder les criminelles intentions d'un ami, lequel abusoit de votre crédulité, vous a coûté tant de dé-

marches & tant de soins, quelle excuse & quel titre de justification aurez-vous à produire ? En serez-vous quitte pour dire : Seigneur, c'étoit mon ami. Je ne pensois pas qu'il fût capable d'attaquer personne sans sujet, ni qu'il voulût enlever le bien d'autrui : je ne le sçavois pas. Mais si vous ne le sçaviez pas, pourquoi ne vous en informiez-vous pas ? Mais si vous ne le sçaviez pas, pourquoi vous êtes-vous ingéré avec tant d'ardeur dans une cause dont le fonds vous étoit inconnu, & dont les suites devoient retomber sur vous ?

D'autres sont plus éclairés. L'affaire de leur ami leur paroît insoutenable, & ils n'ont garde aussi de la défendre. Ils en auroient trop de scrupule, & ce seroit même se deshonnorer dans le public, & se couvrir de confusion. Mais après tout, que faire, disent-ils ? c'est un ami : le voilà dans un mauvais pas ; l'amitié veut qu'on l'en tire le moins mal qu'il sera possible. Quel est donc l'expédient qu'on imagine ? c'est de lui ménager un accommodement qui arrête le cours d'une affaire si épineuse & si fâcheuse, qui en prévienne le jugement, qui assoupisse tout & qui lui ouvre

ouvre une belle porte pour sortir d'un embarras où il étoit en danger de se perdre. Ce n'est pas assez, & l'on va plus avant : car la même amitié demande, que cet accommodement qu'on médite, on tâche de le rendre à l'ami qu'on sert, le plus avantageux ou le moins onéreux qu'il le peut être ; qu'on lui en épargne les avances, les frais, les charges ; qu'au moins on les réduise à l'égalité, quoique les droits soient si inégaux ; enfin qu'on ajuste si bien les choses, ou plutôt qu'on les embrouille tellement, qu'il ne paroisse jamais qui des deux avoit plus lieu que l'autre de se plaindre. Mais la partie lésée en souffrira : c'est à quoi l'on n'a point d'égard, selon la maxime générale qu'on pense pouvoir suivre, & qu'on applique très-faussement à l'affaire présente, sçavoir, qu'en matière d'accommodement il est nécessaire que chacun se relâche, & qu'alors la peine, comme le gain, doit être partagée. Mais si cette partie offensée n'y consent pas ? Si cet homme voyant les conditions dures & hors de raison qu'on lui propose, refuse de s'y soumettre & les rejette ? on sçaura bien l'y faire venir. On formera tant d'oppositions, on suscitera tant

d'incidens, on le fatiguera par tant de délais, on l'intimidera par tant de menaces, on le preſſera par de ſi fortes inſtances, on l'endormira par de ſi agréables promeſſes, on l'éblouira par des eſpérances ſi engageantes, en un mot on le tournera de telle façon, qu'on lui arrachera un aveu forcé, & qu'on l'aménera preſque malgré lui à ce qu'on avoit en vue, qui étoit de dégager cet ami, & de le ſauver d'un écueil où il alloit infailliblement échouer. L'affaire eſt donc ainſi conclue, & l'on s'en applaudit, on en fait gloire, on en triomphe : gloire dont les Grands & les puiſſans du ſiécle ſont ſur-tout jaloux. Dès qu'une fois ils ont pris quelqu'un ſous leur protection, dès qu'ils l'ont honoré de leur faveur ; il ſemble que ce ſoit déſormais une perſonne ſacrée. Il faut prendre garde à ne la pas heurter le moins du monde. Ce ſeroit s'attaquer à eux-mêmes, & oublier le reſpect dû à leur grandeur & à leur rang. Ce ſeroit aſſez pour encourir toute leur indignation, & pour s'attirer de leur part d'étranges retours.

Delà vient qu'il y a des gens contre qui l'on ne peut jamais eſpérer de juſtice. Quelque dommage qu'on en

reçoive, on aime mieux, sans éclat & sans bruit, se tenir dans le silence & ne rien dire, que d'avoir aucun démêlé avec eux. Et en effet, c'est souvent le parti le plus sûr & le plus sage : pourquoi ? parce qu'ils ont des amis qu'ils vous mettront en tête, & qu'à l'abri de ces protecteurs ils sont en état de repousser tous vos coups, & de résister à tous vos efforts.

Delà même vient encore qu'il y a des gens, qui sans nul avantage naturel, sans talent, sans service, sans nom, parviennent à tout, tandis que d'autres avec les meilleures dispositions & d'excellentes qualités, demeurent en arrière, & ne peuvent s'avancer. Dans une concurrence, un homme de rien, & peut-être, pour n'user point d'une expression plus forte, un mal-honnête homme l'emportera sur un homme de naissance & plein de vertu. Un ignorant occupera une place que le plus habile ne peut obtenir : comment cela ? C'est que celui-là est porté par des amis qui le poussent ; au lieu que celui-ci n'a pour patron ni pour soutien que lui-même, & que son mérite. Or le mérite sans les amis ne fait rien ; comme au contraire indépendamment du mérite, il n'y a

rien où l'on ne puisse prétendre avec le secours des amis. Car ce sont encore là les services d'ami, d'élever un ami, de lui procurer des emplois utiles & lucratifs, de l'établir dans des postes honorables & importans, sans considérer s'il y est propre, ou s'il ne l'est pas; de se servir pour cela de la confiance de ceux qui distribuent les graces, & de les tromper en leur représentant cet ami comme un homme incomparable, & un très-digne sujet; d'écarter & de supplanter quiconque pourroit se trouver en son chemin, & lui faire obstacle; de ne ménager personne, & de sacrifier le bon ordre & le bien public à nos affections particulières, & à la fortune d'un seul qu'on veut pourvoir.

Servons nos amis, ayons du zèle pour leurs intérêts; mais un zèle reglé, mais un zèle selon la conscience, la justice, la raison, la prudence. Si dans leurs vues & dans leurs projets, ils s'éloignent du devoir, & qu'ils quittent les voies droites & permises, bien loin de les autoriser, faisons-leur entendre qu'en de pareilles conjonctures ils ne doivent point compter sur nous. Découvrons-leur avec autant de fer-

meté & de liberté, que de charité & de douceur, leurs égaremens. Tâchons de les redreſſer par nos repréſentations & nos remontrances. S'ils nous écoutent, nous en bénirons Dieu, & ils en profiteront. S'ils ne nous écoutent pas, nous en gémirons : mais du reſte nous aurons la conſolation, que ſans nous rendre complices de leurs mauvaiſes pratiques & de leurs injuſtes deſſeins, nous nous ſerons acquittés d'une des plus eſſentielles obligations de l'amitié, qui étoit de les avertir, & de leur donner de bons conſeils. C'eſt ainſi qu'on eſt, ou qu'on doit être ami ſolide.

II. On entre dans toutes les paſſions d'un ami, fuſſent-elles les plus déréglées & les plus violentes. La complaiſance mutuelle entre les amis, la conformité des inclinations, la ſympathie des humeurs, mêmes connoiſſances, mêmes habitudes, mêmes ſociétés, c'eſt ce qui lie l'amitié, & ce qui l'entretient. Mais après tout cette complaiſance ne doit pas aller trop loin : cette conformité d'inclinations, cette ſympathie d'humeurs, ces connoiſſances, ces habitudes, ces ſociétés, tout cela

peut être très-dangereux, & très-pernicieux, si l'on n'y met certaines barrières, où l'on se renferme étroitement, & hors desquels on se fasse une loi inviolable de ne sortir jamais. Voilà pourquoi le choix qu'on fait de ses amis, demande tant de circonspection & de précaution : car il est d'une conséquence infinie de ne se point unir d'amitié avec des gens vicieux, débauchés, passionnés, parce qu'insensiblement l'amitié & la familiarité nous entraîne dans tous leurs vices, nous plonge dans tous leurs désordres, nous inspire toutes leurs passions.

Et le moyen de s'en défendre, quand on se trouve communément ensemble, qu'on traite librement les uns avec les autres : qu'on n'a rien de particulier les uns pour les autres ; & que d'ailleurs on est imbu de ces beaux principes du monde : qu'il faut vivre avec ses amis, qu'il faut s'accommoder à eux, faire comme eux, ou rompre avec eux ; que d'être si facile à se séparer, ce seroit être un ami bien foible ; que d'être si scrupuleux & si régulier, ce seroit être un ami bien importun ; qu'une solide amitié est un lien indissoluble, & un engagement irrévocable, où l'a-

mi est tout à son ami ; que c'est un commerce, une espèce d'association, où l'on s'unit réciproquement pour agir toujours de concert, & pour se conduire selon les mêmes maximes ; que c'est comme une ligue offensive & défensive, pour se prêter la main dans l'occasion, envers tous & contre tous. Car telles sont les idées du monde, & suivant ces idées comment parle-t-on d'un ami, comment le définit-on ? On dit, voilà un ami sur qui je puis faire fonds, c'est un homme à moi : mais qu'est-ce à dire, un homme à moi ? A bien prendre le sens des termes, c'est-à-dire, un homme disposé à devenir le compagnon de toutes mes débauches, l'entremetteur de toutes mes liaisons criminelles, & de tous mes plaisirs même les plus infâmes ; l'agent de toutes mes cabales, & de toutes mes prétentions ; le ministre de toutes mes inimitiés & de toutes mes vengeances ; le coopérateur & l'exécuteur de toutes mes volontés, & de tout ce que peut me suggérer ou l'orgueil qui me possede, ou l'ambition qui me dévore, ou la cupidité qui me brûle, ou l'envie qui me pique, ou la haine qui m'anime, ou le

ressentiment & la colère qui me transporte.

Ce ne sont point là des exaggérations : on en peut juger par la pratique. Qu'un ami soit un homme de bonne chère ; que ce soit un homme ennemi du travail & plongé dans une vie molle, sensuelle, toute animale, il n'y a point d'excès, ni d'intempérances où l'on ne s'abandonne pour lui tenir compagnie, & pour lui complaire. Que dis-je ? on est le premier à l'exciter & à le réveiller. Excès où l'on s'abrutit dans les sens, où l'on éteint toutes les lumières de sa raison, où l'on ruine sa santé, où l'on se perd d'honneur & de réputation, où l'on se porte même souvent sans goût, & contre le penchant naturel & l'inclination. Mais il n'importe (belle réponse qu'on fait aux remontrances qu'on entend quelquefois là-dessus) il n'importe : c'est un ami, nous ne nous quittons point. Et n'est-ce pas ainsi qu'on voit dans le monde, sur-tout parmi la jeunesse, toutes ces sociétés d'amis oisifs & sans occupation, dont les années s'écoulent, & le tems se consume en des réjouissances, & de vains divertissemens, qui tour à tour se succédent. Avec les ta-

lens que plusieurs ont reçus de la nature, ils pourroient s'employer honorablement, faire leur chemin, se rendre utiles au public, & encore plus utiles à leurs familles, à leurs proches, à eux-mêmes, à leurs propres intérêts : mais le malheureux engagement où ils se trouvent, & la liaison qu'ils ont entr'eux, les arrête, & leur fait oublier, non-seulement le soin de leur salut, mais le soin de leur établissement & de leur fortune.

Qu'un ami soit joueur, on est de toutes les parties de jeu qu'il propose. On y passe avec lui les journées, & souvent les nuits entières : tellement que la vie n'est qu'un cercle perpétuel du jeu à la table, & de la table au jeu. D'où il arrive, qu'au lieu de corriger cet ami d'une passion si ruineuse, & pour l'ame, & pour le corps, & pour les biens temporels, on l'y entretient ; & qu'au lieu de s'en préserver comme d'une contagion très-mortelle, on la prend soi-même, & l'on devient joueur de profession & d'habitude, après ne l'avoir été d'abord que par trop de facilité, & trop de condescendance. Passion qui n'est réputée entre les amis que pour un amusement hon-

nête, & un délaſſement; mais l'expérience de tous les tems a bien montré quels en ſont les funeſtes effets, & combien même elle eſt dommageable à l'amitié par les conteſtations qui naiſſent, & par les ruptures qui les ſuivent.

Qu'un ami ſoit querelleux, on épouſe toutes ſes querelles : & dès-là l'on ne ſe croit plus permis de voir des gens avec qui néanmoins on n'a jamais rien eu de perſonnel à démêler. On ne s'informe point s'ils ſont en faute ou non, s'ils ſont offenſeurs ou offenſés. C'eſt aſſez qu'ils ſoient mal avec notre ami, c'eſt aſſez qu'il ne ſoit pas content d'eux, & qu'ils aient encouru ſa diſgrace; fuſſent-ils du reſte les plus honnêtes gens du monde, on s'en éloigne, on les évite, on ſe déclare contre eux en toute rencontre, & ſur quelque ſujet que ce puiſſe être, c'eſt de quoi nous avons des exemples plus fréquens & plus marqués dans le grand monde, ou dans ceux qui approchent les Grands du monde. Soit jalouſie d'autorité, ſoit toute autre cauſe, on ſçait combien il eſt ordinaire que la diverſité des intérêts diviſe les grandes maiſons, & qu'elle les ſouleve l'une contre l'autre.

Diviſions qui éclatent au-dehors, & qui ne deviennent que trop publiques. Diviſions, pour ainſi dire, héréditaires, qui des peres ſe communiquent aux enfans, & ſe perpétuent de génération en génération. Or ſelon la coutume & le train du monde, quelle conduite doivent tenir tous ceux que le lien de l'amitié attache à l'une de ces maiſons? Il faut qu'ils ſe retirent abſolument de l'autre, & qu'ils s'en ſéparent. Il faut que ſans avoir jamais reçu de cette maiſon le moindre déplaiſir qui les touche en particulier, & qui les regarde, ils lui faſſent toutefois une guerre ouverte, & qu'ils en ſoient ennemis par état. Il faut qu'ils lui ſuſcitent mille contradictions, qu'ils s'oppoſent à tous ſes deſſeins, qu'ils s'affligent de ſes proſpérités, qu'ils ſe réjouiſſent de ſes malheurs, qu'ils travaillent de tout leur pouvoir à l'abaiſſer & même à l'opprimer. Mais c'eſt encore bien pis, ſi la vengeance s'empare tellement du cœur d'un ami, qu'elle le porte à ces combats particuliers, défendus par les loix divines & humaines; à ces duels qui ont fait répandre tant de ſang, & qui ont ruiné tant de familles, & damné tant d'ames.

C'eſt-là que paroît avec plus d'éclat, ou pour mieux dire, avec plus d'horreur, toute la tyrannie de la fauſſe amitié. Car à en juger ſelon l'eſtime du monde profane & corrompu, vous vous voyez dans une eſpèce de néceſſité de ſeconder cet ami, de lui offrir votre ſecours, de l'accompagner, & contre qui ? quelquefois contre des parens, du moins contre des adverſaires à qui dans le fond vous ne voulez point de mal, & qui ne vous en veulent point. Cependant on en vient aux mains, & ce ſeroit un opprobre de reculer ; on ſe pouſſe avec acharnement, on ſe porte des coups mortels, on s'arrache la vie l'un à l'autre. Qu'eſt-ce que cette amitié ſanguinaire & meurtrière ? n'eſt-ce pas une fureur ? n'eſt-ce pas une barbarie & une brutalité ?

Quoi que ce ſoit, ce ne peut être une ſolide amitié. Un ami ſolide eſt un ami ſage, un ami éclairé, capable de démêler les véritables intérêts de ſon ami, & incapable de ſe livrer, ſans conſidération & ſans égard, à ſes violences & à ſes déréglémens. Il s'efforce d'ouvrir les yeux à cet ami, qui ſe dérange, qui s'égare, qui ſe perd. Il

lui fait voir à quoi le méne la paſſion qui l'aveugle, & en quel abîme elle le conduit. Il ne craint point de le contriſter par des reproches ſalutaires, & par d'utiles contradictions. Voilà ce que l'amitié lui inſpire, & où il exerce volontiers ſon zèle : mais elle ne lui gâte point le cœur, elle ne le corrompt point. Il laiſſe à ſon ami les vices dont il voudroit, & dont il ne peut le guérir : mais pour lui-même, il ſe tient étroitement renfermé dans ſa propre vertu, & ſçait réſiſter généreuſement à tout ce qui pourroit l'intéreſſer en quelque ſorte, & l'entamer.

III. On entre dans toutes les erreurs d'un ami, fuſſent-elles les plus contraires à la Religion, & les plus mal fondées. On dit communément, *ami juſqu'aux Autels*, pour ſignifier que dans toutes les autres choſes qui n'ont nul rapport à la Religion, & qui d'ailleurs ne ſont pas mauvaiſes en elles-mêmes, on peut s'accorder avec un ami : mais que dès qu'il s'agit de notre foi, il n'y a point d'ami qu'on ne doive abandonner pour la ſoutenir, puiſque l'Evangile nous ordonne même de renoncer pour cela pere, mere, freres &

sœurs, tout ce que nous avons de plus cher dans la vie. Et certes cette loi est bien équitable : car il est question alors du culte de Dieu, qui est au-dessus de toute comparaison ; & il y va du plus grand de nos intérêts, qui est celui de notre éternité. Mais comme on a vu des héréſies dans tous les tems, depuis la naiſſance du Chriſtianiſme, on a vu auſſi dans tous les tems des hérétiques, ou des fauteurs d'héréſies, qui ne l'étoient que par certains engagemens d'alliance & d'amitié. Tellement qu'on pouvoit dire d'eux dans un vrai ſens, mais bien différent de l'autre, qu'ils étoient *amis juſqu'aux Autels :* c'eſt-à-dire, qu'ils l'étoient juſqu'à quitter par amitié leur première & ancienne croyance ; juſqu'à embraſſer, par le même principe, des doctrines étrangères & erronées ; juſqu'à défendre des dogmes proſcrits & condamnés ; juſqu'à ſe mêler dans des partis révoltés contre l'Egliſe, & frappés de ſes anathêmes.

N'eſt-ce pas ce qui s'eſt encore paſſé dans ces derniers ſiécles, & ſous nos yeux au ſujet des héréſies qui s'y ſont élevées ? Mille gens ſe ſont attachés, & s'attachent à des nouveautés avec

une opiniâtreté que rien ne peut vaincre. On a beau leur opposer les décisions les plus formelles, les censures des Pasteurs & des Juges Ecclésiastiques qui sont le Pape & les Evêques ; on a beau raisonner, & tâcher de les convaincre par une multitude de preuves dont ils devroient être accablés, ils n'en sont pas moins fermes, ou, pour parler plus juste, ils n'en sont pas moins obstinés dans ces nouvelles opinions, dont ils se sont laissés préoccuper. D'où procéde cette obstination, & cet aheurtement? Est-ce qu'un Ange est venu du Ciel leur révéler des vérités inconnues à toute l'Eglise? mais assurément ce ne sont pas des saints à révélation ; & d'ailleurs l'Apôtre saint Paul nous marque expressément, que si un Ange du Ciel nous apportoit une doctrine contraire à celle de l'Eglise, nous devrions le réprouver avec la doctrine qu'il nous enseigneroit. Est-ce qu'ils ont des vues plus pénétrantes que les autres, & qu'ils ont mieux approfondi ces sortes de matières que les plus habiles Théologiens, & les Docteurs les plus consommés? mais souvent ils avouent eux-mêmes qu'ils n'y comprennent rien : & comment y com-

prendroient-ils quelque chose : n'en ayant jamais fait aucune étude ; & n'étant point dans leur état à portée de ces sciences abstraites, & trop relevées pour eux ? Comment un homme du monde, une femme du monde, qui peut être sçavent à peine les points fondamentaux, & comme les élémens de la Religion, seroient-ils suffisamment instruits sur des questions, qui pendant de longues années ont de quoi occuper toute l'attention & toute la réflexion des esprits les plus clairvoyans, & les plus intelligens ? N'est-il donc pas merveilleux, qu'au lieu de se soumettre là-dessus avec docilité, & avec simplicité, au Jugement de l'Eglise, ils osent prendre parti contre elle & contre ses définitions, & qu'ils se portent pour défenseurs de ce qu'elle a noté publiquement, & qualifié d'erreur ? Il est bien évident qu'ils n'agissent point en cela avec connoissance de cause, & que ce n'est point la raison qui les conduit. Qu'est-ce donc ? l'amitié, & voilà le nœud de l'affaire. Ils ont des amis partisans de ces erreurs ; ils tiennent par le sang ou par quelque rapport que ce soit, à tel & à tel qui professent ces erreurs : sans autre motif,

tif, ni autre discussion, c'est assez pour les déterminer. Ainsi d'amis en amis l'erreur se communique, & répand de tous côtés son venin.

O la belle preuve pour un Catholique, enfant de l'Eglise, pour un Ministre même des Autels, que ce qu'on entend dire à quelques-uns : cet homme est de mes amis ; il est naturel que je me joigne à lui ! O les belles conséquences, & l'admirable suite de raisonnement ! c'est mon ami ; donc je dois lui assujettir ma foi, & la régler selon ses vues & ses préventions. C'est mon ami ; donc son autorité doit l'emporter dans mon esprit sur celle des Souverains Pontifes & des Prélats, dépositaires de la saine Doctrine. C'est mon ami : donc je dois lui être plus fidèle qu'à l'Eglise même, & lui prouver mon attachement aux dépens de ma religion. C'est mon ami ; donc s'il se pervertit, je dois me pervertir comme lui ; & s'il est rébelle à la vérité, je dois, par mon suffrage, lui fournir des armes pour la combattre. Certainement, ce seroit un mal bien pernicieux dans la vie humaine & dans le Christianisme, que la solide amitié, si elle exigeoit des amis une pa-

reille déférence. Mais ce n'eſt point là ce qu'elle veut, ni à quoi elle ſe fait connoître. Ce qu'elle demanderoit plutôt en de ſemblables occaſions, c'eſt qu'après avoir fait tous les efforts poſſibles pour remettre un ami dans la bonne voie, & pour fléchir la dureté de ſon cœur, on eût l'aſſurance de lui faire cette déclaration préciſe & poſitive: je ſuis à vous, il eſt vrai, je ſuis votre ami; mais je dois l'être encore plus de Dieu, encore plus de l'Egliſe, encore plus de la foi que j'ai reçue dans mon baptême, & que je veux conſerver pure; encore plus de mon devoir, qui eſt d'obéir & de croire; encore plus de mon ame, dont le ſalut dépend de ma catholicité, & de ma ſoumiſſion.

Un ami de cette trempe eſt proprement un ami ſolide; & de tout ceci il faut conclure, que quoiqu'il n'y ait perſonne qui ne ſe pique d'être ſolide dans ſes amitiés, il y en a néanmoins très-peu qui le ſoient véritablement, parce qu'il y en a très-peu qui aient l'idée juſte d'une ſolide amitié.

Amities ſenſibles & prétendues innocentes.

COmme il y a des cœurs plus ſenſibles les uns que les autres, il y a auſſi des amitiés beaucoup plus affectueuſes & plus tendres; & c'eſt ſur-tout entre les perſonnes de différent ſexe que ces ſortes d'amitiés ſont plus communes. Amitiés d'eſtime mutuelle, d'inclination naturelle, de conformité d'humeurs, de ſympathie, ſans qu'il y entre de la paſſion : car c'eſt ainſi qu'on ſe le perſuade. Amitiés qui ne ſervent, ce ſemble, qu'à la ſociété, à l'entretien, au délaſſement de la vie, & où l'on ne voudroit pas permettre qu'il ſe gliſſât le moindre déſordre. Delà amitiés dont on ne ſe fait aucun ſcrupule; parce qu'on ſe flatte d'y garder toute l'honnêteté & toute l'innocence chrétienne. Mais que cette innocence eſt ſuſpecte! & de tous les piéges que doivent craindre certaines ames qui d'elles-mêmes ne ſont pas vicieuſes, & qui ont un fonds d'honneur & de vertu, voilà ſans contredit le plus ſubtil & le plus dangereux. En effet, ſelon la diſpoſition la plus ordinaire de no-

tre cœur, il eſt bien difficile & même preſque impoſſible, que ces amitiés prétendues innocentes, ne ſoient pas ou peu à peu ne deviennent pas criminelles en plus d'une manière. Criminelles par le péril qui y eſt attaché, & où l'on s'expoſe volontairement : criminelles par le ſcandale ſouvent qu'elles cauſent, & à quoi l'on n'a point aſſez d'égard ; criminelles par les impreſſions qu'elles font ſur l'eſprit & ſur le cœur, & par les ſentimens qu'elles produiſent. Enfin criminelles par les extrémités où elles entraînent, & les chûtes funeſtes où elles précipitent. Vérités dont il ne faudroit point d'autre preuve, que l'expérience. Heureux, ſi, déplorant le malheur d'autrui, nous ſçavions en profiter pour nous-mêmes !

I. Amitiés criminelles, par le péril qui y eſt attaché, & où l'on s'expoſe volontairement. Car qu'eſt-ce qui forme ces amitiés ſenſibles & tendres ? Ce n'eſt pas la raiſon, mais c'eſt le penchant du cœur, ce ſont les ſens : d'où vient que ces amitiés ſont quelquefois ſi bizarres & ſi mal aſſorties, parce que les ſens ſont aveugles, & que le cœur dans ſes affections, bien loin de con-

ſulter toujours la raiſon, agit ſouvent contre elle & la combat. Quoi qu'il en ſoit, toute liaiſon où les ſens ont part, & où le cœur n'eſt attiré que par le poids de l'inclination, & la pente de la nature, doit être d'un danger extrême : pourquoi ? c'eſt que les ſens, non plus que le cœur, ne tendent qu'à ſe contenter, & que dans les progrès qu'ils laiſſent faire à leurs deſirs tout naturels & tout humains, ils ne mettent point des bornes. Non pas que le cœur tout d'un coup ni que les ſens prennent tellement l'empire ſur la raiſon, qu'ils l'obligent de ſe taire ; non pas qu'ils en éteignent toutes les lumières, & qu'ils entreprennent d'abord de nous porter au-delà du devoir, & de nous faire franchir les loix de la conſcience. Tout charnels & tout groſſiers qu'ils ſont, ils y procédent avec plus d'adreſſe ; & c'eſt ce qui rend leurs atteintes d'autant plus dangereuſes & plus mortelles, qu'elles ſe font moins appercevoir.

Cette amitié dans ſa naiſſance n'eſt qu'une eſtime particulière de la perſonne, de ſa modeſtie, de ſa retenue, de ſa ſageſſe. Elle plaît, parce qu'avec les manières engageantes, elle a du reſ-

te de la fermeté dans l'esprit, de la droiture dans le cœur ; une régularité irréprochable dans la conduite. Quel sujet y auroit-il donc de s'en défier, & quel péril peut-il y avoir à entretenir une connoissance fondée sur de si excellentes qualités : sur la probité, l'ingénuité, la candeur d'ame, les bonnes mœurs, le mérite ? C'est ainsi qu'on se rassure : mais cela même où l'on pense trouver sa sûreté, c'est justement ce qui doit inspirer plus de défiance, puisque c'est ce qui augmente le danger. Car sans que ce soit une proposition outrée, il est certain qu'une personne mondaine, dissipée, d'une vertu équivoque & réputée telle, seroit beaucoup moins à craindre. On en concevroit du soupçon & du mépris, on s'en garderoit, on s'en dégoûteroit. Mais celle-ci qu'on estime, touche d'autant plus le cœur, qu'elle paroît plus estimable & qu'elle l'est. On s'y attache ; & si l'attache devient réciproque, eût-on d'ailleurs les intentions les plus pures, & fût-on de part & d'autre dans les plus saintes résolutions, on ne peut plus guères compter ni sur cette personne ni sur soi-même.

Voilà pourquoi il est alors d'une conséquence infinie d'user d'une gran-

de réserve à se voir & à se parler ; & c'est aussi pour cela que les Peres & les saints Docteurs se sont toujours si hautement recriés contre les longues & fréquentes conversations des personnes de sexe différent. Ils n'ont point distingué là-dessus les états, les caractères, les emplois. Ils n'ont point considéré si c'étoit des personnes pieuses, ou ayant la réputation de l'être ; si c'étoit des personnes libres ou dévouées à Dieu ; si c'étoit des personnes du monde ou des personnes d'Eglise, des personnes séculières ou des personnes religieuses. Ils ont compris que dans toutes les conditions & toutes les professions, par-tout nous nous portions nous-mêmes, & avec nous-mêmes toute notre fragilité. Ils se sont donc expliqués en général, & sur ce point ils nous ont tracé les régles les plus sévères, & en même tems les plus nécessaires. Mais en quoi l'on commence à se rendre criminel, c'est qu'on croit pouvoir rabattre de cette rigueur, & qu'on ne veut point s'astreindre à des loix si salutaires, ni en reconnoître la nécessité. On se recherche l'un l'autre. Il n'y a presque point de jour qu'on ne

passe plusieurs heures ensemble. On se traite familièrement, quoique toujours honnêtement. On se fait des confidences. Souvent même tout le discours roule sur des choses de Dieu. Un homme d'Eglise, un directeur forme par ces leçons la personne qu'il conduit, & lui étale avec une abondance merveilleuse les principes de sa morale. Hé bien, disent-ils, quel mal y a-t-il à tout cela? nous n'y en trouvons point, & nous n'y en cherchons point. Le mal, ce n'est pas précisément l'inclination que vous vous sentez l'un pour l'autre; car ce sentiment ne dépend pas de vous: mais c'est de ne pas prendre les mesures convenables, pour vous précautionner contre cette inclination, & pour prévenir les suites mauvaises qu'elle peut avoir. Le mal, c'est que par une confiance présomptueuse, & par un attrait que vous suivez trop naturellement, vous vous mettiez de vous-même dans un danger où Dieu peut-être, pour vous punir, permettra que vous succombiez.

Mais ce danger, nous ne le voyons pas. Vous ne le voyez pas; mais c'est que vous ne le voulez pas voir; mais

on vous en a averti plus d'une fois ; mais si vous n'avez reçu là-dessus aucun avis personnel, & qui vous regardât spécialement, les maximes générales que vous avez si souvent entendues sur cette matière, doivent vous suffire ; mais vous-même, malgré vous, vous l'avez entrevu, ce péril, en plus d'une rencontre, où votre conscience vous l'a représenté & vous l'a reproché ; mais enfin il ne tient qu'à vous de vous en convaincre par deux réflexions les plus palpables, & qui sont sans réplique. La première est, que ces conversations où engage une amitié sensible, ne sont ni si longues ni si fréquentes, que parce que le cœur y trouve du goût, & je ne sçais quel goût sensuel ; car s'il n'y en trouvoit pas, bientôt elles deviendroient fatiguantes, & vous auriez cent raisons pour les abréger, ou pour vous en dispenser. Faites-y une attention sérieuse, & vous conviendrez de ce que je dis. La seconde réflexion est, que ce goût du cœur joint à la diversité des sexes, à la familiarité des entretiens, à leur durée & à leur privauté, méne insensiblement, mais immanquablement au vice, & y est la disposition la plus prochaine. Or de se mettre dans l'oc-

caſion du péché, & dans une occaſion prochaine, de s'y mettre ſans beſoin & par le ſeul deſir de ſe ſatisfaire, qui peut douter que ce ne ſoit un péché; & n'eſt-ce pas déja en ce ſens que ſe vérifie la parole du Saint-Eſprit : *celui qui aime le péril, y périra ?*

Eccli. 3. 27.

II. Amitiés criminelles par le ſcandale ſouvent qu'elles cauſent, & à quoi l'on n'a point aſſez d'égard. Il n'eſt pas moralement poſſible que deux perſonnes ſe voyent avec trop d'aſſiduité, ſans qu'on le remarque : comme il n'eſt pas non plus poſſible qu'en le remarquant, on n'en raiſonne. Chacun en juge à ſa manière; mais de tous ceux qui en ſont témoins, il n'y en a aucun qui ne blâme une amitié ſi peu diſcrette, & qui n'en prenne une ſorte de ſcandale. Les uns plus modérés & plus charitables l'attribuent ſeulement à légéreté, à vivacité, à un manque de conſidération & de circonſpection : mais d'autres plus rigoureux dans leurs jugemens, ou plus malins, n'en demeurent pas là; & ſelon l'expérience qu'ils ont du monde, ils vont juſqu'à tirer des conſéquences, dont la vertu des perſonnes intéreſſées & leur réputation

doit beaucoup souffrir. C'est le sujet de mille railleries, de mille paroles couvertes, lesquelles, quoiqu'enveloppées, n'en sont pas moins expressives, ni moins intelligibles. Si celle-ci entre dans une compagnie, on conclut que celui-là ne tardera pas, & que dans peu il arrivera. Si quelqu'un demande où est un tel, on répond sans hésiter, qu'il est avec une telle, ou qu'une telle est avec lui. Les signes de tête, les ris moqueurs, les œillades, les gestes, tout parle sur cela, & ne fait que trop bien comprendre ce que la langue ne prononce qu'à demi, & ce que la bouche n'ose tout-à-fait déclarer. Injurieuses idées qui peuvent être fausses, mais qui ne sont ni injustes ni téméraires. Car elles ne sont pas sans fondement; & en vérité que peut-on penser, quand des gens se livrent ainsi au penchant de leur cœur, & ne gardent aucuns dehors, ni aucunes règles de bienséance?

Ce qu'il y a de plus déplorable (je l'ai déja marqué en passant, & je ne fais point ici difficulté de le redire, & de m'en expliquer. Les mondains verront au moins par-là, que s'il se glisse des abus dans l'Eglise, on ne les y ap-

prouve pas, & qu'au contraire on les reconnoît de bonne foi, & on les condamne :) Ce qu'il y a, dis-je, de plus déplorable, c'eſt que des Miniſtres de Jeſus-Chriſt occupés à conduire les ames, donnent lieu quelquefois eux-mêmes à de pareils diſcours, pour ne pas dire à de pareils ſcandales, juſques dans les plus ſaints exercices du ſacré miniſtère, juſques dans la confeſſion même, & la direction. Il eſt vrai que leurs fonctions ſont toutes Apoſtoliques, & que, pour les remplir dignement, ils doivent être diſpoſés à recevoir toutes ſortes de perſonnes, à les écouter & à leur répondre. C'eſt ce qu'ont fait les Saints : mais les Saints le faiſoient ſans exception & ſans diſtinction. Mais les Saints ne bornoient pas leur zéle au ſoin d'une perſonne qui leur fût plus chère que les autres. Mais les Saints n'étoient pas continuellement avec cette même perſonne, & ne perdoient pas des tems infinis à l'entretenir. Encore, malgré toute leur vigilance & toute leur réſerve, quelques-uns n'ont pas été à couvert de la cenſure du monde, & de la malignité de ſes raiſonnements. Que ſera-ce d'un Directeur, qui ſemble n'avoir reçu ſa

miſſion de Dieu que pour une ſeule ame, à laquelle il donne toute ſon attention ; qui pluſieurs fois chaque ſemaine paſſe réguliérement avec elle les heures entières, ou au Tribunal de la pénitence, ou hors du Tribunal, dans des converſations dont on ne peut imaginer le ſujet, ni concevoir l'utilité ; qui expédie toute autre dans l'eſpace de quelques momens, & l'a bientôt congédiée, mais ne ſçauroit preſque finir dès qu'il s'agit de celle-ci ; qui s'ingère même dans toutes ſes affaires temporelles, en ordonne comme il lui plaît, & les prend autant & peut-être plus à cœur, que ſi c'étoit les ſiennes propres. Eſt-ce donc là ce qu'inſpire un zéle Evangélique ? Ce ne ſont point ſeulement les maîtres de la morale Chrétienne qui en jugent autrement, mais le monde le plus mondain. Il a peine à ſe figurer qu'il n'y ait rien dans une ſemblable conduite que de ſurnaturel, & il ne ſeroit pas aiſé de lui en donner des preuves bien certaines. Il pourroit interpréter les choſes plus favorablement, mais dans le fond on ne ſçait qui eſt le plus coupable, ou le monde qui porte trop

loin sa critique, ou ceux qui lui en fourniſſent l'occaſion.

Toutefois des gens ne s'étonnent point des bruits qui courent ſur leur compte, & ne s'en inquiétent point. Ils ſe contentent du témoignage qu'ils ſe rendent à eux-mêmes, & diſent
1. Cor. 4. 3. tranquillement avec ſaint Paul : *Il m'importe peu que vous me damniez, vous ou quelque autre homme que ce ſoit. Dieu eſt mon juge*, & il connoît mon cœur. Mais
1. Cor. 6. 12. ils ne prennent pas garde à ces paroles du même Apôtre : *Tout m'eſt permis, mais tout n'eſt pas pour cela convenable ni expédient.* Ils ne ſe ſouviennent pas de ce que diſoit encore ce Docteur des
1. Cor. 8. 13. nations : *Si mon frere ſe ſcandaliſe de me voir uſer de telle nourriture, toute ma vie je m'en abſtiendrai*, quoiqu'elle ne me ſoit pas défendue. Ils n'ont nul égard à cette grande leçon qu'il nous a faite, de ne pas fuir ſeulement ce qui eſt mal,
Theſſ. 5. 22. *mais d'éviter même juſqu'à l'apparence du mal.* Dans l'engagement où ils ſont, & qui leur faſcine les yeux, rien n'eſt capable de les ébranler. Or pour ne point parler de tout le reſte, cette obſtination n'eſt-elle pas condamnable ; & quand ils ſeroient dans le ſecret de l'ame, & dans toutes leurs vues

aussi purs & aussi innocens qu'ils prétendent l'être, ne seroit-ce pas toujours devant Dieu une offense plus griéve qu'elle ne leur paroît, d'exposer de la sorte sa réputation & de manquer à l'édification publique ?

III. Amitiés criminelles par les impressions qu'elles font sur l'esprit & sur le cœur, & par les sentimens qu'elles y produisent. C'est une erreur en matière d'impureté, de ne compter pour péché que certaines fautes grossières. Tout ce qui ne va point jusques-là, on le traite de bagatelles, ou tout au plus de menus péchés. Mais qu'est-ce néanmoins que ces menus péchés, qu'est-ce que ces bagatelles, où l'on se laisse aller si aisément & habituellement dans le cours d'une amitié sensible & tendre ? Ce sont mille idées, mille pensées, mille souvenirs d'une personne dont on a incessamment l'esprit occupé ; mille retours & mille réflexions sur un entretien qu'on a eu avec elle, sur ce qu'on lui a dit, & ce qu'elle a répondu, sur quelques mots obligeans de sa part, sur une honnêteté, une marque d'estime qu'on a reçue, sur ses bonnes qualités, ses manières engageantes son humeur agréa-

ble, son naturel doux, condescendant; en un mot sur tout ce qui s'offre à une imagination frappée de l'objet qui lui plaît, & qui la remplit. Ce sont, en présence de la personne, certaines complaisances du cœur, certaines sensibilités où l'on s'arrête, & qui flatte intérieurement, qui excitent & qui répandent dans l'ame une joie toujours nouvelle. Ce sont dans toute la conversation des termes de tendresse, des expressions vives & pleines de feu, des protestations animées & cent fois réitérées, des assurances d'un dévouement parfait & sans réserve. Ce sont dans toutes les façons d'agir, des airs, des démonstrations, des attentions, des soins, de petites libertés, ou, pour les mieux nommer, des badineries & des puérilités, souvent indignes du caractère des gens, & dont ils devroient rougir. Or je demande si l'on peut croire raisonnablement, que dans les impressions que tout cela fait & doit faire sur l'esprit, sur le cœur, sur les sens, il n'y ait rien qui puisse blesser la plus délicate de toutes les vertus qui est la pureté Chrétienne ? Comment, si près de la flamme, n'en ressentir nulle atteinte ? Comment dans un chemin si

gliſſant, ne tomber jamais ? Comment, au milieu de mille traits, demeurer invulnérable ? Eſt-il rien qui nous échappe plus vîte, que notre eſprit ; rien qui nous emporte avec plus de violence, que notre cœur ; rien qu'il nous ſoit plus difficile de retenir, que nos ſens ? A peine une vertu Angélique y ſuffiroit-elle. Du moins les ames les plus retirées & les plus pures, malgré la ſolitude où elles vivent, malgré toutes leurs auſtérités & toutes leurs pénitences, ont encore de rudes combats à ſoutenir, & craignent en bien des momens de s'être laiſſé vaincre : que faut-il conclure des autres ?

Mais ces ames ſi timorées ſe font une conſcience trop ſcrupuleuſe. Voilà ce que diſent des mondains ſéduits par la fauſſe prudence de la chair, & qui ſe conduiſent par les principes les plus larges, dans un point où la religion eſt plus reſſerrée & moins indulgente. Car, ſelon la morale du Chriſtianiſme, c'eſt aſſez d'une penſée, d'un ſentiment, d'un conſentement paſſager pour corrompre l'ame & pour lui imprimer une tache mortelle. Ce qui poſé comme une vérité conſtante, nous apprend de combien de péchés qu'on ne con-

noît pas & qu'on refuſe de connoître, une amitié telle que je viens de la repréſenter, eſt la ſource inépuiſable.

Mais nous réſiſtons à toutes ces idées, nous déſavouons tous ces ſentimens, nous renonçons à toutes ces impreſſions qui préviennent la raiſon & qui ſont dans nous malgré nous. Si vous y renonciez réellement & ſincérement, vous renonceriez au ſujet qui les fait naître, vous l'éloigneriez, vous obſerveriez ce grand précepte du Fils de Dieu: *Arrachez votre œil, coupez votre bras, votre pied, s'ils vous ſcandaliſent.* Quand donc vous prendrez de telles meſures pour vous préſerver; quand vous vous tiendrez à l'écart, & que par une ſage précaution vous vous priverez du vain contentement que vous cherchiez dans une liaiſon trop naturelle & trop intime, alors ſi la tentation vient vous aſſaillir juſques dans votre retraite & que vous vous efforciez de la ſurmonter, vos réſiſtances ne me ſeront plus ſuſpectes, & je ne douterai point que vous ne ſoyez dans une vraie volonté de repouſſer les attaques de l'ennemi qui vous pourſuit. Mais autrement je dirai

Matth. 18. 8.

que vous réfistez à peu près comme Saint Augustin confesse lui-même qu'il prioit, avant qu'il se fût tout-à-fait dégagé de ses habitudes & converti à Dieu. Il demandoit au Ciel d'être délivré d'une passion qui l'arrêtoit; mais en même tems il craignoit que le Ciel ne l'exauçât. C'est-à-dire, que ce qu'il demandoit, il ne le vouloit qu'à demi: or ne le vouloir qu'à demi, c'étoit, quant à l'effet, ne le point vouloir du tout. Voilà de quelle manière on réfiste, & c'est une des plus subtiles illusions. On a encore, à ce qu'il paroît, assez de conscience d'une part, pour ne vouloir pas entretenir une société, où l'on crût qu'il y a de l'offense de Dieu. D'autre part, on n'a pas assez de résolution pour quitter cette personne avec qui l'on est actuellement engagé. Cependant on entre quelquefois en inquiétude sur tout ce qu'on ressent dans le cœur. Mais à quoi a-t-on recours pour se tranquilliser? On se répond à soi-même qu'on ne consent à rien de mauvais; que tous ces fantômes dont on est troublé, que toutes ces images, toutes ces sensibilités, ne sont point dans la volonté. On le pense, ou l'on veut ainsi le penser: mais Dieu qui

sonde les cœurs, n'en juge pas comme nous. *Les Cieux même ne sont pas purs devant lui, & il a trouvé de la corruption jusques dans ses Anges.* La vertu se forme difficilement ; mais elle s'altère très-aisément. Raisonnons tant qu'il nous plaira : il sera toujours certain, que de ne pas remédier aux principes, lorsqu'on le peut & qu'on le doit, c'est vouloir toutes les suites où ils sont capables de porter.

Job. 4. 18.

IV. Amitiés criminelles par les extrémités où elles entraînent & les chûtes funestes où elles précipitent. Gardons-nous de descendre ici dans un détail qui pourroit troubler les ames vertueuses & chastes ; & ne révélons point des horreurs, qui ne serviroient qu'à décréditer les plus saintes professions & qu'à deshonorer la religion. Il est moins surprenant qu'une amitié trop sensible & trop tendre dégénére bientôt entre des mondains & des mondaines dans l'amour le plus passionné, & qu'elle se termine enfin aux derniers excès où peut emporter l'aveuglement de l'esprit & le déréglement du cœur. Mais ce qui doit nous saisir d'étonnement & nous remplir de

frayeur, c'eſt que des gens élevés dans l'Egliſe de Dieu aux Ordres les plus ſacrés, employés à la célébration des plus auguſtes myſtères, revêtus du ſacerdoce de Jeſus-Chriſt, ſes vicaires, ſes ſubſtituts; que des perſonnes adonnées à toutes les bonnes œuvres & regardées comme des modéles de ſainteté, en viennent quelquefois par des chûtes éclatantes aux mêmes extrémités. Les exemples en ſont connus, & les ames zélées ont ſouvent gémi de voir parmi le peuple fidèle & dans le lieu ſaint, de ſi déplorables renverſemens & une ſi affreuſe déſolation.

O vous qui teniez entre les Anges du Seigneur le premier rang, vous brilliez avec tant d'éclat, comment êtes-vous tombés du Ciel? Vous faiſiez fonds ſur vous-mêmes, & conſidérant la dignité de votre caractère, l'excellence de votre vocation, l'ardeur qui vous animoit dans la pratique de vos devoirs, vous diſiez avec confiance : *je monterai* à la perfection la plus ſublime. *Je m'aſſeierai ſur la montagne de l'alliance. Je me placerai au-deſſus des nuées, au-deſſus même des aſtres. Je ſerai ſemblable au Très-haut*, ou je tâcherai d'acquérir toute la reſſemblance que je puis avoir avec ce Dieu des vertus & Pſ. 144 12. Ibid.

ce Saint des Saints. Vous le disiez, & vous le vouliez : mais vous voila tout à coup *déchu de cette gloire, & plongé dans l'abîme le plus profond.* On le sçait, & l'on en est dans une surprise qu'on ne peut exprimer. *Est-ce là cet homme?* sont-ce ces personnes pour qui l'on étoit prévenu d'une si haute estime ? Quel prodigieux changement, & d'où est-il arrivé ? Hélas ! il n'a fallu pour cela qu'une inclination mutuelle, dont ils ne se défioient en aucune sorte. De là est venue une fréquentation très-réservée dans ses commencemens & très-
2. Cor. 11. 14. circonspecte. *L'Ange de satan s'est transformé* à leurs yeux *en Ange de lumière*, pour leur justifier une amitié qui paroissoit n'être que selon Dieu, & ne tendre qu'à Dieu.

Cependant le feu s'allumoit, C'étoit un feu caché ; mais souvent un feu caché n'en est que plus vif. Il prenoit toujours de nouveaux accroissemens d'un tems à l'autre, & une fatale occurrence l'a fait élater. Dieu l'a permis, & leur présomption leur a attiré ce châtiment. Si leur vigilance ne s'étoit point rélâchée ; s'ils avoient sçu se modérer, & user des préservatifs qu'une prudence chrétienne leur suggéroit,

s'ils avoient mieux reçu les conseils qu'on a voulu quelquefois leur donner, ou qu'ils eussent écouté ce que leur propre conscience leur dictoit dans les rencontres, Dieu les eût aidés de sa grace, je dis d'une grace spéciale, & les eût fortifiés contre l'occasion. Mais ils n'en ont voulu croire qu'eux-mêmes, & Dieu aussi les a livrés à eux-mêmes. Ils se sont oubliés, & jusqu'à quel point ! Or si une amitié tendre & sensible est si contagieuse & si pernicieuse pour les plus justes, combien le doit-elle être encore plus pour les pécheurs ; je veux dire pour ceux que leur condition engage dans le monde, & dans un certain monde, où les passions dominent avec plus d'empire, où la loi du Seigneur a moins de pouvoir & est tous les jours violée avec plus d'impunité ?

Quoi qu'il en soit, la sensibilité du cœur n'est point un crime en elle-même, mais c'est le principe de bien des crimes : car aisément elle se change en sensualité. Il y a néanmoins une sensibilité qui est toute, pour ainsi dire, dans la raison, & celle-là ne porte à aucun désordre. On est sensible sur ce qui concerne un ami. On ressent ses

prospérités & ses adversités, ses avantages & ses disgraces; mais ce sentiment est tout spirituel. La sensibilité n'est donc si pernicieuse, que lorsque les sens y ont part : mais comme souvent il est difficile de démêler quelle part ils y ont, & s'ils y en ont en effet quelqu'une, le plus sûr & le meilleur est de tourner toute la sensibilité de notre cœur vers Dieu : de n'aimer que Dieu dans nos amis, & de n'aimer nos amis qu'en Dieu & que par rapport à Dieu. Telle est l'amitié Chrétienne : amitié d'autant plus pure, que Dieu en est le sacré lien, & d'autant plus solide, que la mort ne la peut rompre, & qu'elle doit durer éternellement par cette charité consommée qui unit ensemble tous les bienheureux.

Pensées diverses sur la charité du prochain & les amitiés humaines.

CEt homme est sujet à mille foiblesses, c'est un esprit difficile. Je l'avoue ; mais que s'ensuit-il de-là. Le moyen donc, concluez-vous, de bien vivre avec lui ? Fausse conséquence & illusion : car Dieu vous ordonne d'aimer le prochain tel qu'il est, & avec toutes ses foiblesses ; & ce sont les foiblesses même du prochain qui doivent être la matière de votre charité. Si les gens étoient sans défauts, qu'aurions-nous à en souffrir ; & n'ayant rien à souffrir de personne, comment accomplirions-nous cette divine leçon de Saint Paul, *Supportez-vous les uns les autres* ? Mais que cet homme ne se corrige-t-il ? de se corriger, c'est son affaire ; mais de le supporter, quoiqu'il ne se corrige pas, c'est la vôtre. Faites ce qui est pour vous du devoir de la charité ; & du reste n'examinez point si les autres font ce qu'ils doivent, ou s'ils ne le font pas, puisque vous n'aurez point à en rendre compte.

Gal. 6. 2.

Col. 3. 13.

¶ Ce qui cauſe les plus grandes diviſions, & ce qui excite les plus grands troubles, c'eſt le peu de ſoin qu'on a de ménager les eſprits, & de ne pas aigrir imprudemment les paſſions d'autrui. Mais faut-il donc ne rien dire à un homme, & n'eſt-il pas bon de lui faire connoître ſes défauts & de les lui faire ſentir, afin qu'il y prenne garde ? Cela eſt bon en général ; mais en particulier, il y a une infinité d'eſprits, avec qui l'on n'a point d'autre parti à prendre que celui du ſilence ; quoique vous diſiez, vous ne les changerez pas : au contraire, vous les porterez à des éclats qui vous donneront de la peine, & vous aurez bien plutôt fait de vous taire ſagement & charitablement. Il eſt vrai qu'ils pourront abuſer de votre facilité & de votre condeſcendance ; mais vous profiterez devant Dieu de votre patience & de votre charité.

¶ Nous nous faiſons de l'amitié une religion ; & de la charité, nous nous faiſons tous les jours un ſujet de profanation. C'eſt une charité, dit-on, d'humilier ces gens-là ; de les mortifier, de leur apprendre leur devoir : beau prétexte dont on s'autoriſe pour les traiter dans toute la rigueur, pour

les poursuivre à outrance ; pour les calomnier, les décrier, les confondre ; c'est-à-dire, pour venger contre eux ses propres querelles, pour contenter ses ressentimens, ses antipathies, ses envies. Car voilà souvent où se réduit cette prétendue charité. Or employer la charité à de tels usages, est-ce la pratiquer ? est-ce la profaner ?

¶ Qu'est-ce que ces airs de franchise, de simplicité, de cordialité, que nous affectons quelquefois en parlant au prochain, & lui disant certaines vérités très-désagréables ? Est-ce un adoucissement que nous prétendons mettre aux avis que nous lui donnons, pour en tempérer l'aigreur, & pour les lui faire mieux goûter ? Rien moins que cela : mais tout au contraire, c'est souvent une voie plus subtile, plus adroite que notre malignité nous inspire, pour mieux contenter, en l'outrageant & l'humiliant, la passion qui nous anime. On dit à une personne les choses les plus dures & les plus piquantes, de la manière, à ce qu'il semble, la plus douce & la plus naïve ; & l'on prend plaisir à lui enfoncer le trait dans l'ame d'autant plus avant & plus sensiblement

qu'on paroît le faire plus charitablement & plus amiablement.

¶ On se réconcilie au lit de la mort. On fait appeller des personnes qu'on ne voyoit point depuis plusieurs années, & qu'on regardoit comme ennemis. On se remet en grace avec eux : on leur pardonne, & on leur demande qu'ils nous accordent le même pardon. On en use ainsi par principe de religion & de conscience, & l'on ne se croiroit pas autrement en état de recevoir les derniers Sacremens de l'Eglise & d'aller paroître devant Dieu. Tout cela est bien : mais du reste, pourquoi attendre si tard ? L'obligation de ne garder nulle inimitié dans le cœur, n'est pas moins indispensable pendant tout le cours de la vie, qu'à la dernière heure ; & n'est-ce pas l'aveuglement le plus étrange, de vouloir vivre dans des dispositions & des sentimens où l'on ne voudroit pas mourir ?

¶ Je veux un ami véritable, & autant qu'il se peut, un ami sincère, & tel dans le fond de l'ame qu'il est dans les apparences. Un ami zélé pour mon bien, & désintéressé pour lui-même ; qui s'attache à ma personne, & non à

ma fortune, à mon crédit, à mon rang, à tout ce qui eſt hors de moi, & qui n'eſt point moi : un ami vigilant, prévenant, compatiſſant, auprès de qui je trouve de la conſolation dans toutes mes peines, & du ſoutien dans toutes mes diſgraces : un ami fidèle, ſur qui je puiſſe compter : diſcret, à qui je puiſſe me confier ; prudent & ſage, que je puiſſe conſulter, & qui ſoit capable de me conduire & de m'éclairer ; droit, juſte, équitable, qui m'inſpire la vertu, & avec qui je puiſſe utilement & ſaintement communiquer. Un ami conſtant, que l'humeur ne domine point, que le caprice ne change point, toujours le même malgré la diverſité des temps, des événemens, des conjonctures & des ſituations où je puis me rencontrer : enfin un ami qui ſeul & juſques au dernier moment de ma vie, ait de quoi me ſuffire, quand il ne me reſteroit nulle autre reſſource, & que je ne pourrois attendre d'ailleurs ni recevoir aucun ſecours. Voilà encore une fois l'ami que je cherche ; mais où-eſt-il, & de qui viens-je de tracer ici la peinture ? Ah ! Seigneur, je le ſçais, je le ſens, mon cœur me le dit ; & à ces traits, c'eſt vous, mon Dieu, que

je reconnois, & ce n'eſt que vous. Aſſez d'amis parmi les hommes, mais quels amis ? Aſſez d'amis de nom, aſſez d'amis d'intérêt, aſſez d'amis d'intrigue & de politique ; aſſez d'amis d'amuſement, de compagnie, de plaiſir ; aſſez d'amis de civilité, d'honnêteté, de bienſéance ; aſſez d'amis en paroles, en expreſſions, en proteſtations ; & ſi peut-être quelques-uns ſont mieux diſpoſés, à ce qu'il paroît, on n'éprouve que trop néanmoins dans l'occaſion, combien ſur ceux-là même il y a peu de fonds à faire. Voilà de quoi le monde ſe plaint tous les jours, & de quoi il a bien ſujet de ſe plaindre. Heureux, s'il en profitoit pour s'élever vers vous, Seigneur, & ne s'appuyer que ſur vous.

¶ La plupart des hommes ſont beaucoup plus vifs dans leurs haines, que dans leurs amitiés. D'ou vient cela ? de notre amour propre, qui nous fait tout rapporter à nous-mêmes, & tout meſurer par nous-mêmes. Comme donc les offenſes qui excitent notre inimitié & notre haine, nous regardent ſpécialement & s'attaquent à nos perſonnes ; & qu'au contraire le caractère de l'amitié eſt de nous détacher en quelque ſorte de nous-mêmes pour nous attacher au

prochain, il arrive de là communément que nous sommes tout à la fois, & de froids amis, & de violens ennemis.

¶ Rien de plus fragile que les amitiés humaines. Il faut des années pour les former : il ne faut qu'un moment pour les rompre. Encore s'il étoit facile de les renouer : mais souvent, ce qu'un moment a détruit, des siécles ne le rétabliroient pas. Les amitiés chrétiennes sont beaucoup plus fermes & plus durables, pourquoi ? parce que le Christianisme nous rend beaucoup plus patiens, plus désintéressés, plus humbles, & par conséquent beaucoup moins vifs & moins sensibles sur tout ce qui fait les ruptures & les divisions.

¶ On dit communément, & on a raison de le dire : L'ami de tout le monde n'est ami de personne. Il y a en effet des gens de ce caractère. Ils vous apperçoivent ; ils viennent à vous avec un visage ouvert, vous tendent les bras, vous saluent, vous embrassent, vous font les plus belles offres de service. Mais enfin, après mille protestations d'amitié, ils vous quittent, & demandent au premier qu'is rencontrent, comment vous vous appellez & qui vous êtes.

¶ Une heure de prospérité fait oublier une amitié de vingt années. Depuis long-temps vous étiez lié avec cet homme, de connoissance & de société, parce que vous vous trouviez à peu près dans le même rang. Mais la faveur l'a fait monter, & l'a placé au-dessus de vous. Allez désormais vous présenter à lui : il ne vous connoît plus ; & comment vous connoîtroit-il, puisqu'infatué de sa nouvelle grandeur il ne se connoît plus lui-même ?

¶ Hérodes & Pilate devinrent amis, mais aux dépens de Jesus-Christ. Hélas ! combien de Grands se sont liés de même & accordés ensemble aux dépens du pauvre & de l'innocent ?

¶ Vous croyez faire un grand sacrifice à Dieu, parce que vous vivez retiré du monde, & que vous ne voyez presque plus personne. Cela est bon, & je conviens que vous ne voyez presque personne. Mais vous voyez trop une seule personne, que vous ne devriez plus voir. Voyez le reste du monde, & ne voyez point celle-là. Tout le reste du monde vous sera moins dangereux : celle-là seule est le monde pour vous, & le monde le plus à craindre.

DE L'EGLISE
ET DE LA SOUMISSION QUI LUI EST DUE.

Devoirs indiſpenſables de chaque Fidéle envers l'Egliſe.

NOus devons obéir à l'Egliſe comme ſes ſujets, nous devons l'aimer comme ſes enfans, & nous devons la ſoutenir & l'appuyer comme ſes membres. En qualité de ſujets, nous devons lui obéir comme à notre Souveraine. En qualité d'enfans, nous devons l'aimer comme notre mère; & en qualité de membres, nous devons la ſoutenir, & l'appuyer comme le Corps myſtique de Jeſus-Chriſt, où nous

ſommes aggrégés. Elle eſt notre ſouveraine, puiſque Jeſus-Chriſt l'a ſubſtituée en ſa place, qu'il l'a revêtue de toute ſa puiſſance. Elle eſt notre mère, dit Saint Auguſtin, puiſqu'elle nous a engendrés à Jeſus-Chriſt, qu'elle nous a donné une éducation chrétienne, qu'elle nous a inſtruits, élevés dans la foi. Et elle eſt le Corps myſtique de Jeſus-Chriſt, puiſqu'il ſe l'eſt aſſociée, & qu'il en a prétendu former une communauté dont il eſt le chef. Comme Souveraine elle impoſe des loix, elle fait des décrets, elle prononce des jugemens, & nous gouverne toujours ſelon les maximes de l'Evangile les plus pures & les plus ſaintes. Comme Mère elle nous porte dans ſon ſein, elle nous fournit tous les ſecours ſpirituels; elle pourvoit à tous nos beſoins & prend de nous les ſoins les plus affectueux & les plus conſtans. Comme Corps myſtique de Jeſus-Chriſt, elle nous lie à ce chef adorable; elle lui ſert de canal pour faire couler ſur nous les divines influences de ſa grace; elle nous communique tous les mérites de ſon ſang, & nous conduit enfin à ſa gloire. Que de raiſons pour nous attacher à cette Egliſe!

Mais, hélas! il eſt bien déplorable qu'il faille ſi peu de choſe pour nous en détacher. Développons encore ceci, & donnons-y quelque éclairciſſement.

I. Comme ſujets nous devons obéir à l'Egliſe, pourquoi? parce qu'elle a ſur nous un pouvoir ſouverain. Pouvoir évidemment & formellement exprimé dans ces paroles du Sauveur du monde à ſes Apôtres, qui dès-lors repréſentoient l'Egliſe: *Tout ce que vous lierez ſur la terre, ſera lié dans le Ciel: & tout ce que vous délierez ſur la terre, ſera délié dans le Ciel;* c'eſt-à-dire, tout ce que vous jugerez, tout ce que vous déciderez, tout ce que vous ordonnerez ou pour la doctrine ou pour les mœurs, ſera confirmé & ratifié dans le Ciel. Si bien que tout jugement de l'Egliſe, en tant qu'il eſt prononcé par l'Egliſe, devient un jugement du Ciel; & que tout ordre de l'Egliſe, en tant qu'il eſt émané de l'Egliſe, devient pareillement un ordre du Ciel même. *Matth.* 16. 19.

Pouvoir d'une telle étendue, que dans toutes les parties de la terre, il n'y a point de puiſſance qui ne lui ſoit ſubordonnée. Non pas qu'elle entreprenne de paſſer les bornes que Jeſus-

Christ son Epoux lui a prescrites, ni qu'elle prétende porter plus loin son empire. Ce divin Sauveur nous a expressément déclaré que son Royaume n'étoit pas de ce monde, voulant par-là nous faire entendre que ce n'étoit pas un Royaume temporel. Ainsi l'Eglise, bien loin de s'élever au-dessus des puissances humaines, ni d'affoiblir leur domination, est au contraire la plus zélée à maintenir leurs droits & l'obéissance qui leur est dûe. Car voilà sur quoi elle s'est expliquée le plus hautement & le plus ouvertement par deux de ses plus grands oracles, l'un le Docteur des nations & l'autre le Prince même des Apôtres: *Que toute personne soit soumise aux puissances supérieures, parce qu'elles sont établies de Dieu. Quiconque ose leur résister resiste à Dieu même, & s'attire une juste condamnation:* c'est la leçon que nous fait Saint Paul, *Rendez-vous obéissans à vos maîtres: soit au Roi, comme à celui qui est au-dessus de tous; soit aux Commandans, comme à ceux que le Prince a envoyés & qu'il a revêtus de son autorité;* c'est ce que saint Pierre nous enseigne. Mais du reste, dès qu'il s'agit de la puissance spirituelle, il faut alors que tout plie, que tout s'humilie,

Rom. 13. 1.

1. Pet. 2. 13.

que depuis le Monarque qui domine ſur le trône juſqu'au plus vil ſujet qui rampe dans la pouſſière, depuis le Grand juſqu'au plus petit, depuis le ſçavant juſqu'au plus ſimple, tous reconnoiſſent la ſouveraineté de l'Egliſe, & ſe tiennent à ſon égard dans une dépendance légitime. Point là-deſſus d'exception ni de lieux, ni de rangs, ni de conditions.

Pouvoir d'une telle prééminence, que nul autre parmi les hommes ne l'égale, ni ne peut atteindre au même degré. De tous les Rois, de tous les Princes, & de tous les Potentats du ſiécle, aucun n'a le même droit ſur les opérations de mon ame, ni dans la même étendue : je veux dire qu'aucun ne peut m'ordonner de croire tout ce qu'il croit, de penſer tout ce qu'il penſe, de condamner intérieurement tout ce qu'il condamne, d'approuver tout ce qu'il approuve. Au dehors ils peuvent exiger de moi, ou un ſilence reſpectueux, ou certaines apparences d'un acquieſcement extérieur. Je dois même, dans le fond du cœur & par un eſprit d'obéiſſance, me conformer, autant qu'il eſt poſſible, à ce qu'ils jugent & à ce qu'ils ordonnent.

Mais du reſte, dans la perſuaſion où je ſuis, qu'étant hommes comme les autres, ils ne ſont pas plus exempts d'erreur que les autres, s'ils ſe trompent en effet, je puis ne penſer point comme ils penſent. Il n'appartient qu'à l'Egliſe, à cette Egliſe ſouverainement dominante, de nous dire, croyez ceci, & de nous impoſer par-là une obligation étroite de le croire; de le croire, dis-je, de cœur, ſans qu'il nous ſoit permis de douter, de raiſonner, de former des difficultés, & de diſputer ſur ce qu'elle a une fois jugé & défini. Elle a parlé, c'eſt aſſez. A cette ſeule déciſion le plus ſublime génie & l'eſprit le plus borné doivent également ſe rendre, & il n'eſt pas plus libre à l'un qu'à l'autre d'entrer dans un examen qui leur eſt interdit. Quiconque refuſeroit à l'Egliſe cette ſoumiſſion, elle eſt autoriſée à le traiter de rebelle, à le retrancher de la communion, & à le frapper de ſes anathêmes. Triſte état où l'indocilité de tant d'hérétiques les a réduits. Ce ſont des brebis errantes & perdues, à moins qu'il ne plaiſe à Dieu de les ramener par ſa grace. Demandons-lui pour eux ce retour ſi néceſſaire; mais ſur-tout

demandons-lui pour nous la simplicité de la foi, & une docilité d'esprit qui nous préserve des mêmes égaremens.

II. Comme enfans de l'Eglise nous devons l'aimer, puisqu'elle est notre mère. Le Prophète disoit, *une mère peut-elle oublier l'enfant qu'elle a mis au monde?* & renversant la proposition sans la contredire, j'ajoute & je dis de même, un enfant peut-il oublier la mère qui l'a conçu dans son sein, & à qui il est redevable de la vie & de la naissance? Une mère qui abandonneroit son enfant & lui refuseroit ses soins, seroit indigne du nom de mère; & un enfant qui renonceroit sa mère ou la regarderoit avec indifférence, démentiroit tous les sentimens naturels & toute l'humanité. Or que l'Eglise soit mère, & notre mère; qu'elle ait pour nous toute l'attention, toute la tendresse de mère; c'est, selon l'esprit, & non selon la chair, l'aimable qualité & l'illustre prérogative qui ne lui peut être contestée, pour peu que nous considérions toute sa conduite envers chacun des fidèles. *Isaïe.* 49. 15.

Dès notre naissance elle nous a régénérés en Jesus-Christ par le Baptême. Elle nous a marqués du sceau de Dieu

& du caractère de la foi. Elle nous a recueillis dans ſes bras, & elle s'eſt chargée de nous donner la nourriture ſpirituelle. Y a-t-il moyen qu'elle n'employe dans tout le cours de nos années pour nous former pour nous inſtruire & pour nous éclairer, pour nous diriger dans les voies de Dieu & nous y avancer, ou pour y appeller ceux qui ont eu le malheur d'en ſortir? Que de miniſtres elle députe pour cela, que de ſecours elle nous fournit, que de prière elle adreſſe à Dieu, que d'offrandes & de ſacrifices elle préſente, toujours attentive à nos beſoins & toujours ſenſible à nos véritables intérêts qui ſont les intérêts du ſalut. C'eſt ainſi qu'elle nous conduit dans les divers âges de notre vie, & qu'elle ne ceſſe point de veiller ſur nous ni d'agir pour nous.

Elle fait plus, & c'eſt ſur-tout à la mort, à ce paſſage ſi dangereux, qu'elle redouble ſa vigilance, & qu'elle déploye dans toute ſon étendue, ſon affection maternelle. Elle ouvre en notre faveur tous ſes tréſors. Elle donne aux Prêtres qui nous aſſiſtent, tous ſes pouvoirs; elle ne ſe reſerve rien, & elle leur confère toute ſa juriſdiction

pour pardonner & pour absoudre. Il n'y a qu'à l'entendre parler elle-même. En quels termes s'exprime-t-elle dans cette recommandation qu'elle fait à Dieu de l'ame d'un mourant? Est-il rien de plus vif, est-il rien de plus tendre & de plus touchant? Encore n'en demeure-t-elle pas là. Ses enfans lui sont toujours chers jusqu'à la mort & après la mort. Ils disparoissent à ses yeux, mais leur mémoire ne s'efface point de son souvenir. Elle veut que leurs corps reposent dans une terre sainte, & que leurs ossemens soient conservés avec la décence convenable. Cependant elle s'intéresse encore plus pour leurs ames; & parce qu'elle a un juste sujet de craindre que ces ames quoique fidelles, redevables à Dieu, ne soient détenues dans un feu qui les purifie & où elles doivent souffrir jusqu'à ce qu'elles ayent satisfait à la justice du Seigneur, elle les aide, autant qu'il est en elle, de ses suffrages; ne cessant point de prier, de solliciter, d'agir tant qu'elle est incertaine de leur état & qu'il lui reste là-dessus quelque doute.

Or à un tel amour, par quel amour devons-nous répondre? Supposons un

fils bien né, & qui ne peut ignorer le zèle, les soins infinis d'une mère à laquelle il doit tout : que sent-il pour elle, ou plutôt que ne sent-il pas, & que ne lui inspire pas un cœur reconnoissant ? Est-il témoignage d'un attachement inviolable qu'il ne lui donne ? Est-il honneur qu'il ne lui défére ? Est-il devoir qu'il refuse de lui rendre ? Si nous aimons l'Eglise, voilà notre modèle ; & pouvons-nous ne l'aimer pas dans la vue de tous les biens que nous en avons reçus & que nous en recevons tous les jours ? Pour peu que nous y pensions & que nous les comprenions, nous nous tiendrons éternellement & inséparablement unis à cette mère des croyans. Dans le même esprit que David, & encore à plus juste titre, nous lui dirons ce que ce saint Roi disoit à Jérusalem qui n'en étoit que la figure : *Plutôt que de vous oublier jamais, que j'oublie ma main droite, & que je m'oublie moi-même. Plutôt que de perdre un souvenir qui me doit être si doux & dont je dois faire le principal sujet de ma joie, que ma langue se desséche & qu'elle demeure collée à mon palais.* Point sur cela de respect, point de considération humaine : pourquoi ? parce que

Ps. 136. 5.

rien, dans notre estime, n'entrera en comparaison avec l'Eglise, & que par un intime dévouement, nous n'aurons avec elle qu'un même intérêt.

III. Comme membres de l'Eglise nous devons la soutenir & l'appuyer. L'Eglise est un Corps, je dis un Corps mystique & moral. Ce corps a un Chef, qui est Jesus-Christ : & il a des membres qui sont les fidèles. Ainsi l'Apôtre Saint Paul nous l'enseigne-t-il en divers endroits, mais sur-tout dans son Epître aux Ephésiens, où il parle de la sorte au sujet de Jesus-Christ : *Dieu lui a mis toutes choses sous les pieds, & il l'a établi Chef de toute l'Eglise, laquelle est son corps & le représente tout entier, lui qui a dans tous ensemble toute sa perfection.* Comme si le grand Apôtre disoit : mes Freres, nous ne faisons tous qu'un même corps avec Jesus-Christ & en Jesus-Christ. L'assemblée de tous les fidèles unis à Jesus-Christ par la foi, voilà le corps de l'Eglise : mais ces mêmes fidèles pris séparément & considérés chacun en particulier, voilà les membres de l'Eglise. Plus ces membres croissent & se fortifient, plus le corps prend d'accroissement & acquiert de

Eph. 1. 22.

force; & c'eſt ainſi que le chef reçoit lui-même plus de perfection en qualité de chef, à meſure que le corps par l'union des membres ſe fortifie & ſe perfectionne.

Quoi qu'il en ſoit, ce caractère, non-ſeulement d'enfans de l'Egliſe, mais de membres de l'Egliſe, eſt un des plus beaux titres dont nous puiſſions nous glorifier devant Dieu, & ſelon Dieu. Comme membres de l'Egliſe nous appartenons ſpécialement à Jeſus-Chriſt, puiſqu'en vertu du Baptême que nous avons reçu, & par où nous fûmes aggrégés au corps de l'Egliſe, nous avons contracté avec Jeſus-Chriſt une alliance plus étroite & plus prochaine. Comme membres de l'Egliſe nous ne ſommes point *des étrangers ni des gens de dehors :* mais nous ſommes les *domeſtiques de la foi ;* nous ſommes *de la cité des Saints & de la maiſon de Dieu, les pierres vivantes du nouvel édifice, bâti ſur le fondement des Apôtres & des Prophètes, où Jeſus-Chriſt lui-même eſt la première pierre de l'angle.* Comme membres de l'Egliſe nous participons à toutes les graces qui découlent de ſon divin chef, & qu'il lui communique ſans meſure. Car elle eſt dépoſitaire de ces ſour-

Eph. 2. 16.

ces sacrées du Sauveur, où nous puisons avec abondance les eaux du salut. Elle est la dispensatrice de son sang précieux & de ses mérites infinis ; & n'est-ce pas sur nous qu'elle les répand par une effusion continuelle ? Or delà nous voyons combien il est de notre intérêt que cette Eglise subsiste, & combien il nous importe de travailler tous & de concourir à son affermissement.

Je sçais qu'indépendamment de nous, cette Eglise subsistera en effet jusqu'à la fin des siécles, & que, selon la promesse du Fils de Dieu, les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle. Mais ce corps qu'il n'est pas au pouvoir des hommes de détruire, peut après tout, selon la mauvaise disposition des membres qui le composent, avoir ses pertes & ses altérations ; soit par la désertion de quelques-uns de ses enfans, soit par l'affoiblissement de la charité du plus grand nombre, & voilà sur quoi tout notre zèle doit s'allumer. Tel fut le zèle des Apôtres ; quand au péril même de leur vie & au prix de leur sang, ils s'employèrent sans relâche à former l'Eglise naissante & à l'étendre dans toutes les parties du monde. Tel est encore de nos jours

& parmi nous le zèle de tant d'hommes Apoſtoliques, qui ſe conſument d'études & de veilles pour la défenſe de l'Egliſe ; qui dans les Chaires, dans les Tribunaux de la pénitence, dans les entretiens publics & particuliers, conſacrent leurs talens & leurs ſoins à l'édification de l'Egliſe : qui paſſent les mers, & vont prêcher l'Evangile aux Barbares & aux Idolâtres pour l'avancement du Royaume de Dieu ſur la terre & le progrès de l'Egliſe. Tel enfin doit être par proportion le zèle de chaque fidèle, qui, ſelon le mot de Tertullien, devient ſoldat, dès qu'il s'agit de l'Egliſe, & eſt indiſpenſablement obligé de combattre pour ſa cauſe, autant qu'il eſt en ſon pouvoir.

Car, ſuivant la figure dont ſe ſervoit Saint Paul ſur un autre ſujet, & qui ne convient pas moins à celui-ci ; de même que dans le corps humain chacun des membres contribue à la conſtitution du corps, de ſorte que tous s'aident au beſoin les uns les autres ; ainſi dans le corps de l'Egliſe devons-nous tous par une ſainte unanimité être tellement liés enſemble, que jamais nous ne permettions qu'on y donne la moindre atteinte, & que nous nous oppo-

sions comme un mur impénétrable à tous les coups que l'erreur, l'incrédulité, l'impiété pourroient entreprendre de lui porter. Devoir propre de certains états, & de certaines fonctions dans le gouvernement de l'Eglise ; mais d'ailleurs, sans nulle différence de fonctions, ni d'états, devoir commun & universel. Si ce n'est pas par le ministère de la parole que nous soutenons l'Eglise, & si nous n'avons pour cela ni le don ni la vocation nécessaire, soutenons-la par la pureté de nos mœurs, & rendons témoignage à la vérité de sa foi par la sainteté de nos œuvres. Si ce n'est pas par la pénétration de nos lumières, ni par l'étendue de nos connoissances, soutenons-la par la docilité de notre soumission, & par une fermeté inébranlable à ne nous départir jamais ni de ses jugemens, ni de ses commandemens. Si ce n'est pas contre les Tyrans, soutenons-la contre les artifices de l'hérésie, contre les insultes du libertinage : & de quelque part que ce puisse être, ne souffrons point qu'elle soit attaquée impunément en notre présence. Nous lui devons tout cela : & quand nous nous sommes engagés à elle, nous

lui avons promis tous cela. A Dieu ne plaise que nous démentions un engagement si saint & si solemnel : ce seroit nous démentir nous-mêmes. Gardons-nous d'abandonner par une lâche désertion cette Eglise militante où nous vivons présentement, afin qu'éternellement nous régnions avec cette Eglise triomphante, que forment dans le Ciel les élus de Dieu, & les héritiers de sa gloire.

Marque essentielle & condition nécessaire d'une vraie obéissance à l'Eglise.

IL en est de l'obéissance d'un fidéle à l'egard des décisions de l'Eglise, à peu près comme de l'obéissance d'un Religieux à l'égard des ordres qu'il reçoit de son Supérieur. Qu'un Religieux obéisse, quand on ne lui ordonne rien que de conforme à ses inclinations, c'est une obéissance très-équivoque, parce que la nature peut y avoir autant de part que l'esprit de Dieu. Mais qu'il se montre également prompt à obéir lorsqu'on lui donne des

des ordres tout opposés à ses desirs & qui le gênent, qui le mortifient, c'est-là ce qu'on peut sûrement appeller une obéissance religieuse, puisqu'il n'y a qu'une vraie religion qui en puisse être le principe. D'où vient que ce grand maître de la vie monastique & régulière, Saint Bernard, donnoit à ses Religieux cet important avis : Mes Freres, ne vous abusez pas, & gardez-vous d'une illusion bien dangereuse & bien commune dans le Cloître. Souvent on n'a de l'obéissance que le dehors & que le nom, sans en avoir la vertu ni le mérite. Quiconque, ou par adresse, ou par importunité, ou en quelque manière que ce soit, fait ensorte que ce qu'il souhaite & ce qui est de sa volonté propre, son Supérieur le lui enjoigne, se trompe alors, & se flatte en vain d'être obéissant : car à proprement parler, ce n'est point lui qui obéit au Supérieur, mais le Supérieur qui lui obéit.

Or nous devons raisonner de même au regard de l'obéissance que nous rendons à l'Eglise. Qu'un fidèle ou un homme réputé tel, se soumette aux décisions de l'Eglise, & qu'il les ac-

cepte, quand elles ſont ſelon ſes vues, & ſelon ſon ſens particulier, quoique ſa ſoumiſſion puiſſe être bonne & méritoire, elle n'eſt pas néanmoins à l'épreuve de tout ſoupçon. Car ce peut être quelquefois autant une ſimple adhérance à ſon propre ſentiment, qu'une véritable ſoumiſſion au Tribunal, d'où ces définitions ſont émanées. Mais que je voie cet homme auſſi ſoumis d'eſprit & de cœur, quand l'Egliſe décide contre lui, quand elle prononce des jugemens qui le condamnent, qui l'humilient, c'eſt alors que je canoniſe ſa foi, & que je lui applique avec toute la proportion convenable, ce que le Fils de Dieu dit au Prince des Apôtres : *Vous êtes heureux* dans votre obéiſſance, *puiſque ce n'eſt point la chair ni le ſang qui vous l'a inſpirée, mais qu'elle ne peut venir que d'en haut, & de la grace du Pere céleſte.*

Matth. 16. 7.

Cette remarque regarde tous les tems, & ſpécialement le nôtre. Je demanderois volontiers à des gens : pourquoi ce partage que vous faites, & pourquoi contre la défenſe du Saint Eſprit, avez-vous un poids & un poids ? Ou ſoumettez-vous à l'autorité de l'E-

gliſe en tout ce qui concerne la foi, ou ne vous y ſoumettez en rien, & retirez-vous. Car c'eſt la même autorité qui définit un article auſſi-bien que l'autre; & elle n'eſt pas plus digne, ou pour mieux dire, elle eſt auſſi digne de créance ſur l'un que ſur l'autre.

En effet, dès que nous entreprendrons d'examiner les déciſions de l'Egliſe, & que nous nous croirons en droit de diſcerner les unes des autres; dès que nous voudrons, pour ainſi dire, partager notre ſoumiſſion, & que ſelon notre ſens nous recevrons celles qui nous plairont, ou nous rejetterons celles qui ne nous plairons pas, nous détruirons l'autorité de ce ſouverain Tribunal, & la foi que nous y avons. Car la foi que nous devons avoir aux oracles de l'Egliſe, cette foi ferme & inébranlable, n'eſt fondée que ſur ſon infaillibilité, de même que ſon infaillibilité eſt établie ſur cette promeſſe de Jeſus-Chriſt, *voilà que je ſuis avec vous en tout tems jusqu'à la conſommation des ſiécles.* Or du moment que nous refuſerons notre créance à un ſeul point décidé par le jugement de l'Egliſe, nous ne la Matth. 28.

regarderons plus comme infaillible, puiſque nous prétendrons qu'en ce point particulier, non-ſeulement elle a pu faillir, mais qu'elle a failli en effet. Nous adhérerons, je le veux, à tous les autres ; mais ce qui nous y déterminera, ce ne ſera point préciſément l'Egliſe, ni ſon témoignage. Nous y ſouſcrirons, parce qu'ils ſe trouveront conformes à nos raiſonnemens & à nos principes : deſorte que dans notre adhéſion & notre ſoumiſſion nous ne nous réglerons point tant ſur ce que l'Egliſe aura jugé, que ſur ce que nous aurons jugé nous-mêmes.

Car ſi l'autorité de l'Egliſe étoit, comme elle doit l'être, la régle de notre obéiſſance, quoiqu'elle prononçât, nous n'aurions là-deſſus ni doutes à former, ni difficultés à oppoſer. Il nous ſuffiroit de ſçavoir qu'elle a parlé : ſa parole fixeroit toutes les incertitudes, & arrêteroit toutes les conteſtations. Peut-être ſur tel article ou ſur tel autre, notre eſprit naturellement indocile auroit-il de la peine à plier, & peut-être préoccupé de ſes opinions ſeroit-il porté à diſputer & à ſe défendre : mais bientôt nous le réduirions ſous le joug, & nous ré-

primerions ſes révoltes. Nous nous dirions à nous-mêmes : En cette déciſion, ou c'eſt l'Egliſe qui ſe trompe, ou malgré mes prétendues connoiſſances & mes préjugés, c'eſt moi qui ſuis dans l'erreur & qui m'égare. Il n'y a point de milieu. Or de penſer que ſur aucun point qui appartienne aux dogmes de la Religion, & à la doctrine Chrétienne, l'Egliſe de Dieu, l'Egliſe de Jeſus-Chriſt, l'organe vivant & l'interprète de l'Eſprit de vérité, ait pu ſe méprendre & ait manqué de lumière, c'eſt de quoi dans une ſainte catholicité je ne puis avoir le moindre ſoupçon. Par conſéquent, c'eſt moi qui me ſuis trompé juſqu'à cette heure, & non point l'Egliſe, toujours éclairée d'en haut. Elle a pris ſoin de s'expliquer; cela ſuffit. Pourquoi me perſuaderois-je que l'aſſiſtance du Ciel dans la queſtion préſente lui ait été refuſée, & que Dieu dans cette conjoncture particulière l'ait abandonnée? Comment irois-je juſqu'à cet excès de préſomption, de m'imaginer que je ſuis mieux inſtruit qu'elle, du ſujet dont elle vient de connoître; que je l'ai mieux approfondi, & que

j'en ai une notion plus juste ? Avant qu'elle se déclarât, & tandis que la question étoit entière, je pouvois raisonner à ma façon, je pouvois réfléchir, méditer, user de recherches, alléguer mes preuves, & m'y attacher : mais maintenant il faut que l'autorité l'emporte, & si la raison ose encore tenir & ne veut pas se soumettre, il faut que ce soit une raison aveugle, prévenue, éblouie d'une fausse lueur qui la séduit, ou que ce soit une raison opiniâtre & inflexible dans son obstination. Voilà, dis-je, les leçons qu'on se feroit à soi-même ; & conformément à ces leçons, on ne prendroit plus garde si ce sont nos sentimens que l'Eglise a proscrits, ou si ce sont ceux d'autrui ; si c'est ceci, ou si c'est cela. On s'humilieroit sous le poids d'une autorité si respectable & si vénérable. On y reconnoîtroit l'autorité de Dieu même, & l'on auroit dans son obéissance un mérite d'autant plus excellent, qu'elle nous coûteroit un sacrifice plus difficile, & plus contraire à l'orgueil de l'homme, qui est celui de notre propre jugement & de nos pensées.

Telle fut l'obéissance des premiers

Chrétiens dans une célèbre matière qu'ils agitèrent entre eux, & que saint Luc rapporte au quinzième chapitre des Actes des Apôtres. Le fait est mémorable, & plût à Dieu que dans toute la suite des tems on eût profité de l'exemple de soumission que donnèrent pour lors les premiers fidèles. Il s'agissoit de sçavoir si les Gentils convertis à la foi devoient être assujettis aux cérémonies Judaïques : s'ils devoient observer la loi de Moyse, & s'ils étoient obligés à la circoncision. Les esprits ne convenoient pas ; il y avoit des raisons de part & d'autre, & chacun s'arrêtoit à celles qui le touchoient davantage. Dans cette diversité d'opinions on contestoit, on s'animoit, & la chaleur de la dispute causoit du bruit parmi le troupeau. Or pour rendre la paix à l'Eglise, & pour rompre le cours d'une controverse, dont les suites étoient à craindre, quel parti prirent les Apôtres? ce fut de s'assembler à Jérusalem, de discuter à fond & de concert le point en question, d'en faire un examen juridique, & d'en donner une résolution solemnelle, qui réunît tous les corps des fidèles, Juifs & Gentils, dans une même

créance & une même pratique. Tout s'exécute ainsi qu'on se l'étoit proposé. Sous la garde & la direction de ce divin Esprit qui préside à tous les conseils de l'Eglise, Pierre Vicaire de Jesus-Christ au nom duquel il s'énonce, se leve dans l'assemblée, parle, non point en homme simplement, mais en homme plein de Dieu, qui l'inspire & qui l'autorise; déclare où l'on s'en doit tenir, & résout
Act. 25. en peu de mots toute la difficulté. *Mes Freres*, dit-il, *Dieu n'a mis nulle différence entre nous & les Gentils, & ce n'est point par la loi de Moyse qu'il purifie leurs cœurs, mais par la foi. Maintenant donc*, continue l'Apôtre, *pourquoi tentez-vous le Seigneur, jusqu'à charger les Disciples d'un joug que nos Peres, ni nous n'avons pu porter*? C'étoit l'ancienne loi & toutes ses observances. Jacques, Evêque de Jérusalem, prend ensuite la parole, & se joint au Prince des Apôtres qui tous ensemble jugent & décident comme lui. Le décret est envoyé au nom d'eux tous. Alors plus de dispute, consentement unanime de toute la multitude, & c'est ce que l'Historien sacré nous fait admirablement entendre dans une parole des plus énergiques : *Alors toute la multitude*

se

ſe tut. Nul qui entreprît de répliquer ; nul qui ſe crût en droit de renouveller une affaire finie : tant on étoit perſuadé qu'après le jugement de l'Egliſe, il n'y a plus rien à revoir, & qu'elle eſt également incapable d'erreur, ſoit qu'elle décide pour nous, ou contre nous.

Que n'en ſommes-nous perſuadés nous-mêmes, & que ne portons-nous juſques-là notre obéiſſance ! Avec cette obéiſſance pleine & ſans réſerve, qu'on eût épargné juſqu'à préſent de combats à l'Egliſe, & qu'on eût prévenu de ſcandales & de troubles parmi le peuple de Dieu ! Mais quel a été le déſordre de tous les tems, & quel eſt encore celui de ces derniers ſiécles ! C'eſt une choſe merveilleuſe de voir avec quels éloges & quel zèle on reçoit dans les rencontres une déciſion qui paroît nous favoriſer, & noter nos adverſaires. On n'a point de termes aſſez forts pour en relever la ſageſſe, l'équité, la ſainteté, & là-deſſus on épuiſe toute ſon éloquence. On voudroit la faire retentir dans les quatre parties du monde, & qu'il n'y eût pas un enfant de l'Egliſe qui n'en fût informé ! Enfin, conclut-on,

refuſer de ſouſcrire à une vérité ſi authentiquement reconnue, ce ſeroit une révolte, un attentat inſoutenable. Tout cela eſt beau; mais le mal eſt que tout cela ne ſe ſoutient pas, & l'occaſion ne le fait que trop connoître. Car dans la ſuite & ſur d'autre ſujets, que l'Egliſe vienne à nous juger nous-mêmes, & à condamner nos opinions nouvelles & erronées, c'eſt aſſez pour la défigurer tellement à nos yeux, qu'elle nous devient méconnoiſſable. Par quelque organe qu'elle tâche alors de ſe faire entendre, ſa voix eſt trop foible, & ne peut parvenir juſqu'à nos oreilles. Ce n'eſt plus, à nous en croire, cette voix ſi intelligible & ſi diſtincte; mais c'eſt une voix obſcure & ſombre, qu'il faut éclaircir. Delà donc cette autorité de l'Egliſe qu'on portoit ſi loin, & qu'on faiſoit tant valoir, on la conteſte, on la reſtraint, on lui preſcrit des bornes, & des bornes très-étroites : c'eſt-à-dire qu'on prétend la régler ſelon ſon gré, & qu'au lieu de dépendre d'elle, on veut la faire dépendre de nous, & de nos idées. En vérité, eſt-ce là obéir : & quelque ſoumis que l'on ſoit d'ailleurs ou qu'on le paroiſſe, n'eſt-ce pas ici

qu'il faut dire avec saint Jacques : *celui qui péche dans un point, se rend coupable sur tout le reste.* Jac. c. 2. 8.

Actions de graces d'une Ame fidelle, & inviolablement attachée à l'Eglise.

GRaces immortelles vous soient rendues, Seigneur, de m'avoir fait naître au milieu de votre Eglise, de m'avoir mis au nombre des enfans de votre Eglise, de m'avoir nourri du pain, je veux dire, de la doctrine de votre Eglise : de cette Eglise formée du sang de votre Fils adorable, son chef invisible, dont saint Pierre, & après lui ses successeurs tiennent la place en qualité de chef visible ; de cette Eglise Catholique, Apostolique, Romaine, la seule vraie Eglise ; de cette Eglise la colomne de la vérité, & contre laquelle toutes les Puissances de l'Enfer n'ont jamais prévalu, ni ne prévaudont jamais.

Voilà, mon Dieu, le choix qu'il vous a plû faire de moi, parmi tant d'autres

que vous avez laissé dans les ténébres de l'infidélité & de l'erreur ; & voilà ce que je dois regarder comme une marque de prédestination, dont je ne puis assez vous bénir, ni vous témoigner assez ma reconnoissance. Combien de peuples sont nés dans l'idolâtrie, & ont reçu depuis leur naissance une éducation toute payenne ? La nuit s'est répandue sur la terre ; elle a enveloppé dans ses ombres les plus vastes contrées : les peres ont méconnu le vrai Dieu, & les enfans instruits, ou plutôt séduits par leurs peres, ont prodigué, comme eux, leur encens à de fausses divinités. Vous l'avez permis, Seigneur, & vous le permettez encore par un de ces jugemens, où nos vues ne peuvent pénétrer, & où nous n'avons d'autre recherche à faire que d'adorer en silence la profondeur de vos conseils. Combien même, jusqu'au milieu du Christianisme, sont nés dans l'héréſie, l'ont sucée avec le lait, y ont vécu, & ont eu le malheur d'y mourir ? Pourquoi n'ont-ils pas été éclairés de votre lumière comme moi ; ou pourquoi ne suis-je pas tombé comme eux dans un sens réprouvé ? C'est une distinction que je dois estimer

par-dessus tout, & dont je dois profiter : mais du reste c'est un secret de providence qui passe ma raison, & dont il ne m'appartient pas de découvrir le mystère.

Vous avez encore plus fait, Seigneur ; & me faisant naître dans le sein de votre Eglise, vous m'avez donné une religieuse & pieuse affection pour cette sainte mère, pour ses intérêts, pour son honneur, pour son affermissement, & son aggrandissement. Car si je me trouve aussi sensible que je le suis, & que je fais gloire de l'être, à tout ce qui la touche, à tout ce qui peut blesser ses droits, à tout ce qui peut affoiblir son autorité, c'est à vous que je me tiens redevable de ces sentimens. C'est vous, mon Dieu, qui me les avez inspirés, & c'est ce que je compte pour une de vos graces les plus particulières.

Hélas ! entre les enfans mêmes que l'Eglise a élevés, qu'elle a tant de fois reçus à ses divins mystères, pour qui elle a employé tous ses trésors, nous n'en voyons que trop qui la traitent avec la dernière indifférence, & je pourrois ajouter avec le dernier mépris. Gens toujours déterminés à railler

de ſes pratiques, à cenſurer la conduite de ſes miniſtres, & à ſe faire un divertiſſement & un jeu de ſes troubles, de ſes ſcandales, de ſes afflictions & de ſes pertes. Ah! Seigneur, ſi votre Apôtre veut que nous pleurions avec ceux qui pleurent, & que nous nous réjouiſſions avec ceux qui ont ſujet de ſe réjouir, fuſſent-ils d'ailleurs nos plus déclarés ennemis, à combien plus forte raiſon devons-nous prendre part, & nous intéreſſer aux divers états de notre mère, à ſes avantages & à ſes diſgraces?

Pour moi, mon Dieu, quoique le plus indigne de ſes enfans, j'oſe le dire, & je ne perdrai rien de l'humilité, & de la baſſe eſtime de moi-même qui me convient, en me rendant devant vous & à votre gloire, ce témoignage: que tout ce qui part de votre Egliſe, m'eſt & me ſera toujours reſpectable, toujours vénérable, toujours précieux & ſacré; que tout ce qui s'attaque à elle me bleſſe dans la prunelle de l'œil, ou plutôt par l'endroit le plus vif de mon cœur; & que dans toutes ſes épreuves & toutes ſes douleurs, elle ne ſent rien que je ne reſſente avec elle. Oui, Seigneur,

je le dis encore une fois, & dans cette confeſſion que je fais en votre préſence, & que je ſerois prêt de faire en préſence du monde entier, je trouve une conſolation que je ne puis exprimer, parce que j'y trouve un des gages les plus certains de mon ſalut.

Cependant, Seigneur, puiſque j'ai commencé à raconter vos miſéricordes envers moi, je n'ai garde d'omettre celle qui m'eſt encore la plus chère, & qui me découvre plus ſenſiblement les vues de votre aimable providence, ſur ma deſtinée éternelle : c'eſt, mon Dieu, cet eſprit de docilité dont je me ſens heureuſement prévenu à l'égard de l'Egliſe & de ſes déciſions. Vous nous l'avez prédit, Seigneur, que dans tous les tems il y auroit des conteſtations, des ſchiſmes, des partialités, & votre parole s'accomplit de nos jours, comme elle s'eſt accomplie dans les ſiécles qui nous ont précédés. Je vois bien des mouvemens & des agitations ; j'entends bien des diſcours & des raiſonnemens. L'un me dit, *le Chriſt eſt ici*, l'autre, *il eſt là*. Mais dans ce tumulte, & parmi tant de queſtions qui partagent les eſprits,

je vais à l'oracle, je consulte l'Eglise, & je m'arrête à ce qu'elle m'enseigne. Dès qu'elle a parlé, je me soumets & je me tais. Je n'écoute plus, ni celui-ci ni celui-là ; ou je ne les écoute, que pour rejetter l'un parce qu'il n'écoute pas l'Eglise, & pour me joindre à l'autre, parce qu'il fait profession comme moi de n'écouter que l'Eglise.

Par-là, mon Dieu, je me dégage de bien des embarras, & dans un moment je léve toutes les difficultés : car j'en ai tout d'un coup la résolution dans mon obéissance à l'Eglise. Par-là ma foi devient plus pure, plus ferme, plus assurée & plus tranquille. Au milieu de toutes les tempêtes & de tous les orages, je me rejette dans la barque de Pierre ; & toute battue qu'elle est des flots, j'y goûte la douceur du calme le plus profond. Je passe à travers les écueils, & je ne crains rien : pourquoi ? c'est que je sçais que dans la barque de Pierre, il n'y a pour moi ni écueils ni naufrages à craindre.

Ce n'est pas là sans doute, Seigneur, une de vos moindres faveurs. Que dis-je, & ne puis-je pas avancer que cet esprit docile & soumis est le

premier caractère de vos élus ? Quand j'aurois tous les autres signes qui les font connoître, si je n'avois pas ce caractère essentiel, toutes mes espérances seroient renversées. Mais, mon Dieu, si d'autres me manquent, ah ! du moins j'ai celui-ci, & vous ne permettrez pas que jamais je vienne à le perdre. De cette sorte, quelque peu de bien que je fasse, je le ferai avec confiance : parce que je le ferai dans votre Eglise. Hors de-là que ferois-je sur quoi je pusse compter : car une vérité capitale & un principe incontestable dans la Religion, c'est qu'il n'y a point de salut hors de l'Eglise. Vous nous l'avez ainsi déclaré vous-même dans votre Evangile & dans les termes les plus exprès, lorsque vous nous avez donné pour maxime de regarder comme un publicain & comme un payen, quiconque n'est pas uni à l'Eglise, & ne lui rend pas le devoir d'une obéissance filiale. Or puisque hors de l'Eglise il n'y a point de salut, il doit s'ensuivre que tout le bien qui ne se fait pas dans sa Communion n'est qu'un bien apparent, que toutes les vertus qui se pratiquent, ne sont que des vertus vuides & sans mérite

par rapport à l'éternité ; qu'on n'eſt rien devant vous, & que rien ne profite pour s'avancer dans votre Royaume. Tellement que ſéparé de l'Egliſe, en vain je ferois des miracles, en vain je tranſporterois les montagnes, je prédirois l'avenir, je répandrois tout ce que je poſſede en aumônes, je livrerois mon corps à la mort : avec tout cela je ne pourrois être qu'un Anathême, & je ſerois immanquablement rejetté ; parce que, ſelon votre témoignage même, je n'entrerois pas par la porte & que je ne ſerois pas de vos brebis.

Je veux donc, Seigneur, comme le Prophète, je veux confeſſer votre ſaint nom ; mais je le veux *confeſſer dans votre Egliſe.* Je veux publier vos grandeurs, & célébrer vos louanges ; mais je les veux *célébrer dans votre Egliſe.* Je veux annoncer votre parole, & vos divines vérités ; mais je les veux *annoncer dans votre Egliſe.* C'eſt la ſainte montagne d'où votre loi devoit ſortir. C'eſt le temple auguſte où les peuples devoient s'aſſembler de toutes les parties du monde, pour vous offrir leur encens, & vous adreſſer leurs vœux. C'eſt le ſanctuaire où vous voulez recevoir notre culte, & c'eſt la chaire

Pſ. 84. 18.

où vous nous enseignez vos voies par la bouche de vos Prédicateurs & de vos Prophètes. Toute autre assemblée, le dirai-je après un de vos Apôtres ? toute autre assemblée n'est qu'une synagogue de Satan, & toute autre chaire qu'une chaire de pestilence. Heureux si par une vie conforme aux divins enseignemens & aux régles de cette Eglise où nous avons eu l'avantage d'être élevés & adoptés parmi vos enfans, nous méritons d'être couronnés dans le séjour de votre gloire, & de participer au bonheur de vos Elus. Ainsi-soit-il.

Esprit de Neutralité dans les contestations de l'Eglise.

QU'ai-je affaire de telle & telle question qui causent tant de mouvemens dans l'Eglise ? Qu'ai-je affaire de toutes ces contestations, & qu'est-il nécessaire que je me déclare la-dessus, Je n'examine point qui a raison, ni qui ne l'a pas. Je ne suis pour personne, ni contre personne. Tel est votre langage, & celui de bien d'autres

comme vous. Mais voyons un peu quel principe vous fait demeurer dans cet état de neutralité. Ou c'eſt ignorance, ou c'eſt erreur, ou c'eſt politique, ou c'eſt inſenſibilité, ou c'eſt lâcheté. Or rien de tout cela n'eſt bon.

Ignorance, parce que ce ſont des matières au-deſſus de vous, & que vous n'êtes pas capable d'en juger. Erreur, parce que vous voulez vous perſuader que les queſtions qu'on agite & ſur leſquelles il eſt intervenu un jugement de l'Egliſe, n'ont rien d'eſſentiel, & que chacun ſur cela peut croire tout ce qu'il lui plaît, ſans que la foi en ſoit altérée. Politique, parce que vous avez des intérêts particuliers à ménager; parce que vous avez certaines liaiſons de dépendance, de ſociété, d'amitié, à quoi vous ſeriez obligé de renoncer; parce que vous recevez de certaine part certains ſecours qui vous ſeroient refuſés & dont il faudroit vous paſſer, parce cet appui, cette protection vous manqueroient, & que vous en avez beſoin: car voilà ce qui n'entre que trop ſouvent dans la conduite qu'on tient, même en matière de religion. Inſenſibilité,

parce que tout occupé des choſes de la vie, & des affaires du monde, vous n'êtes guères en peine de ce qui regarde l'Egliſe, & que tous les outrages qu'elle peut recevoir vous touchent peu. Enfin lâcheté, parce que vous n'avez pas le courage de parler ouvertement, & que dominé par une crainte humaine qui vous lie la langue & qui vous ferme la bouche, vous ne vous ſentez pas aſſez de force, ni aſſez de réſolution, pour réſiſter au menſonge, & à ceux qui le ſoutiennent. Mais encore une fois tout cela eſt criminel, ou vous êtres criminel en tout cela, & votre conſcience devant Dieu en doit être chargée. Si vous m'en demandez les raiſons, il eſt aiſé de vous les donner; & il eſt à propos que vous les peſiez mûrement, & que vous les compreniez, afin de vous détromper ſur un point d'une toute autre importance que vous ne l'avez conçu juſqu'à préſent. Reprenons tous les principes, ou plutôt tous les prétextes que je viens de marquer. J'oſe dire qu'il n'y en a pas un, dont vous ne reconnoiſſiez d'abord l'illuſion & le déſordre, ſi vous y faites l'attention convenable.

I. Est-ce ignorance ? Il est vrai : n'étant pas assez éclairé pour approfondir les sujets qui de part & d'autre sont controversés, & ne pouvant connoître par vous-même, entre les divers sentimens, quel est le mieux fondé & le plus conforme à la saine doctrine, vous seriez excusable de ne vous attacher à aucun, & de demeurer dans l'incertitude, si c'étoit pas vos propres lumières que vous dussiez vous déterminer. Mais vous avez une autre règle qui vous doit suffire & qui vous ôte toute excuse, parce qu'elle supplée parfaitement à l'ignorance où vous pouvez être. Règle générale ; règle commune aux esprits les plus grossiers, comme aux plus pénétrans & aux plus subtils ; règle visible & qui tombe sous les sens ; règle qui ne vous peut tromper, dont vous êtes obligé de connoître la supériorité, l'autorité, l'infaillibilité sur tout ce qui a rapport à votre croyance. Cette règle, c'est la décision de l'Eglise. Dès-là que l'Eglise a parlé ; dès-là que le Souverain Pontife & les premiers Pasteurs qui la conduisent, se sont fait entendre, il ne vous en faut pas davantage pour vous fixer, & si vous restez volontairement & opiniâtrément dans votre

doute, vous êtes dès-lors coupable, parce que vous ne vous soumettez pas à l'Eglise.

Prenez donc bien garde à ce qu'on vous demande, & à ce qui est pour vous d'une obligation indispensable. On ne vous demande pas que vous examiniez en Théologien les questions sur lesquelles on dispute ; on ne vous demande pas que vous en fassiez une étude expresse, ni que vous en ayez une claire connoissance. Cette étude, cette connoissance ne vous sont point nécessaires : mais c'est assez que vous sçachiez que l'Eglise a défini telle chose, & que vous devez adhérer d'esprit, de cœur, de vive voix à tout ce qu'elle a défini. Votre science sur les matières présentes, & dans la situation où vous êtes, ne doit point aller plus loin. Croyez, agissez selon cette créance, & vous croirez, vous agirez en catholique.

Ainsi il est inutile de dire : je ne sçais rien, & je ne suis pas d'un état & d'une profession à faire là-dessus de longues & de sérieuses recherches ; j'ai d'autres affaires. On veut que je condamne cet ouvrage, & je ne l'ai jamais lu ; on

veut que je rejette cette doctrine, & je ne l'entends pas. C'eſt aux ſçavans & aux docteurs à produire leurs penſées, & à s'expliquer : mais cela me paſſe, & m'appartient-il de m'ingérer en ce qui n'eſt point de mon reſſort ? Non, encore une fois, il ne vous appartient pas de vous engager en de curieux examens, ni d'entreprendre de démêler la vérité au travers des nuages, dont on l'enveloppe & dont on tâche de l'obſcurcir ; il ne vous appartient pas de vous ériger en Juge de la doctrine. Mais il vous appartient d'écouter l'Egliſe, qui en a jugé, & de ſouſcrire de bonne-foi à ce qu'elle a jugé. Mais il vous appartient de condamner ce que l'Egliſe condamne, & de rejetter ce que l'Egliſe rejette, ſans en vouloir d'autre raiſon, ſinon que l'Egliſe l'a condamné & qu'elle l'a rejetté. Mais il vous appartient d'embraſſer ouvertement & hautement ce que l'Egliſe vous propoſe à croire, & de vous y attacher. Voilà, dis-je, ce qui vous appartient ; & pour vous en défendre, il n'y a point d'ignorance à alléguer. Car il n'eſt pas beſoin d'une grande pénétration pour ſçavoir quels ſont les ſentimens

timens de l'Eglise, puisqu'elle les publie par-tout, & qu'elle les annonce dans tout le monde chrétien. Or du moment que vous les sçavez, & que vous ne pouvez les ignorer ; du moment que vous sçavez encore d'ailleurs que l'Eglise de Jesus-Christ ne peut s'égarer, & ne veut point vous égarer, vous avez toute l'habileté & toute l'érudition qu'il faut pour vous résoudre, & pour bien prendre votre parti, qui est celui d'une ferme adhésion, d'une humble & parfaite obéissance., Hé ! où en serions-nous, s'il en falloit davantage ? il faudroit donc que chacun, sans nulle différence ni de caractère ni de condition, allât s'instruire dans les écoles de Théologie, que chacun s'appliquât à la lecture des saints Pères, que chacun quittât son emploi pour vaquer à l'étude de l'Ecriture & des saints Canons, ce seroit multiplier étrangement les Docteurs, & à force de doctrine renverser toute l'économie, & toute la conduite du monde.

II. Est-ce erreur ? c'est-à-dire, est-ce que vous êtes dans l'opinion que telles & telles propositions que les uns attaquent avec tant de zèle, & que les autres défendent avec tant de chaleur,

ne ſont d'aucune conſéquence à l'égard de la foi, & que de quelque manière que vous en penſez, votre Religion n'en ſera pas moins pure, ni votre croyance moins orthodoxe ? Je conviens que comme le Sage a dit des choſes du monde, qu'il a plu à Dieu de les abandonner aux découvertes & aux ſubtilités des Philoſophes, on peut dire auſſi de certaines matières, que l'Egliſe les abandonne à nos vues particulières, & à nos raiſonnemens. Les eſprits ſont partagés en ce qui n'eſt point défini : l'un enſeigne d'une façon, & l'autre d'une autre. L'un s'appuie ſur un principe qu'il croit véritable ; & l'autre ſe fonde ſur un principe tout contraire, & ſuit un ſyſtême tout oppoſé qui lui paroît plus juſte & plus raiſonnable. On rapporte de part & d'autre ſes preuves, on propoſe ſes difficultés, on fait valoir ſes penſées autant qu'on le peut, & l'on s'y arrête : mais la foi en tout cela ne court aucun riſque, parce que ce ſont des queſtions problématiques ſur leſquelles l'Egliſe a gardé juſqu'à préſent le ſilence, & n'a rien prononcé.

Que ſur tous ces articles vous ſuſpen-

diez votre jugement ſans incliner d'un côté plutôt que de l'autre, j'y conſens, & l'Egliſe vous le permet. Je ſçais de plus qu'on s'efforce de vous perſuader qu'il en eſt de même des points dont il s'agit préſentement. Car c'eſt-là que tendent ces diſcours que vous entendez par-tout : Qu'on veut tyranniſer les eſprits, & leur ôter une liberté qui leur eſt acquiſe de plein droit : Qu'on veut bannir des Ecoles Catholiques les plus grands maîtres, qui ſont ſans contredit Saint Auguſtin & Saint Thomas : Qu'on veut proſcrire des opinions répandues de toutes parts, reçues dans les Corps les plus célèbres & dans les plus ſçavantes Compagnies, établies par l'Ecriture, autoriſées par la tradition, & par la plus vénérable Antiquité : Que ce ſont au reſte de ces ſentimens qu'on peut embraſſer ou contredire, ſans ceſſer d'être uni à l'Egliſe ; & qu'en un mot, ſoit qu'on les admette, ou qu'on les combatte, le ſacré dépôt de la doctrine de Jeſus-Chriſt eſt toujours à couvert. Voilà ce qu'on vous rebat continuellement, & ce qu'on tâche de vous imprimer dans l'eſprit ; & voilà en même temps ce qui vous raſſure. Mais n'eſt-ce point une fauſſe

assurance que celle où vous êtes ? Ne vous trompez-vous point ? Ne vous trompe-t-on point ? Un doute de cette nature & sur un sujet de cette importance, mérite bien que vous preniez soin de l'éclaircir. Or où en chercherez-vous l'éclaircissement ; & où le trouverez-vous ? Vous l'avez dans vos mains & sous vos yeux. Car je vous renvoye toujours au même oracle, qui est l'Eglise. Voyez quel jugement est émané de son tribunal ? Lisez & convainquez-vous. Quoi ? Ce que l'Eglise, ce que son Chef visible, ce que ses Pasteurs qualifient de scandaleux, de faux, d'hérétique, vous le regarderez comme indifférent par rapport à la Foi ? Ces Anathêmes partis du Siége Apostolique & secondés de tant d'autres qui les ont accompagnés ou suivis dans les Eglises particulières, tout cela ne vous étonne point ? Vous pouvez tenir contre tout cela ? Vous pouvez vous figurer que tout cela ne tombe que sur de pures opinions, que sur des opinions permises & arbitraires ? Vous me répondez qu'on vous le dit de la sorte : mais qui sont ceux qui vous le disent ? Quels qu'ils puissent être, devez-vous compter sur leur témoignage,

lorſque vous le voyez démenti par l'Egliſe univerſelle ?

III. Eſt-ce politique ? Car la politique ſe mêle dans les affaires de Religion comme dans toutes les autres. On veut garder des meſures ; & quoiqu'on penſe ce qu'on doit penſer, on prétend avoir de bonnes raiſons pour ne pas parler de même. Il ne reſte donc que l'une de ces deux choſes à faire ; ou de parler autrement qu'on ne penſe, & ce ſeroit une mauvaiſe foi dont on n'eſt pas capable, & dont on ne pourroit porter le reproche au fond de la conſcience ; ou de ne point parler du tout, & de ne rien dire, & c'eſt à ce milieu qu'on s'en tient comme au tempérament le plus juſte & le plus ſage. Je ne ſuis, dit-on, ni ne veux être de rien : j'ai mes vues, j'ai mes prétentions, & pour y réuſſir, il faut être ami de tout le monde. Ces gens-là peuvent m'être utiles dans les rencontres, ou ils me le ſont même actuellement. D'ailleurs ce ſont, la plûpart, des perſonnes de connoiſſance, & j'ai toujours été en commerce avec eux. La prudence m'engage à les ménager. La prudence ? Mais quelle prudence ? La

prudence de la chair. Or selon Saint
Rom. 8. 7. Paul, *cette prudence de la chair est ennemie de Dieu ;* & puisqu'elle est ennemie de Dieu, il s'ensuit que c'est une prudence criminelle devant Dieu, & réprouvée de Dieu.

Comment ne le feroit-elle pas ? Y a-t-il raison de fortune, de parenté, de société ; y a-t-il considération & intérêt humain, qui doive vous lier la langue, & vous empêcher de vous déclarer, de vous élever pour la cause de l'Eglise, & pour celle du Seigneur ? On vous parle tant en d'autres conjonctures des engagemens de votre Baptême, & ils sont grands en effet. A Dieu ne plaise que j'en diminue l'obligation. Mais plus ils sont grands, plus ils sont authentiques & solemnels, & plus vous êtes coupable de les soutenir si mal. Est-ce là ce que vous avez promis à Dieu & à son Eglise sur les sacrés fonts où vous fûtes régénéré en Jesus-Christ ? Avez-vous renoncé au monde, pour vous conduire par des vues si mondaines ? Du moins si c'étoit en ce qui regarde le monde : mais en matière de foi, quelle part la sagesse du monde
2. Cor. 6. 14. doit-elle avoir ? *Qu'y a-t-il de commun entre la justice & l'iniquité, entre la lu-*

mière & les ténébres, & qu'a le fidèle à partager avec l'infidèle !

Soyez ſage & circonſpect : je le veux, & je ſuis le premier à vous y exhorter : mais ſoyez-le avec cette ſobriété que demande l'Apôtre ; ſoyez-le juſqu'à certain point, & non au-delà. Ayez des égards, j'y conſens ; mais n'en ayez que juſqu'à l'Autel. Car à l'Autel, c'eſt-à-dire, quand la Religion eſt en compromis, & qu'il y va de l'honneur & de l'autorité de l'Egliſe, vous devez oublier tout le reſte, & ne vous ſouvenir que des paroles du Fils de Dieu : *Quiconque aura quitté pour mon nom ſa maiſon, ou ſes freres, ou ſes ſœurs, ou ſon pere, ou ſa mère, ou ſa femme, ou ſes enfans, ou ſes héritages*, je le mettrai au nombre de mes diſciples, *& il poſſédera la vie éternelle.* Matt. 19. 29. Voilà une promeſſe bien avantageuſe ; mais écoutez en même temps une menace bien terrible, & digne de toute votre réflexion : *celui qui ſauve ſa vie, la perdra ; & celui qui la perdra pour moi, la ſauvera.* Matt. 12. 39. Dans le ſens de l'Evangile, qu'eſt-ce que cela ſignifie ? Ce que vous ne pouvez trop méditer : ſçavoir, qu'en toutes choſes, mais ſur tout dans les choſes de Dieu, on ne doit pas tant avoir de ménagemens

pour le monde, & qu'en voulant se sauver pour le temps présent, on se perd pour l'éternité.

IV. Est-ce insensibilité ? Est-ce que vous vous souciez peu de tout ce qui concerne l'Eglise & la Religion ? Mais à quoi serez-vous donc sensible, si vous ne l'êtes pas à ce qui touche la foi que vous devez professer, où vous devez vivre, & où vous devez mourir ? Est-il rien qui vous soit plus important que de la conserver pure, cette foi, laquelle doit être le fondement de votre sanctification & de votre salut.

Vous me direz ; je ne l'attaque pas. Non : vous ne l'attaquez pas directement : mais vous souffrez qu'on l'attaque impunément ; mais on l'attaque, & vous ne vous y opposez pas ; mais vous ne la soutenez pas, mais vous ne la défendez pas. Or quiconque n'est pas pour elle, est contre elle, de même que *quiconque n'est pas pour Jesus-Christ, est contre Jesus-Christ.* Vous me direz : il n'est question que de quelques points, & faut-il tant se remuer pour cela & se troubler ? Je le sçais ; ce n'est que de quelques points : mais ce sont des points essentiels, ce sont des points

Matth. 12. 30.

de

de foi. Or à l'égard de la foi, tout eſt d'une extrême conſéquence, & il n'y a rien à négliger. Vous me direz, ce n'eſt pas là mon affaire : mais de qui ſera-ce donc l'affaire? Eſt-ce l'affaire des hérétiques? Eſt-ce l'affaire des infidèles? Ou n'eſt-ce pas l'affaire de tous les enfans de l'Egliſe, de s'intéreſſer pour leur mère, & de réſiſter en face à ſes ennemis? Je dis l'affaire de tous les enfans de l'Egliſe : car c'eſt une affaire commune, & chacun y eſt pour ſoi, quoique différemment & par proportion. Ah ! de tous ceux qui tiennent pour le parti contraire, j'oſe avancer qu'il n'y en a pas un, ou preſque pas un, qui ne ſe faſſe une affaire de l'appuyer de toutes ſes forces. On a du zèle pour le menſonge : on en manque pour la vérité. Vous me direz : quand je me déclarerai, la cauſe de l'Egliſe n'en ſera pas meilleure. Et que ſuis-je en effet? De quel poids peut être le ſuffrage d'un homme comme moi, d'un homme ſans lettre & ſans étude? On vous l'accorde : l'Egliſe peut fort bien ſe paſſer de votre ſuffrage ; & ſi l'on vous preſſe de vous déclarer, ce n'eſt point préciſément afin que la cauſe de l'Egliſe en devienne

meilleure, mais c'eſt afin que vous-même, en vous déclarant, vous en ſoyez meilleur. C'eſt, dis-je, afin que vous vous acquittiez de votre devoir envers l'Egliſe; afin que vous rendiez à l'Egliſe l'hommage d'une ſoumiſſion publique qu'elle exige de vous, & que vous ne pouvez lui refuſer ſans violer ſes droits, & ſans être coupable. De-ſorte que je puis appliquer ici ce que diſoit ſaint Auguſtin dans l'affaire du Pélagianiſme, & à l'occaſion de quelques-uns qui gardoient le ſilence, & ne vouloient point donner à connoître ce qu'ils penſoient: *Faiſons-leur*, écrivoit ce ſaint Docteur à Sixte, ſeulement Prêtre alors, & depuis Pontife, *faiſons-leur une ſalutaire violence pour les attirer à nous, non point dans la crainte qu'ils ne nous nuiſent, mais dans la crainte qu'ils ne ſe perdent.*

V. Eſt-ce lâcheté? Elle ſeroit honteuſe dans le ſervice d'un Prince de la terre; & pour en éviter la honte, il n'y a point de péril où l'on ne s'exposât: on n'y épargneroit pas ſa vie. Mais préſentement qu'eſt-ce que je vous demande au nom de l'Egliſe? Une parole, un ſimple témoignage de votre déférence à ſes ſentimens, & vous n'a-

vez pas assez de résolution pour la prononcer, cette parole, ni pour le donner, ce témoignage! Où donc est l'esprit du martyre, dont tout Catholique doit être animé? Mais encore que craignez-vous, & qui craignez-vous? Faut-il si peu de chose pour vous étonner?

Malheureuse neutralité, qui forme tant de fausses consciences! car sous le frivole & vain prétexte qu'on demeure à l'écart, & qu'on ne prend part à rien, on croit sa conscience en sûreté: comme si la foi ne vouloit de nous point d'autre confession, que le silence. Neutralité scandaleuse: c'est un outrage que vous faites à l'Eglise de n'oser pas vous ranger de son côté, ni professer ouvertement ce qu'elle vous enseigne. D'ailleurs, à combien de gens persuadez-vous par votre conduite, que vous ne recevez pas le jugement que l'Eglise a porté, & que dans le cœur vous le rejettez, quoiqu'au dehors vous gardiez des mesures & que vous affectiez de paroître neutre? A combien d'autres donnez-vous au moins lieu de penser qu'ils n'ont pas plus à se mettre en peine que vous, & que le mieux est de laisser toutes ces affaires comme indécises? Ils se décla-

reroient, si vous vous étiez une bonne fois déclaré vous-même. Neutralité que l'Eglise aussi dans tous les tems a condamnée, & traitée de prévarication.

Enfin neutralité favorable à toutes les héréſies, & qui ſert à les établir & à les répandre. Car de même que dans une guerre civile les factieux ſont contens, pourvu qu'on ne s'oppoſe point à leurs entrepriſes; ainſi les Hérétiques ne ſouhaitent rien davantage, ſinon qu'on ne les contrediſe point & qu'on ne forme aucun obſtacle à leurs progrès. Ils ſçavent bien du reſte s'aider & ſe fortifier. Ce ſont les premiers à demander la neutralité; mais à condition qu'ils ne l'obſerveront pas & qu'ils n'omettront rien pour agir ſourdement & plus efficacement. Ce ſont les premiers à demander la paix: mais bien entendu qu'ils profiteront de cette paix pour continuer la guerre avec d'autant plus de ſuccès, qu'elle ſe fera avec moins d'éclat. Une infinité de perſonnes, même de ceux qui ne ſont point mal intentionnés, ſe laiſſent ſurprendre à ce piége. Que ne vit-on en paix, diſent-ils, & pourquoi tout ce bruit? J'aimerois autant, quand le loup eſt dans la Bergerie, & que le Berger crie

de toutes ſes forces pour appeller au ſecours, qu'on lui demandât pourquoi il ſe donne tant de mouvemens & fait tant de bruit. Sans ces mouvemens, ſans ce bruit, que deviendroit le troupeau ? La paix eſt à deſirer : qui en doute ; mais il faut que ce ſoit une bonne paix.

Penſées diverſes ſur l'Egliſe & ſur la ſoumiſſion qui lui eſt dûe.

IL y en a qui des intérêts de l'Egliſe font leurs propres intérêts, & il y en a qui de leurs intérêts propres font les intérêts de l'Egliſe. Grande différence des uns & des autres. La diſpoſition des premiers eſt bonne & toute ſainte, & celle des ſeconds eſt mauvaiſe & toute profane. Que veux-je dire ? le voici. Les uns font des intérêts de l'Egliſe leurs propres intérêts : comment, & par où ? par leur zèle pour l'Egliſe, par leur attachement inviolable à l'Egliſe, par la ſenſibilité de leur cœur ſur tout ce qui a rapport à l'Egliſe : ſoit ſur ſes avantages, pour y prendre part & s'en réjouir ; ſoit ſur ſes diſgraces, pour s'en affliger & y compatir. Deſorte

que ſans égard à aucun intérêt perſonnel, ils enviſagent d'abord en toutes choſes les intérêts de l'Egliſe, & y adreſſent toutes leurs intentions & tous leurs deſirs. Mais les autres ſe conduiſent par un principe & un ſentiment tout oppoſé. Ils font de leurs intérêts propres les intérêts de l'Egliſe : c'eſt-à-dire, que pour autoriſer l'ardeur qu'ils témoignent à rechercher les dignités Eccléſiaſtiques, ils ſe regardent volontiers comme des ſujets utiles à l'Egliſe, comme des gens capables de rendre à l'Egliſe des ſervices importans & d'y faire beaucoup de bien. Beaucoup de bien! Hé que ne ſont-ils de meilleure foi, & que ne connoiſſent-ils mieux le fond de leur ame! Leur vue directe & primitive n'eſt pas tant le bien qu'ils feront dans l'Egliſe, que le bien & les revenus dont ils y jouiront.

¶ On ne peut trop reſpecter la primitive Egliſe; mais la haute idée qu'on en a, ne doit pas ſervir à nous faire mépriſer l'Egliſe des derniers ſiécles. Dans la primitive Egliſe, parmi beaucoup de ſainteté, il ne laiſſoit pas de ſe gliſſer des relâchemens; & dans l'Egliſe des derniers ſiécles, parmi les relâchemens qui s'y ſont gliſſés, il ne

laisse pas d'y avoir encore beaucoup de sainteté.

¶ Oserai-je faire une comparaison ? Elle est odieuse, mais elle n'en est pas moins juste. N'avoir pour l'Eglise & pour ses jugemens qu'une soumission de respect ; ne lui rendre qu'un honneur apparent & extérieur ; ne déférer à ses oracles que par le silence, lorsqu'en secret on s'éleve contre elle, lorsqu'on lui résiste dans le cœur, & même par les effets : n'est-ce pas traiter cette Epouse de Jesus-Christ, comme Jesus-Christ lui-même, son divin Epoux, fut traité des soldats auxquels on l'abandonna dans sa passion ? Ils le couronnèrent, ils lui mirent un sceptre dans la main, ils venoient tour-à-tour se prosterner à ses pieds & l'adorer : voilà de grands témoignages de respect ; mais en même tems ils le frappoient au visage, & lui donnoient des soufflets.

¶ Cette grande lumière du monde Chrétien, ce Docteur par excellence & ce défenseur de la grace, cet homme d'un génie si élevé & d'une si haute réputation dans tous les siécles qui l'ont suivi, saint Augustin, en traitant des matières de religion, ne vouloit

pas qu'on le crût sur son autorité particulière, ni sur sa parole, mais il renvoyoit au témoignage de l'Eglise. Aujourd'hui des troupes de femmes, faisant profession de piété, & conduites par un Directeur, qui certainement n'est rien moins que saint Augustin, se laissent tellement prévenir en sa faveur, que dès qu'il a parlé, elles ne veulent déférer à nul autre Tribunal, quel qu'il soit. Ce seul homme, souvent d'un sçavoir très-superficiel, voilà leur Evêque, leur Pape, leur Eglise.

On me dira qu'elles agissent de bonne foi, & que leur simplicité les excuse. Qu'il y ait en cela de la simplicité, j'en conviens : mais il faut aussi convenir qu'il y a encore plus d'opiniâtreté. Or je doute fort qu'une simplicité accompagnée d'un tel aheurtement & de tant d'opiniâtreté, doive être traitée de bonne foi, ou qu'une telle bonne foi puisse être devant Dieu un titre de justification.

¶ Je m'en tiens à ce que m'enseigne mon Directeur : c'est le Pasteur de mon ame ; voilà ma régle. Mais selon cette régle, croyez-vous être en droit de rejetter toutes les décisions de l'Eglise, auxquelles ce Directeur n'est pas

soumis ? Conduite pitoyable, & hors de toute raison. Car quand vous vous élevez contre l'Eglise pour vous attacher à ce Directeur, cela montre que vous ne vous y attachez que par entêtement, & non par le vrai principe, qui est un principe de religion, puisque la même religion qui vous ordonne encore beaucoup plus expressément d'écouter ce Pasteur particulier, vous ordonne encore beaucoup plus expressément d'écouter le commun Pasteur des fidèles & le Corps des Evêques qui lui sont unis de communion.

¶ Dieu par le Prophète Isaïe se plaint qu'il a formé son Peuple, qu'il a pris soin *de les nourrir comme ses enfans, de les élever & qu'ils l'ont mépriſé.* Les Prédicateurs appliquent quelquefois ces paroles à l'Eglise, & lui font dire dans un sens moral & spirituel, qu'elle nous a formés en Jesus-Christ ; que dès notre naissance & par la grace de notre Baptême, elle nous a reçus entre ses bras & dans son sein ; qu'elle nous y a fait croître, & qu'elle n'a point cessé pour cela de nous fournir une nourriture toute céleste, qui sont ses divines instructions & ses Sacremens : mais que nous ne lui témoignons que du mépris, *Isaïe. 1. 2.*

que nous la deshonorons, que nous la scandalisons par notre conduite & par une perpétuelle transgression de ses commandemens. Cette application est juste, & cette plainte solide & bien fondée. Mais laissons ce sens spirituel & moral, & prenons la chose dans le sens des termes le plus littéral, dans le sens le plus propre; l'application n'en sera pas moins raisonnable. Et en effet, combien de gens ne sont distingués que par le rang qu'ils tiennent dans l'Eglise, ne sont riches que des biens de l'Eglise, ne vivent que du patrimoine de l'Eglise, & sont toutefois les plus rebelles à l'Eglise & les plus déclarés contre elle? C'est bien à leur sujet, & bien à la lettre, que l'Eglise peut dire; des uns, *je les ai nourris*, & la subsistance qui peut-être leur eût manqué dans le monde, ils l'ont trouvée à l'Autel; des autres, *je les ai élevés*, aggrandis, & sans l'éclat qui leur vient de moi, peut-être ne seroient-ils jamais sortis de l'obscurité & des ténèbres : cependant, leur reconnoissance à quoi se réduit-elle? à une obstination invincible contre mes plus sages & mes plus saintes Ordonnances.

Enutrivi.

Exaltavi.

Spreverunt me.

¶ On voit des femmes d'un zèle merveilleux pour la réformation de

l'Eglise : c'est-là leur attrait, c'est leur dévotion. Elles entrent dans toutes les intrigues & tous les mystères : car certain zèle n'agit que par mystères & que par intrigues. Elles s'entremettent dans toutes les affaires. Mais cependant si l'on vient à examiner ce qui se passe dans leur maison, on trouve que tout y est en désordre. Un mari, des enfans, des domestiques en souffrent ; mais c'est de quoi elles sont peu inquiétes. Pour leur citer l'Ecriture qu'elles ont si souvent dans les mains, & où elles se piquent tant d'être versées & intelligentes, on peut bien leur dire avec saint Paul : *Celui qui ne prend pas soin de sa propre maison, comment veut-il prendre soin de l'Eglise de Dieu.* 1. Tim. 3. 5.

¶ Zèle pour l'Eglise, zèle qu'on ne peut louer assez, ni assez recommander. Mais du reste, c'est une vertu ; & toute vertu consiste dans un milieu & dans un juste tempérament, qui évite toutes les extrémités. Vous prenez les intérêts de l'Eglise, & en cela vous faites votre devoir, & le devoir de tout Chrétien, de tout Catholique. Mais ne les prenez-vous point quelquefois plus que l'Eglise ne les prend elle-même ? Pourquoi ces abattemens, ces

désolations où vous tombez ? Pourquoi ces inquiétudes, ces allarmes continuelles ? Pourquoi ces aigreurs, ces amertumes de cœur ? N'omettez rien de tout ce qui dépend de votre vigilance, de votre attention ; parlez, agissez : mais au regard du succès, laissez à Dieu le soin de son Eglise ; c'est son affaire plus que la vôtre. Le mal vient de ce qu'il se glisse dans la plupart de ces disputes, beaucoup de naturel, beaucoup d'humain. Si l'on n'y prend garde, une guerre de religion devient une guerre de passion.

¶ Ce n'est pas toujours par la profession que nous faisons d'être attachés à l'Eglise, qu'on peut bien discerner si nous sommes vraiment Catholiques, ou si nous ne le sommes pas. Il n'y a point de langage plus ordinaire aux Hérétiques & aux Novateurs, que de témoigner dans leurs discours & dans leurs écrits un grand attachement à l'Eglise, que de prêcher la soumission à l'Eglise, que d'exhorter les fidèles à prier pour l'Eglise. Mais quelle est cette Eglise pour laquelle ils semblent si zélés ? une Eglise à leur mode, & qu'ils se sont faite ; une Eglise ou plutôt une secte séparée de la vraie Eglise. Voilà

ce qu'ils entendent sous ce titre pompeux d'Eglise, & voilà ce qui éblouit les simples & ce qui les trompe. *La voix est de Jacob, mais les mains sont d'Esaü.* Gen. 27. 22. C'est donc à la régle & au caractère distinctif que nous a marqué saint Ambroise, qu'il faut s'en tenir. Ce Pere parle de Satyre, son frere, & voici ce qu'il en dit. Après un naufrage d'où il étoit échappé, il voulut en action de graces participer au Sacrement de l'Autel, & dans cette pensée il s'adresse à l'Evêque du lieu. Mais comme c'étoit un tems de division & de schisme, il s'informa d'abord si cet Evêque étoit Catholique : *C'est-à-dire*, ajoute S. Ambroise, expliquant ce terme de Catholique, *s'il étoit uni de communion & de créance avec l'Eglise Romaine.* Car sans cela Satyre ne reconnoissoit point de vraie Catholicité, & n'en devoit point reconnoître. Amb.

¶ Tout est subordonné dans l'Eglise : mais ce grand principe, ce principe si raisonnable & si essentiel pour la conduite & le bon ordre de toute société, nous l'entendons diversement selon les divers rapports sous lesquels nous le considérons. A l'égard de ceux qui dépendent de nous, nous sommes les

plus rigides & les plus implacables défenseurs de la subordination. Mais s'il s'agit d'une puissance supérieure de qui nous dépendons nous-mêmes ; c'est sous ce rapport que la subordination n'excite plus tant notre zèle : il se ralentit beaucoup, & même il s'éteint absolument. Ainsi entendez parler un supérieur Ecclésiastique de ceux qui sont soumis à sa juridiction ; ce sont des plaintes perpétuelles du peu de docilité qu'il trouve dans les esprits ; ce sont de profonds gémissemens sur le renversement de la discipline, parce que chacun veut suivre ses idées, & vivre à sa mode ; ce sont les discours les plus pathétiques & les plus belles maximes sur la nécessité de la dépendance, pour établir la régle & pour la maintenir. Tout ce qu'il dit est sage, solide, inconteſtable : mais il seroit question de voir si ce qu'il dit, il le pratique lui-même à l'égard d'une souveraine & légitime Puissance dont il releve & à qui il doit se soumettre. Voilà néanmoins ce qui seroit bien plus efficace & plus persuasif, que tant de gémissemens & tant de plaintes, que tant de belles maximes & tant de discours. Peut-être croiroit-on, en se

ſoumettant, affoiblir l'autorité dont on eſt revêtu, & c'eſt au contraire ce qui l'affermiroit. Voulons-nous qu'on nous rende volontiers l'obéiſſance qui nous eſt dûe, donnons nous-mêmes l'exemple, & rendons de bonne grace l'obéiſſance que nous devons.

¶ Dans les troubles de l'Etat le bon parti eſt toujours celui du Roi & de ſon Conſeil; & dans les troubles de l'Egliſe, en matière de créance & de doctrine, le bon parti eſt toujours celui du Vicaire de Jeſus-Chriſt, du Siége Apoſtolique & du corps des Evêques.

¶ Un époux infidèle qui quitte ſon épouſe pour en prendre une ou plus noble ou plus riche, voilà l'idée que je conçois d'un Bénéficier, qui par un intérêt temporel & tout humain, quitte ſon Egliſe pour paſſer à une autre. Mais, dit-il, je ne fais rien contre les régles, dès que la Puiſſance Eccléſiaſtique & ſupérieure me donne ſur cela les pouvoirs néceſſaires. Pour lui répondre, je me ſervirai encore de la même figure: il en fera telle application qu'il lui plaira. Des Phariſiens vinrent demander au Fils de Dieu s'il étoit permis à un homme de renvoyer la femme qu'il avoit épouſée. Qu'eſt-ce

que Moïse a ordonné là-dessus, leur répondit le Sauveur du monde? Moïse, dirent-ils, a permis de faire un acte de divorce, & de se séparer ainsi de sa femme. Il est vrai, reprit Jesus-Christ, Moïse vous l'a accordé; mais il ne l'a accordé qu'à *la dureté de votre cœur.*

Matth. 19. 8. D'autres n'ont garde d'abandonner un Bénéfice qu'ils possédent, & ne pensent point à le quitter. Il est dans leurs mains; mais leurs mains n'en sont pas remplies. Que faut-il donc? accumuler Bénéfices sur Bénéfices. Ils disent aisément, & le disent même bien haut: ce n'est pas assez; mais on ne les entend jamais dire; c'est trop. Le Prophète parlant à ces riches qui entassent acquets sur acquets, & joignent maisons à maisons, s'écrioit: *N'y aura-t-il que vous sur la terre pour l'habiter?* Il me semble que je pourrois m'écrier de même: *N'y aura-t-il que vous dans l'Eglise pour la servir?* Mais, que dis-je, pour servir l'Eglise? Elle seroit souvent bien mal servie, si elle ne l'étoit que par ceux qui veulent avoir plus de raisons & plus d'obligations de la servir.

Isaïe 5. 8.

DE

DE L'ÉTAT RELIGIEUX.

Véritable bonheur de l'Etat Religieux.

QUAND on parle du bonheur de l'Etat Religieux, il me semble qu'on en donne quelquefois des idées bien humaines ; & j'avoue que je n'entends pas volontiers des Prédicateurs nous représenter la vie religieuse comme une vie douce, exempte de toutes peines & dégagée de tout soin. On diroit à les en croire, que le Religieux n'a rien à souffrir, rien à supporter ; que rien ne lui manque, & que tout lui rit ; que tout succéde selon ses desirs. Pour une maison qu'il a quittée, cent autres & au-delà lui sont ouvertes ; pour un pere & une mère dont

il s'eſt ſéparé, autant d'autres qu'il y a de ſupérieurs chargés de ſa conduite. Tout cela eſt beau : mais le mal eſt que tout cela n'eſt guères évangélique ; & pourquoi faudroit-il renoncer au monde, ſi c'étoit là le centuple que Jeſus-Chriſt nous eût promis & qu'on eût à attendre dans la Religion? Outre qu'on trouveroit beaucoup à décompter des eſpérances qu'on auroit conçues en embraſſant l'état Religieux, il ſeroit ſans doute fort étrange qu'on cherchât hors du monde ce qu'on a prétendu fuir en ſortant du monde, c'eſt-à-dire, des avantages purement temporels & des douceurs toutes naturelles.

Le grand avantage de la profeſſion Religieuſe, c'eſt l'abnégation Chrétienne, c'eſt la mortification des ſens, c'eſt la croix; & voilà ſous quel aſpect on la doit enviſager. Tout ce qui s'éloigne de cette vue, s'éloigne de la vérité, & par conſéquent n'eſt qu'illuſion. Je veux donc qu'on ne diſſimule rien à une jeune perſonne, qui forme le deſſein de ſe retirer dans la maiſon de Dieu, & qui s'y ſent appellée. Je veux qu'on ne lui déguiſe rien par de brillantes, mais de fauſſes peintures ; qu'on lui laiſſe voir toutes

les ſuites du choix qu'elle fait ; qu'on lui propoſe les objets tels qu'ils ſont, & qu'on lui montre les épines dont eſt ſemée la voie où elle entre. Car qu'eſt-ce en effet que la vie Religieuſe, ſinon l'Evangile réduit en pratique & dans la pratique la plus parfaite ? Et qu'eſt-ce que l'Evangile, ſinon une loi de renoncement à ſoi-même, de guerre perpétuelle contre ſoi-même ?

Mais on me dira que ces penſées peuvent décourager une ame & la rebuter ; & moi je réponds, que c'eſt delà même au contraire qu'elle peut & qu'elle doit tirer les motifs les plus propres à la réſoudre & à l'affermir dans ſa réſolution : comment ? parce que c'eſt delà qu'elle apprend à eſtimer l'état Religieux par où il eſt préciſément & ſouverainement eſtimable, ſçavoir, comme un état de ſanctification, comme un état de perfection, comme un état de ſalut, comme un état où l'ame Religieuſe peut amaſſer chaque jour de nouveaux mérites pour l'éternité & accumuler ſans ceſſe couronnes ſur couronnes. Point capital auquel elle doit uniquement s'attacher, & en quoi elle doit faire conſiſter ſur la terre tout ſon bonheur. Auſſi eſt-ce

ſur cela ſeul que le Prédicateur lui-même doit inſiſter, & en cela ſeul qu'il doit renfermer les excellentes prérogatives de la profeſſion Religieuſe. Quoi qu'il en ſoit de tout le reſte, & quelques couleurs qu'on emploie à l'embellir & à le relever, dès qu'on s'écartera de cette importante conſidération du ſalut, je n'héſiterai point à dire en particulier de l'état Religieux & des perſonnes qui s'y engagent, ce que ſaint Paul diſoit en général du Chriſtianiſme & des Chrétiens qui le profeſ-
1. Cor. ſoient : *Si l'eſpérance que nous avons ſe*
15. 19. *borne à cette vie, de tous les hommes nous ſommes les plus malheureux.*

Voilà ce que je dirai, ſans craindre d'en être déſavoué par aucun de ceux qui ont quelque connoiſſance de la vie Religieuſe, & ſur-tout de ceux qui en ont quelque expérience. Mais du moment qu'on m'alléguera le ſalut, qu'on me parlera de la vocation Religieuſe comme d'un gage de prédeſtination & de ſalut, qu'on m'y fera connoître une prédilection de Dieu & une providence ſpéciale par rapport à mon ſalut, ah! c'eſt alors que je m'écrierai avec
II. Cor. le même ſaint Paul : *Au milieu de mes*
12. 2. *tribulations* & dans les plus rudes épreu-

ves de mon état, *je suis rempli de consolation, je suis comblé de joie.*

J'ajouterai encore comme le Prophète Royal : *Un jour dans votre maison, ô mon Dieu, vaut mieux pour moi que mille années parmi les pécheurs du siécle.* Que j'y sois humilié, dans cette maison de mon Dieu, & que j'y occupe les dernières places ; que j'y ressente toutes les incommodités d'une étroite pauvreté, & que j'y porte tout le poids d'une obéissance rigoureuse ; que la nature avec toutes ses convoitises y soit combattue, domptée, immolée, il me suffit que ce soit une maison de salut, pour me la rendre, non-seulement supportable, mais agréable, mais aimable. Je n'y demande rien autre chose, & c'est-là que je porte toutes mes prétentions. Traiter de la sorte le bonheur de la profession Religieuse, c'est prendre dans le sujet ce qu'il y a de solide & de réel, & c'est toujours dans chaque sujet à ce qu'il y a de réel & de solide qu'un Prédicateur doit s'arrêter. Autrement il dira de belles paroles qui frapperont l'air, mais sans convaincre les esprits ni toucher les cœurs. Ps. 83. 11.

Et il ne faut point me répondre, que l'Evangile après tout, que tous les

Peres de l'Eglise fondés sur la parole de Jesus-Christ, promettent au Religieux, non-seulement le centuple de l'autre vie qui est le salut éternel, mais encore dès cette vie présente un centuple qui ne peut être autre chose que le repos dont on jouit & toutes les douceurs qui l'accompagnent. Il est vrai que le Sauveur du monde a parlé de ce double centuple, l'un de la vie future, l'autre du tems présent, puisqu'il a dit dans les termes les plus formels : *Personne ne quittera pour moi sa maison, ou ses freres, ou ses sœurs, ou son père, ou sa mère, ou ses héritages, qui dès-à-présent ne reçoive cent fois autant, & qui dans le siécle à venir n'obtienne la vie éternelle.* Il n'est pas moins vrai que le centuple de cette vie ne peut être pour une ame Religieuse, que la paix qu'elle goûte dans son état, & qui seule vaut cent fois mieux que tous les héritages & tous les biens auxquels elle a renoncé : car c'est ainsi que les Interprètes vérifient ce beau passage de S. Marc, & qu'ils entendent la promesse du Fils de Dieu. Mais qu'est-ce que cette paix? Voilà l'article essentiel, & sur quoi de jeunes personnes peuvent être dans une erreur dont il est bon de les détromper, au lieu de les y

Marc. 19. 39.

entretenir par des discours flateurs & de vaines exagérations.

Quand Jesus-Christ donna la paix à ses disciples, il les avertit en même tems que ce n'étoit point une paix telle que le monde la conçoit ni qu'il la desire. Je vous donne ma paix, leur dit ce divin Maître : c'est la mienne, & non point la paix du monde. Cette paix du monde, cette paix fausse & réprouvée, est une paix oisive, molle, fondée sur les aises & les commodités de la vie, sur tout ce qui plaît à la nature & qui satisfait l'amour propre : mais la paix de l'ame Religieuse est établie sur des principes tout contraires, sur la haine de soi-même, sur un sacrifice perpétuel de ses appétits sensuels, de ses inclinations, de ses passions, de ses volontés. Tellement que le Religieux ne peut être content dans sa retraite, qu'autant qu'il sçait s'humilier, se crucifier, se vaincre, se rendre obéissant, pauvre, patient, assidu au travail, exact à ses devoirs, ne se dispensant de rien, ne se ménageant en rien, ne voulant être épargné sur rien. Il lui en doit coûter pour cela : mais par une espèce de miracle, moins il se ménage, moins il s'épargne lui-même, & plus il sent

l'abondance de la paix se répandre dans son cœur.

Et ne voyons-nous pas aussi que c'est justement dans les Communautés les plus régulières & les plus austères, qu'on témoigne plus de satisfaction, & qu'on trouve le joug de Jesus-Christ plus doux & son fardeau plus léger ? Tout contribue à ce contentement & à cette tranquillité d'une ame vraiment Religieuse : l'indifférence où elle est à l'égard de toutes les choses humaines, & de son dégagement de tous les intérêts qui causent aux mondains tant d'inquiétudes, entier abandonnement de sa personne entre les mains de ses supérieurs, pour se laisser conduire selon leur gré & selon leurs vues ; le calme de la conscience ; l'attente de cette souveraine béatitude où elle aspire uniquement & vers laquelle elle travaille chaque jour à s'avancer par de nouveaux progrès ; sur-tout l'onction intérieure de la grace divine qui la remplit. Car Dieu, fidèle à sa parole, a mille voies secrettes pour se communiquer à cette ame & pour la combler des plus pures délices.

A en juger par les dehors, on ne voit rien dans tout le plan de sa vie, que

que de pénible & de rebutant : clôture, ſolitude, ſilence, dépendance continuelle, ſoumiſſion aveugle, régle gênante, obſervances incommodes, fonctions laborieuſes, exercices humilians, abſtinences, jeûnes, macérations de la chair. Mais ſous ces dehors capables d'effrayer des ames qui n'ont jamais pénétré plus avant, & qui n'ont appris par nulle épreuve à connoître les myſtères de Dieu, combien y a-t-il de ces conſolations cachées, ſuivant le témoignage du Prophète, & réſervées à ceux qui craignent le Seigneur? Combien plus encore y en a-t-il pour ceux qui l'aiment & qui le ſervent en eſprit & en vérité?

Delà vient, par une merveille que l'homme terreſtre & animal ne comprend pas & ne comprendra jamais, mais qui ſe découvre à l'homme Religieux & ſpirituel par l'expérience & le goût le plus ſenſible; delà, dis-je, il arrive, qu'au lieu que les gens du monde avec tous leurs biens, tous leurs honneurs, tous leurs plaiſirs, ſont preſque toujours mal contens & ſe plaignent inceſſamment de leur ſort, le Religieux dans ſon obſcurité, ſous l'obéïſſance la plus rigide & dans les pra-

tiques les plus mortifiantes, ne ceſſe point de bénir ſa condition, & fournit paiſiblement toute ſa carrière. La paix qu'il poſſéde, eſt la paix de Dieu; & l'Apôtre qui l'avoit lui-même éprouvé, nous aſſure que la paix de Dieu eſt au-deſſus de tous les ſens, & que rien en ce monde ne l'égale. Or voilà encore une fois par où je veux qu'on repréſente aux perſonnes religieuſes le bonheur de leur état. Voilà ſur quoi je veux qu'on inſiſte, & ce qui ſervira à exciter leur zèle, leur vigilance, leur ferveur, en leur faiſant conclure qu'elles ne ſeront heureuſes que par-là : mais que par-là même auſſi elles le ſeront pleinement & conſtamment.

Vocation Religieuſe : combien il eſt important de s'y rendre fidèle & de la ſuivre.

CE n'eſt point une choſe indifférente ni d'une légère importance, de manquer à la vocation de Dieu, quand il appelle à l'état Religieux. Nous avons là-deſſus dans l'Evangile même un exemple, qui ſeul ſuffira pour nous faire entendre à quoi s'expoſe quiconque ferme l'oreille à la voix du Seigneur & réſiſte à l'attrait de ſa grace. Examinons-en toutes les circonſtances, & il nous ſera aiſé de comprendre où peut enfin conduire une infidélité ſur un point auſſi eſſentiel que celui-ci, quelles en ſont les ſuites malheureuſes.

Cet exemple ſi convaincant, c'eſt celui de ce jeune homme qui s'adreſſa au Fils de Dieu pour apprendre de ce divin Maître, comment il pourroit parvenir à la vie éternelle. *Gardez les Commandemens*, lui répondit le Sauveur du monde. Sur quoi ce jeune homme *Matth.c. 19. 17.*

repliqua : *Seigneur ; c'eſt ce que j'ai fait juſqu'à préſent , & ce que je fais encore.* Sainte diſpoſition où ſe trouvent communément ceux à qui Dieu inſpire le deſſein de la retraite , & qu'il veut s'attacher plus étroitement dans la Religion. Ce ſont de jeunes gens dont les mœurs ſont aſſez réglées, & dont le monde juſques-là n'a corrompu ni l'eſprit ni le cœur. Quoi qu'il en ſoit , Jeſus-Chriſt parut touché de la réponſe du jeune homme qui lui parloit ; il témoigna concevoir pour lui une affection particulière ; il l'enviſagea d'un œil de bienveillance , & l'invitant à une ſainteté plus relevée : *Si vous voulez* , lui dit-il , *être parfait , allez , vendez tous vos biens , donnez-les aux pauvres , & ſuivez-moi.* Voilà à peu près la vocation Religieuſe ; mais c'eſt là même que le zèle de ce jeune homme commence à ſe refroidir : la propoſition du Fils de Dieu l'étonne ; il lui eſt dur d'abandonner tous ſes héritages & de s'en défaire ; cette penſée l'attriſte , il ne ſçauroit s'y réſoudre , il ſe retire. De-là que s'enſuit-il , & qu'en doit-on naturellement conclure , ſinon que ce jeune homme quittoit les voies de la perfection qui lui étoit ouvertes , ſans

quitter néanmoins les voies du salut, puisqu'il gardoit les préceptes, & que pour être sauvé c'est assez de les avoir observés. Mais le Fils de Dieu conclut bien autrement : car se tournant vers ses Disciples : *Je vous le dis en vérité*, s'écrie-t-il, *difficilement un riche entrera dans le Royaume des Cieux.* Quelle conclusion ! Quoiqu'elle regardât tous les riches en général, elle avoit un rapport particulier à ce jeune homme, qui possédoit de grands biens, & qui par attachement aux richesses temporelles avoit seulement refusé de tendre à une plus haute perfection que la simple pratique des commandemens. D'où il sembloit que le Sauveur du monde ne dût tirer d'autre conséquence que celle-ci : *difficilement un riche parviendra à la perfection de mon Evangile.* Cependant il ne s'en tient pas là ; mais il déclare expressément que ce riche de qui il s'agissoit, auroit bien de la peine à se sauver, & qu'il étoit fort à craindre qu'il ne se sauvât jamais : pourquoi ? Parce que si la perfection qu'on lui avoit proposée n'étoit pour les autres qu'un conseil, elle étoit devenue pour lui comme une obligation, en vertu de la grace spéciale qui l'y appelloit, & qu'il rendoit inutile par sa résistance. *Ibid. v.* 23.

Il y va donc du salut ; & en faut-il davantage pour déterminer une jeune personne que la vocation divine porte à la vie religieuse, & qui sur cela se croit suffisamment instruite des volontés du Seigneur ? C'est-là qu'elle doit imiter, autant qu'il lui est possible, la promptitude & l'ardeur de Magdelaine, qui dans le moment quitta tout, dès qu'on vint lui dire : *Le Maître est ici, & il vous demande.* Et parce qu'une telle résolution est quelquefois sujette, ou par une considération de fortune, ou par une affection naturelle, à de grandes contradictions de la part d'une famille, c'est-là que lui est non-seulement permise, mais en quelque façon ordonnée, une pieuse dureté pour voir sans se troubler, le trouble d'un pere ; & sans s'attendrir, les larmes d'une mere. Car *je veux sauver mon ame*, disoit dans une pareille conjoncture la généreuse Paule. Cette seule raison répond à tout, & tout doit céder à un intérêt qui est au-dessus de tout.

Joa. 11. 28.

Delà même nous devons juger combien, de leur part, des parens se rendent coupables, lorsqu'ils s'opposent à la vocation de leurs enfans, & qu'ils les empêchent de suivre la voix de Dieu

qui se fait entendre à eux. C'est s'opposer à Dieu même en s'opposant à ses desseins, & c'est détourner des enfans de la voie du salut qui leur est marquée. On me dira qu'on ne prétend point absolument les détourner de la profession Religieuse, mais qu'on veut seulement éprouver leur vocation, c'est-à-dire, ainsi que s'en expliquent des parens même assez chrétiens d'ailleurs, qu'on veut, par exemple, que cette fille n'agisse point en aveugle; qu'on veut qu'elle sçache ce qu'elle quitte, & pour cela qu'elle voie le monde, qu'elle le connoisse avant que d'y renoncer. Principe spécieux & raisonnable dans l'apparence; mais dans la pratique très-dangereux & souvent en effet très-pernicieux. On en sera convaincu par une réflexion que peu de gens font, & qui néanmoins est solide & importante. Car à quoi se réduit cette connoissance du monde qu'on prétend donner à une jeune personne? Elle consiste à lui faire voir ce qui lui peut inspirer du goût pour le monde, sans lui faire en même temps connoître ce qui est capable de l'en dégoûter. De sorte que d'une part on lui présente le poison, sans lui pré-

senter d'autre part le contrepoison; & de cette manière, on la jette dans le péril le plus évident, & on l'expose à la tentation la plus forte. Développons ceci davantage, & faisons-le mieux comprendre.

Si l'on pouvoit dessiller les yeux à une jeune fille, & lui révéler les secrets des cœurs; si l'on pouvoit la rendre témoin de ce qui se passe dans l'intérieur des familles, & lui découvrir toutes les peines, tous les chagrins, toutes les traverses dont le faux bonheur du monde est accompagné, ce seroit pour elle un préservatif. Mais tout cela ne s'apprend que par l'expérience; & cette expérience, elle ne peut encore l'avoir acquise dans l'âge où elle est. Cependant on la produit dans le monde, on la pare des ornemens du monde, on la mene dans les compagnies du monde, on la fait entrer dans les parties de plaisir, dans les jeux, dans les spectacles du monde. Elle n'apperçoit devant elle qu'une figure brillante & agréable, qui l'éblouit, & qui naturellement doit lui plaire. D'où il arrive de deux choses l'une; ou qu'elle se laisse prendre à l'attrait, & qu'elle succombe à l'occa-

sion, perdant ses premiers sentimens & manquant aux desseins de Dieu sur elle, ou du moins que persistant dans sa résolution, & se mettant en devoir de l'accomplir, elle emporte avec elle une idée du monde qui ne servira qu'à la troubler, à certains momens d'amertume & d'ennui presque inévitables jusques dans les plus saintes communautés. Or pour ne rien dire de plus, il vaudroit assurément beaucoup mieux la préserver de telles occasions, & prévenir de si mauvais effets. Mais elle ne connoîtra donc point le monde? Qu'est-il nécessaire qu'elle le connoisse, puisque Dieu même la retire justement du monde, afin qu'elle ne le connoisse point? Plût au Ciel que bien d'autres ne l'eusse jamais connu! Quoi qu'il en soit, c'est une victime que le Seigneur s'est réservée: contentez-vous que de votre côté son choix soit pleinement libre, & du reste laissez-la marcher à l'Autel le bandeau sur les yeux. Dieu l'y attend, & il sçaura bien dans sa sainte maison l'éprouver lui-même, autant qu'il faut & selon qu'il faut. Elle ne peut être en de meilleures mains.

J'ai dit que ce devoit être assez pour

vous, qu'en se dévouant à l'état Religieux, son choix de votre part fût pleinement libre ; & en cela j'ai voulu marquer un autre excès où se portent des parens tout mondains, par des vues également contraires & à l'esprit du Christianisme, & aux sentimens de l'humanité. Car quelque respectable & quelque inviolable que soit la liberté des enfans au regard de la vocation, sur-tout de la vocation religieuse, on abuse de l'autorité qu'on a sur eux, en l'étendant jusques sur leur volonté ; & sans les consulter, ni consulter Dieu, on les détermine par une espéce de contrainte à une profession qui ne leur convient en aucune sorte, & à laquelle ils ne conviennent point, puisque ce n'est point l'état où ils se sentent appellés. Or qu'est-ce que cela ? Je n'en puis donner une figure plus juste, mais tout ensemble plus terrible, que ce qui nous est représenté dans l'Ecriture : le voici.

On ne peut lire sans horreur ce qui est dit au Pseaume cent cinquième, où le Prophète rapporte que les Juifs séduits par les nations étrangères, & engagés dans leur idolâtrie, conduisoient eux-mêmes leurs propres enfans

aux pieds des Idoles, & que là, ſans reſpect de la nature & de ſes droits, ils verſoient le ſang de ces innocentes victimes & les immoloient aux démons. Quels meurtres ! Quels parricides ! Mais je puis le dire, & ce ne ſera point une exagération : voilà ce que nous voyons encore de nos jours, quand des peres & des meres trompés par les fauſſes maximes du monde, font violence à des enfans pour les bannir de la maiſon paternelle, & les confiner dans un Cloître. Que dis-je ! après tout : ce n'eſt point aux démons, c'eſt à Dieu qu'ils les ſacrifient. Ah, c'eſt à Dieu ! Hé ne ſçait-on pas combien ces parens inhumains ſont peu en peine de la gloire de Dieu, & de ſon ſervice ? Mais ce qui les touche, c'eſt leur cupidité & leur intérêt : ces enfans coûteroient trop à entretenir, & il faut à moins de frais s'en défaire. Ce qui les touche, c'eſt leur ambition démeſurée, & la paſſion d'élever une famille : pour la mieux établir, il faut la ſoulager, & en réunir les biens, qui ſe trouveroient partagés entre trop d'héritiers. Ce qui les touche, c'eſt leur fol amour & leur prédilection pour un fils uniquement cher : il faut qu'il

emporte tout, & que l'héritage des autres soit la retraite & la pauvreté religieuse. Ainsi cet intérêt, cette ambition, cette prédilection, voilà les Idoles, voilà les démons auxquels sont immolées de tendres victimes dont le sang crie au Tribunal de Dieu. Je dis immolées; car c'est leur donner la mort: une mort purement civile, j'en conviens; mais plus dure peut-être que ne le seroit la mort naturelle, dès que cette mort, quoique civile seulement, est une mort violente & forcée. Je m'exprime là-dessus en des termes bien forts & bien vifs; mais c'est que je conçois fortement & vivement la chose; & si dans le monde on la concevoit de même, tant de peres & de meres y feroient plus d'attention. Heureux ceux qui font au Seigneur un plein sacrifice d'eux-mêmes, mais il ne peut être saint ni agréé de Dieu, si le cœur n'y a part & si ce n'est un sacrifice volontaire.

Esprit Religieux : quels biens il produit, comment il s'éteint, & comment on peut le faire revivre.

COmme il y a une multitude infinie de Chrétiens qui ne sont pas vraiment chrétiens, on peut dire qu'il y a bien des Religieux, qui ne sont pas vraiment religieux. Ainsi l'Apôtre disoit en ce même sens, que *tous les descendans d'Israël, quoique descendans d'Israël, n'étoient pas pour cela de vrais Israëlites :* & que leur manquoit-il pour l'être ? L'esprit de la loi. Que manque-t-il de même à une infinité de Chrétiens, pour être de vrais Chrétiens ? L'esprit Chrétien. Et que manque-t-il à un grand nombre de Religieux pour être de vrais Religieux ? L'esprit religieux. *Rom. c. 9. 6.*

Mais qu'est-ce que cet esprit religieux ? C'est une sincère estime de sa vocation, & une disposition intérieure & habituelle à remplir toute la mesure de perfection où l'on se sent appellé en qualité de Religieux : si bien que cette

perfection religieuse, qu'on sçait être de la vocation de Dieu, soit la fin prochaine & immédiate de toutes nos attentions, de toutes nos affections, de toutes nos actions. Tel est l'esprit dont le Religieux doit être animé. Telle est l'ame qui doit lui donner la vie, je dis cette vie spirituelle, cette vie divine & surnaturelle, sans quoi il ne peut plus être dans la maison de Dieu, qu'un membre mort & inutile, soit pour la Religion, soit pour lui-même. Il est donc d'une conséquence extrême d'entretenir, autant qu'il est possible, cet esprit dans une communauté religieuse, & dans le cœur de chaque personne religieuse. Quels biens n'est-il pas capable de produire? Quels abus au contraire, quels désordres s'introduisent dans les sociétés les plus régulières, dès qu'il commence à s'éteindre? Comment le perd-on? Comment peut-on le faire revivre & le ressusciter? Autant de points dignes des plus sérieuses réflexions, & dont il importe infiniment d'être instruit.

I. Et d'abord, quels biens cet esprit religieux n'est-il pas capable de produire? On peut lui appliquer ce que

Salomon a dit de la sagesse : *Tous les biens me sont venus avec elle.* En effet qu'un Religieux soit rempli de cet esprit, delà lui vient le goût de son état, la fidélité à tous les devoirs de son état, l'exactitude aux moindres pratiques de son état, le prix devant Dieu, & la sanctification des exercices de son état, enfin la paix & un parfait contentement de son état. Que d'avantages ! comprenons-les bien, & considérons-les chacun en particulier. Sap. 7.

Le goût de son état, pourquoi ? parce qu'alors le Religieux estime son état. Or de l'estime suit naturellement le goût. Et c'est ainsi qu'on a vu, & que nous voyons encore de nos jours tant de personnes religieuses de l'un & de l'autre sexe, s'affectionner à des états dont l'austérité révolte tous les sens, & semble être au-dessus des forces humaines : tellement que la nature des choses paroît changer à leur égard, & que ce qui devroit, selon les sentimens ordinaires, leur inspirer de l'horreur, & les rebuter, leur devient un attrait pour les engager & les attacher. La fidélité à tous les devoirs de son état, pourquoi ? Parce qu'alors le Religieux aspire à la perfection de son

état, qu'il la desire véritablement & ardemment, qu'il la desire même uniquement. Or n'ignorant pas d'ailleurs qu'elle est toute renfermée dans ses devoirs, ils s'y porte avec un zèle infatigable : & une ferveur que rien n'arrête. Toute son étude ce sont ses devoirs, toute son occupation ce sont ses devoirs, toute sa vie ce sont ses devoirs. Il n'en omet pas un, & il n'y en a pas un où il n'apporte autant de vigilance & autant de soin, que si c'étoit le seul dont il fût chargé, & dont il eût à répondre. L'exactitude aux moindres pratiques de son état, pourquoi ? Parce qu'alors le Religieux n'ayant rien plus à cœur que son avancement dans les voies de Dieu, & sçachant combien y peuvent contribuer certaines pratiques, qui sans être proprement des devoirs, ni d'une obligation étroite, sont néanmoins des usages communs, & des coutumes établies, il s'en fait à lui-même des régles, & comme des loix inviolables. Rien n'est petit pour lui, dès que c'est un moyen de s'élever à Dieu, & de faire quelques progrès dans l'humilité, dans la charité, dans l'obéissance, dans la mortification & la patience, dans toutes

tes les vertus. Il embraſſe tout, il ſe réduit à tout, il profite de tout. Le prix devant Dieu & la ſanctification des exercices de ſon état, pourquoi? Parce qu'alors le Religieux ayant toujours Dieu préſent, & en conſervant par-tout le ſouvenir, il ne ſe conduit que par des vues ſupérieures & toutes religieuſes. Point d'autre principe qui le faſſe agir, point d'autre motif que le bon plaiſir de Dieu. Or ce qui donne à toutes nos œuvres un caractère de ſainteté plus excellent, & ce qui en réhauſſe particuliérement la valeur, c'eſt la ſainteté même du principe d'où elles partent, & l'excellence du motif qui les accompagne.

Enfin la paix & un parfait contentement dans ſon état : dernier avantage, qui eſt la ſuite immanquable des autres. Car le Religieux aimant ſon état, goûtant tous les devoirs de ſon état, s'affectionnant aux moindres pratiques de ſon état, enviſageant Dieu dans tous les exercices de ſon état, & y trouvant un tréſor de mérite qu'il amaſſe, & qu'il groſſit d'un jour à l'autre, doit par une conſéquence infaillible ſe plaire dans ſon état, & y reſſentir les plus ſolides conſolations. C'eſt ce que

mille exemples jusqu'à présent ont vérifié ; & comme le bras de Dieu n'est point racourci, & que sa grace, malgré l'iniquité du siécle, opére toujours avec la même onction, c'est encore maintenant ce que mille exemples vérifient. Ces consolations au reste, cette onction que Dieu répand dans l'ame religieuse, n'ont rien de ces plaisirs grossiers, ni de ces vaines douceurs, où les mondains font consister leur prétendu bonheur. Ce sont des consolations toutes pures, toutes célestes, qui par l'alliance la plus merveilleuse s'accordent avec toutes les rigueurs de l'abnégation évangélique, & toute la sévérité de la pénitence. Car voilà le miracle que nous ne pouvons assez admirer : dans une vie où la nature est incessamment combattue, où chaque jour elle est domptée, mortifiée, crucifiée, on jouit d'un repos inaltérable, on ne cesse point de bénir son sort, & l'on s'y estime plus heureux qu'au milieu de toutes les pompes & de toutes les joies du monde.

Or encore une fois qui fait tout cela ? Je l'ai dit : l'esprit religieux. Esprit intérieur, qui du fond de l'ame où il réside, se communique au dehors, & se

montre dans tout l'extérieur du Religieux : dans ſes diſcours, dans ſon air, dans ſa marche, dans toutes ſes manières. Les gens du monde s'en apperçoivent bien, & de deux Religieux, ils ſçavent bien diſtinguer celui qui ſe comporte en Religieux, & celui qui parle, qui conſerve, qui ſe conduit en ſéculier. D'où vient le reſpect qu'ils ont pour l'un, & le mépris qu'ils témoignent quelquefois pour l'autre. Voilà pourquoi dans ce premier noviciat, par où, ſelon l'ordre & la ſage diſcipline de l'Egliſe, il faut paſſer, avant que de prendre avec la Religion un engagement fixe & immuable, les maîtres à qui l'on confie le ſoin de former ces jeunes éleves que Dieu retire du milieu de Babylone, & qu'il raſſemble auprès de lui, s'étudient par-deſſus tout à leur imprimer profondément cet eſprit religieux, & ne leur recommandent rien avec plus d'inſtance, que de le nourrir dans eux, de l'y fortifier, de l'y maintenir juſqu'à la mort. Tant on eſt perſuadé que c'eſt le premier fondement de l'édifice ſpirituel qu'ils ont à bâtir ; & que de cette racine doivent procéder tous les fruits de juſtice que Dieu attend d'une vie régulière & conforme à la profeſſion religieuſe.

II. Mais parce que les contraires ne paroiſſent jamais mieux que lorſqu'on les oppoſe à leurs contraires, après avoir vu quels biens produit l'eſprit religieux, voyons quels abus & quels déſordres s'introduiſent dans une communauté, dès qu'il commence à s'éteindre. Il ſeroit à ſouhaiter qu'on en eût des preuves moins fréquentes & moins éclatantes; mais on eſt obligé de le reconnoître, quoiqu'avec une extrême douleur: c'eſt par-là que ſont tombées des maiſons entières, où la régularité, depuis leur établiſſement, s'étoit conſervée dans toute ſa vigueur, & qui long-temps avoient été l'édification de l'Egliſe. Dieu y étoit ſervi fidellement & ſaintement: la bonne odeur de leur piété ſe répandoit de jour en jour, & ſe perpétuoit d'année en année. Tout le public en étoit inſtruit, & les regardoit comme des aſyles de l'innocence chrétienne, & de la pureté des mœurs la plus parfaite. On vantoit de tous côtés la tranquillité, l'union, la charité qui y régnoit, & qui d'un grand nombre de ſujets ne faiſoit qu'un même cœur & qu'une même ame. Mais quelle malheureuſe révolution a troublé cette harmonie,

& renverſé ce bel ordre ? Comment eſt arrivé ce changement prodigieux, & cette triſte décadence qui a perdu des communautés où l'obſervance étoit ſi exacte, & la régle ſi bien établie ? C'eſt qu'on y a laiſſé entrer l'eſprit du monde, & que l'eſprit du monde en a banni l'eſprit religieux. Je veux dire qu'il en a banni l'eſprit de retraite, l'eſprit d'oraiſon, l'eſprit de dévotion, l'eſprit de pauvreté, de pénitence, de ſoumiſſion, l'eſprit de détachement, de renoncement à ſoi-même, & qu'il y a porté avec lui un eſprit de diſſipation, un eſprit de licence & d'indépendance, un eſprit de tiédeur & d'éloignement des choſes de Dieu, un eſprit de propriété, de commodité, de pareſſe ; un eſprit vain, hautain, jaloux des préférences & des diſtinctions, impatient, délicat, ſenſible, & la ſource enfin de mille diviſions : car voilà quel eſt cet eſprit du monde qui prend la place de l'eſprit de religion.

Faut-il alors s'étonner que cette yvraie ſemée dans le champ du Pere de famille y étouffe tout le bon grain ? Faut-il, dis-je, être ſurpris qu'une maiſon ſe dérange & qu'elle prenne une face toute nouvelle ; que de maiſon

de Dieu qu'elle étoit, elle devienne une maison de confusion, où les plus anciennes pratiques s'abolissent, où les plus saints réglemens sont négligés, où chacun vit selon son gré, & où les fautes demeurent impunies; où il n'y a plus ni subordination à l'égard des supérieurs, ni déférence à leurs avis & à leurs répréhensions, ni assiduité à la prière, ni zèle pour la fréquentation des Sacremens, ni amour de la solitude, ni recueillement, ni pauvreté, ni austérités. S'il y reste encore quelques ames vraiment religieuses, de quel œil voyent-elles une défection si générale & si déplorable; & de quelle amertume sont-elles remplies dans le cœur, quand elles comparent l'état présent où la communauté se trouve réduite, avec ce premier état, cet état florissant dont elles ont été témoins, & dont elles ne peuvent presque plus découvrir le moindre vestige? C'est le sujet de leurs gémissemens, d'autant plus douloureux, qu'elles se croyent moins capables de remédier au mal qui les afflige. Car souvent elles sont même obligées de se taire là-dessus, & n'osent s'en expliquer ni déclarer leurs sentimens, parce qu'elles

ſçavent que tout ce qu'elles diroient, ſeroit mal reçu, & ne ſerviroit qu'à irriter les eſprits. Cependant le déſordre, bien loin de ſe corriger, croît tous les jours. A meſure que l'eſprit religieux s'en va, une certaine crainte de Dieu s'efface, une certaine tendreſſe de conſcience diminue; on s'enhardit, pour ainſi dire, à faire certains pas, à franchir certaines barrieres; & en de telles conjonctures, à quoi n'eſt-on pas expoſé, à quels égaremens, à quels ſcandales? Hélas! le ſouvenir du paſſé eſt ſur cela une leçon bien terrible & bien touchante.

Il eſt vrai après tout, que de pareilles chûtes ſont moins ordinaires, & moins à craindre pour toute une maiſon religieuſe, que pour quelques particuliers qui s'oublient, & qui s'écartent de leur devoir. Car quoique le Corps d'une Communauté ſe ſoutienne, il peut y avoir des membres infirmes & mal affectés; c'eſt-à-dire qu'il peut y avoir de mauvais ſujets, qui ſe relâchent & qui dégénerent de la ſainteté de leur vocation. Or n'y en eût-il qu'un ſeul, il eſt certain que la cauſe de ſon malheur eſt, ou de n'avoir jamais bien pris l'eſprit religieux, ou de l'avoir

perdu. Peut-être avec cet esprit avoit-il eu d'abord les plus heureux commencemens. Peut-être étoit-il entré dans la carrière avec une ardeur & une résolution, dont il sembloit qu'on dût tout espérer pour l'avenir. Mais ces espérances peu à peu se sont évanouies. Au milieu de sa course il s'est arrêté, il s'est dérouté, il a quitté son chemin, & qui sçait quand il le reprendra ? Combien d'autres, après s'être égarés comme lui, n'en sont plus revenus? *O aveugles & insensés* ! dit S. Paul aux Galates, *vous êtes si dépourvus de raison, qu'ayant commencé par l'esprit, vous finissez maintenant par la chair. Vous marchiez bien : pourquoi n'avez-vous pas continué de même, & quel obstacle s'est opposé à votre persévérance* ? Cet obstacle à l'égard du Religieux dont nous parlons, & à qui nous pouvons appliquer dans toute leur force les paroles de l'Apôtre, c'est qu'il n'a plus le même esprit qui le dirigeoit & le gouvernoit. Trop de commerce & de distractions au dehors, trop de mouvemens même & d'agitations au dedans, omissions trop libres & trop fréquentes de l'observance réguliere ; négligences & tiédeurs dans ses exercices de piété, nouvelles idées, nouvelles inclinations,

Gal. 3.

inclinations, nouvelles prétentions : tout cela insensiblement a déraciné de son cœur les principes de religion où il avoit été élevé.

Or n'ayant plus le même esprit, il n'a plus les mêmes maximes, il ne pense plus comme il pensoit, il ne goûte plus ce qu'il goûtoit, il n'agit plus dans les mêmes vues qu'il agissoit. Son état qu'il aimoit, lui devient ennuyeux & insipide ; ses devoirs, auxquels il étoit inviolablement attaché, lui paroissent incommodes & gênans ; mille petites pratiques qui ont passé en coutume, & qu'une sainte ferveur ajoute à la règle, ne sont plus dans son estime que des minuties & des dévotions de Novice. Il se ménage, il s'épargne, & tâche de s'adoucir le joug en se déchargeant de tout ce qu'il peut. Ce qu'il observe même par une obligation dont il n'est pas en son pouvoir de se dispenser, il n'y satisfait qu'à demi, que de mauvaise grace, qu'avec une espèce de regret, que par un respect humain, que par une crainte servile, & qu'autant qu'il est éclairé de l'œil des supérieurs. Ainsi dans une langueur mortelle il traîne une vie lâche, imparfaite, & sans mérite. Que dis-je, une vie sans mérite !

Plût au Ciel qu'elle fût seulement inutile, & qu'elle ne fût pas aussi criminelle qu'elle l'est. Car dans ce relâchement il n'est pas possible qu'on ne soit exposé à bien des péchés, beaucoup plus griefs qu'on ne les conçoit, & qui au Jugement de Dieu seront pour la conscience de rudes charges. Puissions-nous y faire présentement toute l'attention nécessaire, & n'attendre pas à y chercher le remède lorsqu'il n'y en aura plus. Il y en a encore, & quel est-il ? ce seroit un esprit plus religieux. S'il est mort en nous, travaillons à le ranimer : c'est l'entreprise la plus digne de nos soins.

III. En effet, l'esprit religieux ne se retire point si absolument d'une ame qu'on ne puisse le rappeller, & il ne s'amortit point de telle sorte qu'on ne puisse le réveiller & le ressuscite. Vérité dont il est important avant toutes choses de se bien convaincre, & confiance qu'on ne doit jamais perdre, à quelque degré d'attiédissement, & d'imperfection qu'on en soit venu. Car le démon ennemi du progrès spirituel & de la sanctification du Religieux, comme il est l'ennemi du salut de tous le

hommes, n'a point d'artifice plus dangereux ni plus puissant pour empêcher le retour d'une ame religieuse, & pour s'opposer à la grace qui la sollicite intérieurement & qui l'attire, que de la décourager, de lui persuader qu'elle ne pourra rentrer dans ses premières voies, ou qu'en y rentrant elle ne pourra s'y maintenir. Elle se représente là-dessus à elle-même des difficultés qu'elle n'ose espérer de vaincre. Elle se sent dans une aridité, une sécheresse, un dégoût & un abattement, où il lui semble qu'elle restera toujours, quelque bonne volonté qu'elle ait d'en sortir : mais c'est une illusion. Tout ne dépend que d'un seul point, qui est de faire revivre dant elle l'esprit Religieux. Or pourquoi ne le pourroit-elle pas ? Hé ! les plus grands pécheurs du siécle peuvent bien avec l'assistance divine reprendre l'esprit du Christianisme, pourquoi lui seroit-il plus difficile, avec le même secours, de reprendre l'esprit de sa vocation ? Il y a des moyens pour cela, & les plus efficaces se réduisent à trois, qui sont la réflexion, l'action, la prière.

Car si je veux me rétablir dans cet esprit de religion qui m'a fait renoncer

au monde, & dont j'ai reçu les prémices en recevant l'habit religieux; ou si je veux le rétablir dans moi, le premier moyen que j'y dois employer, est la réflexion. C'est-à-dire, que je dois attentivement considérer, & me remettre devant les yeux ces grands objets dont j'ai ressenti l'impression à certains temps de ma vie, & en certaines rencontres, sur-tout depuis que je me suis dévoué à Dieu dans sa sainte maison: que je dois me retracer vivement ces grandes vues que j'avois alors de l'importance de mon salut, du prix de mon ame, de la vanité du monde & de ses dangers, des avantages de la retraite & de la profession religieuse, des desseins de Dieu sur moi & de l'obligation d'y répondre, de mes devoirs envers lui, soit généraux comme chrétien, soit particuliers comme Religieux; des hommages qui lui sont dûs, des graces dont il m'a comblé, de la reconnoissance qu'il en attend, & qu'il a droit d'en attendre, des promesses que je lui ai faites, de la fidélité constante à quoi elles m'engagent. Frappé de ces idées, je dois ensuite me tourner vers moi-même & contre moi-même. Je dois me dire: où

en suis-je, & que fais-je dans mon état, dans cet état de sainteté & de perfection? Je l'ai choisi; mais en le choisissant, que me suis-je proposé, & en m'y consacrant qu'ai-je prétendu? J'ai voulu mettre en sûreté le salut de mon ame; & jusques dans l'asyle où elle devroit être à couvert de tout péril, je la perds. J'ai voulu me garantir de la contagion du monde; & ce monde que je fuiois, je le recherche, je me rapproche de lui à toute occasion, ou je tâche de le rapprocher de moi; je ne me plais qu'avec lui, & tout sans lui m'est un desert & m'ennuie. J'ai voulu me sanctifier par une vie religieuse; mais de bonne foi qu'est-ce que ma vie? N'est-elle pas moins religieuse que séculière; & combien de personnes séculières vivent beaucoup plus régulièrement & plus religieusement que je ne vis? J'ai voulu me donner à Dieu, & m'y donner sans réserve; j'ai voulu suivre sa voix qui m'appelloit, & remplir les desseins de sa providence; j'ai voulu l'honorer, le servir, m'unir à lui par les nœuds les plus étroits; je lui en ai fait au pied de son Autel une protestation solemnelle: mais en vérité puis-je croire que je sois à lui comme

je le dois ; que je marche dans ſes voies, & que j'accompliſſe ſes deſſeins ; que je le ſerve ſelon qu'il le demande & qu'il le mérite ; que je m'acquitte à ſon égard de tout ce que je lui ai promis, & que je lui garde la fidélité que je lui ai jurée ? Hélas ! comment pourrois-je me le perſuader, lorſque je tiens une conduite dont je ne puis ignorer le déréglement ? Voilà, dis-je, quels reproches je dois me faire, & voici ce qu'il y faut ajouter. Car cette conduite ſi peu religieuſe, où doit-elle enfin aboutir ? Demeurera-t-elle toujours impunie ? Après que mes Supérieurs auront eu peut-être aſſez de condeſcendance pour la tolérer, Dieu en uſera-t-il de même, & quand je paroîtrai à ſon Tribunal, aura-t-il la même indulgence ? Toutes ces penſées bien approfondies en de ſérieuſes méditations, ſont capables de rallumer le feu dans une ame, & c'eſt le premier moyen d'y exciter par la réflexion, & d'y renouveller l'eſprit religieux.

Le ſecond eſt l'action. Saint Auguſtin, au ſujet de la foi, parlant à un homme qui dit, ſi je *comprenois, je croirois*, lui répond, *croyez & vous comprendrez*. On peut faire la même réponſe à un Religieux : Si j'avois, dites-vous, l'eſprit

religieux, j'agirois. Mais pour l'avoir, agissez : c'est en agissant que vous le formerez dans vous, & que vous l'y ferez renaître. Vous l'avez perdu, cet esprit religieux, en cessant de pratiquer les exercices de votre état; & vous le retrouverez en les reprenant. Mais puis-je agir sans cet esprit? Vous le pouvez, aidé de la vertu céleste. Vous pouvez, dis-je, indépendamment du goût, du sentiment, & de la vivacité que donne cet esprit, vous rendre assidu à tout ce qui est de votre règle. Vous pouvez aux heures & aux tems prescrits vous recueillir devant Dieu & méditer, lire de bons livres & vous y appliquer, rentrer en vous-même & faire l'examen de votre conscience; approcher plus souvent du Tribunal de la pénitence, de la sainte Table, & y apporter plus de préparation; assister plus exactement aux divins Offices, & les réciter avec plus de révérence & plus de modestie; vaquer à toutes vos fonctions, sans en rien omettre, ni en rien négliger. Il n'est pas besoin de descendre là-dessus dans un plus long détail. Vous sçavez assez quelles sont les observances propres de votre institut; vous en voyez la pratique dans

votre communauté : soumettez-vous à tout cela, & n'en passez pas un point, quelque léger qu'il soit. Vous y aurez de la peine, j'en conviens ; vous n'agirez qu'avec répugnance : mais si vous vous armez d'une généreuse résolution, & que vous teniez ferme, marchant toujours du même pas, & suivant toujours la même route, malgré toutes les épines qui s'y rencontreront, j'ose vous assurer que ce ne sera pas en vain, & je puis vous promettre que l'esprit religieux qui s'étoit éloigné, ou plutôt que vous aviez vous-même éloigné de vous, reviendra ; qu'il ramenera avec lui l'Esprit de Dieu, ou pour mieux dire, que l'Esprit de Dieu le ramenera lui-même, & qu'il vous secondera. Vous serez surpris d'une si heureuse conversion ; vous en bénirez mille fois le Ciel, & vous vous écrierez comme le saint homme Job : *Ce que mon ame rejettoit avec horreur, est maintenant ma plus douce nourriture.* Votre profession & tous ses engagemens, bien loin d'être encore pour vous un fardeau aussi pesant qu'ils l'étoient, ou qu'ils vous le sembloient, vous deviendront aisés, & vous porterez le joug du Seigneur avec une sainte allégresse.

Job. 6, 7.

Mais achevons & disons quelque chose du troisième moyen, qui est la prière. Il n'y a rien qu'elle ne puisse obtenir ; & voilà ce que le Sauveur des hommes nous a fait entendre dans son Evangile par ces paroles si expresses : *Demandez & vous recevrez.* Or si Dieu est toujours disposé à nous écouter, lors même qu'il n'est question que d'affaires humaines & d'intérêts temporels, que sera-ce quand nous voudrons attirer sur nous les dons de son Esprit, & que dans ce dessein nous élèverons vers lui nos cœurs ? Ainsi l'ame religieuse concevant les dommages infinis que lui a causé la perte qu'elle a faite de l'esprit religieux, & touchée d'un vrai desir de les réparer, n'a point de ressource plus prompte ni plus solide que de recourir à Dieu. Qu'elle lui représente sa misère : Hélas ! Seigneur, elle est extrême, & vous en êtes témoin ; vous voyez la désolation de mon cœur & le triste abandonnement où il se trouve. Il est en votre présence *comme une paille sans suc & toute desséchée.* Ah ! mon Dieu, il n'y a plus rien en moi de religieux que le nom. Qu'elle se reconnoisse coupable, & qu'elle lui en témoigne humblement

Job. 13. 25.

& affectueusement son repentir. Non, Seigneur, ce n'est point à vous que je puis imputer le désordre de mon état, mais à moi-même; ce n'est point à vous que je puis m'en prendre, mais je n'en dois accuser que moi-même. Je m'en accuse à vos pieds, & je confesse devant vous que j'ai péché : juste sujet de mes regrets & de mes gémissemens! S'ils ne sont point encore aussi vifs que je le voudrois, du moins ils sont sincères, & vous le sçavez. Qu'elle implore avec confiance sa miséricorde, & qu'elle lui redemande cet Esprit de grace, qui peut seul la relever ou la mettre en disposition de se relever elle-même. Jusqu'à quand, ô mon Dieu! jusqu'à quand? n'y a-t-il donc pas assez de tems que je languis dans le fond de mon indolence, & ne sortirai-je point de mon assoupissement? Daignez me renvoyer votre Esprit, & l'esprit de la sainte Religion où il vous a plu de m'appeller. Avec cet esprit religieux vous me rendrez la vie; mais sans cet esprit religieux je n'ai ni sentiment ni mouvement. Qu'elle le fasse souvenir de ses bontés passées, & des miracles que sa grace a opérés en faveur de tant d'autres. Pourquoi, Seigneur, ne ferez-vous

pas pour moi ce que vous avez fait pour eux. Ils s'étoient égarés comme moi, & peut-être plus que moi, mais au premier ſigne qu'ils ont donné d'un retour véritable, au premier deſir qu'ils en ont marqué, vous leur avez tendu les bras, vous les avez recueillis dans votre ſein, vous les avez embraſés d'un feu céleſte, & revêtus d'une force divine. Leur changement a comblé de conſolation toute une communauté; & après en avoir été le ſcandale, ils en ſont devenus l'exemple. Hé, mon Dieu, puiſſiez-vous répandre ſur moi les mêmes bénédictions! J'en ai le même beſoin, je les deſire avec la même ardeur; il ne tient qu'à vous que j'en reſſente les mêmes effets. Enfin que l'ame religieuſe inſiſte toujours, & qu'elle ne ceſſe point de prier, juſqu'à ce que Dieu ſe ſoit laiſſé fléchir, & qu'il l'ait exaucée. Il n'éprouvera pas long-tems ſa perſévérance: car il n'eſt point de prière qu'il agrée davantage; parce qu'il n'en eſt point qui ſoit plus ſelon ſes vues. Quoi qu'il en ſoit, on ne peut rechercher avec trop d'empreſſement, ni demander avec trop d'inſtance un auſſi grand don que l'eſprit religieux. C'eſt le tréſor Evangéli-

que : tréſor caché & tout intérieur ; mais ſi néceſſaire & ſi précieux qu'il faut tout vendre pour l'acheter. Heureux, quiconque le poſſéde ; plus heureux, quiconque le conſerve, l'entretient, le fait croître juſqu'à la mort.

Habit Religieux : ce qu'il ſignifie ; & à quoi il engage.

CE que l'Apôtre Saint Paul recommandoit aux premiers fidèles, il nous le recommande à tous, qui eſt *de nous revêtir de notre Seigneur Jeſus-Chriſt.* Rom. 13. 14. Or dans un ſens ſpirituel ſe revêtir de Jeſus-Chriſt, c'eſt ſe remplir l'eſprit & le cœur des maximes de Jeſus-Chriſt, & de ſes ſentimens ; c'eſt conformer ſa vie à la vie de Jeſus-Chriſt, & régler toute ſa conduite ſur ce divin modèle. Mais prenant les paroles du grand Apôtre plus à la lettre, on peut bien les appliquer à l'habit religieux, & dire plus proprement d'une perſonne appellée à la religion, & admiſe à ce ſaint état, que dans la cérémonie de ſa vêture, c'eſt de Jeſus-Chriſt qu'elle ſe

revêt. En effet, elle se revêt de la pauvreté de Jesus-Christ, puisque l'habit religieux est un habit modeste & humble; elle se revêt de la pénitence de Jesus-Christ, puisque l'habit religieux est un habit pénitent. Ainsi du reste.

Mais entrons en quelque détail, & voyons plus en particulier quel est le mystère du saint habit que nous portons en qualité de Religieux. Voyons quels en sont les engagemens, quels en sont les avantages, comment il nous instruit de nos obligations, comment il condamne nos relâchemens, de quelle manière il nous honore, & de quelle manière nous l'honorons, ou nous le deshonorons, selon l'esprit qui nous anime, & la bonne ou mauvaise édification que nous donnons au-dehors. De tout ceci nous pourrons tirer des leçons très-salutaires, & de puissans motifs pour allumer toute notre ferveur dans la pratique de nos devoirs.

Qu'est-ce que l'habit religieux? C'est, pour user de cette expression, un espèce de Sacrement: je veux dire, que c'est un signe visible des dispositions intérieures, & des sentimens invisibles de l'ame religieuse. Le Religieux tou-

ché de Dieu, & ſentant l'efficace de cette parole Evangélique, *Bienheureux les pauvres*, ne ſe contente pas d'une pauvreté en eſprit, mais embraſſe réellement la pauvreté de Jeſus-Chriſt par un dépouillement abſolu de toutes choſes, & c'eſt pour en faire une profeſſion ouverte, qu'il ſe revêt d'un habit pauvre, afin de donner ainſi à entendre que toute la fortune du monde ne lui eſt rien, qu'il y a renoncé, & qu'il n'aſpire qu'aux richeſſes immortelles qui lui ſont réſervées dans le Ciel. Le Religieux, diſciple d'un Dieu humilié, & connoiſſant toute la vanité du faſte & de l'orgueil humain, s'attache à l'humilité de Jeſus-Chriſt; & c'eſt pour en faire une déclaration publique qu'il ſe revêt d'un habit modeſte & humble, afin de témoigner par-là combien il eſt ennemi de tout ce qui s'appelle pompes du ſiécle, combien il les mépriſe, & qu'au lieu de chercher à paroître & à ſe diſtinguer par un faux éclat, toute ſon ambition eſt de tendre ſans ceſſe vers l'héritage éternel, & d'y briller dans la ſplendeur des Saints. Le Religieux mort à lui-même, ou deſirant d'y mourir, & ſçachant quelle eſt la corruption des ſens, &

combien il importe de les tenir dans la ſujetion, prend pour ſon partage la mortification de Jeſus-Chriſt, & c'eſt pour notifier le choix qu'il fait, qu'il ſe revêt d'un habit groſſier & pénitent; comme s'il diſoit : que les mondains, idolâtres de leur chair, la flattent & l'entretiennent dans une molleſſe criminelle; pour moi je ſuivrai mon Sauveur crucifié, & chaque jour je me chargerai de ſa croix, & la porterai ſur mon corps.

A cet habit religieux les perſonnes du ſexe ajoutent le voile, ce ſacré voile que Tertullien compare à un bouclier, qui ſert de défenſe à l'ame contre tous les ſcandales où elle pourroit être expoſée, & contre tous les aſſauts de la tentation qu'elle auroit à ſoutenir. Mais quoi qu'il en ſoit de la penſée de ce Pere, ce qui eſt de certain, c'eſt qu'en ſe couvrant de ce voile, une Vierge Chrétienne fait une proteſtation authentique & ſolemnelle de la réſolution où elle eſt, de fermer déſormais les yeux à tous les objets terreſtres & profanes; d'étouffer dans elle les deux deſirs les plus pernicieux, & néanmoins les plus ordinaires, qui ſont le deſir de voir & le deſir d'être

vue ; de s'ensevelir toute vivante, & de se cacher dans l'obscurité de la retraite, pour n'être plus du monde, & n'avoir plus de rapport avec le monde ; de ne s'occuper que du soin de plaire à son divin Epoux, & de le gagner ; de se dévouer uniquement à Dieu, & de n'avoir plus de conversation & de commerce qu'avec Dieu.

Voilà, dis-je, de quoi l'habit religieux est un témoignage sensible ; voilà ce qu'il signifie & ce qu'il annonce. Et delà même ce respect qu'il inspire communément aux gens du monde, qui le regardent comme un habit d'honneur. Je dis comme un habit d'honneur : car s'il y a des habits pour le seul usage & la seule commodité, il y en a aussi pour marquer la distinction & la dignité. Ainsi voyons-nous les Rois porter dans les grandes solemnités le Manteau Royal, comme le symbole & le caractère de la Majesté de leur personne. Ainsi voit-on les souverains Pontifes vêtus de leur habit de cérémonie, qui les fait reconnoître entre tous les Prélats de l'Eglise. Ainsi les Bienheureux même dans le Ciel, ont-ils, selon l'expression de l'Ecriture, un *vêtement de gloire*, proportionné au degré

degré de leur béatitude & de leur sainteté. Or tel est, par comparaison, l'habit religieux, & c'est ce qui en fait l'ornement & le prix. Car le prix & l'ornement d'un habit ne doit point précisément consister dans la matière qui le compose, mais dans le ministère auquel il est affecté, mais dans la condition, dans l'élévation, dans le rang & la prééminence qu'il représente. D'où vient donc que l'habit de religion avec toute sa simplicité & toute sa pauvreté, est cependant si respectable & si honorable? Ce ne peut être que parce qu'il représente des amis de Dieu, des hommes spécialement engagés & consacrés à Dieu, des serviteurs & des servantes de Dieu par état, des épouses de Jesus-Christ, des vierges de Jesus-Christ, des pauvres de Jesus-Christ, des fidèles imitateurs de Jesus-Christ, dont ils ont pris les livrées, & à qui seul ils font gloire d'appartenir.

Ce sont-là en effet les premières idées que le monde conçoit d'une personne religieuse, à en juger par son habit. Mais allons plus avant, & de tout cela que doit apprendre le Religieux? Que doit-il conclure? Quel retour doit-il faire sur lui-même? Qu'a-

t-il à se reprocher, & de quoi doit-il se confondre? C'étoit la pratique de Saint Bernard; il se remettoit sans cesse devant les yeux les devoirs de sa profession, & il se demandoit: *Où êtes-vous venu, & pourquoi y êtes-vous venu?* Solide réflexion & utile souvenir, qui ne devroit jamais s'effacer de l'esprit d'un Religieux.

Car c'est à peu près comme Saint Bernard, & même avec plus de sujet que Saint Bernard, qu'il doit s'interroger souvent lui-même & se demander: quel est l'habit que je porte, & qu'ai-je prétendu, ou qu'ai-je dû me proposer en le recevant? C'est un habit pauvre, par où je professe devant le monde la pauvreté de Jesus-Christ: hé! qu'est-ce donc d'avoir sous cet habit pauvre les sentimens tout opposés à la pauvreté que j'ai choisie; de veiller avec tant de soin à ce que rien ne me manque; de trouver si étrange que quelque chose me soit refusée: de ne pouvoir me réduire au nécessaire, mais de rechercher avec un empressement extrême des superfluités qui m'accommodent; de n'avoir point de repos, qu'elles ne me soient accordées, & d'imaginer mille prétextes pour m'en jus-

rifier l'uſage ; d'affecter même quelquefois (pitoyable foibleſſe dont les ſociétés religieuſes ne ſont pas toujours exemptes) d'affecter, pour ainſi dire, juſques dans le ſac & le cilice, un arrangement, un air de propreté, qui ſe reſſent de l'eſprit mondain dont mon cœur ne s'eſt encore jamais bien dégagé ? C'eſt un habit modeſte & humble, par où je profeſſe l'humilité de Jeſus-Chriſt : hé ! qu'eſt-ce donc de conſerver ſous cet habit humble & modeſte des ſentimens tout contraires à l'humilité chrétienne : de ſçavoir ſi peu m'abaiſſer, céder dans les rencontres, ſupporter un mépris, écouter un avertiſſement ; de deſirer avec tant d'ardeur certaines préférences, certaines places qui piquent mon orgueil, & de prendre tant de meſures pour les emporter ; de nourrir au fond de mon cœur tant de jalouſies ſecrettes contre ceux ou celles à qui l'on donne l'aſcendant ſur moi, & qui ſont dans une certaine eſtime à laquelle je n'ai pu encore parvenir ; de faire tant d'attention à tout ce qui eſt capable, ou de me cauſer le moindre déſavantage, ou de me procurer le moindre éclat, parce que l'un bleſſe ma vanité, & qu'elle ſe repaît de l'autre ?

C'eſt un habit groſſier & pénitent, par où je profeſſe devant le monde la mortification de Jeſus-Chriſt : hé! qu'eſt-ce donc dans cet habit pénitent & groſſier, d'être d'une ſi grande délicateſſe ſur ce qui concerne ma perſonne, mes aiſes, mes commodités : ne voulant me gêner en rien ; fuyant autant que je le puis, la peine & le travail ; uſant de toutes les fauſſes raiſons que mon imagination me ſugére, pour m'adoucir la rigueur de l'obſervance régulière & pour m'en décharger ; me laiſſant abattre à la plus légère infirmité qui m'arrive, & m'en ſervant pour demander des diſpenſes & obtenir des ſoulagemens, dont je pourrois fort bien me paſſer ; enfin, vivant au gré de mes ſens, & ne leur faiſant aucune violence ?

Mais qu'eſt-ce encore ſous un voile, qui me conſacre à la ſolitude & au ſilence d'une vie retirée, & qui me fait diſparoître aux yeux du monde pour me ſéparer du monde ; ſous un voile qui marque le détachement, le recueillement, l'eſprit intérieur ſi propre de ma vocation ; qu'eſt-ce, dis-je, ſous ce voile, d'aimer toutefois le monde ; c'eſt-à-dire, d'aimer les viſites du monde, les converſations du monde, les liai-

sons avec le monde ; d'y prendre un goût qui m'attache le cœur, qui me distrait & me dissipe, qui me détourne de mes exercices & me les rend ennuyeux ; qui me refroidit dans l'oraison, dans la communion ; qui peu à peu éteint dans moi toute la ferveur de la dévotion & tout le zèle de mon avancement & de ma perfection ; qui peut-être à certaines heures me retrace assez vivement les pensées du monde, pour me faire soupirer dans mes liens, & regretter presque la liberté que j'ai sacrifiée.

Qu'est-ce en effet que tout cela ? Quelle contrariété entre l'habit & les sentimens ; & dans cette contrariété à qui peut-on mieux comparer le Religieux, qu'à ces faux Prophètes, qui, selon l'expression de l'Evangile, se montroient sous les vêtemens de brebis, mais qui dans le fond n'étoient rien moins que ce qu'ils paroissoient ? L'habit religieux n'est donc alors qu'une hypocrisie, qui peut imposer aux hommes, mais qui ne peut tromper Dieu.

C'est bien pis, quand le monde même vient à s'appercevoir d'une telle contradiction ; & comment ne s'en ap-

percevroit-il pas ? Car outre qu'il eſt d'une critique & d'une pénétration extrême à l'égard des Religieux, il faut convenir, que comme il y a des ſéculiers, qui ſous l'habit du monde font voir des ſentimens tout religieux, il n'y a que trop de Religieux, qui ſous l'habit de religion, font voir des ſentimens tout ſéculiers. On les découvre à leurs manières libres, à leurs airs évaporés, à leurs paroles peu meſurées & peu diſcretes, ſans retenue & ſans nulle conſidération. Le monde qui les voit & qui les entend, en eſt ſurpris : & s'il ne leur témoigne pas la ſurpriſe où il eſt ; ſi même devant eux il ſemble leur applaudir, il ſçait bien s'en expliquer dès qu'ils ſe ſont retirés. Sont-ce là, dit-on, des Religieux ? Ils penſent comme nous, ils parlent comme nous, ils agiſſent comme nous : à l'habit près : quelle différence y a-t-il entre eux & nous ?

Scandale qui retombe ſur l'habit même, & qui le deshonore : mais faiſons-le ceſſer, ce ſcandale qui ſe répand ſi aiſément & ſi vîte. Il ne tient qu'à nous, & nous le pouvons par une conduite digne de notre profeſſion. Ne ſoyons pas Religieux ſeulement par l'habit ; mais que notre habit & nos mœurs s'ac-

cordent parfaitement ensemble. Craignons que ce saint habit ne devienne un témoin irréprochable, quand nous paroîtrons au jugement de Dieu. Soutenons-en la sainteté, & honorons-le de telle sorte par une fidélité entière & une exacte régularité, que ce soit pour nous une robe de noces, avec laquelle nous puissions être reçus au festin de l'Epoux & avoir part au banquet céleste.

Vœux de Religion, ou Sacrifice Religieux.

CE qui fait essentiellement le Religieux, ce sont les trois vœux de Religion; & il faut bien que la profession de ces vœux soit quelque chose de grand & de relevé, puisque les Pères de l'Eglise en ont parlé avec tant d'éloges, & qu'ils lui attribuent des qualités si glorieuses & si avantageuses. Car les uns l'ont appellée un second Baptême, qui efface les péchés, & qui ne fait pas seulement renaître l'ame Chrétienne à la vie de la grace, mais à une vie sainte & un état de perfection.

Les autres l'ont regardée comme un vrai martyre, non point de la foi, mais de la charité : martyre, dit saint Bernard, qui sans effusion de sang, & sans l'horreur apparente de toutes ces cruautés que les Tyrans exerçoient contre les défenseurs du nom Chrétien, n'est pas dans le fond, à raison de sa durée, moins rigoureux, & semble même plus difficile à soutenir. Voilà quels ont été les sentimens de ces saints Docteurs. Pensées nobles & sublimes, mais auxquelles je ne crois pas néanmoins devoir ici m'attacher ; parce qu'il me paroît que le Prophète Royal plus directement encore inspiré du Ciel, nous donne de cette profession des vœux une idée plus naturelle & plus propre, lorsqu'il nous la représente comme un
Ps. 49. sacrifice : *Offrez au Seigneur votre Dieu*, ce sont ces paroles, *offrez-lui un Sacrifice de louange, & présentez vos vœux au Très-haut.*

Sacrifice tout religieux : comment ? en deux manières dont l'alliance est remarquable. En premier lieu, parce que dans ce Sacrifice c'est le Religieux qui lui-même & en personne fait la fonction de Sacrificateur & de Prêtre. Et en second lieu, parce que dans

ce

ce Sacrifice c'eſt le Religieux qui lui-même & en perſonne tient la place d'hoſtie & de victime. Le Religieux dans la profeſſion de ſes vœux, Prêtre & victime tout enſemble : Prêtre qui offre, & victime qui eſt offerte. Prêtre qui offre, & qui par cette oblation & ce ſacrifice s'engage à Dieu ſolemnellement & authentiquement : victime qui eſt offerte, & qui en conſéquence de cette oblation & de ce ſacrifice, appartient déſormais à Dieu ſpécialement & totalement. Deux rapports ſous leſquels toute ame religieuſe peut ſe conſidérer : deux vues qui lui doivent ſervir de règle dans la conduite de toute ſa vie, & qui l'un & l'autre ont de quoi lui fournir, ſur ſon état & ſur les devoirs de ſon état, des réflexions très-édifiantes & de très-ſalutaires inſtructions.

I. C'eſt le Religieux qui lui-même & en perſonne, dans la profeſſion de ſes vœux, fait la fonction de Sacrificateur & de Prêtre : pourquoi ? parce que c'eſt lui-même qui s'oblige, lui-même que ſe voue, lui-même qui ſe donne, lui-même en un mot qui s'immole & ſe ſacrifie. Dieu eſt préſent à

ce sacrifice pour l'agréer ; le Ministre député de l'Église y assiste, pour l'accepter ; le peuple fidéle en est spectateur, pour en rendre témoignage & pour le vérifier : mais celui qui le fait, c'est le Religieux même, & nul pour lui ne le peut faire. La preuve en est manifeste : car selon la maxime de la Théologie, le vœu est un acte de la volonté, & d'une volonté libre ; par conséquent d'une volonté qui agit elle-même, qui se détermine elle-même, qui en vertu du pouvoir qu'elle a reçu de Dieu sur elle-même dispose en effet d'elle-même & se lie elle-même. Il est vrai qu'elle est pour cela prévenue & soutenue de la grace ; il est vrai que la vocation divine la presse, la sollicite, l'attire ; mais après tout, cette grace, cet attrait, cette vocation d'en-haut, ce n'est point ce qui forme l'engagement que le Religieux contracte avec Dieu. Il faut que la volonté acquiesce, qu'elle consente, qu'elle se livre, & que dans cet acquiescement de la volonté, que dans ce consentement, dans ce dévouement, il n'y ait ni violence, ni contrainte, ni nécessité, ni erreur, ni surprise, rien enfin qui puisse en aucune sorte préjudicier

à la liberté de l'homme & à ſes droits.

Droits tellement inviolables, & condition ſi abſolument requiſe dans le Religieux, que delà dépend la vérité de ſon ſacrifice, le mérite & l'utilité de ſon ſacrifice, la ſtabilité de ſon ſacrifice & ſa perpétuité. Tout ceci eſt important. 1. La vérité de ſon ſacrifice : car comme il s'agit de la perſonne du Religieux, ſi ce n'eſt pas lui qui de ſon gré & d'une volonté pure vient s'offrir & ſe conſacrer, ce ne peut être un vrai ſacrifice, puiſque ce ne peut être un vrai engagement. En vain paroîtra-t-il au pied de l'Autel ; en vain, au milieu d'une compagnie attentive à l'écouter, prononcera-t-il d'une voix haute & diſtincte la formule preſcrite & les paroles eſſentielles : ſi elles ne ſont que dans la bouche, & que ce ne ſoit point de l'intérieur qu'elles partent, tout cet appareil ne ſera plus qu'une montre ſpécieuſe & qu'une cérémonie ſans effet. Ainſi le décident tous les maîtres de la morale ; & c'eſt conformément à cette doctrine, qu'ils rejettent, comme promeſſe vaine & de nulle valeur, tout vœu qui n'auroit eu d'autre principe qu'un reſpect humain, qu'une crainte ſervile, que de trompeuſes eſpérances, que des

menaces capables de troubler le Religieux & de le forcer dans son choix. 2. La sainteté de son sacrifice : la raison est que ce qui sanctifie, c'est l'intention, c'est l'esprit. D'où il faut conclure que le sacrifice du Religieux n'étant pas accompagné de cette intention ni animé de cet esprit, il ne devroit être censé au jugement de Dieu que pour une action indifférente & morte. Quel honneur en reviendroit à Dieu, qui ne se tient honoré que de la disposition de l'ame ? Et qu'ai-je affaire, disoit-il aux Juifs, des fruits de la terre que vous apportez dans mon Temple & du sang des animaux qui coule sur mes Autels ? Tout cela ne m'est rien, tandis que vos cœurs ne sont point à moi, & ne se portent point vers moi. 3. Le mérite & l'utilité de son sacrifice : Jesus-Christ a promis le centuple en ce monde & la vie éternelle dans l'autre, mais à qui ? non pas à celui qu'on aura dépouillé de ses terres, & de tous ses héritages, mais à celui qui lui-même & volontairement les aura quittés. Non pas à celui qu'on aura éloigné de son père, de sa mère, de ses frères, de ses sœurs ; mais à celui qui lui-même & volontairement se sera séparé d'eux.

Non pas à celui qu'on aura entraîné après lui ; mais à celui qui lui-même & volontairement se sera mis à sa suite. Et en effet, il n'y a rien de méritoire auprès de Dieu, que ce qui nous est volontaire ; & Dieu ne mesure le prix de ce que nous faisons, que par l'affection avec laquelle nous le faisons. 4. La stabilité de son sacrifice & sa perpétuité : les vœux de Religion sont irrévocables, & par-là même ils sont perpétuels & en quelque manière éternels. Or ils ne le peuvent être, qu'autant que la volonté s'est engagée. Par conséquent, si ce n'étoit pas elle-même qui se fût engagée, & que l'engagement du Religieux n'eût été qu'un engagement faux & apparent, il pourroit le désavouer, il pourroit le révoquer, il pourroit secouer un joug auquel il ne se seroit pas soumis, & où il ne se croiroit attaché par aucun lien. Il en faut donc revenir à ce point capital, que pour être véritablement, dignement, constamment à Dieu, c'est le Religieux qui lui-même doit se présenter & se consacrer ; & voilà le sens de ma proposition, quand je dis que dans son sacrifice il doit faire lui-même l'office de Sacrificateur & de Prêtre.

Grande vérité, qui fournit à l'ame religieuse bien des sujets & de consolation & d'instruction, soit dans le tems même où elle s'engage par la profession de ses vœux, soit dans toute la suite & tout le cours de ses années. Et d'abord quel fonds de consolation, lorsqu'après les épreuves ordinaires, appellée devant le Seigneur, pour se déclarer à la face de l'Eglise & pour consommer son sacrifice par une promesse & une protestation publique, elle peut se dire à elle-même & le dire à Dieu, que ce qui la conduit, ce n'est point un esprit de servitude, qui est l'esprit des esclaves, mais un esprit d'amour, qui est l'esprit des enfans; que ce n'est point un esprit d'intérêt qui est l'esprit des mercenaires, mais un esprit de religion, qui est l'esprit des Elus? Oui, Seigneur, me voici: je viens; mais vous me permettrez en même tems de me porter à moi même le doux témoignage, que je viens parce que je le veux; que c'est mon cœur qui vous desire, mon cœur qui vous cherche, & que le don qu'il vous fait, n'est point un bien qu'on lui arrache, mais un hommage qu'il vous rend. Benie, soit, mon Dieu, votre miséricorde,

qui ſçait ainſi me mettre en état de goûter le plaiſir le plus ſolide, quand je puis penſer que je fais quelque choſe pour vous, & que c'eſt moi qui le fais ſans y être autrement déterminée que par les mouvemens de votre divin Eſprit & par ma fidélité à en ſuivre la ſainte impreſſion : Fidélité qui vous honore d'autant plus, & fidélité qui m'eſt d'autant plus ſalutaire & plus méritoire, que c'eſt le fruit d'une volonté plus maîtreſſe d'elle-même & de ſes réſolutions.

Telle eſt, dis-je, & telle doit être la conſolation de l'ame religieuſe. Conſolation durable, qui de ce premier moment où l'ame commence ſon ſacrifice s'étend juſqu'au dernier moment où elle ſort de cette vie mortelle pour paſſer dans le ſein de Dieu. Car il n'en eſt pas du ſacrifice religieux comme des autres ſacrifices, qui ſur l'heure & dans un eſpace de tems très-court ſe conſomment par l'entière conſommation de la victime. Le Religieux, tout immolé & tout ſacrifié qu'il eſt, ſubſiſte encore, & peut avoir une nombreuſe ſuite de jours à remplir ; mais avec cet avantage, que chaque jour il peut auſſi renouveller le même ſacrifice.

Ce n'eſt pas un nouvel engagement qu'il contracte, mais c'eſt le même qu'il confirme. Il n'eſt plus déſormais en ſon pouvoir de s'en diſpenſer ; mais il eſt toujours vrai, & il ſuffit de ſçavoir, que c'eſt lui-même qui ſe l'eſt impoſé : tellement que cet état, par une heureuſe & ſainte propagation, ſe perpétue de jour en jour, ou d'âge en âge, & ſe communique à toutes ſes obſervances, à toutes ſes fonctions, à tous ſes emplois, juſqu'à ce qu'il plaiſe au Ciel de finir ſa courſe & de couronner ſes mérites.

Ce n'eſt pas aſſez : mais de là même quelles inſtructions tire le Religieux, quels motifs pour ſe ſoutenir dans la pratique de ſes devoirs & pour ſe reprocher ſes relâchemens & ſes tiédeurs ! Hé quoi, j'ai dit, j'ai promis, j'ai voulu ! j'ai dit à Dieu : vous êtes mon Dieu, & je n'ai point d'autre maître à ſervir. Je lui ai promis une ſoumiſſion & un attachement ſans réſerve. Comme je le promettois, je le voulois. Je voulois vivre ſelon ma régle : je voulois en accomplir toute l'obligation & en acquérir toute la perfection. Or ce que j'ai voulu ſi juſtement & d'une vue ſi délibérée, ai-je ceſſé de le vouloir ;

ou si je le veux encore, pourquoi ne le veux-je plus avec le même zèle, & la même ardeur ? Le poids de la régularité me devient rude & pénible, sur-tout à certains tems ; une longue persévérance est sujette à bien des dégoûts & bien des ennuis : mais j'ai dû prévoir tout cela ; que dis-je ? je l'ai même en effet prévu ; & en le prévoyant, je l'ai accepté. J'en ai donné généreusement & hautement ma parole. Etoit-ce pour la révoquer ? étoit-ce pour me démentir ? étoit-ce pour manquer de courage dans l'exécution ? Malheur à moi, si je détruisois de la sorte & j'anéantissois la vertu d'un sacrifice, où moi-même & en personne j'ai fait la fonction de Sacrificateur & de Prêtre.

II. C'est le Religieux qui lui-même & en personne, dans la profession des vœux, tient la place d'hostie & de victime. Car dans son sacrifice, ce qu'il offre, ce n'est rien autre chose que lui-même & que tout ce qui lui peut appartenir. Or en s'offrant lui-même, il fait à Dieu l'offrande la plus précieuse, la plus honorable, la plus universelle.

1. Offrande la plus précieuse : je dis

la plus précieuſe, non point abſolument & en ſoi : mais par rapport à celui qui la fait. Expliquons-nous. A me conſidérer moi-même tel que je ſuis & dans le fond de mon être, je ne ſuis rien, je ne puis rien, je ne dois me compter pour rien : mais ce rien après tout, c'eſt ce que j'ai de plus cher, puiſque c'eſt moi-même, & qu'à tout être rien après Dieu n'eſt plus cher que ſoi-même. Quand donc je me donne moi-même, je fais de ma part le don le plus grand. Dieu dit à Abraham : *Prends Iſaac ; c'eſt ton Fils unique & tu l'aimes : cependant je veux que tu le conduiſes ſur la montagne, & que là tu me le ſacrifies :* car je te le demande. Le Saint Patriarche obéit ; il mena ſon Fils au lieu qui lui étoit marqué ; il éleva lui-même le bûcher où il devoit l'immoler, ſe mit en état de le frapper ſelon l'ordre qu'il en avoir reçu ; & ſi l'Ange du Seigneur ne lui eût arrêté le bras, c'étoit fait d'Iſaac, bien-tôt le ſang de ce Fils bien-aimé alloit être répandu & ſa vie terminée. Voilà ce que toute la poſtérité a comblé d'éloges & canoniſé comme un des ſacrifices les plus ſaints & les plus mémorables. Voilà ce qui plut ſinguliérement à Dieu ; & ce qu'il re-

garda comme un des monumens les plus certains & les plus sensibles de la religion d'Abraham & de sa foi : *C'est maintenant que je connois combien tu me crains, puisque tu n'as pas même épargné ton Fils unique.* Le Seigneur n'en demeure pas là ; mais sa libéralité le porte encore plus loin : *Parce que tu as fait cela, & que pour me témoigner ton amour, tu n'a point eu d'égard à ton propre Fils, je te bénirai, je multiplierai ta race, je la rendrai aussi nombreuse que les étoiles du Ciel.*

Or sans prétendre rabaisser en aucune manière un sacrifice dont l'Ecriture a tant exalté le mérite, & que Dieu récompensa si abondamment & si magnifiquement, il est vrai du reste qu'Abraham, en sacrifiant Isaac, ne se sacrifioit pas lui-même. Il sacrifioit un fils. Dans ce fils, le seul appui de sa famille, & le seul par qui son nom dût se perpetuer, il sacrifioit toutes ses espérances pour l'avenir : mais encore une fois, ce fils, ce n'étoit pas lui-même, & il en faut toujours revenir à la maxime de l'Evangile, qu'il n'y a point de sacrifice pareil à celui de donner sa vie pour ses amis & de se donner soi-même. Avantage inestimable du Religieux ; & c'est par-là qu'il pratique

à la lettre & dans toute la force de ſon ſens cette grande leçon du Sauveur des hommes : *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il ſe renonce lui-même.* Prenez garde, remarque Saint Grégoire Pape : c'eſt beaucoup de renoncer à ce qu'on poſſéde, mais ce n'eſt pas tout ; le point difficile & le ſouverain degré, c'eſt de renoncer à ce qu'on eſt & à ſa perſonne.

Matth. 16. 24.

Minus eſt abnegare quod habet ; valdè autem eſt abnegare quod eſt. Greg. hom. 32. in Evang.

2. Offrande la plus honorable : comment ? par la raiſon même que c'eſt l'offrande la plus précieuſe. Et en effet, le prix de la victime augmente le prix du ſacrifice ; & le prix du ſacrifice honore le maître à qui il eſt préſenté. Dans l'ancienne loi on offroit à Dieu les fruits de la terre, on offroit le ſang des boucs & des taureaux. Il ne rejettoit point ces victimes, il vouloit bien les accepter : mais dans le fond étoit-ce des victimes dignes de ce ſouverain Etre : & de quel œil voyoit-il ſes Autels enſanglantés de telles hoſties ? Il n'y a qu'à l'entendre s'en déclarer à ſon peuple par la bouche du Roi Prophète, dans les termes les plus énergiques & les plus formels. *Ecoute, Iſrael, & reçois ce témoignage de ma part. Je ne dédaigne point tes ſacrifices ; je veux même*

Pſ. 49.

les avoir continuellement devant mes yeux, afin qu'ils me solicitent sans cesse à te faire du bien. Mais sçais-tu, poursuit le Seigneur, *sçais-tu ce que j'agréerois au-delà de tout le reste & ce qui conviendroit mille fois plus à ma grandeur? Ce ne sont point les prémices de tes campagnes ou de tes troupeaux. Et que m'importe tout cela? si j'ai faim, si je suis pressé de la soif, est-ce à toi que j'aurai recours, & tout l'univers n'est-il pas à moi?* Mais par où donc, ô Dieu de nos Pères, reconnoîtrons-nous votre suprême puissance, & ce domaine absolu qui soumet à votre Empire tous les êtres créés? Quel tribut exigez-vous pour cela de nous? Point d'autre que vous-mêmes, répond le Dieu Tout-puissant. De tout ce que vous pouvez m'offrir entre les êtres sensibles & dépourvus de raison, rien ne vous égale vous-mêmes, & rien ne doit plus servir à ma gloire. Car ma gloire, c'est que l'homme, que cet homme, l'une des plus nobles créatures qui soient sorties de mon sein, que cet homme, formé à la ressemblance & marqué du sceau de son Créateur, que cet homme que *j'ai mis dans les mains de son conseil,* & à qui j'ai laissé la disposition de lui-même, n'en veuille point autrement

Eccli. 15. 14.

disposer que pour moi & que pour se dévouer à moi. Voilà le sacrifice dont je suis jaloux. Or ce que Dieu dès les premiers tems disoit aux Israélites, c'est avec bien plus de sujet ce que, dans la loi évangelique, il dit à l'ame religieuse ; & ce qu'elle fait en se sacrifiant, selon le langage de l'Apôtre, comme une *hostie vivante, sainte, agreable a Dieu, & lui rendant* par ce sacrifice d'elle-même le *culte raisonnable* qu'elle lui doit, & qui lui est plus glorieux.

Rom. 12. 1.

3. Offrande la plus universelle : se donner soi-même, c'est tout donner. Il n'y a pour l'homme que trois sortes de biens naturels : biens de la fortune, biens du corps, biens de l'ame. Biens de la fortune, qui sont les richesses temporelles, biens du corps, qui sont les plaisirs des sens ; biens de l'ame, qui sont l'entendement & la volonté. Or le Religieux, en se donnant lui-même, donne & sacrifie tout cela. Biens de la fortune, c'est ce qu'il donne & ce qu'il sacrifie par le vœu de pauvreté. Biens du corps, c'est ce qu'il donne & ce qu'il sacrifie par le vœu de chasteté. Biens de l'ame, c'est ce qu'il sacrifie par le vœu d'obéissance. Que lui reste-t-il donc ? rien. Mais je

me trompe, & s'il ne lui reste rien en effet, mille choses peuvent lui rester en espérances, en prétentions, en desirs. C'est la belle pensée de l'Abbé Rupert, & la voici. Car quand je me trouverois par le malheur de ma naissance & de ma condition dans un dénuement entier, & que de tous les biens humains je n'en posséderois aucun, du moins pourrois-je en prétendre la possession par une infinité de droits légitimes que je serois capable d'acquérir; du moins pourrois-je en espérer la possession par mille voies justes & mille moyens qu'il me seroit permis de mettre en usage; du moins pourrois-je en desirer la possession, & sans bornes porter mes souhaits à tout ce que je verrois & à tout ce que j'imaginerois. Je le pourrois, dis-je, comme tout autre que moi le pourroit de même; pourquoi? parce que si l'être de l'homme est limité, sa convoitise ne l'est pas, & que son cœur, quelque étroite qu'en soit l'étendue, a néanmoins assez de capacité pour renfermer tout le monde.

On me dira que ces prétentions, ces espérances, ces desirs n'ont rien de réel; que ce sont de simples idées & communément de vaines chimères:

je le veux ; mais c'eſt juſtement en quoi je crois devoir admirer davantage l'efficace & la vertu du ſacrifice religieux. Car c'eſt dans ce ſacrifice où le Religieux ſe donne lui-même, qu'il donne conſéquemment & qu'il ſacrifie toutes ces prétentions, toutes ces eſpérances, tous ces deſirs ; & c'eſt-là même auſſi ce que Dieu, dans l'acceptation qu'il fait de ce ſacrifice, conſidère ces prétentions comme ſi c'étoient des titres ſolides, reçoit ces eſpérances comme ſi c'étoient des biens aſſurés & préſens, compte ces deſirs comme ſi c'étoient des poſſeſſions actuelles & véritables. Et voilà comment les Pères entendent ces paroles de ſaint Pierre à Jeſus-Chriſt : *Seigneur, nous avons tout quitté pour vous ſuivre.* Quelle confiance, dit Saint Jérôme ! Qu'étoit-ce que Simon-Pierre ? un pauvre pêcheur. Qu'avoit-il quitté ? des filets, qui faiſoient toute ſa richeſſe, & qui lui ſervoient à gagner ſa vie. Cependant il ſemble qu'il eût quitté l'état le plus opulent & le plus abondant : *Nous avons tout quitté.* Ah ! il eſt vrai, Pierre, dans le fond & à proprement parler, n'avoit rien quitté : mais ſelon l'eſprit & dans la préparation de ſon cœur il avoit tout quitté,

Matth. 19.

quitté! parce qu'il avoit quitté l'affection de tout avoir, ou pour mieux dire, toute affection d'avoir. Il avoit quitté toute la terre, parce que s'il eût eu le domaine de toute la terre, il y eût renoncé en vue de Dieu & en vue de Jesus-Christ son Sauveur & fils de Dieu. Ainsi ce ne doit point être une proposition outrée, si j'avance, selon que je viens de l'expliquer, que le Religieux, par l'offrande qu'il fait de soi-même à Dieu, lui offre dans soi-même & avec soi-même tout l'univers.

Sacrifice dont la gloire, quoique rapportée à Dieu seul, rejaillit néanmoins sur l'ame religieuse, puisque c'est en vertu de cette offrande que le Religieux devient non-seulement devant Dieu, mais devant les hommes & dans l'estime des hommes, une personne sacrée. Sacrifice auquel sont attachées les plus grandes récompenses de Dieu, soit pour ce monde, soit pour l'autre. Et sacrifice aussi qui, depuis le jour de la profession des vœux jusqu'au dernier jour de la vie, engage indispensablement le Religieux à se tenir dans un état perpétuel de victime. Or qu'est-ce que cet état? il y en a peu qui le comprennent bien, & encore moins qui

veuillent bien s'y réduire & en embrasser toute la perfection. Car être victime, j'entends victime de Dieu & l'être par état, c'est n'être plus à soi, ne plus disposer de soi, n'avoir plus aucun droit sur soi, & n'en plus prétendre ; c'est être uniquement au pouvoir de Dieu, ne plus dépendre que de Dieu, ne plus agir que selon les ordres de Dieu, & ses adorables volontés, par quelque organe & de quelque manière qu'il nous les fasse déclarer ; c'est être dans un état de mort, & comme un mort se laisser conduire, gouverner, placer au gré de Dieu & des puissances supérieures à qui Dieu nous a soumis : de sorte que chaque jour nous puissions dire avec l'Apôtre, & dans le sentiment de l'Apôtre : *Seigneur, tous les jours nous sommes livrés à la mort pour l'amour de vous*, & à chaque moment *nous sommes regardés* & nous nous regardons *comme des victimes qu'on immole.* Vue admirable pour l'ame religieuse : je suis une victime de mon Dieu. Vue capable de la soutenir dans toutes ses observances, quelque pénibles qu'elles soient, & quelques efforts qu'elles demandent. Dans cette considération à quoi n'est-elle pas préparée ? S'il faut

prier, veiller, travailler, s'humilier, se mortifier aux dépens de son repos, aux dépens de sa santé, aux dépens de toutes ses inclinations & à quelque prix que ce puisse être, rien ne l'étonne quand elle pense que c'est en tout cela qu'elle est victime. Qualité qui la touche d'autant plus, qu'elle voit tant de mondains se faire les victimes de leur ambition, les victimes de leurs intérêts, les victimes de leurs plaisirs & de leurs plus honteuses cupidités, les victimes du monde qui les tyrannise & qui les perd : au lieu qu'étant la victime de Dieu & d'un saint amour de Dieu, elle est la victime de son devoir, la victime de sa perfection, la victime de son salut, la victime de l'éternelle félicité qui lui est réservée & qu'elle s'efforce de mériter.

Voilà pourquoi elle s'estime heureuse, & par où elle l'est en effet. Voila par où nous pouvons l'être dans la Religion. Notre sacrifice n'est point un simple sacrifice ; mais c'est un holocauste où toute la victime doit être consumée. Vouloir en retenir quelque chose, ou le reprendre après l'avoir sacrifié, ce seroit un larcin, que Dieu, selon le terme de l'Ecriture, auroit en

horreur & qui nous expoſeroit à ſes plus rigoureux châtimens. Si là-deſſus nous nous ſentons coupables par quelque endroit, rougiſſons de notre infidélité, réparons-la, & par une proteſtation toute nouvelle, rendons à Dieu ce que nous lui avons enlevé. Point de réſerve avec vous, Seigneur: car vous êtes un maître trop grand, pour vous contenter d'un partage indigne de vous. C'eſt même beaucoup que vous daigniez agréer le ſacrifice que je vous ai fait, & que je vous fais encore. Hé! mon Dieu, ce que j'en voudrois retrancher, à qui le donnerois-je; & ce que j'en ai retranché juſqu'à préſent, à qui l'ai-je donné? Quoi que ce ſoit, il eſt toujours tems de le rapporter à votre Autel, & vous êtes toujours prêt à le recevoir. Ne le rejettez pas, Seigneur; & ſi je l'ai profané, ſi je l'ai employé, contre vos ordres, à me relâcher de la rigueur de ma régle, ne le mépriſez pas, puiſque je ne veux plus déſormais l'employer, & tout ce que je ſuis, qu'à vous obéir & à vous plaire.

Jugement du Religieux, ou le Religieux au Jugement de Dieu.

C'Eſt une promeſſe bien conſolante pour le Religieux que celle de Jeſus-Chriſt aux Apôtres : *Je vous dis en vérité qu'au tems de la réſurrection, lorſque le Fils de l'homme ſera aſſis ſur le ſiége de Sa Majeſté, vous qui m'avez ſuivi, vous ſerez vous-même aſſis ſur douze ſiéges, & que vous jugerez les douze Tribus d'Iſraël. Et quiconque aura quitté pour moi ſa maiſon, ou ſes ſœurs, ou ſon père, ou ſa mère, tous ſes héritages, recevra le centuple & la vie éternelle.* Le Religieux, comme les Apôtres, a tout quitté. Il a même, dans un ſens, beaucoup plus quitté que les Apôtres, puiſqu'ils ne quitterent que leurs barques & leurs filets, n'étant que de pauvres pêcheurs. Enfin, c'eſt au nom de Jeſus-Chriſt & pour Jeſus-Chriſt qu'il a renoncé au monde & à tous les biens du monde. Il a donc part à la promeſſe du Fils de Dieu ; & elle n'exprime rien de ſi grand qu'il ne puiſſe s'appliquer & où il n'ait droit de prétendre. Quelle eſpérance ! quelle

Matth. 19. 28.

récompense ! Mais voici d'ailleurs une autre parole bien terrible sortie de la bouche du même Sauveur, & qui fournit au Religieux un fonds inépuisable de réflexions, & des réflexions les plus
Luc. 12. 48. sérieuses : *On exigera beaucoup de celui a qui l'on a beaucoup donné ; & plus on lui aura confié de talens, plus on lui en redemandera.* C'est-à-dire, que nous serons jugés selon notre état, & selon les graces attachées à notre état : de sorte que plus l'état aura été saint & capable de nous sanctifier, plus nous aurons de comptes à rendre & de châtimens à craindre. Car, suivant ce qui est encore écrit dans
Ib. 47. l'Evangile : *Le serviteur qui a connu la volonté de son maître, & qui ayant eu plus de moyens pour l'accomplir, l'aura néanmoins négligée & n'aura mis ordre à rien, en sera plus criminel & plus rigoureusement puni.*

Voyons donc un Religieux au jugement de Dieu, je dis un Religieux tiéde, lâche, imparfait, peu soigneux de ses devoirs, & peu zélé pour son avancement & pour sa perfection. Voyons-le à ce jugement redoutable, où Dieu ne distinguera les conditions & les professions, que pour en faire la matière & la régle de ses arrêts.

C'eſt la que nous comparoîtrons tous, & que le Religieux, comme le reſte des hommes, viendra répondre de toute ſa vie & recevoir ſa ſentence. Ne nous flattons pas que ce ſoit toujours une ſentence favorable. Juſques dans le ſacré collége des Apôtres, il y a eu un Apoſtat & un réprouvé : nous étonnerons-nous auprès cela que dans les plus ſaints Ordres il ſe trouve des ſujets indignes de l'habit qu'ils portent, & réſervés aux vengeances du Seigneur.

Quoi qu'il en ſoit, il ſera jugé, ce Religieux, quel qu'il puiſſe être ; & comment Dieu y procédera-t-il ? Quelle forme de jugement obſervera-t-il ? Que lui remettra-t-il devant les yeux pour le convaincre ? quatre choſes : le bienfait de ſa vocation, les devoirs de ſa vocation, les moyens qui lui auront été fournis pour rempli ſa vocation ; enfin l'abus criminel qu'il aura fait des graces de ſa vocation. Tout cela formera contre lui un témoignage qui l'accablera, & qui ne lui laiſſera nulle excuſe pour ſe juſtifier.

I. Le bienfait de ſa vocation. Dieu ne s'étoit pas contenté de l'appeller au

Chriſtianiſme, de l'aggréger par le Baptême au corps de ſon Egliſe, de lui révéler les vérités de ſon Evangile & de le faire inſtruire de ſes myſtères, de ſes commandemens, des voies ordinaires du ſalut : Graces communes, qui doivent ſuffire à tout Chrétien pour l'attacher inviolablement à Dieu. Mais à l'égard de cette ame religieuſe, Dieu avoit eu des vues encore plus relevées, & plus particulières. Il l'avoit regardée comme ſa vigne choiſie, ſelon la figure dont il ſe ſervoit lui-même en parlant de Jéruſalem. Cette vigne qu'il vouloit faire profiter au centuple, & dont il prétendoit recueillir des fruits de ſainteté les plus excellens, il l'avoit plantée dans une terre de bénédiction. Il ſe propoſoit de la voir croître, monter, s'élever, & voilà pourquoi il l'avoit diſtinguée & ſpécialement élue. C'étoit de ſa part une faveur, une élection toute gratuite ; & c'eſt auſſi ce qu'il repréſentera au Religieux, c'eſt de quoi il lui retracera l'idée la plus vive & le ſouvenir le plus touchant.

Il lui développera les ſecrets de ſa providence & toute ſa conduite ; comment il l'avoit prédeſtiné de toute éternité pour être aſſocié à ſon peuple chéri

ri & à ſes plus fidèles amis ; comment il l'avoit prévenu dès ſes plus jeunes années, pour lui inſpirer le dégoût du monde & pour l'en ſéparer : comment dans un âge foible il lui avoit donné aſſez de force & aſſez de courage pour rompre tous les liens de la chair & du ſang, & pour vaincre tous les obſtacles qui pouvoient le retenir ; comment il l'avoit reçu dans ſa maiſon, dans ſon ſanctuaire, pour n'y être occupé que des choſes divines & pour ne vaquer qu'à de pieux exercices ? comment il l'avoit appellé aux plus hauts degrés de la ſainteté, & il lui en avoit ouvert les voies ; comment il avoit eu en vue de lui faire mener ſur la terre, autant qu'il étoit poſſible, la vie des Anges dans le Ciel, de le tenir toujours auprès de lui comme ces Eſprits bienheureux, & de l'admettre en quelque manière dans ſa confidence & dans ſa plus intime familiarité. Car telle eſt en effet l'excellence de la vocation religieuſe ; en voilà les prérogatives & les plus précieux avantages.

II. Les devoirs de ſa vocation. Les graces de Dieu, ſur-tout certaines graces, portent avec elles leurs obligations ; & ſelon le prix & la meſure de

ces graces, les obligations croiſſent & s'étendent à des pratiques plus parfaites. De-là vient que la ſainteté d'un Religieux doit autant ſurpaſſer la ſainteté d'un homme du ſiécle, que la vocation de l'un eſt au-deſſus de la vocation de l'autre : & c'eſt pour cela même auſſi que l'état religieux conſiſte eſſentiellement dans ce ſacrifice entier que nous faiſons de nous-mêmes par les trois vœux, de pauvreté, de chaſteté, d'obéiſſance ; de pauvreté en dévouant à Dieu tous nos biens, de chaſteté en dévouant à Dieu tous nos ſens, d'obéiſſance en dévouant à Dieu tout notre cœur & toute notre volonté.

C'eſt encore pour cela que les ſaints Inſtituteurs, éclairés & inſpirés de Dieu, ont ajouté à ces trois engagemens, chacun une règle, où dans un cours d'obſervances ordonnées & ſolemnellement approuvées, ſont contenus & réduits en acte tous les conſeils Evangéliques, toutes les vertus, le plus pur amour de Dieu, la charité du prochain la plus déſintéreſſée, une mortification continuelle, ſoit intérieure, ſoit extérieure, l'humilité, le mépris de ſa perſonne, la patience, la ſoumiſſion, le recueillement, la retrai-

te, le silence, la modestie, le jeûne, les abstinences; l'assiduité à l'oraison, à l'office divin, aux lectures de piété, aux examens de la conscience, à la confession, à la communion, au travail & aux fonctions de son emploi; en un mot, tout ce qui peut servir à perfectionner l'ame religieuse, & à la sanctifier. Devoirs que Dieu détaillera, pour ainsi dire, de point en point au Religieux, sans en omettre un seul article. Voilà votre règle; reconnoissez-la. Voilà ce que vous deviez faire & ce que vous deviez être; vous l'aviez promis, & je l'avois exigé de vous. Et qu'y avoit-il en tout cela que de juste, que de convenable à votre profession? Il falloit l'honorer comme elle vous honoroit. Il falloit en soutenir la sainteté. La route vous étoit tracée: il y falloit marcher.

III. Les moyens qui lui auront été fournis pour remplir sa vocation. Non-seulement Dieu ne nous demande rien d'impossible; mais tout ce qu'il nous demande, quelque difficulté qui s'y rencontre, eu égard à notre foiblesse, il prend soin de nous le faciliter par sa grace, & de nous le rendre praticable. C'est ce qui paroît dans l'état religieux.

Si le Religieux doit tendre à toute la perfection de l'Evangile, combien de moyens la Religion lui met-elle en main pour y parvenir ? Qu'épargne-t-elle pour l'instruire, pour l'éclairer, pour l'animer, pour le fortifier, pour le préserver des occasions, pour le relever de ses chûtes, pour le régler par de bons modèles, pour allumer sans cesse dans son ame une sainte ferveur & pour l'avancer?

Temps d'épreuves, où tout récemment sorti du monde & novice dans les choses de Dieu, de sages maîtres n'ont d'autre occupation, que de le dresser, de l'exercer, de lui former l'esprit & le cœur, de lui enseigner la science des Saints & de lui apprendre à la pratiquer. Temps de retraite, où rentrant en lui-même & repassant par ordre les vérités les plus touchantes, il revient de ses dissipations, il se remet de ses langueurs, il pleure ses infidélités, & ses négligences, il reprend sa premiere ardeur, & redouble le pas dans la carrière qui lui est marquée. Temps de renouvellement, où pour se lier plus étroitement à Dieu que jamais, & pour serrer les sacrés nœuds qui l'attachent, il ratifie toutes les promesses qu'il a faites ; il se reproche les

plus légères atteintes qu'il peut y avoir données ; il s'engage par de nouvelles proteſtations, & ſe rétablit ainſi auprès du Seigneur dont il commençoit à s'éloigner. Exercices journaliers, la méditation, la prière, la viſite des Autels, l'aſſiſtance au chœur, les louanges divines, l'approche des Sacremens, les fréquentes revues, les œuvres de pénitence, les entretiens ſpirituels, les conférences, les exhortations, l'uſage des bons livres ; vigilance des ſupérieurs, exemples des égaux, concours unanime des ſujets dont une communauté eſt compoſée, qui vivent ſous la même règle & qui par une édification mutuelle & une ſainte émulation ſe ſoutiennent les uns les autres ; ajoutez les graces du Ciel, graces intérieures, graces particulieres ; graces plus abondantes dans les maiſons religieuſes que par-tout ailleurs, lumieres, ſentimens, inſpirations.

Que faut-il de plus ; & ce que Dieu diſoit à Iſraël, n'aura-t-il pas droit de le dire à un Religieux : *Qu'ai-je dû faire pour vous, que je n'aie pas fait* ? Je vous ai ſauvé de l'Egypte, je vous ai conduit dans une terre de bénédiction, je vous ai nourri de la manne céleſte ;

ma miſéricorde vous environnoit de toutes parts, & je vous ai recueilli ſous mes ailes pour vous défendre de tous vos ennemis. Quelles barrières n'aviez-vous pas à leur oppoſer ? De quelles armes n'étiez-vous pas muni pour les combattre ? Que vous demandois-je au-deſſus de vos forces ; & pour vous ſeconder, quelle protection, quels ſoins, quels appuis vous ont été refuſés ? Vous ne vous plaindrez pas de moi & de ma providence ; mais c'eſt à moi maintenant d'examiner quelles plaintes j'ai à former contre vous, & combien vous êtes redevable à ma juſtice.

IV. L'abus criminel qu'il aura fait des graces de ſa vocation. Voici le point capital & déciſif ; voici le terme fatal & le dénouement de cette dangereuſe procédure. L'Evangile ne nous annonce rien ſur cela que d'effrayant, que de ſiniſtre. Le Fils de Dieu cherche du fruit dans un figuier, & n'y en trouvant point, il le maudit. Le ſep de la vigne qui ne produit que des feuilles, eſt coupé, deſſéché, & mis au feu. Le ſerviteur qui ne rend que le talent qu'on lui a confié, & qui ne l'a pas fait valoir, eſt réprouvé du maître ;

Ainſi que ſera-ce au moment de la mort, à ce moment où le Religieux cité au Tribunal de Dieu paroîtra devant cette ſouveraine Majeſté & aux pieds de ce Juge inexorable qui n'a acception de perſonne ? Que ſera-ce, dis-je, quand Dieu s'adreſſant à lui, il lui dira comme ce Seigneur à ſon Intendant : *Rendez-moi comte de votre recette.* Car voilà ce que vous aviez reçu, & à quelles conditions vous l'aviez reçu. Tel étoit le bienfait de votre vocation ; tels étoient les devoirs de votre vocation ; tels ont été les moyens qu'on vous a fournis pour remplir votre vocation ; à quoi tout cela s'eſt-il terminé, & de votre part quels en ont été les effets? Luc. 16. 2.

Que ſera-ce quand Dieu reprenant le fil & toute la ſuite de ſa vie pendant les trente, les quarante années, & peut-être davantage, il lui fera voir une vie paſſée dans l'oiſiveté, dans la pareſſe, dans une tiédeur mortelle & habituelle ; une vie diſſipée, immortifiée, quelquefois plus ſenſuelle par proportion, & plus mondaine que la vie même du monde ; une vie ſans attention ſur ſoi-même, ſans zèle de ſa perfection, ſans goût pour toutes les pratiques de piété

& sans dévotion; des vœux très-imparfaitement gardés, & souvent tout-à-fait violés; des règles, ou mépriſées & hautement trangreſſées, ou obſervées par néceſſité, par crainte, par bienſéance, par reſpect humain; des actions toutes naturelles, des intentions toutes ſerviles, des paſſions très-vives, des converſations très-libres, des paroles très-médiſantes & très-malignes, des animoſités nourries & invétérées dans le cœur, des impatiences au dehors & des ſaillies de colère qui n'ont que trop éclaté dans les rencontres, & que trop cauſé de trouble & de ſcandale.

Car nous parlons d'un Religieux de ce caractère: c'eſt-à-dire (& faut-il, hélas! que nous ſoyons contraints de faire un tel aveu) c'eſt-à-dire que nous parlons d'un grand nombre de religieux, ſans y en comprendre d'autres, dont il ſeroit à ſouhaiter que les égaremens plus affreux encore & plus déplorables, fuſſent enſevelis dans un éternel oubli. Or, encore une fois, que ſera-ce, quand ce Religieux ſe trouvera chargé de répondre à Dieu d'une telle vie, & d'une conduite ſi peu religieuſe? Eſt-ce là ce que Dieu attendoit de

lui, & ce qu'il devoit en attendre? Est-ce-là ce que lui-même il avoit eu d'abord en vue, lorsqu'il sortit de la maison paternelle, & qu'il se dégagea avec une détermination si ferme & si constante de tous les liens du monde, pour se consacrer uniquement au service de Dieu? Etoit-ce là que devoit se réduire ce service de Dieu, & en cela qu'il devoit consister? Hé! s'il ne s'agissoit d'autre chose, qu'étoit-il nécessaire de faire tant d'efforts, de rompre tant de nœuds, de s'enfermer dans le Cloître, & de recevoir pendant une année de probation tant de leçons; de prendre des engagemens si saints, si étroits, si irrévocables? Pourquoi tout cet appareil? il n'y avoit qu'à rester dans le siécle, & qu'à y jouir de sa liberté.

Mais allons plus avant, & que sera-ce encore quand pour achever de confondre le Religieux, & pour lui ôter toute excuse, Dieu formera contre lui un jugement de comparaison? Je veux dire, quand Dieu l'opposera lui-même à lui-même; quand Dieu le comparera avec tant de justes qui vivoient dans le monde, & qui s'y sont sanctifiés; quand Dieu fera même ser-

vir à sa condamnation les pécheurs du monde, & toute leur conduite selon le monde? Témoignages qu'il ne pourra récuser, & dont il sera accablé. Reprenons.

1. Comparaison de lui-même avec lui-même. Et en effet, il n'y a point ou presque point de si mauvais Religieux, qui vivant au milieu de ses freres, & les voyant assidus à leurs observances, n'ait eu quelquefois certains sentimens, & ne se soit trouvé en certaines dispositions où Dieu le touchoit, où il comprenoit le bonheur de son état, où il en considéroit la sainteté, où il s'affectionnoit à ses devoirs, où il étoit résolu de s'y rendre plus fidèle, & où il les rempliſſoit véritablement. C'étoit pour les Supérieurs une consolation, pour la Communauté un sujet d'édification, & pour lui-même un repos de conscience, dont il goûtoit toute la douceur & toute l'onction. C'est donc là, c'est à ces heureux jours que Dieu, pour ainsi dire, le renverra. Que pensiez-vous alors? A quoi étiez-vous disposé? Que faisiez-vous? Qu'y avoit-il dans la règle que je vous avois imposée, & que vous aviez embrassée, qui vous étonnât, qui vous rebutât,

qui vous arrêtât ? Vous couriez dans mes voies, & vous vouliez y persévérer & y mourir : pourquoi vous en êtes-vous retiré, & d'où est venu ce changement ? Ce qui étoit un devoir pour vous, a-t-il cessé de l'être ? Ne vous étiez-vous donné à moi que pour un temps, & n'étiez-vous pas toujours engagé par la même profession, & les mêmes vœux ? Ces grands motifs qui vous attachoient à vos obligations, ont-ils perdu toute leur force ; & le joug que vous portiez si délibérément & avec tant de courage, est-il devenu plus pesant & moins soutenable ? Soyez vous-même votre juge ; car c'est à vous-même que j'en appelle. Ce que vous avez voulu en telle conjoncture & ce que vous avez pratiqué, vous avez toujours dû le pratiquer, & toujours dû le vouloir.

2. Comparaison avec les justes du siécle. Le monde est bien corrompu ; mais c'est cela même qui releve la gloire & le mérite de tant de saintes ames, qu'on voit dans le monde, tout corrompu qu'il est, & malgré tous ses dangers, s'adonner constamment à toutes les œuvres de la piété chrétienne, & vivre selon toute la perfection de l'E-

vangile. Quelle innocence, quelle pureté de mœurs! Quelle dévotion vive & ardente dans l'Oraiſon, dans la Communion, dans toutes les pratiques de religion! Quelle fidélité aux moindres exercices que leur a preſcrits un miniſtre de Jeſus-Chriſt, en qui elles ont mis leur confiance! Quelle docilité aux leçons de ce Directeur, & quelle obéiſſance à ſes ordres comme aux ordres de Dieu même! Quel eſprit de pénitence, que d'auſtérités ſecrettes, que de rigueurs qu'on eſt plutôt obligé de modérer, que d'exciter! Combien d'autres opérations de la grace qui ne paroiſſent point, parce que ce ſont des ames ſans oſtentation, & plus ſoigneuſes de ſe cacher, que de ſe produire aux yeux du public. Il n'y a que les Prêtres du Seigneur dans le ſein deſquels elles dépoſent leur conſcience, qui ſoient bien inſtruits de ces myſtères: & je ne diſſimulerai point que moi-même j'en ai cent fois rougi devant Dieu, voyant dans le plus grand monde des ſaints & des ſaintes, & y découvrant d'éminentes vertus qui me reprochoient mes imperfections & mes foibleſſes.

Mais ce reproche, combien ſera-t-il

encore plus pressant au jugement de Dieu, & quels prétextes le Religieux pourra-t-il là-dessus alléguer pour sa défense ? le Fils de Dieu parlant des Juifs, disoit : *Les Ninivites s'éleveront au Jugement contre cette nation, & la condamneront. Car dès qu'ils entendirent la prédication de Jonas, ils firent pénitence ; & voici plus que Jonas.* Le même Sauveur ajoutoit : *Plusieurs viendront de l'Orient & de l'Occident, & auront place au festin avec Abraham, Isaac & Jacob dans le Royaume des Cieux : mais les enfans du Royaume seront rejettés.* Tristes figures dont le sens ne peut que trop s'appliquer à notre sujet, & qui n'en sont qu'une trop sensible démonstration. Car voilà ce qui doit s'accomplir à l'égard du Religieux, & voilà comment Dieu, pour ainsi parler, lui confrontera des troupes de séculiers, dont la vie & les exemples feront sa honte & sa condamnation. Dans la terre des pécheurs ils se sont sanctifiés ; & vous, dans la terre des Saints, quel degré de sainteté avez-vous acquis ? Ils étoient au milieu des périls, & ils se sont sauvés ; vous dans un lieu d'asyle & gardé de toutes parts, en combien de manières avez-vous exposé & hazardé votre salut ? Tout

Matth. 12. 41.

Matth. 8. 11.

conſpiroit à les détacher de moi, & jamais ils ne ſe ſont départis de ma loi, & de la perfection de ma loi ; vous, tout vous portoit vers moi, & combien de fois m'avez-vous oublié, combien de temps ? Cette perfection où ils ſont parvenus, n'étoit pour eux qu'un conſeil, & ils n'en ont pas néanmoins négligé, ni volontairement omis un ſeul point : pour vous, c'étoit un devoir indiſpenſable, c'étoit un précepte de la deſirer, de la rechercher, d'y tendre ſans ceſſe, & de vous y avancer : mais quel effort avez-vous fait pour cela, mais y avez-vous penſé, mais vous en êtes-vous occupé, mais en mille rencontres, & ſur mille ſujets avez-vous même obſervé l'eſſentiel de l'Evangile, & ſatisfait au commandement ?

3. Comparaiſon avec les pécheurs du ſiécle. Ce ſont ces mondains, qui poſſédés du monde dont ils ſe ſont rendus eſclaves, donnent aux affaires du monde & à ſon ſervice toute leur attention & tous leurs ſoins. Que ne font-ils point pour lui plaire, & que ne leur en coûte-t-il point pour acquérir ſes biens, pour obtenir ſes récompenſes, pour parvenir à ſes honneurs, pour s'inſinuer dans ſa faveur, & pour s'y maintenir ?

On peut dire qu'il y a peu d'ordres religieux, & qu'il n'y en a peut-être point, quelque auſtères qu'ils ſoient, qui exigent autant de vigilance & de réflexions, autant de veilles & de fatigues, autant de ſujétion & de dépendance, autant de ſacrifices de ſes aiſes, de ſon repos, de ſa ſanté, de ſa propre volonté, qu'il en faut dans la Cour d'un Prince, dans la profeſſion des armes, dans un miniſtère, dans une charge, dans un négoce, par-tout où l'on cherche à établir ſa fortune & à réuſſir? Or toutes ces peines, tous ces mouvemens, tous ces aſſujettiſſemens, ſont-ce des obſtacles capables d'arrêter un mondain dans la pourſuite de ſes prétentions & de ſes projets? Autre conviction contre le Religieux, & autre ſujet de confuſion en la préſence de Dieu. Hé quoi! lui dira Dieu, n'étois-je pas un maître aſſez grand, & le monde devoit-il être mieux ſervi que moi? Etoit-il plus puiſſant, plus riche que moi? Etoit-il plus libéral dans ſes promeſſes, plus magnifique dans ſes dons? Avoit-il ſur tant de mondains qui l'adoroient ou qui l'idolâtroient, des droits plus ſacrés, plus inviolables que je n'en avois ſur vous? Lui appar-

tenoient-ils autant que vous m'appartenez ? Car vous étiez mon héritage, vous étiez de ma maison, de mon peuple particulier. Le joug qu'il leur imposoit étoit-il moins pesant que le mien ; & en le portant, ce joug du monde, n'avoient-ils nul chagrin, nulle contradiction, nul ennui, nul dégoût à dévorer ? Toutefois comment le portoient-ils ? Ils servoient le monde comme leur divinité ; m'avez-vous servi comme votre Dieu ?

De-là quelle décision, quel arrêt ? C'est ce que toute personne religieuse doit mûrement considérer : car qui sçait s'il est digne de haine ou d'amour ? Mais du reste il est certain qu'il y en a dans chaque Communauté, à qui cette matière convient davantage, & que par un aveuglement bien déplorable, peut-être même par une espèce d'endurcissement, ce sont justement ceux-là qui en paroissent moins touchés que les autres, & moins en peine. De quelque espérance qu'ils osent se flatter, parce qu'après tout on ne leur voit point faire de chûtes grossiéres, & qu'ils suivent, disent-ils, le train ordinaire de la maison, nous lisons néanmoins dans l'Evangile une parabole qui les

les regarde, & qui devroit rabattre leur confiance. C'eſt celle des dix Vierges. Il eſt conſtant que toutes étoient Vierges, & il n'eſt point écrit que dans leur vie il y eût rien de ſcandaleux. Cependant de ces dix Vierges, lorſqu'il fut queſtion d'entrer dans la Salle du feſtin, il en y eut cinq que l'Epoux rejetta, & à qui il répondit : *je ne vous connois point.* Affreuſe réponſe pour une ame religieuſe, que la mort aura conduite au Tribunal de Dieu ! Dans un deſir ardent d'être admiſe à la béatitude céleſte, elle s'écriera, *Seigneur, Seigneur, ouvrez-moi:* mais quel coup de tonnerre, quel anathême, ſi Dieu vient à lui dire, *je ne vous connois point ?* Hé ! Seigneur, je ſuis de ces Vierges que vous avez appellées. Il eſt vrai : mais vous êtes de celles qui ſe ſont endormies. Ce n'étoit d'abord qu'un léger aſſoupiſſement ; mais bien-tôt vous êtes tombée dans un ſommeil oiſif & plein de pareſſe. *Bienheureux le ſerviteur que le maître en arrivant trouvera ſur ſes gardes & dans le devoir : il lui donnera l'adminiſtration de tous ſes biens.* Mais vous qui n'avez rien fait de ce que j'attendois de vous, que pouvez-vous attendre de moi ? *Je ne vous connois point.*

Matth. 25. 12.

Matth. 24. 64.

Ce ne ſont point là de vaines terreurs, & plaiſe au Ciel qu'elles faſſent ſur nous une impreſſion ſalutaire ! Saint Paul craignoit d'être réprouvé ; & ce que ce maître des Gentils, ce vaiſſeau d'élection craignoit pour lui-même, tout Apôtre qu'il étoit, nous pouvons bien le craindre pour nous, tout Religieux que nous ſommes. D'avoir demeuré à Jeruſalem & dans les ſaints lieux, écrivoit Saint Jerôme, ce n'eſt pas un mérite ni un ſujet de louange ; mais le mérite & ce qui eſt digne de louange, c'eſt d'avoir mené dans ces lieux ſaints une vie ſainte. Diſons le même de la profeſſion religieuſe ; & ſi nous voulons que le Jugement de Dieu nous ſoit favorable, prévenons-le. Entrons nous-même en jugement avec nous-mêmes : mais entrons-y ſérieuſement, ſans ménagement, ſans retardement. Rappellons dans l'amertume de notre ame toutes nos années, ſupputons toutes nos pertes, tâchons de les réparer, rachetons le temps ; & ſans faire aucun fonds ſur le paſſé, concluons comme David : *C'eſt maintenant, Seigneur, que je vais commencer.*

Pſalm. 76. 11.

Saintes réſolutions d'une Ame religieuſe, qui reconnoît la perfection de ſon état, & ſe confond de ſes infidélités.

JE vois, Seigneur, ce que je ſuis & ce que je devrois ne pas être, comme auſſi je ne vois que trop ce que je devrois être, & ce que je ne ſuis pas. Que d'infidélités dans tout le cours de ma vie, que de tiédeurs & de lâchetés! voilà, mon Dieu, ce que je ne devrois pas être, mais ce que je ſuis néanmoins, & de quoi je me confonds à vos pieds. Au contraire, quelles vues de ſanctification, quels deſſeins votre providence a-t-elle formés ſur moi! A quelle perfection m'appellez-vous, & qu'exige de moi l'état religieux, ce ſaint état où votre grace m'a conduit? Voilà ce que je devrois être, mais ce que je ne ſuis pas; & de ne l'être pas, c'eſt mon humiliation & ma condamnation. Car je ne puis me diſſimuler à moi-même, combien je me trouve encore loin du terme où vous vouliez

m'élever, & combien peu j'ai avancé juſqu'à préſent dans les voies que vous m'avez tracées. Il n'a tenu qu'a moi d'y marcher : & ſi je les avois conſtamment & fidélement ſuivies, je ſerois un ſaint : hélas ! mon Dieu, que ſuis-je, qu'un prévaricateur & un pécheur ?

Je le reconnois ; mais après tout, Seigneur, je puis par votre miſéricorde, non à ma gloire, mais à la vôtre, me rendre à moi-même, en me reprochant mes foibleſſes, ce témoignage bien conſolant, que toutes foibleſſes qu'elles ſont, ce ne ſont point de ces déſordres ſi ordinaires dans le monde, je dis dans le monde corrompu. Je vous ſers très-imparfaitement, il eſt vrai : mais enfin je n'ai point comme une multitude innombrable de mondains, quitté votre ſervice ; je n'y ai point renoncé. Je crains de vous perdre en perdant votre amour, je redoute vos jugemens, j'ai horreur du vice, je tâche à me tenir exempt de certaines paſſions, & je ne m'y laiſſe point entraîner ; je ne donne point entrée dans mon cœur à des objets capables de l'attacher criminellement, & de l'infecter d'une contagion mortelle ; je

ne me livre point à des injuſtices, à ces violences, à ces excès, où portent une convoitiſe inſatiable, un intérêt ſordide, une ambition déſordonnée, une molle ſenſualité, un libertinage de mœurs & de croyance. Ah! Seigneur, qu'éternellement vous ſoyez béni de tout cela, puiſque tout cela vient de vous, & que ce ſont les prérogatives ineſtimables de ma vocation à la vie religieuſe. Sans cette prédilection que vous avez eue pour moi, & ce choix que vous avez fait de moi, comment n'aurois-je point été emporté par le torrent du monde? Comment aurois-je échappé à l'incendie le plus général, & n'aurois-je point été malheureuſement conſumé par le feu avec des millions d'autres?

Car il faudroit, mon Dieu, que je fuſſe l'homme le plus préſomptueux & le plus ingrat, ſi me connoiſſant tel que je me connois, j'oſois m'attribuer à moi-même un avantage dont je ne ſuis redevable qu'à votre bonté infinie. Je n'ignore pas la conduite du monde, & je ſuis aſſez inſtruit des iniquités qui s'y commettent. De quoi n'ai-je point entendu parler, & de quoi n'ai-je pas ſouvent été témoin? Le crime y régne

dans toutes les manières, & il y régne ouvertement. Non-seulement il ne cherche point à se cacher, mais il leve la tête, mais il se montre au grand jour, mais il devient un sujet de gloire, & une espèce de triomphe. Tout mon zèle s'allume là-dessus; & sans être assez téméraire pour me comparer à votre Prophète, je crois pouvoir dire que je me sens touché de la même douleur que lui, & pouvoir m'écrier
Ps. 119. comme lui : *Seigneur, j'ai vu les pécheurs de la terre :* je les ai vu transgresser hautement votre loi, la mépriser, la profaner, & j'en ai été ému jusques dans le fond de l'ame; *j'en ai séché de regret & de tristesse.* Je le dis en effet; mais dans le plus vif sentiment de mon indignation, je fais un retour sur moi-même, je m'examine moi-même, je considére les dispositions de mon cœur, & de-là j'apprends quelle doit être pour vous ma reconnoissance, & à quoi elle m'engage. Car tout ce que j'apperçois dans ces modains dont je déplore l'aveuglement & les prodigieux égaremens, c'est, mon Dieu, ce que je pouvois devenir, & selon les apparences, ce que j'aurois été comme eux, si j'avois eu à vivre parmi eux & avec

eux ; c'eſt où la paſſion, où l'occaſion, où la coutume, où l'exemple, où mille engagemens m'auroient précipité.

Quand donc, Seigneur, je vous rends graces de ce que je ne ſuis pas comme le commun des hommes, ce n'eſt point par le même eſprit que le Phariſien, qui vous remercioit de n'être pas comme le reſte des hommes, & qui par-là prétendoit ſe mettre au-deſſus de tous les hommes. Loin de moi cette confiance orgueilleuſe qui ſe prévaudroit de vos dons, & qui par une préſomption inſoutenable, & ſans ſe contenter du fruit que j'en retire, vous en raviroit encore l'honneur. C'eſt dans une vue toute contraire, que je reconnois, & qu'à ma confuſion je fais devant vous cet aveu, que ſi vous m'aviez confondu avec le commun des hommes, & qu'il ne vous eût pas plu de me recueillir par une faveur ſingulière dans votre ſainte maiſon, je me ſerois peut-être abandonné à de plus grands déſordres, & rendu plus criminel qu'ils ne le ſont ; ou que s'il vous eût agréé de traiter comme moi le commun des hommes, & de les raſſembler auprès de vous, & dans

votre sanctuaire, ils y auroient beaucoup mieux rempli que moi la place que j'occupe, & y auroient acquis bien d'autres mérites que moi.

Cependant, mon Dieu, en vous bénissant de tout le mal que je n'ai pas fait jusqu'à présent, & que je pouvois faire, quand pourrai-je également vous bénir du bien que je pratique? Je ne demande pas quand je pourrai vous bénir du bien que vous m'avez mis en état de pratiquer : dès maintenant, Seigneur, je vous en bénis, puisque j'ai pour cela les moyens les plus abondans & les plus puissans. Mais de pouvoir pratiquer le bien & de le pratiquer, ce n'est pas une même chose, & l'un n'est pas une conséquence de l'autre. Je ne l'éprouve que trop, & je n'ai que trop lieu de craindre le sort de ce serviteur inutile, qui fut rejetté & condamné, non point pour avoir perdu son talent, mais pour n'en avoir pas usé selon les intentions de son maître. Hé! mon Dieu, quand viendra ce tems que j'attends, auquel j'aspire depuis de longues années, que j'ai cent fois desiré, & qui par ma faute n'est point encore arrivé; quand, dis-je, viendra-t-il, cet heureux

heureux tems, où je sortirai de mon assoupissement & de ma langueur, où je reprendrai un feu tout nouveau, où j'accomplirai fidèlement tous mes devoirs, où je suivrai de point en point toute ma régle, où je penserai, je parlerai, j'agirai, je vivrai en Religieux ?

J'ai de bons momens, où je veux tout cela, où je me propose tout cela, où je forme sur tout cela des desseins : mais que le passage est difficile de la résolution à l'exécution, & qu'il est ordinaire d'y échouer ! Si je prends d'abord quelques mesures, si je fais quelques efforts, ce sont des efforts semblables à ceux de saint Augustin, lequel se comparoit à un homme endormi qui se réveille & qui voudroit se lever, mais que l'appesantissement où il est, replonge aussitôt dans son premier sommeil. C'est ainsi que le poids de ma fragilité me rentraîne, & malgré tous mes projets me fait retomber dans mes premiers relâchemens. Grand Dieu, Créateur des ames & sanctificateur, donnez à l'ouvrage que vous avez commencé dans moi, sa dernière perfection. D'être dans la terre des Saints, selon l'expression d'un de vos Prophè-

tes, & de n'y point commettre l'iniquité, c'eſt un avantage des plus précieux; mais ce ne ſera, Seigneur, un avantage complet, que lorſque dans cette terre des Saints je travaillerai efficacement moi-même à me ſanctifier.

Je dis, mon Dieu, à me ſanctifier ſelon toute la ſainteté de mon état; car ce qui peut me ſuffire comme Chrétien, ſeroit trop peu pour moi comme Religieux. Au ſimple chrétien vous n'avez, ce ſemble, donné qu'un talent ou deux: mais c'eſt au Religieux que vous en donnez juſqu'à cinq. Mieux il eſt partagé, plus il eſt obligé de rapporter; & ſi celui des ſerviteurs qui avoit reçu deux talens, dut les rendre & deux autres au-delà, c'eſt avec la même proportion, qu'en ayant reçu cinq, je dois les faire valoir & les conſacrer à votre gloire & à mon avancement dans vos voies.

Quels progrès j'aurois fait, Seigneur, ſi j'avois ainſi employé toutes mes années, depuis que vous m'avez appellé à votre ſervice, & que je m'y ſuis engagé! Où en ſerois-je! où en ſont tant d'autres, que je vois comblé de vertus & de graces! Chaque jour ils croiſſent, ils montent ils s'élevent,

tandis que je demeure en arrière, & que chargé comme eux de votre joug, au lieu de le porter avec la même allégresse, je ne fais que le traîner. Etoit-ce donc là, mon Dieu, ce que vous vous proposiez, quand vous m'avez séparé du monde, & que par une distinction aussi glorieuse pour moi, qu'elle m'est favorable & avantageuse, vous m'avez admis au nombre de tant d'ames choisies? Est-ce là cette perfection propre de l'état religieux, & cette sainteté particulière qui le releve au-dessus de l'état séculier? Ne vous ai-je promis rien autre chose, en me dévouant à vous? N'aspirois-je à rien autre chose dans ce tems d'épreuve par où j'ai passé, & qui a précédé la profession de mes vœux? Sont-ce-là les leçons qu'on me faisoit, & n'est-ce qu'à cela qu'on me formoit? Tout me condamne, Seigneur, tout rend témoignage contre moi, & je n'imagine point d'excuse, que mon cœur malgré moi ne démente.

Du reste ma vie s'en va, mes jours s'écoulent, & peut-être mon heure est-elle plus proche que je ne le pense. Quoi qu'il en soit, elle vient cette dernière heure; & que sera-ce, si je la

laiſſe venir, & qu'elle arrive, ſans que je l'aie prévenue, ni que j'aie preſque rien fait de tout ce que je devois ? Car à parler de bonne foi & pour le dire à ma confuſion, le peu que je fais, n'eſt rien ; ou ſi c'eſt quelque choſe, ce n'eſt point, à beaucoup près, ce que demande ma vocation, ni ce que vous attendez de moi. Mais n'eſt-il pas tems enfin, Seigneur, de commencer ? N'eſt-il pas tems d'être Religieux en pratique & en effet, après ne l'avoir été depuis tant d'années que d'habit & que de nom ?

C'eſt bien tard, que je prends une réſolution ſi ſalutaire & ſi néceſſaire. C'eſt bien tard que je commence, ou que je veux commencer : mais, Seigneur, entre les ouvriers du Pere de famille, ceux qui ne vinrent travailler à ſa vigne que vers la moitié du jour, eurent la même récompenſe que les autres, parce qu'ils regagnèrent par l'activité de leur travail ce qu'ils avoient perdu par leur retardement & leur lenteur. Or voilà ce que j'ai à faire préſentement, & de cette ſorte mes pertes paſſées, au lieu de me décourager, m'exciteront, m'animeront, ſe tourneront à bien. Moins j'ai avancé, plus

je redoublerai ma courſe. Moins j'ai été Religieux, plus je m'efforcerai de le devenir. Car je le puis encore, & malheur à moi ſi je ne le voulois pas; ſi déſormais je n'y donnois pas tous mes ſoins, ſi je ne ſuivois pas la ſainte ardeur que votre grace m'inſpire, & que je ſens ſe rallumer dans mon ame. Faites, mon Dieu, que ce ne ſoit point une ferveur paſſagère. Toute vive qu'elle eſt ou qu'elle paroît, je ne ſçaurois me répondre de ma perſévérance, qu'autant qu'il vous plaira de me ſeconder, & que je ſerai ſoutenu de votre ſecours tout-puiſſant.

Gouvernement Religieux, & quelles vertus y ſont plus néceſſaires.

QUand on traite de l'obéiſſance religieuſe, on ne s'attache communément qu'à inſtruire ceux qui doivent obéir, & l'on ne parle preſque jamais à ceux qui doivent commander. Cependant les ſupérieurs ne ſont point impeccables, non plus que les inférieurs. Les fautes des uns ne ſont pas moins importantes, & ne cauſent pas moins de dommage dans une Communauté, que celles des autres; & l'on peut dire au ſujet de l'obéiſſance, qu'il eſt auſſi difficile, & même plus difficile, de bien ſçavoir la faire pratiquer, que de bien ſçavoir la pratiquer.

L'autorité ſupérieure dans une maiſon religieuſe eſt une prérogative; c'eſt une diſtinction : mais une diſtinction à titre onéreux, & une charge plus qu'un honneur. Les Fondateurs inſpirés de Dieu dans l'inſtitution de leurs Ordres, y ont établi une forme de gouvernement, néceſſaire pour lier enſemble le chef & les membres, &

pour maintenir tout le Corps dans un bon état en le maintenant dans la régle. Cette forme de gouvernement n'eſt pas la même par-tout, & comme il y a une diverſité de graces & de voies par où la divine providence conduit ſes Elus, il y a pareillement une diverſité d'obſervances & d'inſtituts, qui fait un des plus beaux ornemens de l'Egliſe. Mais tous, quelque différens qu'ils ſoient d'ailleurs, conviennent en ce point, qu'il y ait à la tête de chaque ſociété régulière une puiſſance qui préſide, qui ordonne, qui tienne la place de Dieu, de qui l'on reçoive l'impreſſion, & qui dirige toutes les démarches & tous les mouvemens. Or que ce premier mobile vienne à manquer, qu'il ſe dérange, qu'il s'arrête; (& afin de ne conſidérer la choſe que par rapport à vous, qui m'engagez à vous écrire mes penſées, & à vous donner cette courte inſtruction touchant la place que vous occupez préſentement), qu'une ſupérieure n'ait pas les talens requis pour gouverner, ou que les ayant, elle ne les mette pas en œuvre, on voit aſſez quels déſordres il doit delà s'enſuivre. Car voilà comment des communautés entières

ſont tombées dans une triſte décadence & dans un relâchement qui les a perdues.

Il eſt donc pour vous d'une conſéquence infinie, qu'étant obligée de tenir les autres dans le devoir, vous faſſiez vous-même une étude trés-ſérieuſe de vos devoirs; que vous vous les imprimiez vivement, & dans l'eſprit, & dans le cœur; dans l'eſprit, pour les connoître; dans le cœur, pour vous y affectionner: que vous en conféríez ſouvent avec Dieu, & qu'auſſi ſouvent vous en conféríez avec vous-même, & vous vous en demandiez compte devant Dieu; que vous appreniez ainſi à bien meſurer tous vos pas dans la route où vous commencez à marcher. Elle eſt périlleuſe; les écueils y ſont communs, & des écueils qu'on ne peut éviter ſans une grande attention. De toutes celles qui vous ont précédée, combien peut-être y ont échoué? Quoi qu'il en ſoit, ſi le Pilote s'endort au milieu des rochers où il ſe trouve engagé, il eſt fort à craindre que par ſa négligence le vaiſſeau ne périſſe; & ſi vous n'avez toujours les yeux ouverts pour prendre garde à vous & pour vous obſerver, non-ſeulement vous vous

égarerez, mais au jugement de Dieu vous deviendrez responsable de vos égaremens.

Ce qui doit être d'abord le sujet de votre consolation & de votre confiance, c'est que vous ne vous êtes point ingérée dans le gouvernement; que vous ne l'avez point recherché, & pour m'exprimer avec saint Paul, que *vous ne vous êtes point attribué l'honneur.* Heb. 5. 5. D'où vous avez droit de conclure, que vous y êtes appellée de Dieu; & que Dieu étant fidèle à ceux qui suivent sa vocation, il ne vous abandonnera point, mais que sa grace vous éclairera, qu'elle vous soutiendra, qu'elle consommera la bonne œuvre qu'il a commencée dans votre personne, par le choix qu'il a fait de vous. Sans cette vocation d'en-haut vous ne pourriez vous répondre si assurément de l'assistance du Ciel; que dis-je? vous devriez vous attendre de la part du Ciel à un funeste abandonnement. Car ce ne seroit plus Dieu alors qui vous auroit tracé le chemin où vous entrez, & il diroit de vous ce qu'il disoit des faux Prophètes: *Je ne les envoyois point, ils couroient d'eux-mêmes; voilà pourquoi ils seront rejettés & livrés à eux-mêmes.* Jer. 23. 21.

D'autres que vous l'ont éprouvé, ou s'expoſent à l'éprouver. Et ne le ſçavez-vous pas, ne le voyez-vous pas? L'envie de dominer, diſons mieux, & ne craignons point d'uſer du terme propre, une pitoyable ambition n'eſt pas tout-à-fait bannie des maiſons religieuſes; mais elle s'entretient & ſe nourrit juſques dans l'obſcurité de la retraite, & comme dans le ſein de l'humilité. On veut être quelque choſe, quoiqu'en ſe ſéparant du monde on ait déclaré qu'on ne prétendoit plus rien. Ce divorce avec le monde a plus été de corps que d'eſprit; & parce que ſelon le ſentiment naturel, qui eſt par-tout le même, on aime à ſe voir conſidéré, ménagé, craint, reſpecté, delà vient que ſans réſiſtance & ſans combat on ſuccombe à la tentation, & qu'on ſe laiſſe aiſément ſurprendre au vain éclat de la ſupériorité. Mais le moyen d'y parvenir, & comment y procéder? Il eſt rare qu'on s'y porte ouvertement, & qu'on témoigne ſur cela ſon deſir: au contraire, on a bien ſoin de le cacher, & l'on affecte en toutes ſes paroles & toutes ſes manières de marquer là-deſſus une indifférence parfaite &

même une eſpèce d'éloignement. Rien de plus modeſte que les expreſſions dont on ſe ſert en parlant de ſoi-même, & reconnoiſſant ſon peu de ſuffiſance, & ſon indignité : mais ce ſont des diſcours ; & avec ces beaux diſcours, le deſir qu'on a dans le cœur, tout caché qu'il eſt, n'en eſt pas moins vif. On le diſſimule ; mais il agit, & il fait agir. On prépare de loin les eſprits, le parti ſe forme, l'une attire l'autre. Cependant une élection approche, & c'eſt alors qu'il faut redoubler ſes attentions, & ſe montrer plus affable & plus officieuſe que jamais envers tout le monde, ſur-tout envers les amies. Enfin le jour arrive où la communauté s'aſſemble, & où il eſt queſtion de décider. Les voix ſe recueillent, la pluralité l'emporte, la Supérieure eſt élue, bien contente de ſa deſtinée, & peut-être encore voulant ſe perſuader que c'eſt Dieu qui l'a choiſie & qu'elle n'y a contribué en aucune ſorte.

Tout ceci au reſte ne doit point étonner, depuis qu'on a vu les Apôtres mêmes, élevés à l'école de Jeſus-Chriſt, diſputer entre eux de la preſſéance, & ambitionner les premiers rangs de ſon prétendu Royaume tem-

porel. Mais de quoi l'on ne doit pas non plus être surpris, c'est que Dieu se retire, & qu'il ne béniſſe point un gouvernement qui n'eſt pas dans l'ordre de ſa providence. C'eſt qu'il permette que cette Supérieure s'égare, qu'elle s'aveugle en mille rencontres, & qu'elle faſſe mille fautes qui détruiſent toute l'eſtime qu'on en avoit conçue, & qui la décréditent dans une maiſon dont elle croyoit devoir être l'oracle & la directrice. C'eſt que, dans une place où elle eſpéroit trouver de la douceur & de la ſatisfaction, il lui laiſſe ſentir toute l'amertume & tout le déboire de mille événemens fâcheux, de mille contradictions, de mille inquiétudes dont elle eſt ſans ceſſe agitée, troublée, déſolée, & qui lui donnent bien lieu de regretter l'état de dépendance d'où elle a voulu ſortir, & où elle vivoit mille fois plus tranquille & plus heureuſe. C'eſt que, pour la punir & pour punir le grand nombre de celles qui l'ont appuyée de leurs ſuffrages, plus par inclination que par raiſon, il prive la communauté d'une protection ſpéciale dont il la favoriſoit, & que de cette ſorte tout l'eſprit de Dieu s'éteigne & toute la diſcipline religieuſe ſe dérégle.

Châtiment auſſi juſte qu'il eſt terrible, & que les ſuites en ſont malheureuſes.

Mais revenons, & puiſque de bonne foi vous penſez n'avoir rien à vous reprocher ſur cet article, ne nous y arrêtons pas davantage. Il s'agit maintenant de répondre à la vocation de Dieu, & d'en remplir tous les devoirs. Le premier pas eſt fait, & bien fait, je le veux; & je n'en puis douter, connoiſſant votre droiture & votre eſprit religieux. Vous voilà dans la carrière; mais le point eſt de la fournir heureuſement & dignement, ſoit pour la gloire de Dieu, ſoit pour le bien de votre maiſon, ſoit pour la ſanctification de votre ame. Vous voulez donc ſçavoir comment vous devez vous comporter dans une fonction d'autant plus critique pour vous, qu'elle vous eſt toute nouvelle, & que vous n'en avez eu juſqu'à préſent nul uſage. Vous me demandez quelles ſont les conditions les plus eſſentielles d'une bonne Supérieure, & par où elle peut ſe mettre en état de réuſſir. Je comprends tout en cinq paroles, dont chacune mérite une réflexion particulière : exemple, vigilance, charité, fermeté, prudence.

Avec cela j'oſe vous annoncer un ſuccès tel que vous le pouvez deſirer : car à l'égard de la profeſſion religieuſe, c'eſt dans l'aſſemblage de ces qualités que conſiſte toute la ſcience du gouvernement.

I. Exemple. Jeſus-Chriſt lui-même a commencé par-là : avant que d'enſeigner, il a pratiqué. Vous êtes Supérieure, il eſt vrai ; mais en devenant Supérieure, vous n'avez pas ceſſé d'être Religieuſe : c'eſt-à-dire, que vous êtes toujours dans la même obligation de travailler à votre perfection particulière & à votre avancement ſpirituel, ſelon l'eſprit de votre régle, & par les moyens qu'elle vous preſcrit. Vous n'êtes donc pas plus exempte des obſervances ordinaires, que le reſte de la communauté. Vous pouvez vous en diſpenſer plus impunément ; mais vous ne le pouvez pas avec plus de droit ni plus légitimement. Vous le pouvez plus impunément, puiſque dans la maiſon dont la conduite vous eſt confiée, il n'y a perſonne qui puiſſe vous demander compte de vos actions, ni entreprendre de vous corriger : mais vous ne le pouvez pas plus légitimement ni

avec plus de droit, puiſque vous êtes liée par les mêmes engagemens que les autres, & qu'en vous chargeant de la ſupériorité, on n'a pas prétendu vous décharger de la régularité. Vous avez des pouvoirs que n'ont pas les autres, je le ſçais, & on ne vous les conteſte point : mais comme vous ne devez uſer de ces pouvoirs en faveur des autres qu'avec poids & meſure, qu'avec raiſon & pour de juſtes ſujets, vous n'en devez pas plus aiſément ni plus librement uſer par rapport à vous-même.

Et ce ſeroit ſans doute une choſe aſſez étrange, qu'une Supérieure, prépoſée pour maintenir la régle dans toute ſa vigueur, fût la première à la tranſgreſſer. Eſt-ce là l'exemple qu'elle doit donner, & qu'on attend d'elle ? Saint Paul diſoit aux fidèles : *Soyez mes imitateurs, comme je le ſuis de Jeſus-Chriſt;* & c'eſt ainſi, par proportion, que la Supérieure dans une communauté religieuſe doit être en état de dire à toutes les perſonnes qui lui ſont ſoumiſes : agiſſez comme vous me voyez agir. Car ſans cet exemple, de quel poids ſeront toutes ſes paroles & toutes ſes exhortations ? Oſera-t-elle même parler ! oſera-t-elle exhorter à la pratique

I. Cor. XI. 1.

de la pauvreté, lorſqu'on verra qu'elle ne veut manquer de rien? oſera-t-elle recommander la mortification des ſens, lorſqu'on verra qu'elle s'accorde tous les ſoulagemens & ſe ménage toutes les douceurs qu'elle eſt en pouvoir de ſe procurer? oſera-t-elle exiger l'exactitude, l'aſſiduité, la fidélité à tous les exercices, ſoit publics, ſoit intérieurs, lorſqu'on verra qu'elle abuſe de ſon autorité pour vivre à ſa mode & ſelon qu'il lui plaît, ayant toujours des prétextes & ſe prévalant de tout pour excuſer ſa diſſipation & ſon dérangement perpétuel? Pour peu qu'elle raiſonne & qu'elle rentre en elle-même, ne ſera-t-elle pas forcée de ſe taire? ou ſi malgré tout cela elle venoit à s'expliquer & à ſe plaindre des relâchemens qu'elle apperçoit & des fautes qui ſe commettent, ne ſeroit-on pas tenté de lui alléguer ce Proverbe cité par Jeſus-Chriſt dans l'Evangile de Saint Luc:

Luc. 4. 23. *Médecin, guériſſez-vous vous-même.*

II. Vigilance. Tout Supérieur eſt reſponſable de ceux que Dieu a mis ſous ſon obéiſſance. Par conſéquent il doit veiller ſur eux: un pere ſur ſa famille, un Paſteur ſur ſon troupeau, & vous

vous sur votre maison. Devoir que vous ne pouvez négliger sans une offense très-griéve : car c'est delà que dépend ou le soutien, ou la ruine d'une communauté. Un tel intérêt n'est-il pas assez grand pour engager la conscience, & ne devez-vous pas trembler en y pensant ? Ce n'est pas mon dessein de vous troubler par de vaines frayeurs ; mais en vérité bien des Supérieures vivent là-dessus dans une sécurité pire que tous les scrupules & toutes les frayeurs que je vous donnerois. Elles sont dans leur place comme ces Idoles que nous dépeint le Prophète au Psaume cent treizième. On leur présente de l'encens ; mais du reste *elles ont des yeux & ne voyent point, elles ont des oreilles & n'entendent point, elles ont des mains & n'agissent point, elles ont des pieds & ne marchent point.* C'est-à-dire, qu'ennemies de tout soin & de toute peine, elles n'entrent presque en rien, elles ne s'informent de rien, elles ne prennent garde à rien. Leur unique vue est de couler en repos le tems de leur supériorité, pourvu qu'on ne les importune point & qu'on les laisse en repos, elles sont contentes. Mais cependant tout le temporel d'une maison est mal admi- Psf. 113. 5.

nistré & se dissipe ; mais cependant mille usages s'introduisent, & chacune se donne des libertés qui passent en coutume & qui sont de véritables abus ; mais cependant les anciens réglemens s'abolissent, la discipline domestique se renverse, le recueillement se perd, la ferveur se refroidit ; plus de zèle pour le service de Dieu, plus de silence, plus de retenue, plus d'oraison ; & plaise au Ciel que d'autres désordres ne succédent pas à ceux-ci, & que l'abomination de la désolation ne s'établisse pas dans le lieu saint !

Or rien de tout cela ne retombera-t-il sur la Supérieure ? & sera-t-elle dûement justifiée devant Dieu, quand elle dira : Seigneur, je n'en étois pas instruite ? Non, elle ne l'étoit pas, mais parce qu'elle ne vouloit pas l'être, ou qu'elle ne le vouloit pas bien ; mais parce qu'elle se soucioit peu de l'être ; mais parce qu'elle ne prenoit pas les mesures raisonnables pour l'être. Quel poids aura-t-elle donc à porter, & n'est-il pas à craindre qu'elle n'en soit accablée ? Gardez-vous au reste de donner dans une extrêmité toute opposée ; & apprenez à distinguer la vigilance qui est une vertu, & l'inquiétude qui est une

foibleſſe. Rendez-vous attentive & vigilante ; c'eſt ce que je vous demande : mais je n'entends point que vous ſoyez de ces Supérieures timides & trop recherchantes, qui prennent ombrage de tout & que tout allarme. Eſprit défians & ſoupçonneux, leurs vivacités, leurs mouvemens, leurs agitations continuelles les fatiguent beaucoup quoiqu'aſſez inutilement ; & par-là même elles ne fatiguent pas moins une communauté, compoſée de très-bons ſujets, qui n'ont pas beſoin d'une inſpection ſi ſcrupuleuſe & ſi incommode. Il y a de la modération en toutes choſes, & des bornes où il faut ſe contenir.

III. Charité. Que ne puis-je vous l'inſpirer dans la perfection que vous devez l'avoir ; ou puiſſiez-vous travailler ſolidement à l'acquérir, & la mettre par-tout en œuvre ! Remarquez, s'il vous plaît, ce que je dis : dans toute la perfection que vous devez l'avoir. Et en effet, cette charité commune & fraternelle que nous nous devons les uns aux autres en qualité de chrétiens, ne ſuffit pas à une Supérieure au regard de ſes filles ; mais puiſque ce ſont ſes filles en Jeſus-Chriſt, elle leur doit une

charité de mère. Je veux dire qu'elle leur doit une charité tendre, pour compatir à leurs infirmités; une charité bienfaisante, pour leur faire tous les plaisirs & leur procurer tous les soulagemens conformes à leur état; une charité affable & prévenante, pour leur ouvrir le cœur & leur donner la confiance de lui exposer leurs sentimens, une charité douce & patiente, pour les écouter à toutes les heures & ne les rebuter jamais, malgré l'ennui que quelques-unes peuvent lui causer; une charité universelle, qui les embrasse toutes en notre Seigneur, sans distinction & sans prédilection. De cette sorte vous aurez dans votre gouvernement la plus solide & la plus sensible consolation que puisse desirer une Supérieure, qui est de voir ses filles venir à elle avec confiance; lui obéir par amour, & non par crainte; chercher auprès d'elle leur soutien dans toutes leurs peines, & leur conseil dans toutes leurs résolutions; lui faire part de leurs pensées les plus intimes & déposer leurs ames dans ses mains.

Mais que seroit-ce si vous étiez de ces Supérieures hautes & impérieuses, qui pensent bien plus à relever leur au-

torité, qu'à l'adoucir & à la tempérer ; de ces Supérieures indifférentes, dures, ſans pitié, (car il y en a de ce caractère, & je ne crois pas m'exprimer trop fortement) de ces ſupérieures très-indulgentes pour elles-mêmes, très-peu touchées des beſoins d'autrui, & traitant volontiers d'imaginations tous les maux dont on ſe plaint ; de ces Supérieures bruſques dans leurs manières, ſéches dans leurs paroles, aigres dans leurs réprimandes, fâcheuſes dans leurs humeurs, partiales dans leurs affections, accordant tout aux unes, & refuſant tout aux autres. Pourriez-vous alors trouver mauvais que les cœurs vous fuſſent fermés, & que chaque particulière, après avoir eſſuyé vos rebuts & vos rigueurs extrêmes, ſe tînt à l'écart, & attendît une conduite plus charitable & plus engageante que la vôtre ? Souvenez-vous que le joug de la religion eſt le joug de Jeſus-Chriſt, & que Jeſus-Chriſt nous aſſure dans les termes les plus formels que ſon joug eſt doux & ſon fardeau léger. Ne démentez pas cette parole de la vérité même, & n'appeſantiſſez pas, ne rendez pas inſupportable un joug, qui, ſelon la promeſſe de notre divin maî-

tre, doit être aisé à porter. Il ne faut pécher par aucun excès : mais il me semble après tout que dans une Supérieure il seroit moins condamnable de pécher par un peu trop de bonté, que par trop de sévérité. Pensez que vos filles ne sont pas nées esclaves, qu'elles ne sont pas nées dans la dépendance ; mais qu'elles s'y sont réduites volontairement & par choix ; que ce sont les servantes de Dieu, qui est un Dieu de miséricorde ; que c'est le plus cher troupeau du Fils de Dieu, qui en a fait ses épouses. Peut-être quelqu'une vous paroîtra-t-elle trop délicate, trop occupée de sa santé ; mais à moins que vous n'en ayez une certitude bien fondée, panchez plutôt à la contenter, autant que cela se peut, qu'à lui retrancher ce qu'elle croit lui être nécessaire. Dans le danger d'être trompée, il vaut mieux que vous le soyez en faisant du bien, que de l'être en contristant une personne & la mortifiant.

IV. Fermeté. C'est le correctif d'une lâche & molle condescendance : car la charité ne doit point dégénérer dans une tolérance aveugle & pusillanime,

ni affoiblir le gouvernement. Les puissances du siécle ont le glaive en main pour punir les coupables ; & vous avez en main l'autorité pour réprimer les esprits indociles, & pour les tenir dans le devoir. Quand donc l'occasion se présente, & qu'il y va de la gloire de Dieu & du bon ordre de votre communauté, c'est alors que vous devez vous armer d'une sainte assurance ; que vous devez avertir, reprendre, user de tout votre pouvoir, & vous opposer comme un mur d'airain à tous les scandales, & à toutes les nouveautés. Vous me direz qu'il faut à tout cela de l'assaisonnement & de l'onction : j'en conviens ; mais je vous dis aussi qu'il y faut de la force & de la résolution. Voyez quelle menace Dieu faisoit à son Prophète : elle est terrible, & elle vous regarde. *Prophète, je vous ai établi sur la maison d'Israël, pour lui annoncer mes ordres, & lui déclarer mes volontés. Si par une considération humaine, & par une timidité indigne de votre ministère, vous demeurez dans le silence : si vous manquez de vous faire entendre à ce peuple, & que quelqu'un s'égare & se perde, il périra dans son péché & par son péché : mais ce péché même vous sera imputé, vous y participerez, & le sang* Ezech. 3. 17.

de ce pécheur frappé de mon indignation & de ma colère, rejaillira sur vous pour votre ruine & votre condamnation. C'est ainsi que Dieu vous parle à vous-mêmes dans la situation présente où vous êtes, & il n'y a rien là que vous ne puissiez vous appliquer.

Si par une trop grande réserve, vous avez des ménagemens où vous n'en devez point avoir; si par votre extrême facilité, c'est la communauté qui vous gouverne, au lieu qu'on vous a constituée pour la gouverner, qu'arrivera-t-il delà? Ce sera bientôt un renversement universel, parce qu'il n'y aura plus de frein qui arrête. Or dans ce renversement que vous auriez pu & dû prévenir, jugez ce qu'il y auroit à craindre pour vous de la part de Dieu. Mais je voudrois ne faire de peine à personne: vous le voudriez, & moi je vous dis qu'il y a des personnes à qui l'on est quelquefois obligé d'en faire. Mais je les choquerai, j'attirerai bien des murmures contre moi, & je prévois que cela fera du bruit: vous le prévoyez, & moi je vous réponds qu'il y a des conjonctures où le bruit est nécessaire; que les murmures retomberont sur celles qui s'y laisseront emporter;

rer; qu'ils passeront, & que vous aurez acquitté votre conscience. Mais il est fâcheux de s'exposer, en parlant, à des réponses désagréables, & à de secrettes animosités dont il ne sera pas aisé dans la suite d'effacer l'impression. La chose est fâcheuse, je le sçais; mais je vous demande: qui parlera donc si vous vous taisez; & comme vous avez les avantages de la supériorité, n'est-il pas juste que vous en ayez les désagrémens. Enfin, vous souhaiteriez de gagner les cœurs & de vous affectionner la maison: votre intention est bonne, elle est louable; mais vous êtes dans l'erreur, si vous comptez de vous faire aimer par une indulgence qui souffre tout, & qui accorde tout. On vous mépriſera; & celles mêmes qui vous témoigneront plus d'attachement, parce que vous ne les contredirez en rien, perdront pour vous toute estime dans le fond de l'ame. Car voilà comment nous sommes faits: en même tems que nous voulons, par le sentiment naturel, jouir de notre liberté & satisfaire nos desirs, si néanmoins un supérieur nous lâche trop la bride, & nous abandonne à nous-mêmes, notre raison le condamne. Ayez pour toutes vos filles

beaucoup d'honnêteté, beaucoup de douceur, je vous l'ai déja dit : mais d'ailleurs faites-leur comprendre que vous ſçavez vous faire craindre, reſpecter & obéir. Elles ne vous en aimeront pas moins, & elles vous en eſtimeront davantage.

V. Prudence. De toutes les vertus requiſes pour le gouvernement, voilà ſans contredit la plus importante : voilà l'ame de tout gouvernement, ſoit ſéculier, ſoit Religieux. Auſſi dans un ſupérieur la préfére-t-on à la ſainteté même ; & c'eſt une maxime générale, qu'il vaut mieux être gouverné par un homme ſage quoique moins ſaint, que par un ſaint dépourvu d'une certaine ſageſſe. En effet, ſuivant la remarque de S. Augnſtin, un ſaint n'eſt ſaint que pour lui-même ; mais un ſupérieur ſage l'eſt pour le bien & l'utilité de ſa maiſon. Avec cette prudence on eſt preſque toujours aſſuré du ſuccès ; ou ſi le ſuccès n'eſt pas tel qu'on pouvoit l'attendre, on eſt au moins toujours exempt de reproche, parce qu'on n'a point agi témérairement, & qu'on n'a rien entrepris mal-à-propos. Mais ſans cette prudence, combien fait-on de fautes & combien

en fait-on faire aux autres? Obſervez ces dernières paroles: combien de fautes fait-on faire aux autres? Souvent une fille, qui du reſte étoit un très-bon ſujet, ou avoit toutes les qualités pour l'être, s'oublie, s'échappe, ſe déroute, & ſe précipite dans un égarement d'où peut-être elle ne reviendra jamais: pourquoi? c'eſt qu'elle a eu le malheur d'avoir affaire à une Supérieure indiſcrette & inconſidérée, qui n'a pris nulle précaution à ſon égard; qui n'a fait nulle attention au caractère de ſon eſprit, à ſon tempérament, à ſes diſpoſitions; qui n'a pas ſçu ſe modérer, s'étudier, choiſir le tems, les conjonctures favorables, prévoir les ſuites d'un avertiſſement mal placé, & qui s'eſt livrée à un zèle trop impétueux pour la pouſſer & pour l'humilier.

C'eſt par cette raiſon qu'un très-ſaint Religieux, aſſez connu de nos jours, & dont la mémoire eſt en vénération, prioit Dieu dans la défiance qu'il avoit de lui-même, de ne lui point donner de Supérieurs qui fuſſent pour lui des occaſions de chûtes. Il eſt vrai que la prudence dont je vous parle, & dont vous concevez la néceſſité, eſt un don de Dieu, qui départ ſes graces à

qui il lui plaît, & comme il lui plaît : mais il n'eſt pas moins vrai, qu'avec le ſecours d'en-haut on peut s'y former, on peut l'acquérir. On l'acquiert par la réflexion, & par de fréquens retours ſur ſoi-même. On l'acquiert par les épreuves paſſées, & par les exemples dont on a été témoin. On l'acquiert en prenant conſeil, & ne déférant point trop à ſon propre ſens; en conſultant des perſonnes d'âge, d'expérience, de vertu, & qu'on ſçait être les plus capables de nous diriger. Mais ſurtout on l'obtient par la prière : car *ſi quelqu'un a beſoin de ſageſſe*, dit ſaint Jacques, *qu'il la demande à Dieu.* Que ce ſoit là votre grande reſſource. Dans tous vos deſſeins, dans toutes vos vues, dans toutes vos délibérations, implorez l'aſſiſtance de Dieu, & les lumières de ſon eſprit. Tâchez d'abord de vous dégager de toute paſſion, de tout intérêt, de tout préjugé, qui pourroit vous ſéduire; puis dites à Dieu comme Salomon : *Vous voyez, Seigneur, la droiture de mon ame. Je ne veux que ce que vous voulez : mais comment connoîtrai-je votre divine volonté, & comment l'accomplirai-je, ſi vous ne m'éclairez & ſi vous ne m'aidez ? Envoyez donc votre ſageſſe, ô mon Dieu ! Envoyez-là moi du plus haut des cieux,*

Jac. 1. 5.

Sap. 9. 10.

afin qu'elle travaille avec moi, & que je travaille avec elle. Dieu vous écoutera, il vous conduira, il répandra sur vous ses bénédictions; & tout votre gouvernement tournera à sa gloire, à l'avantage de votre Communauté, & à votre sanctification.

Pensées diverses sur l'Etat Religieux.

DE tous les titres dont le Docteur des nations, sans blesser en aucune sorte l'humilité Chrétienne & Apostolique, a cru pouvoir, se glorifier selon Dieu & en Dieu, il ne paroît pas qu'il y en ait eu un qui lui fût plus cher que celui de *prisonnier pour Jesus-Christ*, de *prisonnier dans le Seigneur, & pour le Seigneur.* Aussi est-ce la qualité la plus ordinaire qu'il prend en divers endroits de ses Epîtres; tant il s'estimoit heureux dans ses fers, & tant il trouvoit de goût & d'onction à penser qu'il les portoit pour la cause & l'amour de son divin maître. C'est encore dans le même esprit, qu'étant à Rome où il avoit été conduit par l'ordre de Festus *Ephes.* 3. 1. 14. *ad Philem. v.* 1. & 9.

gouverneur de Judée, & ayant assemblé devant lui une troupe de Juifs, afin de leur rendre compte de son état, il leur montroit sa chaîne: & leur disoit: *cette chaîne que vous voyez, mes Freres, autour de moi, c'est pour l'espérance d'Israël, que j'en suis chargé.* Cette espérance d'Israël, cette vue des biens éternels qui lui étoient réservés, voilà ce qui lui adoucissoit toutes les rigueurs de la captivité. Bien loin d'en gémir & de s'en plaindre, il en triomphoit de joie, il en étoit pénétré & rempli de consolation.

Act. 28. 20.

Or pourquoi dans un sens moins littéral, ne pourrois-je pas appliquer ces mêmes sentimens à une ame religieuse, sur-tout à l'une de ces sages & saintes vierges, qui volontairement & d'elles-mêmes, si j'ose user de cette expression, se sont condamnées à une clôture perpétuelle? Ce seul terme de clôture marque déja par soi-même quelque chose de triste & dont la nature ne doit pas s'accommoder: mais qu'est-ce, quand à cette clôture la perpétuité se trouve jointe? Certainement une fille quoique née libre, ainsi que l'étoit Saint Paul, peut bien dire alors comme ce grand Apôtre, qu'elle est liée,

qu'elle eſt enchaînée, qu'elle eſt captive. Mais auſſi ne puis-je douter qu'elle ne ſoit également animée, conſolée, & même attendrie lorſqu'elle vient à faire devant Dieu cette réflexion ſi touchante : qu'elle eſt captive *pour Jeſus-Chriſt* ; qu'elle eſt captive *dans le Seigneur, & pour le Seigneur*, qu'elle eſt captive & enchaînée *pour l'eſpérance d'Iſraël*. Eſpérance qu'elle conſerve précieuſement dans ſon ſein, & qu'elle ne voudroit pas riſquer pour tous les plaiſirs du monde. Elle conſidére la clôture où ſa profeſſion la retient, comme un rempart contre la licence des enfans du ſiécle ; & plus elle conçoit le danger de cette licence mondaine, plus elle aime ſes liens. Elle voudroit, s'il étoit poſſible, les ſerrer toujours davantage. Elle en rend ſans ceſſe à Dieu de nouvelles actions de graces, & mille fois elle ſe félicite elle-même d'avoir ſçu perdre ſa liberté, afin que ſa liberté ne la perdît pas.

¶ Qu'eſt-ce que la volonté de l'homme, & qu'eſt-ce ſur tout que ce qu'on appelle propre volonté ? Cette volonté propre eſt une volonté particulière, qui ſe renferme toute entière dans elle-même, & ne ſuit en toutes cho-

ſes que ſon gré & que ſes affections. Rien n'eſt plus dangereux, & ne cauſe de plus grands maux dans une communauté Religieuſe. Car comme les affections ſont auſſi différentes que le ſont les caractères, & que le gré de l'un eſt ſouvent tout oppoſé à celui de l'autre, on voit aſſez quelle confuſion ce ſeroit & quelles diviſions s'enſuivroient, ſi chacun dans toute ſa conduite n'avoit point d'autre principe, que d'agir ſelon qu'il lui plaît. Voilà pourquoi les Pères, & entre les autres Saint Bernard, ont tant déclamé contre cette propre volonté, & l'ont regardée comme la ruine des ſociétés les plus régulières. Mais voici l'avantage ineſtimable de l'obéiſſance religieuſe; c'eſt que toutes ces volontés particulières, elle les réunit dans une même volonté, dans une volonté univerſelle & commune, qui eſt la volonté de Dieu, & qui nous eſt déclarée dans nos régles & par la bouche de nos ſupérieurs. Ainſi malgré la diverſité & même la contrariété des eſprits & des inclinations, elle conſerve l'ordre, l'unanimité, la paix.

Pour mieux comprendre ce précieux avantage de l'obéiſſance, &

pour mieux reconnoître la sageſſe de Dieu dans l'inſtitution des Ordres Religieux, il n'y a qu'à conſidérer les déréglemens de notre volonté & ſes égaremens, lorſqu'elle eſt abandonnée à elle-même. C'eſt une volonté aveugle : elle réſide dans le cœur, qui lui-même n'eſt que ténèbres & qu'obſcurité. C'eſt une volonté inconſtante & volage : aujourd'hui nous voulons, & demain nous ne voulons plus ; maintenant un exercice eſt de notre goût, & bientôt enſuite il nous ennuie & nous rebute. C'eſt une volonté incertaine & irréſolue ; en mille rencontres on ne ſçait à quoi s'en tenir, ni quel parti prendre. C'eſt une volonté capricieuſe & bizarre : ſouvent on veut ſans raiſon & même contre toute raiſon. C'eſt une volonté dure & opiniâtre : on a toutes les peines du monde à céder juſques dans les moindres ſujets, & il ſuffit qu'on nous contrediſe, pour nous obſtiner davantage. C'eſt une volonté hautaine & impérieuſe, jalouſe de ſes prétendus droits, & délicate ſur tout ce qui les bleſſe : ſi vous entreprenez de la gêner en quoi que ce ſoit, elle s'éléve, & ne cherche qu'à ſecouer le joug. Que dirai-je de plus ? C'eſt une vo-

lonté violente & précipitée dans ſes deſirs : s'ils ne ſont promptement ſatisfaits, elle s'impatiente, elle murmure, elle éclate. C'eſt une volonté artificieuſe & trompeuſe : les prétextes ne lui manquent jamais pour ſéduire l'eſprit & pour le prévenir en ſa faveur. Mais par-deſſus tout, c'eſt une volonté perverſe & criminelle : tout ce qui lui eſt défendu, c'eſt-là qu'elle ſe porte par un penchant de la nature corrompue & ennemie de la loi. Telles ſont, dis-je, les malignes qualités de la volonté humaine, telles en ſont les diſpoſitions, & pour les connoître nous n'avons qu'à nous conſulter nous-mêmes. Or à tout cela il faut un correctif ; & ce correctif ſi néceſſaire, c'eſt l'obéiſſance.

En effet, cette volonté aveugle, l'obéiſſance la dirige : cette volonté inconſtante & volage, l'obéiſſance la fixe ; cette volonté incertaine & irréſolue, l'obéiſſance la détermine ; cette volonté capricieuſe & bizarre, l'obéiſſance la redreſſe ; cette volonté dure & opiniâtre, l'obéiſſance la fléchit ; cette volonté impérieuſe & hautaine, l'obéiſſance la ſoumet ; cette volonté violente & précipitée, l'obéiſſance la

réprime ; cette volonté artificieuſe & trompeuſe, l'obéiſſance la dévoile ; enfin cette volonté perverſe & criminelle, l'obéiſſance la ſanctifie. Que de merveilles, & delà que d'heureux fruits doivent naître ! Car toutes les volontés dirigées de la ſorte & conduites par l'obéiſſance, fixées, déterminées, redreſſées, fléchies, ſoumiſes, réprimées, éclairées, ſanctifiées, s'ajuſtent alors & s'accordent aiſément entr'elles. C'eſt une même main qui leur donne l'impreſſion, un même moteur qui les remue, un même guide qui leur trace la voie, un même légiſlateur qui les gouverne, & qui, à la faveur de la lumière divine qu'il reçoit d'en-haut, prend ſoin de les aſſortir tellement enſemble, qu'elles ne heurtent point les unes contre les autres. De cette manière ſe vérifie ce qu'a prédit autrefois le Prophète, ſçavoir qu'on verroit le lion & l'agneau paître en repos dans les mêmes pâturages, & ſe ranger ſous le même paſteur ; c'eſt-à-dire, que ſans égard à la différence des pays, des tempéramens, des humeurs, on verroit parmi des perſonnes religieuſes, & ſous le même chef, la concorde & l'uniformité la plus parfaite.

¶ Quel eſt l'état du monde où l'on ſoit exempt de toute dépendance, & où l'on faſſe toutes ſes volontés ? Je dis plus, & je demande quel eſt même l'état du monde où l'on ne ſoit pas continuellement obligé de rompre ſa volonté, de renoncer à ſa volonté, d'agir contre ſa volonté, & dans les choſes ſouvent les plus rebutantes & les plus contraires à notre ſens ?

Cet état de franchiſe dont je parle, cet état de pleine liberté, eſt-ce la Cour ? mais qui ne ſçait pas quelle eſt la vie de la Cour ? & y a-t-il eſcalve plus eſclave que tout ce qui s'appelle Gens de Cour ? Eſt-ce la profeſſion des armes ? mais toute la diſcipline militaire n'eſt-elle pas fondée ſur l'obéiſſance, & ſur l'obéiſſance la plus héroïque ; juſqu'à braver les périls, juſqu'à répandre ſon ſang, juſqu'à riſquer ſa vie & à la perdre ? Sont-ce les dignités, les charges, les miniſtères publics ? mais n'eſt-il pas évident, que ſous une ſpécieuſe apparence, ce ſont dans la pratique des aſſujettiſſemens perpétuels & très-réels, à moins qu'on ne veuille, par un abus énorme, en négliger toutes les fonctions & en abandonner tous les devoirs ? Eſt-ce la conduite

particulière de chaque maiſon, de chaque famille? mais eſt-il une famille qui puiſſe bien ſe ſoutenir ſi la ſubordination y manque, & peut-on vivre ſans trouble dans une maiſon, ſi l'on n'uſe inceſſamment de condeſcendance les uns envers les autres, aux dépens de ſes propres inclinations? Eſt-ce le commerce ordinaire du monde? mais ce commerce du monde, tout aiſé & tout agréable qu'il paroît, n'a-t-il pas ſes loix, & des loix très-importunes & très-onéreuſes? Quelles meſures & quels égards n'exige-t-il pas? A combien de coutumes & de modes, de bienſéances & de complaiſances n'aſſervit-il pas? il faut donc par-tout ſçavoir ſe captiver, ſçavoir prendre ſur ſoi & ſe gêner, ſçavoir obéir & plier. Il le faut, & voici où tout cela tend, voici le point où j'en veux venir. Car c'eſt une leçon ſenſible & palpable pour nous; je dis pour nous, ſoumis à la régle & à l'obſervance religieuſe. Nous ſommes dans un état de ſujétion, nous portons le joug; mais c'eſt le joug du Seigneur: & pour nous l'adoucir, ſi quelquefois il nous ſemble peſant & incommode, tournons les yeux vers le monde. Voyons dans le monde com-

ment des hommes dépendent d'autres hommes, comment des hommes obéissent à d'autres hommes; & quels sont enfin ces hommes de qui l'on dépend & à qui l'on obéit. Delà bientôt nous apprendrons comment dans la maison de Dieu nous devons obéir à Dieu-même.

¶ On hait le monde dans soi-même, mais on l'aime dans autrui. Parlons plus clairement. On renonce au monde, à tout rang, à toute distinction; & l'on se réduit, en se dévouant à Dieu, dans un état humble, obscur, dépendant. Voilà, ce me semble, le monde détruit dans nous, le voilà comme anéanti. Mais cependant on sçait qu'une famille où l'on a pris naissance & à qui l'on appartient par une étroite proximité, prospere dans le monde; on sçait qu'elle parvient à des places honorables, & c'est à quoi l'on est extrêmement sensible, de quoi l'on s'applaudit intérieurement dans l'ame, sur quoi l'on fait au-dehors éclater sa joie. Si c'étoit par une pure affection du sang de la nature, ce sentiment seroit plus tolérable, quoiqu'il ne fût pas assez religieux. Mais il y a plus: car on

eſt bien aiſe de ſçavoir que des proches ſont dans la ſplendeur, parce qu'il en doit rejaillir ſur nous quelque rayon, parce qu'on acquiert ainſi une nouvelle conſidération, parce que des égaux dans une communauté, & même des ſupérieurs, nous traiteront avec plus de ménagement & plus de circonſpection. Secrette complaiſance qu'on nourrit dans le fond du cœur, malgré les airs modeſtes dont on s'étudie à la couvrir. Or eſt-ce là un détachement parfait; ou plutôt, n'eſt-ce pas une des plus ſubtiles illuſions de l'amour propre, qui veut ſauver du débris tout ce qu'il peut, & d'une part ſe dédommager de ce qu'il a perdu de l'autre?

¶ Le monde nous quitte beaucoup plus vîte que nous ne le quittons. A-t-il beſoin de nous? Malgré notre éloignement, il ſçait bien nous retrouver: mais avons-nous beſoin de lui? Il commence à nous méconnoître. Ainſi, du moment qu'une jeune perſonne a pris le ſaint voile & qu'elle s'eſt engagée au Seigneur, c'eſt une illuſion, ſi déſormais elle ſe perſuade, qu'une famille & des proches s'intéreſſent fort à ce qui la regarde. Je conviens qu'il y a

là-dessus des exceptions à faire ; mais les exceptions ne servent qu'à confirmer la régle générale. Saint Bernard l'éprouvoit lui-même de son temps, & le témoignoit à une Dame de piété en la remerciant de ses aumônes & de ses largesses. *Vous nous prévenez*, lui écrivoit-il, *vous nous comblez de vos graces ; & nous en sommes d'autant plus touchés qu'il n'y a entre vous & nous aucune autre alliance que celle de la charité. Car pour ce qui est de nos parens*, ajoutoit ce Pere, *en est-il un seul qui ait soin de nous ? En est-il un, je ne dirai pas, qui s'informe de nous, ni qui soit en peine de nous, mais même qui pense à nous ? Nous sommes pour eux comme un vase cassé qu'on jette, & dont on ne fait nul usage.*

Propinquis nostris facti sumus tanquam vas perditum. Bernar. ep. 118.

Ces expressions, quoique fortes, ne nous marquent rien dont une fréquente & longue expérience n'ait dû nous convaincre. Toutefois il est étonnant de voir avec quel empressement, quelle vivacité, quelle ardeur, des personnes religieuses entrent dans les intérêts de leurs familles, je dis dans les intérêts temporels. D'aimer ses parens, on le doit ; pourvu que ce ne soit point un amour trop naturel, & qu'on se contente

contente de les aimer en Dieu & selon Dieu. Aidons-les de nos prières, donnons-leur les conseils du salut, contribuons de tout notre pouvoir à la sanctification de leurs ames: mais du reste qu'avons-nous à faire de leurs desseins, de leurs vues ambitieuses, de leur établissement, de leur fortune, de leurs prétentions, de leurs procès? Pourquoi nous ingérer en tout cela, & nous inquiéter de tout cela? Hé du moins mourons au monde, comme le monde meurt à nous.

¶ Le Fils de Dieu disoit à ses Apôtres : *Vous êtes dans le monde, mais vous n'êtes pas du monde.* N'y a-t-il point des personnes Religieuses au regard de qui l'on devroit renverser la proposition, & à qui dans un sens tout opposé l'on pourroit dire : *Vous n'êtes pas dans le monde, mais vous êtes du monde.* Joan. 7. 15. 19.

¶ Il n'est point absolument contre l'état d'un Religieux de voir le monde & de converser avec le monde ; mais dans quelle vue doit-il y aller, & comment y doit-il paroître? comme l'Ambassadeur d'un Prince va dans un pays étranger. Cette comparaison est d'autant plus juste, qu'elle est fondée sur

2. Cor. 5. 20. la parole même de Saint Paul: *Nous faisons la fonction d'Ambassadeurs au nom de Jesus-Christ & pour Jesus-Christ.* Or le Ministre d'un Prince, pourquoi va-t-il dans une Cour étrangere, & de quelle manière s'y comporte-t-il? Il y va, non point de son mouvement, ni par une inclination particulière, mais précisément parce qu'il y est envoyé. Il ne pense point à y ménager d'autres intérêts, que les intérêts de son maître. S'il y fait des liaisons, des connoissances, ce n'est que par rapport à son maître & qu'autant qu'elles peuvent être utiles au service de son maître. C'est de concert avec son maître qu'il agit en tout; de son maître qu'il prend tous les ordres; à son maître qu'il rend compte de toutes ses démarches. Car il est l'homme du Prince, qui le députe, & pourvu que ce maître qu'il sert, soit content de son ministère, il lui importe peu que ceux auprès de qui il l'exerce, l'approuvent ou ne l'approuvent pas: ce ne sont pour lui que des étrangers, & ce n'est point d'eux qu'il fait dépandre sa fortune, ni chez eux qu'il a dessein de s'établir.

Belle image d'un Religieux qui par

une vocation Apoſtolique ſort de ſa retraite pour ſe communiquer au monde. Le monde lui eſt comme étranger, & néanmoins il y va; mais pourquoi & comment? Parce que Dieu l'y deſtine, ſelon que Dieu l'y deſtine, dans le même eſprit que Dieu l'y deſtine. Il eſt l'homme de Dieu, & par conſéquent il ne s'employe dans le monde qu'à ce qui regarde Dieu, & qu'à ce qui peut glorifier Dieu. Voilà le point où il dirige toutes ſes réflexions, toutes ſes intentions, tous ſes ſoins: le reſte, quoi que ce ſoit, ne l'affectionne & ne le touche en aucune ſorte. Tellement que s'il ceſſoit de trouver cette gloire de Dieu & ce bon plaiſir de Dieu dans le commerce qu'il a avec le monde, il renonceroit à toute habitude au-dehors, & ſe tiendroit profondément enſeveli dans l'obſcurité d'une vie retirée & cachée: diſpoſition toute religieuſe & toute ſainte. Mais que ſeroit-ce, ſi prenant l'eſſor & s'émancipant volontiers d'une certaine obſervance régulière, il voyoit le monde par goût: ſi, dis-je, il voyoit le monde, parce que le monde lui plaît, parce que le ſilence & la ſolitude l'en-

nuie, parce qu'ennemi d'un travail qui applique, il cherche d'oisives conversations qui l'amusent ; s'il voyoit le monde pour se faire un nom, pour acquérir du crédit & de la réputation, pour s'insinuer auprès des Grands & en être reçu avec distinction ; s'il voyoit le monde pour avoir part à ses douceurs, pour en tirer des soulagemens & des secours, pour se rendre la vie plus agréable, & plus commode ? Chose bien déplorable ! quand le monde, par un usage trop fréquent devient à un Religieux comme une demeure propre, tandis que sa propre maison, par le dégoût qu'il en conçoit, n'est plus pour lui que comme un lieu de passage ou comme un exil.

¶ Que de scènes se passent dans le monde, sur-tout à certains temps, en certaines conjonctures ! Guerres entre les Etats, batailles sanglantes, victoires & défaites, négociations, traités de paix, alliances, intrigues de Cour, établissements de fortune, décadences & révolutions : mille autres événemens dans la société humaine plus particuliers & moins éclatans ; mais très-connus toutefois & très-remarqua-

bles : les uns qui s'avancent, & les autres qui demeurent ; les uns qui gagnent, & les autres qui perdent ; les uns qui se réjouissent, & les autres qui gémissent ; ceux-là qui brillent dans une haute réputation, & ceux-ci qui tombent dans le décri & la confusion : morts subites, coups imprévus : procès, dissensions : que dirai-je encore, ou que n'aurois-je pas à dire, si j'entreprenois d'en venir à un détail immense dans son étendue ! Or là-dessus quelle diversité de sentimens selon la diversité des intérêts ! Que de discours & de raisonnemens ! Que d'agitations & de mouvemens ! On va, on vient, on délibére, on prend des mesures, tout est en allarmes, tout est en feu dans une Cour, dans un Royaume, dans une Province, dans un Quartier.

Cependant une ame religieuse dans le fond de sa solitude, où elle se plaît & qu'elle aime, ignore tout cela, & par conséquent n'en ressent pas le moindre trouble : ou si peut-être, pour m'exprimer de la sorte, à travers les murs qui lui servent de remparts contre le monde, & où elle se tient close & à couvert, le bruit de tout cela pé-

nétre enfin jusqu'à ses oreilles, son cœur n'en est pas plus ému, ni son repos plus altéré : pourquoi ? parce qu'elle n'a personnellement aucune part à tout cela. Ce n'est pas néanmoins qu'elle soit absolument insensible à tout ce qui arrive parmi le monde : elle s'y intéresse assez pour recommander à Dieu les affaires publiques, assez pour s'employer auprès de Dieu en faveur de ceux qu'elle sçait être ou dans l'égarément, ou dans là peine, & avoir plus besoin de l'assistance divine. Mais du reste a-t-elle satisfait là-dessus à ce que la charité lui inspire : elle reprend tranquillement ses exercices ordinaires, & ne s'inquiéte pas davantage ; s'appliquant l'oracle du Fils de Dieu, & se disant à elle-même,

Matth. 8. 22. *Laissez les morts ensevelir leurs morts.*

Il est donc vrai, & ce n'est point une contradiction de dire, que si, dans un sens, nul n'est plus sujet ni plus dépendant que le Religieux, nul aussi, dans un autre sens, & un sens très-réel, n'est plus libre ni plus indépendant.

¶ La demeure, le vêtement, l'aliment, c'est à quoi Saint Paul veut

qu'un Chrétien borne ſes eſpérances en cette vie, & c'eſt auſſi, à plus juſte titre, où la pauvreté religieuſe doit ſe renfermer. Mais en cela même il faut diſtinguer trois choſes, le néceſſaire, le commode, le ſuperflu; le néceſſaire, que la raiſon demande; le commode, que la ſenſualité recherche; le ſuperflu, dont l'orgueil ſe pare & qui entretient le faſte. Or quelle eſt la différence du mondain & du Religieux? C'eſt que l'homme du monde, ſans ſe reſſerrer préciſément à ce qui ſuffit, & ne le comptant pour rien, prétend avoir toutes ſes commodités, & aller juſqu'à l'abondance & à la ſuperfluité; au lieu que le Religieux, fidèle obſervateur de la pauvreté qu'il a vouée, s'en tient au pur néceſſaire. D'où vient encore une autre différence très-eſſentielle. Car comme le commode & le ſuperflu n'ont point de bornes, & qu'au contraire le ſimple néceſſaire par lui-même eſt limité, il arrive delà que les gens du monde ne goûtent jamais ce qu'ils ont, étant ſans ceſſe agités de nouveaux deſirs, & voulant toujours être plus à leur aiſe & dans une plus grande abondance; tandis que le Religieux qui a

ſçu ſe fixer, uſe tranquillement de ce que ſon état lui accorde. Il eſt content parce qu'il ne ſouhaite rien davantage, & il ne ſouhaite rien davantage, parce qu'il eſt content. A force de vouloir être heureux, on ceſſe de l'être; & dès que l'on conſent à l'être moins, ſurtout qu'on y conſent par principe de religion, c'eſt alors qu'on l'eſt véritablement & ſolidement.

Fin du Tome ſecond.

SUJETS ET ARTICLES CONTENUS DANS CE VOLUME.

DE LA PRIERE.

Préceptes de la Prière. 1
Sécheresses & aridités dans la Prière. Esprit de Prière. 9
Recours à la prière dans les afflictions de la vie. 20
Prière mentale ou pratique de méditation. Son importance à l'égard des gens du monde. 29
Usage des Oraisons jaculatoires, ou des fréquentes aspirations vers Dieu. 41
Oraison Dominicale. Comment elle nous condamne de la manière que nous la récitons, & dans quel esprit nous la devons réciter. 55
Pensées diverses sur la Prière. 93

DE L'HUMILITÉ

ET DE L'ORGUEIL.

Parabole du Pharisien & du Publicain; ou caractères de l'Orgueil & de l'Humilité, & les effets de l'un & de l'autre. 104

Caractère de l'Orgueil & ses pernicieux effets dans le Pharisien. 110

Caractère de l'Humilité & ses effets salutaires dans le Publicain. 152

Solide & véritable grandeur de l'Humilité chrétienne. 181

Illusion & danger d'une grande réputation. 209

Pensées diverses sur l'Humilité & l'Orgueil. 233

DE LA CHARITÉ CHRÉTIENNE

Et des amitiés Humaines.

Caractère de la Charité Chrétienne. 254

Deux sortes d'amitiés ; les unes solides ou prétendues solides, les autres sensibles & prétendues innocentes. 280

Amitiés prétendues solides. 282

Amitiés sensibles & prétendues innocentes. 307
Pensées diverses sur la Charité du prochain, & les amitiés humaines. 329

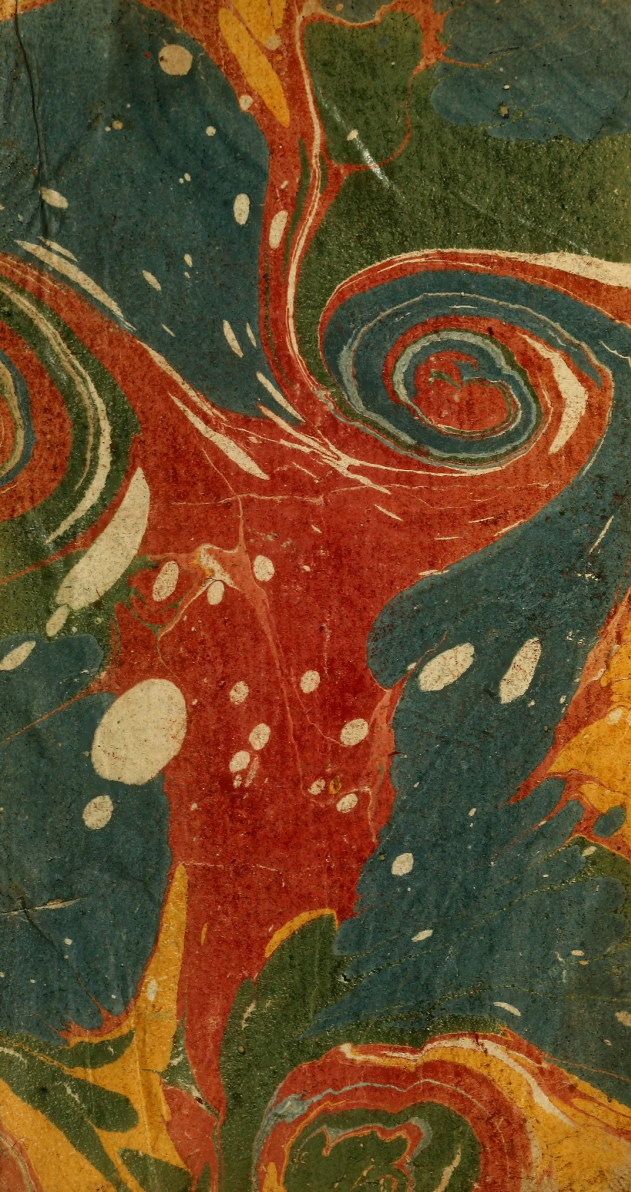
DE L'EGLISE

Et de la soumission qui lui est dûe.

DEvoirs indispensables de chaque fidéle envers l'Eglise. 337
Marque essentielle & condition nécessaire d'une vraie obéissance à l'Eglise. 352
Actions de graces d'une Ame fidéle, & inviolablement attachée à l'Eglise. 363
Esprit de Neutralité dans les contestations de l'Eglise. 371
Pensées diverses sur l'Eglise & sur la soumission qui lui est due. 389

DE L'ÉTAT RELIGIEUX.

VEritable bonheur de l'Etat Religieux. 401
Vocation Religieuse : combien il est important de s'y rendre fidéle & de la suivre. 411
Esprit Religieux : quels biens il produit,

comment il s'éteint, & comment on peut le faire revivre. 421
Habit Religieux : ce qu'il signifie, & à quoi il engage. 444
Vœux de Religion ou sacrifice Religieux. 455
Jugement du Religieux, ou le Religieux au jugement de Dieu. 477
Saintes résolutions d'une ame Religieuse, qui reconnoît la perfection de son état, & se confond de ses infidélités. 499
Gouvernement Religieux, & quelles vertus y sont plus nécessaires. 510
Pensées diverses sur l'état Religieux. 533

Fin de la Table.